TABLE DES SOMMAIRES

1921

CXLIX N° 554. — 15 JUILLET

CXLIX N° 555. — 1er AOUT

CL — No 558. — 15 SEPTEMBRE

CLI — No 559. — 1er OCTOBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1921

—

Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*. — La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous :

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	541-CXLV — 1-288	1er mai	549-CXLVII — 577-864	1er sept.	557-CL — 289-576
15 janv.	542-CXLV — 289-576	15 mai	550-CXLVIII — 1-288	15 sept.	558-CL — 577-864
1er févr.	543-CXLV — 577-864	1er juin	551-CXLVIII — 289-576	1er oct.	559-CLI — 1-288
15 févr.	544 CXLVI — 1-288	15 juin	552-CXLVIII — 577-864	15 oct.	560-CLI — 289-576
1er mars	545 CXLVI — 289-576	1er juill.	553-CXLIX — 1-288	1er nov.	561-CLI — 577-864
15 mars	546-CXLVI — 577-864	15 juill.	554-CXLIX — 289-576	15 nov.	562-CLII — 1-288
1er avril	547-CXLVII — 1-288	1er août	555-CXLIX — 577-864	1er déc.	563-CLII — 289-576
15 avril	548-CXLVII — 289-576	15 août	556-CL — 1-288	15 déc.	564-CLII — 577-864

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1921

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saurait immédiatement à quel tome appartient le numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CXLV
15 février, 1er et 15 mars	—	CXLVI
1er et 15 avril, 1er mai	—	CXLVII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CXLVIII
1er et 15 juillet, 1er août	—	CXLIX
15 août, 1er et 15 septembre	—	CL
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLI
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLII

AGRICULTURE

1er Mars : L'Evolution du Syndicalisme agraire. — **1er Août** : L'Enseignement agricole à l'école primaire.

A L'ÉTRANGER

ALBANIE. **15 Janvier** : La nouvelle situation de l'Albanie.—**1er Août** : La question des Frontières.

ARMÉNIE. **15 Février** : La question arménienne.

BELGIQUE. **1er Février** : Les rapports franco-belges. — **1er Mars** : La Belgique et la Conférence de la Paix. — **1er Mai** : Le gouvernement belge et l'échéance du 1er mai. — **1er Juin** : Les Conciliations de M. Henri Jaspar. — **1er Juillet** : La situation générale. — **1er Août** : La Crise socialiste.— **1er Septembre** : L'affaire des barons Coppée. — **1er Octobre** : Politique d'incohérence et de gaspillages.—**1er Novembre** : Le Scandale de Lophem.—**1er Décembre** : Vers un nouveau gouvernement.

CHINE. **15 Septembre** : La Situation politique.

ESPAGNE. **1er Avril** : D. Eduardo Dato et l'Espagne pendant la guerre.

IRLANDE. **1er Mai** : Le mouvement sinn-fein et ses sympathies.

ITALIE. **1er Avril** : Les Difficultés du ministère Giolitti.

PALESTINE. **1er Août** : L'Angleterre et la Palestine.

POLOGNE. **15 Janvier** : Le maréchal Pilsudski. — **15 Avril** : L'Entr'acte haut-silésien. Après le plébiscite. — **1er Juin** : La « Politique polonaise » de l'Angleterre.

RUSSIE. **1er Janvier** : Le Problème agraire.— **1er Février** : Une simple citation. — **15 Décembre** : Le Triomphe de la Mort.

SYRIE. **1er Mars** : La Pacification de la Syrie.

TURQUIE. **15 Avril** : La Conférence de Londres.

APOLOGÉTIQUE

15 Juin : Adolphe Retté : *Lettres à un Indifférent*, Bloud et Gay. Memento.

ARCHÉOLOGIE

1er Février : Alexis Forel : *Voyage au pays des sculpteurs romans*, H. Champion, F. Boissonnas (quai de la Poste, 4, Genève). Dr Skevos Georges Zerves : *Rhodes capitale du Dodecanèse*, Ernest Leroux. L. Gielly : *L'Ame Siennoise*, de Boccard. — **15 Mai** : Charles Diehl : *Salonique* ; Louis Réau : *Colmar* ; Jean Alazard : *Or San Michele*, Collect. des « Visites d'Art », Laurens. Hubert-Fillay : « *Mon Blois à moi* », édit. du « Jardin de la France », 9, Mail Clos-Haut, à Blois. Alexandre Chevalier : *Le site d'Aéria*, Jules Céas et fils, à Valence. Memento. — **1er Août** : Camille Enlart : *Manuel d'archéologie française*, Aug. Picard. Georges Cain : *Tableaux de Paris*, Flammarion. Fred. Boissonnas : *Athènes ancienne*, édit. d'art Boissonnas à Genève, G. Crès à Paris. W. Deonna : *L'archéologie*, édit. « Sonor » S. A., Genève. — **1er Novembre** : Jules de Lahondès : *Les Monuments de Toulouse*, Edouard Privat, 14, rue des Arts, Toulouse. Jean Bonnerot : *Les Routes de France*, Laurens. Marcel Aubert et Hubert-Fillay : *Menetou-sur-Chers*, édit. du « Jardin de la France », 9, rue Mail Clos-Haut, à Blois. G. Loumyer : *Les traditions techniques de la peinture médiévale*, G. Van Oest.

ARCHITECTURE

1er Juin : L'Art monumental au Salon.

ART

1er Janvier : Exposition Alexandre Altmann, galerie Bernheim Jeune. Le Salon des Jeunes, Jeu de Paume. Exposition Guillaume Dulac, galerie Druet. Exposition d'aquarelles et de dessins de M. Paul Véra, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE. Victor Basch : *Le Titien*, Librairie française. Léon Werth : *Bonnard*, Crès. M. Forca : *Bonnard*, Alcan. Antoine Wicard : *La Danse Macabre*, Lyon. Dr Paul Richer : *Nouvelle Anatomie artistique*, tome II, Plon. — **15 janvier** : Exposition de la Société de la Gravure originale en couleurs, galerie Georges Petit. Exposition des Tout-Petits, galerie Georges Petit. Exposition de l'Art intime, galerie Marcel Bernheim. Exposition de la Cimaise, galerie Devambez. Exposition d'un Groupe, galerie Bernheim jeune. Exposition de dessins et d'aquarelles de M. Picart Le Doux, galerie Druet. Exposition de M. André Holl, Studio Moderne. Exposition de Mme Madge Oliver, MM. Louis Audibert, Georges Morin, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : Vittorio Pica : *Attraverso gli Albi e le Cartelle* (Série IV), Istituto italiano d'arti grafiche, Bergame. — **1er Février** : Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. Exposition Maurice Gueroult, galerie Druet. Exposition Charles Maurin, galerie Bernheim Jeune. Exposition Troubetzkoï, galerie Georges Petit. BIBLIOGRAPHIE : Gustave Geffroy : *Constantin Guys*, librairie Crès. — **15 Février** : L'Exposition des Indépendants. — **1er Mars** : M. Denys Puech à l'Ecole de Rome. Exposition de Camille Pissarro, galerie Durand-Ruel. Exposition Jean Peské, galerie Devambez. Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. Exposition Val, galerie Marcel Bernheim. Exposition Georges Migot, galerie Marcel Bernheim. Exposition Léonce de Joncières, galerie Georges Petit. — **15 Mars** : Exposition L.-C. Breslau, galerie Brame. Quelques études de la femme, galerie Devambez. Exposition Charles Menneret, galerie Devambez. Exposition des Aquarellistes, galerie Georges Petit. Exposition d'aquarelles de M. Tony Georges Roux, galerie Georges Petit. Exposition de tableaux de Mme Martin-Gourdault, galerie Georges Petit. Exposition d'un groupe de peintres alsaciens, galerie Bernheim Jeune. Exposition de Mlle Andrée Karpelès, galerie Marcel Bernheim. Exposition André Wilder, galerie Marcel Bernheim. Exposition Mauguin, galerie Druet. Exposition H. de Warocquier, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : Louis Chanceret : *Jean-Julien Lemordant*, imprimerie Joseph Quesnel à Coutances, se trouve chez Eugène Rey, 8, boulevard des Italiens, à Paris. André Charles Coppin : *Les Eaux-fortes de Besnard*, Berger-Levrault. — **1er Avril** : Exposition Van Dongen, galerie Bernheim Jeune. Exposition Bernard Naudin, galerie Barbazange. Exposition Deluermoz, galerie Reitlinger. Exposition Marie Laurencin, galerie Paul Rozemberg. Exposition d'art contemporain (2e groupe), galerie Marcel Bernheim. Exposition Jean Galtier-Boissière, galerie Chéron. Exposition du 1er groupe, galerie Druet. Exposition René Lehman, La Licorne. Exposition Benoni Auran et Charles Sabatier, galerie du Luxembourg. Exposition Olga Bing, galerie du Luxembourg. Exposition rétrospective de Guillaumin, galerie Danthon. La Société

moderne, galerie Durand-Ruel. — 15 Avril : Le XII° Salon de la Société des Artistes Décorateurs, Musée des Arts Décoratifs. Exposition Raoul Dufy, galerie Bernheim Jeune. Exposition André Lhote, galerie de la Licorne. Exposition Van Maldin, Burguin, etc., La Licorne. — **1er Mai :** Le Salon de la Société Nationale.— **15 Mai :** Exposition du 2e groupe (Charles Guérin, Dufrénoy, etc.), galerie Druet. Exposition Georges d'Espagnat, galerie Marcel Bernheim. Exposition Stoenesco, galerie Bernheim Jeune. Exposition de dessins de Vallotton, galerie Druet. Exposition Jean-Paul Dubray, galerie André. Exposition Albert Gleizes et P.-A. Gallieu, galerie Povolozky. Exposition de quarante-sept peintres, café du Parnasse. Exposition Maximilien Luce, galerie Druet. Exposition d'Art Polonais au Grand Palais (Société Nationale). BIBLIOGRAPHIE : Paul Sentenne : *Guirlandes de Masques*, préface de Gustave Geffroy, de Boccard, Francis Carco : *Les Humoristes*, Ollendorff. — **1er Juin :** Le Salon des Artistes français. — **15 Juin :** Exposition Bonnard, galerie Bernheim Jeune. Exposition du Troisième groupe, galerie Druet. Exposition d'art contemporain (3e groupe), galerie Marcel Bernheim. Exposition Henry Malançon, galerie Georges Petit. Exposition Pierre de Matheu, galerie Georges Petit. Exposition d'œuvres de Camille Pissarro, galerie Nunès et Fiquet. — **1er Août :** Les sculptures d'Edgard Degas, galerie Hébrard. Exposition d'un groupe de peintres anglais, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : *Les Ecrits de James Ensor*, édition Sélection (Bruxelles). M. Yone Noguchi : *Orientalia*, Londres. André Mabille de Poncheville : *Carpeaux inconnu*, Van Oest. — **15 Décembre :** Le Salon d'Automne.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

15 Janvier : Les résultats de la loi du 31 juillet sur l'exportation des objets d'art ancien : pertes appréciables pour le Trésor, ruine du marché de Paris, dépréciation de 50 0/0 de nos richesses en objets d'art ancien. Histoire de deux Primitifs et d'un lot de tapisseries. On demande un parlementaire soucieux de l'intérêt général et épris de gloire. Principales ventes : collection Roybet, collection d'un amateur rouennais, collection de Mme Rigaud, collection Alphonse Karr. — **15 Mai :** Inauguration à Nice du musée Masséna : le portrait de Masséna à trente-huit ans ; l'acte de naissance de Garibaldi ; Alphonse Karr jardinier ; un « baiser de paix » de la Renaissance ; œuvres de Primitifs niçois. Inauguration à Grasse du musée Fragonard ; la boîte à couleurs de Frago ; les souvenirs du général Gazan ; la chambre et la cuisine provençales ; les salles de Mallet et de Marguerite Gérard ; le portrait d'Elzéar de Pontevès et les cinq portraits du château de Gourdon. — **15 Juin :** Exposition hollandaise aux Tuileries : œuvres de Rembrandt, Frans Hals, Jan Steen, etc. ; œuvres modernes. Exposition Ingres, rue de la Ville-L'Evêque : peintures, dessins. Huit scènes de chasse, par J.-B. Oudry, chez Jacques Seligmann. Vente Cabruja : tableaux modernes. Vente Demont : objets du XVIIIe siècle, peintures, boîtes, meubles, tapisseries. — **1er Juillet :** Vente de la collection Engel-Gros chez Georges Petit : Tableaux modernes et anciens. Objets d'art et de haute curiosité, Tapisseries, Tapis, Manuscrits. La leçon de cette vente : injustice et absurdité de la loi du 31 juillet 1920. Collection du comte de la Bédoyère provenant du salon de Mme Geoffrin : huit tableaux par Hubert Robert et 43 médaillons par Nicolas Cochin.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Février : La première exposition internationale d'art moderne à Genève. — **15 Mars :** Pietro Chiesa à Genève. — **15 Juillet :** Publications d'art italiennes. — **15 Août :** L'art symboliste en Suisse : la peinture. — **1er Septembre :** L'Art symboliste en Suisse : la statuaire.

L'ART DU LIVRE

1er Janvier : Une enquête. Quelques livres. — **15 Avril :** Livres d'étrennes. *Les Fleurs du Mal*, Ollendorff. *Beauté, mon beau souci*, « La Banderole ». L'Art Catholique. Les Deux Collines.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Pierre Lhande : *Notre sœur latine l'Espagne*, Bloud et Gay. K Talmazian : *Turcs et Arméniens*, H. Turabian, 227, Boulevard Raspail. E. Gé-

rard : *L'Extrême-Orient et la paix*, Payot. Lucien Souchon : *Le passifisme*, Bossard. M. T. Seleskovic : *La Serbie dans l'opinion allemande contemporaine*, Jouve. B. C. *Les dessous de l'affaire de Fiume*, Lahure. Indian Khilifat Delegation : *M. Lloyd George et la délégation indienne pour le Califat*, Bureau d'information islamique, 3, rue de Téhéran. Ib. : *Le droit d'un peuple à la vie. Le Verdict de l'Inde*, ib. — **15 Janvier** : Jacques Bainville : *Les Conséquences politiques de la paix*, Nouvelle Librairie Nationale. Z.-L. Zaleski : *Le Dilemme Russo-Polonais*, Payot. J.-J. Sederholm : *The Aland Question* ; Harald Hajrne : *Quelques points essentiels de la question d'Aland* ; Anonyme : *Trois articles sur la question d'Aland* ; *la Question des îles d'Aland au point de vue stratégique* ; *la Question d'Aland*, Helsingfors. Anonyme : *Aveux sur la Question grecque*, Edit. Atar, Genève. Bureau international du Travail : *Les conditions du travail dans la Russie des Soviets*, Berger-Levrault, 1920. Max Hoschiller : *Le mirage du soviétisme*, Payot. G. Alexinsky : *Les effets économiques et sociaux de la révolution bolcheviste*, Bruxelles, 1920. J. Honorat : *L'école bolcheviste*, Imprimerie Union, Paris, 1920. — **1er Février** : Bismarck : *Gedanken und Erinnerungen, III. Band*. — **1er Mars** : Raymond Poincaré : *Histoire politique, chronique de quinzaine* (15 *mars*-1er *septembre* 1920), Plon-Nourrit. Ambroise Got : *La contre-révolution allemande*, Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise. Ambroise Got : *L'Allemagne à l'œuvre*, Strasbourg, Imprimerie Strasbourgeoise. Paul Gentizon : *L'Armée allemande depuis la défaite*, Payot. Anonyme : *L'Aveu de la défaite allemande*, La Renaissance du Livre. Gabriel Maruel : *Où en est l'Allemagne et où va-t-elle ?* Paris, Editions et Librairie. Charles Vermant : *Comment faire payer l'Allemagne*, Perrin. — **15 Mars** : Sixte de Bourbon : *L'Offre de paix séparée de l'Autriche*, Plon-Nourrit. — **15 Avril** : Léonce Juge : *Notre abdication politique*, Editions Bossard. Etienne Fournol : *Sur les chemins qui mènent à Rome, remarques sur le rétablissement de l'ambassade du Vatican*, Editions Bossard. Dr A.-F. Legendre : *Tour d'horizon mondial*, Payot. Le Comité d'information publique des Etats-Unis : *Le complot germano-bolcheviste*, Bossard. Otto Autenrieth : *Les trois guerres prochaines*, Etienne Chiron, 40, rue de Seine. C. G. Picavet : *Une démocratie historique, La Suisse*, Ernest Flammarion. Boris Sokolov : *Le voyage de Cachin et de Frossard dans la Russie des soviets* (faits et documents), J. Povolozky, Paris. Alexandre Axelrod : *L'œuvre économique des soviets*, J. Povolozky, Paris. Simon Zagorski : *La république des soviets* (Bilan économique), Payot. Memento. — **1er Mai** : Comte de Fels : *Essai de politique expérimentale*, Calmann-Lévy. Capitaine H. Seignobosc : *Turcs et Turquie*, Payot. Léon Rouillon : *Pour la Turquie*, Bernard Grasset. Etienne Micard : *Le Vatican et la Deuxième République*, Société nouvelle d'édition. Marc Vichniac : *La Protection des droits des Minorités*, Jacques Povolozky et Cie. Justus : *France et Pologne dans les voies de l'Alliance*, Imprimerie littéraire, 12, rue Barbès, Montrouge. Dr K.-W. Kumaniecki : *Comment fut constitué l'Etat Polonais*, Imprimerie René Tancrède, Paris. Stanislas Szpotanski : *La Pologne nouvelle et son premier chef d'Etat Joseph Pilsudski*, Fischbacher. Dmitri Merejkowski : *Joseph Pilsudski*, Imprimerie René Tancrède, Paris. Maurice Pernot : *L'Epreuve de la Pologne*, Plon-Nourrit. Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*, Edition Bossard. Divers : *La Haute-Silésie*. — **15 Mai** : A.-F. Pribram : *Die politischen Geheimverträge Oesterreich-Ungarns* 1879-1914, I. Band, Wien, W. Braumüller. — **1er Juin** : Ludovic Naudeau : *Les dessous du chaos russe*, Hachette. Henri Massis et Edouard Halévy : *La trahison de Constantin*, Nouvelle Librairie nationale, 3, Place du Panthéon. Adriaticus : *La question adriatique*, L'Emancipatrice, 36, rue de Pondichéry. Abram Andronian : *Documents officiels sur les massacres d'Arménie*, H. Turabian, 217, boulevard Raspail. — **15 Juin** : J. Loris-Mélikof : *La révolution russe et les nouvelles républiques transcaucasiennes*, Alcan. Ossip-Lourié : *La révolution russe*, Rieder et Cie. Jules Legras : *Mémoires de Russie*, Payot. William Le Queux : *La Vie secrète de la tzarine tragique*, Edition française illustrée. Henri Barbusse : *La Lueur dans l'Abîme*, Editions « Clarté ». — **1er Juillet** : Georges M. Mélas : *L'ex-roi Constantin*, Payot. — Jean Francœur : *Réflexions d'un diplomate optimiste* : I. *Je fais la guerre* ; II. *La paix sera une création continue*, 2 vol., Bossard. Charles Rivet : *Les Tchéco-Slovaques*, Perrin. Marcel Dunan : *L'Autriche*, F. Rieder. M. Sabry : *La Révolution égyptienne*, 2e *partie*, Vrin. *Rapport de la Mission Milner sur la question d'Egypte* (traduction du Comité de l'Afrique française). — **15 Juillet** : Robert Lansing : *The Peace Negotiations, a personal narrative*, London, Constable. — **1er Août** : André Tardieu : *La Paix*, Payot. — **15 Août** : Jose Carrasco : *La Bolivie devant la Société*

des Nations, Berger-Levrault. Arnold Van Gennep : *La nationalité géorgienne*, Institut Solvay, Bruxelles.—**1er Septembre :** Mémoires du Comte Witte (1849-1915), Plon-Nourrit. Francis Laur : *Le Cœur de Gambetta*, Payot. R. de Villeneuve-Trans : *A l'ambassade de Washington*, Bossard. J. Tersannes : *Le Problème autrichien*, Bossard. Herman G. Scheffauer : *Blood Money*, Overseas publishing C°, Hambourg. —**15 Septembre :** Jacques Bardoux : *De Paris à Spa*, Félix Alcan. Wladimir Woytinski : *La Démocratie géorgienne*, Alcan. Paul Gentizon : *La Résurrection géorgienne*, Leroux. — **1er Octobre :** J. von Szilassy : *Der Untergang der Donau-Monarchie*, Berlin, E. Berger. Poultney Bigelow : *Prussianism and Pacifism*, New-York, Putnam. Elisha M. Friedman : *International Commerce and Reconstruction*, New-York, Dutton. Stanley Frost : *Germany's New War against America*, New-York, Dutton. Sir Thomas Barclay : *Collapse and Reconstruction*, Boston, Little Brown. K.-K. Kawakami : *Japan and World Peace*, New-York, Macmillan. Arthur Twining Hadley : *The Moral Basis of Democracy*, New-Haven, Yale University Press. —**15 Octobre :** Pierre Gilliard : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, Payot. H. von Eckardstein : *Die Isolierung Deutschlands* (3. Band der Lebenserinnerungen), Leipzig, P. List. — **1er Novembre :** Raymond Poincaré : *Chronique de quinzaine. Histoire politique*, 15 septembre 1920-1er mars 1921, Plon-Nourrit. Alfred Frachon : *Les opinions allemandes sur la reconstruction du Droit international*, Editions de la « Vie Universitaire ». J.-L. Puech : *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*, Garnier. A. Lugan : *Un précurseur du bolchévisme, Francisco Ferrer*, Procure générale. — **15 Novembre :** Otto von Bismarck : *Erinnerung und Gedanke (Gedanken und Erinnerungen, 3er Band)*, Stuttgart, J. C. Cotta. — M. Martens : *L'Esthonie*, Armand Colin. — L. Auriant : *L'Egypte, la proie de ses métèques*, M. Delasalle. — Marcel Mirtil : *Et l'Italie ?* La Renaissance du Livre. — Général Comte de Montgelas : *Sur la question des responsabilités*, Société nationale d'édition. — **1er Décembre :** Bernard Lavergne : *Le Principe des nationalités et les Guerres*, Alcan. Stuart Henry : *Villa Elsa*, New-York, Dutton. Oliver L. Sayler : *The Russian Theater under the Revolution*, Boston, Little Brown. William Roscoe Thayer : *Theodore Roosevelt*, Boston, Houghton Mifflin. Agnes Repplier : *William White M. D.*, Boston, Houghton Mifflin. H. C. Wallace : *Discours*, Plon. —**15 Décembre :** Jacques Bourcart : *L'Albanie et les Albanais*, Bossard. Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violations du Traité de Paix*, Crès.

BIBLIOTHÈQUES

15 Août : Les Bibliothèques municipales de la Ville de Paris. Parallèle entre Londres et Paris. Réformes à accomplir. — **15 Octobre :** Les Bibliothèques municipales.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Le nouveau ministère. L'abbé Moeller et Durendal. Charles de Sprimont. Jules Bordet et le Prix Nobel. Les Conférences de Paul Fort en Belgique. Pierre Mille à Bruxelles. Le Théâtre du Parc. Deux premières à la Monnaie. Les Concerts. Les livres : André Baillon : *Moi... quelque part*, La Soupente, Bruxelles. Noël Ruet : *Le Beau Pays*, Bénard, Liège. Joséphin Milbauer : *Paroles pour les Petits Bergers*. Paul Gérardy : *Quatorze extraits du Bestiaire d'Hortensius*, Collection Pamphila. Memento. — **1er Mars :** Edmond Picard. L'Académie des Lettres françaises de Belgique. « Au jardin de l'Inutile ». — **15 Avril :** Ouverture de l'Académie. Albert Giraud : *Eros et Psyché*, Le Flambeau. Max Elskamp : *Sous les tentes de l'exode*, Robert Sand. Georges Eekhoud : *Dernières Kermesses*, La Soupente. Abel Torcy : *L'exil*, Lamberty. Georges Garnir : *La Chanson de la Rivière*, Imprimerie industrielle. Quelques autres livres. Théâtres : Georges Rency : *La dernière victoire* (Théâtre du Parc). Fernand Crommelynck : *Le Cocu magnifique* (Théâtre du Parc). M. Ravel : *L'Heure espagnole* (Théâtre de la Monnaie). Concerts, conférences, expositions. Mellery. Aug. Lévêque.—**1er Juin :** En l'honneur des écrivains morts à la guerre. Les mardis des lettres belges. Paul Fierens : *Le Prisme de cristal*, Expansion belge. Franz Hellens : *La Femme au Prisme*, Sélection. P. Vanderborght : *Les Souffles libres*, Fischlien et fils. P. Broodcoorens : *Le Carillonneur des Esprits*, la Soupente. G. Pulings : *Les Sources vives*, Librairie française et internationale. Mme Jeanne Polyte : *Nos amis les poëtes*, Vromant.

J. Drève *Le Troupeau*, le Pays belge. Roger Avermaete : *La Conjuration des chats*, Lumière. I. Vingtergnier : *Choisir*, Exil. L. Debatty : *Livres de Belgique*, «Revue Latine ». Le Sculpteur Wynants à la Galerie Giroux.Exposition Emile Claus. A.-J. Heymans. Théâtres et Concerts. Memento. —**15 Juillet** : Les salons de peinture. James Ensor et Georges Lemmen. Collectionneurs de tableaux et amateurs de livres. Les principales Revues belges. Un beau livre : *Aux lueurs du Brasier*, par M. L. Christophe. Isadora Duncan. Théâtres de la Monnaie et du Parc. Les concerts. — **1er Septembre** : Auguste Donnay. Henry Maubel. Le « Sésino » et les Cafés littéraires. Memento. — **15 Octobre** : Quelques livres belges : Louis Piérard : *Films Brésiliens*. Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*. Henry Davignon : *Le visage de mon Pays*. Alix Pasquier : *Dans les Ténèbres*. André Baillon : *Histoire d'une Marie*. Hubert Stiernet : *Le Récit du Berger*. Albert Giraud : *Le Miroir caché*. Thomas Braun : *A des Absents*. Hermann Frenay-Cid : *Cartes postales pour Novembre*. A. Misson : *Belgelette*. Gaston Heux : *L'Angoisse*. M. Darchambeau : *L'Enfance en ruines*. L. Kochnitzky : *Vingt-quatre Rondeaux pour faire danser les grandes personnes*. L. Chenoy : *Poèmes vers une clarté*. — **1er Décembre** : Réouvertures. L'exposition Henri Binard au Cercle artistique. Un poète wallon : M. Henri Simon. La retraite de M. Jules Destrée. Memento.

CHRONIQUE DU MIDI

15 Février : *Anthologie du Félibrige provençal*, par Ch.-P. Julian et P. Fontan, T. I, Paris, Delagrave. *Armana Prouvençau* pour 1921, Avignon, Roumanille. *La Sirène blessée*, poèmes, par Emile Ripert, Plon. *Flore des rues d'Aix-en-Provence*, par Emile Lèbre, avec une préface de Marcel Provence, Aix, Makaire et Dragon. — **15 Juillet** : *Las Leys d'Amors*, manuscrit publié par Joseph Anglade, 4 volumes, libr. Edouard Privat, Toulouse. *Lou Carpan*, drame, par Batisto Bonnet, Libr. Tessier, Nîmes. *Marsyas*, journal littéraire, Le Cailar, Gard. *Le Calendrier Sentimental*, nouvelles, par Bruno Durand, Edition du *Feu*. L'œuvre du poète Emile Sicard.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie*, offerts à M. Bernard Bouvier, à l'occasion du XXXe anniversaire de sa nomination comme professeur ordinaire à la Faculté des lettres de l'Université de Genève ; Genève, éditions Sonor. Gonzague de Reynold : *Charles Baudelaire*, Paris, Crès ; Genève, Georg. Charly Clerc : *Les Chemins et les Demeures*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. René-Louis Piachaud : *Les jours se suivent*, poèmes, Genève, éditions Sonor. — **1er Avril** : Marie-L. Herking : *Charles-Victor de Bonstetten* (1745-1832), *sa vie, ses œuvres*, Lausanne, Imprimerie La Concorde. Otto Kluth : *Carl Spitteler et les sources de son génie épique*. Pierre Girard : *Le visage tourné vers le Zénith*, poèmes, Genève, Editions Sonor. Alice de Bary : *Le Feu dans l'âtre*, Lausanne, Payot. Serge Milliet : *Le Départ sous la pluie*, Edition du groupe littéraire Jean Violette. Dr Charles Ladame : *Enfantines*, Lausanne, Edition de la « Revue Romande ». Memento. — **1er Juillet** : Emmanuel Buenzod : *Le Canot ensablé*, suivi de *Petites Proses*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. Daniel Baud-Bovy : *De Saint-Pierre à Saint-Gervais*, Genève, éditions d'art Boissonnas. Memento.

CINÉMATOGRAPHIE

1er Février : Le Lys brisé. — **1er Mai** : Les causes d'une crise de qualité. Le jugement des « exploitants ». L'absence de critique cinématographique. Le fisc et la censure. Un livre allemand sur le cinéma. — **1er Août** : Des différents « genres » cinématographiques. De l'importance du sujet. L'urgence d'une hiérarchie des salles. Indulgence nécessaire à l'égard des films actuels. Une initiative intéressante. Les idées qu'il faut répandre. — **1er Novembre** : Du scénario. Sur trois films français : *Fièvre*, *l'Atlantide* et *El Dorado*. Conférences au cinéma.

ÉCHOS

1er Janvier : Les Amis de Verlaine. Prix littéraires. Un nouveau concours littéraire. Une question de propriété littéraire. Le gala Emile Verhaeren. Joffre et Gallieni. Les Vêpres Irlandaises. L'éternelle menace allemande. Monnaie de nécessité. A propos de Don Juan et d'une actrice défunte. Maximes et pen-

sées. A propos de Ligne. « La conquête du Baiser » à l'Académie de Nîmes. Tartarin de...Nîmes. Un thermomètre géant. Les lectures de Madame. L'art français en Alsace. — **15 Janvier** : Le prix des livres et la baisse du papier. Prix littéraires. A la mémoire de Daumier. Le centenaire de Jules Moinaux. Un monument à Guillaume Apollinaire. Anatole France bibliographe. Tartarin... de Nîmes. La « vie chère » sous Dioclétien. Une réclamation. Le philosophe du parc Montsouris. Un mot d'Alexandre Dumas. D'un emploi de la litote. Descendants ou homonymes. Une « Académie des Lettres ». Errata. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **1er Février** : Le 25e anniversaire de la mort de Verlaine. Le livre français et la Douane. Prix littéraires. Les archives littéraires des écrivains et des artistes morts pour la France. Le gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée. La sépulture de Laurent Tailhade. Le tombeau de Duranty. Le Bolchevisme et les Juifs. La librairie Stock. Ponson du Terrail, William Busnach et la Poésie. Souvenirs de Lord Byron. Deux mortes, une descendante de Burns et un personnage de roman anglais. La prison de Saint-Lazare. M. Charles Maurras et le mot « Poésie ». Opinions. Erratum. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Février** : Mort d'Emile Sicard. Les obsèques de Laurent Tailhade. L'affaire de Broqueville. Une lettre de Mme Franklin-Grout. A propos de *l'Atlantide* et de *She*. Prix littéraires. Le livre français et l'imprimerie. A propos de linguistique et plus particulièrement du mot « bécane ». Madame Cantili. Nouvelles de Russie. Publications du *Mercure de France*. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **1er Mars** : Les obsèques de Laurent Tailhade. Le centenaire de la naissance de Baudelaire. Le centenaire de Joseph de Maistre. Appel pour un monument à Samain. Prix littéraires. Une lettre de M. Marcel Boulenger. La question des Iles d'Aland. Le centenaire de l'École des Chartes. A propos d'anglicismes. A propos des lettres de Flaubert. Sur l'enseignement de l'espéranto dans les écoles commerciales. Ad usum populi. 752 ou 749 ? Nouvelles de Russie. Romantisme scolaire. Un mot de M. Jean Richepin. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Mars** : A la mémoire de Remy de Gourmont. Sur Gabriele D'Annunzio. A propos de *L'Atlandide* et de *She*. Le livre d'heures de Napoléon Bonaparte. L'exportation des objets d'art et les conséquences des décret et loi du 31 août 1920. Un incendie à la « Casa Santa » de Lorette. Un précurseur du professeur Spinazzola. Pour couper les ailes à un canard : la prétendue sainteté de Don Juan. « Mettre les bois ». A propos du mot « bécane ». Citation inexacte. Hommage à Jean-Marc Bernard. Les bouquinistes et la douane. Les « soliloques d'un simple Poilu ». Oreilles à vendre. Tartarin de ... Nîmes. Résultats en Amérique de l'avance de l'heure. Monnaies de nécessité. Ne dites pas... Erratum. Rachat de numéros du « *Mercure de France* ». — **1er Avril** : Deux lettres de M. Raymond Poincaré au sujet du prince Sixte de Bourbon. Une plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. Hommages oubliés à Baudelaire. Le centenaire de Fontanes. Mort de Mrs Florence Barclay. Emile Zola et Alphonse Daudet. Souvenirs sur Albert Aurier. Un mot de Vallès sur la Commune. Savants et gens de lettres en Russie soviétique. Comment on fait du papier en Russie. Un nouveau moyen de s'enrichir. Une lettre de M. Jacques Boulenger. Tartarin... de Nîmes. Les Rois en exil. Reliures en peau humaine. Erratum. Rachat du n° 517 du *Mercure de France*. — **15 Avril** : Où se trouvait la maison natale de Baudelaire ? A propos de l' *Atlandide* et de *She*. Le problème juif. Un nouveau don à l'Académie Goncourt. Ernest William Hornung. Un monument indésirable. Vallès et la Commune. Les Compagnons du tour de France. Tartarin... de Nîmes. Sept parmi les meilleurs poètes. Erratum. — **1er Mai** : Inauguration de la plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. La maison natale de Baudelaire. Mort de Jacques Brieu. Une lettre de M. Louis Dumur à propos du *Boucher de Verdun*. A la mémoire de Gustave Courbet. Un monument à Brillat-Savarin. En l'honneur des écrivains morts pour la France. Georges Moore éditeur. A propos de la « sainteté » de Don Juan. Le tour hindou de la corde rigide. Un projet d'impôt sur le gibus. Argot et langage populaire. Journaux centenaires dans la banlieue parisienne. Un vieux vocabulaire polyglotte. Comme dans es Psaumes. La mort du passé défini. — **15 Mai** : Mort de Joachim Gasquet. Une anecdote controuvée sur Baudelaire. Pierre Laurens à la Bibliothèque de Harvard. Prix littéraires. Deux reines des Lettres. La question irlandaise. Maupassant et Masters. Huysmans et le théâtre. La date de fondation de l'ordre du Thistle. L'art français moderne en Amérique. A propos de *L'Indésirable* de Louis Chadourne.

Amicus Béraud. — **1er Juin :** Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale annuelle. Les cérémonies du Centenaire de Flaubert et Bouilhet à Rouen. Les fêtes Verlaine à Metz. Mort de Dona Emilia Pardo-Bazan. Prix littéraires. A propos du *Boucher de Verdun*. La plus ancienne relation française de voyage sur Sainte-Hélène. A propos d'une *Anthologie du Félibrige provençal*. Une lettre de M. Jean Royère. Un monument à Erckmann-Chatrian. Ce que disait la *Gazette des Ardennes* il y a cinq ans. Publications du *Mercure de France*. — **15 Juin :** Le Procès de Nancy. Les Amis de Verlaine. M. Frédéric Masson contre Gustave Flaubert. Un pastiche de Béranger par Louis Bouilhet. Editeurs et Auteurs. La colonne de Marengo. L'Epée de Napoléon sur son lit de Mort. Sarah Bernhardt à Madrid. Publications du *Mercure de France*. — **1er Juillet :** Le jugement de Nancy. Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. Mort de Gabriel Fabre. Une lettre de M. Francis de Croisset. Prix littéraires. Des nouvelles de von Kruska. La garde-robe de Joséphine. Une lettre inédite de Nietzsche. Un autographe de Mangin. A la suite de la lettre de Mrs Kirk. L'instruction publique dans la catholique Espagne. A propos de la disparition du café Véron. Une rectification. Une caricature de Célimène. Publications du *Mercure de France*. — **15 juillet :** Une lettre de M. Louis Dumur à propos de jugement de Nancy et de la loi de 1881. Une jolie anifestation. Pour le deuxième centenaire de la mort de Watteau. Prix littéraires. Le monument Albert Samain. Le théâtre du peuple de Bussang. La Bourse des Livres. Le plus cher de tous les bruits. Contre le sytème métrique. Les analogies littéraires. Pour la veuve et la fille de Laurent Tailhade. M. Darius Milhaud n'est pas millionnaire. Les Archives de la Grande Guerre. La vente de Newstead Abbey. La résurrection du voilier. Journaux centenaires. Un beau fait divers. Le cinématographe chez les fauves. Les Cafés d'acteurs. — **1er Août :** Mort de Jean Pellerin. Acquittement de von Kruska. La Correspondance des Goncourt. Edmond de Goncourt et Paul Verlaine. La « Fondation américaine pour la Pensée et l'Art français ». Une plaque commémorative sur la maison de Léon Dierx. Toujours la « Sainteté » de Don Juan. Le « porte bonheur » de la Tsarine. Opinion de Rabindranath Tagore sur Guillaume II. Un chapitre intéressant pour le « Traité des Dédicaces ». Une compensation au prix des livres. La mort de Kitty O'Shea. Jean Moréas et la Musique. A propos du Congrès du Livre. Nouvelles de Russie. Une enquête sur le Crédit intellectuel. Le plus vieux journal de Paris. A propos de Florence Barclay. Un poème sur la sécheresse. Erratum. Archiduchesse à marier. — **15 Août :** Mort d'Henri Albert. Vieux palmarès. Une candidature féminine à l'Académie française. Les Juifs et le bolchevisme. Mécislas Golberg. La « Huchette ». L'Ile de Robinson Crusoë. Le 150e anniversaire de la naissance de Walter Scott. Le centenaire d'Octave Feuillet. La plaque Léon Dierx. Le souvenir de Gabriel-Tristan Franconi. L'affaire Goncourt au Parlement. La mort du baron Tauchnitz. Le premier code de la route. Petite réplique de M. Bachelin. Un monument à l'inventeur du pâté de fois gras. Erratum. Un incident à la gare Saint-Lazare. — **1er Septembre :** Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Mort d'Ernest Daudet. Mort de Pierre Boborykine. La perte du fort de Douaumont. La morale de La Fontaine. Les Protocoles des Sages de Sion. A propos de généalogies. Le cinquantenaire de Paul de Kock. Le prix d'une revue russe. Le 300e anniversaire de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. Trop de commémorations. Sur le mot « boche ». William Stead et Wickham Steed, ou la confusion d'un journaliste. Erratum. Les beaux faits divers. — **15 Septembre :** Avis à nos lecteurs. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt *(suite)*. Une protestation et une rectification. Le centenaire de Champfleury. Une jolie manifestation. A propos de la chute de Douaumont. Sur le symbolisme. A propos des *Rustiques*. Une soirée chez le Kaiser à Doorn. « Athéna ». Errata de « Généalogies fabuleuses et réalités héréditaires ». Emprunts et pièges à loups. — **1er Octobre :** Les nouvelles pièces divisionnaires. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Centenaire de Dostoievski. Georges Darien et le roman antimilitariste. Sur le Symbolisme. Un projet d'impôt sur les œuvres tombées dans le domaine public. La Morale de La Fontaine. L'Académie des Jeux Floraux de Provence. La liturgie mozarabe. A propos de généalogies. Cocu et Cornard. Un aspect de la culture. Pour la culture française à l'étranger. Les Amis de Zola. Contre les procès — **15 Octobre :** Une lettre de M. Alfred Poizat sur la Comédie-Française. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Le « pèlerinage » de Médan. Austin Dobson. Sur le divorce de lord Byron. Millan

Astray ou la chemise de l'homme heureux. Espagne, Afrique et Pyrénées, ou les leçons de géographie du communiqué de guerre espagnol. Contre les chasseurs de chevelures. La question du pont du Gard. Les fortifications de Bayonne. Comment la mort de Napoléon fut connue en Allemagne. Les mystères de la mer. Faites votre encre vous-même. — **1er Novembre :** Le centenaire des « Confessions d'un mangeur d'opium ». Encore un anniversaire. Prix littéraires. Une lettre de M. Ernest Coyecque, archiviste-paléographe, sur les Bibliothèques municipales de Paris. Les idées d'un aviateur franciscain. A propos de la question du Pont du Gard. Un autographe de Sophie. La maison natale de Villiers de l'Isle-Adam. Erratum. Autre erratum. La critique dramatique du *Mercure* et les journaux de modes. Une école d'urbanisme. Publications du *Mercure de France*. — **15 Novembre :** Avis à nos abonnés de l'étranger. Nos nouvelles tables annuelles. De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres. Le monument de Flaubert par Clésinger. Le centenaire d'H.-F. Amiel. De quelques épitaphes. A propos du voyage du prince de Galles. La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban, le Fort La-Garde. Le souvenir de Laurent Tailhade. Les Amis de Hodler. Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange. « Dieu n'est pas là ». Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam. A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. Sur le même sujet. Les héroïnes de M. Pierre Benoit. L'identification des morts de l'Artois. Fondation américaine pour la pensée et l'art français. Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre :** Le centenaire de Flaubert. Société des Amis de Verlaine. Le Prix Nobel de littérature pour 1921. Clésinger jugé par Remy de Gourmont. Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». Les deux voyages du roi George V aux Indes. Le serment d'Hippocrate à Montpellier. La peinture primitive portugaise retrouvée. Les Bibliothèques de la ville de Paris. Les optimistes et Remy de Gourmont. La complainte de Landru. La « Ruche et son miel ». Lettre d'une abeille. Le mystère de la « Marie-Céleste ». Errata. Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre :** Prix littéraires. A l'Académie Française : prix Bordin contre prix Montyon. Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat. Au Musée de la Guerre. « La plus grande parcimonie » en matière d'administration. Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». Sur deux statues de Michel-Ange. Des lettres inédites de Mme de Staël. Un amateur de Dickens. La « Sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Impôts et Gabelles au bon vieux temps. Il y a quatre mille ans. Un Anglais en France il y a deux siècles. L'invention du parapluie. L'heureuse ignorance. Publications du « Mercure de France ».

ÉDUCATION PHYSIQUE

15 Février : Les intellectuels et le sport. Carpentier. Dr Ruffier : *Traité d'Education physique* ; *l'Enfant et l'Adolescent*, libr. Physis. Le team anglais de foot-balleuses. — **1er Avril :** La préparation militaire et le sport en Allemagne. — **1er Juillet :** La saison de foot-ball. Le match Dempsey-Carpentier. Les jeux olympiques. — **15 Septembre :** Création de sous-secrétariats à l'Education physique. Epilogue du match Carpentier-Dempsey. Les Jeux Olympiques de 1924. Aurons-nous un stade modèle ? Cherchons des athlètes.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

1er Janvier : Camille Marx-Lange : *Science et Prescience*, préface d'Edouard Schuré, Perrin. Jollivet-Castelot (F.) : *Au Carmel, roman mystique*, Chacornac. Jollivet-Castelot (F.) : *Le Destin ou les Fils d'Hermès*, roman ésotérique, Chacornac. — **15 Avril :** Dr Auvard : *Santé. Comment se bien porter d'après l'enseignement théosophique*, A. Maloine. Henri Rem : *Ce que révèle la main*, Ollendorff. Carlo Loontiens : *Le Symbolisme et les Sociétés secrètes*, A. Bouchery, Ostende. — **1er Août :** Pamela Glenconner : *The Earthen Vessel*, John Lane, London. Ernest Bozzano : *Les Phénomènes de Hantise* (traduction C. de Vesme), Alcan. Camille Flammarion : *La Mort et son mystère* (tome II : *Autour de la mort*), E. Flammarion. *Bulletin de l'Institut métapsychique* et *Revue Métapsychique* (nos 1 à 5). Docteur Encausse (Papus) : *La Pensée, son mécanisme et son action*, Editions du Sphinx, Nice. Sédir : *La Guerre selon le point de vue mystique*, Bibl. des Amitiés spirituelles. Henri Durville : *Vers la Sagesse*, édit. Durville. — **15 Novembre :** Congrès théosophique. L'enquête de *l'Opinion* sur le spiritisme. Memento.

ETHNOGRAPHIE

1er Mars : Edouard Naville : *L'Evolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 8°, 180 pages. G. Autran : *Phéniciens, Essai de Contribution à l'Histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 4°, 146 pages. K. Dieterich : *L'Hellénisme en Asie Mineure*, Paris, 1919, Bureau d'informations helléniques, 8°, 50 pages. Skevos Zervos : *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, Paris, 1920, Leroux, 4°, 380 pages. *Enquête sur des arts lointains ; seront-ils admis au Louvre ?* Bulletin de la Vie artistique, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1920, nombreuses illustrations, Paris, Bernheim Jeune, petit 8°. — **1er Juin :** Marcellin Boule : *Les Hommes Fossiles, Eléments de Paléontologie humaine*, Paris, Masson, gr. in-8, 492 pages, avec 239 figures dans le texte et hors texte. Raoul Montandon : *Bibliographie générale des Travaux palethnologiques et archéologiques* (*Epoques préhistorique protohistorique et gallo-romaine*), Genève et Lyon, Georg, Paris, Leroux, gr. in-8, tome I, 600 pages sur deux et trois colonnes ; tome II, 508 pages sur deux et trois colonnes et une carte. L. Tauxier : *Le Noir du Katanga : Mossis, Nioniossés, Samos, Karsés, Silmi-Mossis, Peuls*, Paris, Larose, gr. in-8, 790 pages. *Les dossiers inédits du Dr Cremer*. Memento : Meillet, Ries, Orsier. — **1er Septembre :** William A. Mason : *A History of the Art of Writing*, New-York, Macmillan. G.-E. Hubbard : *The Day of the Crescent, Glimpses of old Turkey*, Cambridge University Press. W. Deane : *Fijian Society or the sociology and psychology of the Fijians*, Londres, Macmillan. Emma Hadfield : *Among the Natives of the Loyalty Group*, Londres, Macmillan. Memento : Publications de Leger, Longnon, Destaing.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

15 Janvier : Histoire de Madame Cantili. Original. — **1er Février :** Jour de l'An. Un livre sur Paris. Dialogue. — **1er Mai :** Un sujet de nouvelle. Lecture. Mots, propos et anecdotes. Une pensée de Pascal. — **15 Mai :** Le poète Bobèche de Montbrison. — **15 Juin :** Souvenir. — **15 Juillet :** Souvenir.

GÉOGRAPHIE

1er Octobre : Les grandes percées des Alpes. — **15 Octobre :** Jean Brunhes et Camille Vallaux : *La Géographie de l'Histoire*, Alcan.

GRAPHOLOGIE

15 Mai : Crépieux-Jamin : *Les Bases fondamentales de la Graphologie et de l'Expertise en Ecritures*, vol. in-4, avec 25 planches hors texte, Alcan.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Mars : Edmund Cazal : *Sainte Thérèse*, Ollendorff. E. Sainte-Marie Perrin : *La belle Vie de sainte Colette de Corbie*, Plon. Albert Farges : *Les Phénomènes mystiques*, Maison de la Bonne Presse. — **1er Novembre :** R. P. Navatel : *Une contemplative au XXe siècle : Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur*, de Gigord. Memento.

HISTOIRE

1er Février : Léon Bloy : *La Porte des Humbles*, « Mercure de France ». Memento. — **15 Mars :** Ed. Fueter : *Histoire de l'Historiographie moderne*. Traduit de l'allemand par Emile Jeanmaire (avec notes et additions de l'auteur), Félix Alcan. Ernest Renan et la critique allemande. Memento. — **1er Mai :** Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine, depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*. Tome Ier : *La Révolution* (1789-1792), par P. Sagnac ; Tome II : *La Révolution* (1792-1799), par G. Pariset ; Tome III : *Le Consulat et l'Empire*, par G. Pariset. Tome IV : *La Restauration*, par S. Charléty, Hachette. Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*, avec une carte, Editions Bossard. Memento. — **1er Juin :** Henri Sée : *Les idées politiques en France au XVIIIe siècle*, Hachette. Henri Carré : *La Noblesse de France et l'opinion publique au XVIIIe siècle*, Champion. Renouvin : *Les assemblées provinciales de 1787, Origines, développement, résultats*. A. Picard, J. Gabalda. — **1er Juillet :** Augustin Cochin : *Les Sociétés de pensée et la Démocratie*, Etudes d'histoire révolutionnaire,

Plon-Nourrit. Memento. — **15 Juillet :** Alphonse Aulard : *Etudes et Leçons sur la Révolution Française*, huitième série, Alcan. P. de Pardiellan : *Nos Ancêtres sur le Rhin*. Episodes de la Révolution et du Premier Empire, Flammarion, Ed. de Marcère : *La Prusse et la Rive gauche du Rhin*, Le traité de Bâle, 1794 1795, Alcan. Jean Variot : *Légendes et Traditions orales d'Alsace*, I, Strasbourg, Georges Crès et Cie. Daniel Halévy : *Le Courrier de M. Thiers*, Payot. Memento. — **1er Août :** Guglielmo Ferrero : *La Ruine de la Civilisation antique*, Plon-Nourrit. Gabriel Hanotaux : *Histoire de la Nation Française*, Tome III, Histoire politique, premier volume (des origines à 1515), par P. Imbart de La Tour, Illustrations de J. Patisson, Société de l'Histoire nationale, Plon-Nourrit. Gaston Génique : *L'Election de l'Assemblée législative en 1849*, Essai d'une répartition géographique des partis politiques en France, E. Rieder et Cie. — **15 Août :** Ernest Lavisse : *Histoire de France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*. Tome V : « La Monarchie de Juillet », par S. Charléty; Tome VI : « La Révolution de 1848. Le Second Empire », par Ch. Seignobos ; Tome VII : « Le Déclin de l'Empire et l'établissement de la 3e République », par Ch. Seignobos, Hachette. Yvonne de Romain : *Les Destins éminents de la France*, Editions Sansot. Memento. — **1er Septembre :** Duc de la Salle de Rochemaure : *Gerbert, Silvestre II*. Rome, Imprimerie Editrice Romana, Paris, Emile Paul. — **15 octobre :** Louis Halphen : *Etudes critiques sur l'Histoire de Charlemagne*, Alcan. Commandant Nel : *Bonaparte au siège de Toulon*, Toulon, Imprimerie Mouton et Combe.

HYGIÈNE

1er Janvier : La faim lente. Des lois romaines. L'école de plein air et l'école au soleil. — **15 Avril :** La santé physique pour nos enfants par le grand air et l'exercice. — **1er Septembre :** L'ensoleillement.

INDUSTRIE

15 Novembre : L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport.

LES JOURNAUX

15 Janvier : *De l'immoralité des prix littéraires* (Comœdia, 13 décembre). *On demande un Cinéma pour les grandes personnes* (L'Intransigeant, 21 décembre). *Une enquête sur le « Poème en prose »* (Don Quichotte, 19 décembre et jours suivants). — **15 Février :** *La psychologie des foules, à propos de la chute de Venizelos* (L'Action Française, 16 janvier). *Les Chevaliers du dernier tournoi* (L'Eclair, 7 janvier). *Le poète créateur des paysages* (L'Eclair, 23 déc.). *Une Française peut-elle épouser un Américain ?* (Le Journal, 16 et 26 janvier.) *La Croix aux gens de Lettres* (L'Ere Nouvelle, 26 janvier). — **15 Avril :** *Les grands inquiets* (Le Cri de Toulouse, 26 fév.) *L'amour de la musique chez les poètes et les musiciens* (L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, janvier et février). *Une amusante critique du symbolisme* (Le Messin, 2 mars). — **15 Mai :** *Une enquête : « Un écrivain professionnel peut-il, actuellement, gagner sa vie avec son œuvre ?* (La Démocratie nouvelle, du 8 février au 17 avril). *Baudelaire et ses contemporains* (l'Ere nouvelle, 12 avril). *Un poème inconnu de Baudelaire* (Sur la Riviera, avril). — **15 Juin :** *Flaubert et la Musique* (L'Ere Nouvelle, 23 mai). *Un bouquet d'injures offert à Flaubert par MM. Léon Daudet et Frédéric Masson* (L'Action Française, l'Œuvre, l'Ere Nouvelle, 24 mai, le Temps, 2 juin). *M. Paul Souday pense que Remy de Gourmont était un esprit archi-faux, un critique fallacieux et médiocre* (Paris-Midi, 22 mai). *Un hommage à Joachim Gasquet* (Don Quichotte, 17 mai). *De Paris à Amsterdam en avion* (L'Eclair, 19 mai). — **15 Juillet :** *A propos de Jean de Tinan* (Le Gaulois du dimanche, 4 juin). *La sobriété de Louis XVI* (Journal des Débats, 24 juin). *Une illustration de « Dominique »*. (La Libre Parole, 20, 24 et 27 mai.) — **15 Août :** *Au pays de P.-J. Toulet* (Le Figaro, 3 juillet). *Monsieur* (L'Eclaireur de Nice, 16 juillet). *Champmeslé, auteur des pièces de La Fontaine* (Journal des Débats, 8 juillet). — **15 Septembre :** *Henri Albert et la philosophie de Nietzsche* (Journal des Débats, 5 août, l'Action Française, 7 août, la Démocratie Nouvelle, 14 août). *D'une forme parfaite du classicisme contemporain* (L'Ere Nouvelle et le Rappel, 26 et 28 juillet, 2 août). — **15 Octobre :** *La Bibliothèque de Stendhal* (Le Temps, 15 septembre). *Les Plagiats de Stendhal* (Journal des Débats, 15 septembre). *Une cité pour les Poètes* (Le Figaro, 11 septembre).

Sur la tombe de Ch. Péguy (L'Eclair, 11 septembre).— **15 Novembre :** *Méditations sur Remy de Gourmont* (Le Gaulois, 15 octobre). *L'art gothique est français* (Le Journal, 18 octobre). *La littérature et les journaux de province* (La République de l'Oise, 2 et 10 septembre, 2 octobre).— **15 Décembre :** A propos du « *Journal des Goncourt* » (Comœdia, 1er novembre). *Jolis et vilains noms de France* (L'Eclaireur de Nice, 17 novembre). *Rabelais à Agen et à Toulouse* (Le Télégramme, 27 sept., 7 oct.). *Le philosophe Boutroux est mort* (Le Matin, 23 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Jacob Fingermann : *Menschen im Abgrund*, Vienne, Lœwit. Emmy Henning : *Das Brandmal*, Berlin. Erich Reiss. Memento. — **1er Février :** Franz Hessel : *Pariser Romanze*, Berlin, Ernst Rowohlt. Annette Kolb : *Zarastro, Westliche Tage*, Berlin, S. Fischer. Memento. — **1er Mars :** *Bibliotheca Mundi* : Leipzig, Insel-Verlag. *Pandora*, Leipzig, ib. id. Hanns Heinz Evers : *Der Vampir*, Munich, Georg Müller. Mort de Karl Hauptmann. Memento. — **1er Juin :** Charles Andler : *Les précurseurs de Nietzsche*, Paris, Editions Bossard. Charles Andler : *La jeunesse de Nietzsche*, Paris, ibid. Sirieyx de Villers : *La faillite du Surhomme et la psychologie de Nietzsche*, Paris, Editions Nilson.

LETTRES ANGLAISES

1er Février : La production des livres en Angleterre en 1920. Cubisme et Dada. Critique et Imprimerie. H.-G. Wells : *Russia under the shadows*, Hodder and Stoughton. Mr Arnold Bennett. Les romanciers. Ouvrages biographiques. *The Autobiography of Margot Asquith*, Thornton Butterworth, Lieutenant-Colonel Charles A'Court Repington : *The First World War*, 1914-1918, 2 vol., Constable. — **1er Juillet :** La vocation critique. *Pure Literature*, Times Literary Supplement. La passion de l'absolu. Max Beerbohm : *And even now*, Heinemann. Arthur Tilley : *Molière*, Cambridge. University Press. Percy Lubbock : *George Calderon*, A sketch from memory, Grant Richards. — **15 Novembre :** Harold Nicolson : *Paul Verlaine*, Constable. Sidney Herbert : *The Fall of Feudalism in France*, Methuen. John Rissell : *Where the Pavement ends*, Butterworth. — **15 Décembre :** Abel Chevalley : *Le roman anglais de notre temps*, Humphrey Milford.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Mars : Edgar Lee Masters : *Starved Rock* ; *Le Livre du Jugement dernier*. John Gould Fletcher : *L'Arbre de Vie*. Alfred Kreymborg : *Sang des Choses* ; *Pièces for Pitre*. — **15 Juillet :** Louis Untermeyer : *The New Era in American Poetry*. New-York, Holt. John L. Lowes : *Convention and Revolt in Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. Léon Bazalgette : *Walt Whitman*, New-York, Doubleday et Page. Amy Lowell : *The Floating World*, New-York, Macmillan. Edward Lee Masters : *Starved Rock*, New York, Macmillan. Vachel Lindsay : *The Golden Whales of California*, New York, Macmillan. Gladys Cromwell : *Poems*, New York, Macmillan. Joseph Kling : *A Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. Joseph Kling : *A Second Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. William S. Braithwaite : *Anthology of Magazine Verse*, Boston, Small et Maynard. Henry van Dyke : *A Book of Princeton Verse*, Princeton, University Press. George H. Clark : *A Treasury of War Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. Wilbur Cross : *War Poems from the Yale Review*, New Haven, University Press. Rudyard Kipling : *Inclusive Edition*, New York, Doubleday et Page. Memento. — **15 Août :** Edgar Lee Masters : *Domesday Book*. John Gould Fletcher : *L'Arbre de Vie, Brisants et Granit*. Alfred Kreymborg : *Sang des choses, Pièces pour Pitre*.

LETTRES BRÉSILIENNES

1er Décembre : Graça Aranha et l'esthétique de la vie.

LETTRES CANADIENNES

15 Mai : Olivar Asselin : *Anthologie des poètes canadiens*, Granger, Montréal. Albert Dreux : *Le Mauvais passant*, Roger Maillet, Montréal. Edouard Chauvin : *Vivre*, Roger Maillet, Montréal. Jean Loranger : *Les Atmosphères*.

LETTRES CATALANES

1er Janvier : Mort de Pompeu Gener. — **1er Septembre :** Le poète Josep Carner. — **1er Novembre :** M. Salvador Albert.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Janvier : Johan Bojer : *La Grande Faim*, traduit par P.-G. la Chesnais, Calmann-Lévy. J.-P. Jacobsen : *Madame Marie Grubbe*, traduit par Mlle E. Hammar, Ernest Leroux. Al. Kjellandi : *Else*, traduction Alfred Jolivet, Ernest Leroux. Gerhard Gran : *Henrik Ibsen, Liv og Værker (Henrik Ibsen, sa vie et ses œuvres)*, Kristiania, Aschehoug.

LETTRES ESPAGNOLES

15 Janvier : Ramón Gómez de la Serna. L'Ultraïsme. Les éditions Atenea. Gabriel Miró : *El Humo Dormido*, Atenea, Madrid. Le Réalisme espagnol. Ventura García Calderon : *En la verbena de Madrid*, « América Latina », Paris. Corpus Barga : *Paris-Madrid*, Madrid. — **1er Avril :** Poètes et revues. Traductions françaises d'auteurs espagnols. R. Pérez de Ayala : *Belarmino y Apolonio*, Calleja. Memento. — **15 Juin :** Miguel de Unamuno : *Tres Novelas ejemplares y un prologo*, Calpe. Ramón Pérez de Ayala : *El Sendero andante*, Calleja. La revue « Hermes ». Memento. — **15 Août :** Le cas Blasco Ibañez. Julio Camba et la tradition satirique. Memento. — **15 Octobre :** Ramón Gómez de la Serna : *El Doctor Inverosimil*, Atenea. Rouveyre en Espagne. Memento. — **1er Décembre :** Gabriel Miró. Dernières publications de la collection *Atenea*.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

1er Février : Les Novateurs. Leopoldo Lugones : *El libro de los Paisages*, Otero y Garcia, Buenos-Aires. Memento. — **1er Mai :** Le Grand Poète. *Ruben Dario en Costa Rica* (Première et seconde parties), Edition « Sarmiento », San Jose de Costa-Rica. Ruben Dario : *Paginas Olvidadas*, Edition « America », Buenos-Aires. Memento. — **1er Août :** Francisco Contreras. — **1er Novembre :** L'esprit critique. Alfonso Reyes : *El Cazador*, Biblioteca Nueva, Madrid. Alfredo Bianchi : *Teatro Nacional*, Imprenta Cuneo, Buenos-Aires. Memento.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Littérature commerciale. « La Rete mediterranea ». M. Palazzeschi-Serra. Une étude sur Fogazzaro. Le centenaire de Dante. — **1er Mars :** La décadence littéraire italienne. Le retour au christianisme. Quelques poètes : Mme Sibilla Aleramo, M. Angiolo Silvio Novaro. Quelques romanciers : M. Mario Borsa, M. Marino Moretti. — **1er Juin :** La crise poétique. Romanciers humoristes : M. Alfredo Panzini, M. Massimo Bontempelli et M. Mario Puccini. *Le Grazie*. Les collections Vallecchi, dirigées par M. E. Codignola. Les littératures étrangères en Italie. Memento. — **15 Septembre :** La guerre et l'après-guerre dans la littérature : M. Giovanni Papini, M. G.-A. Borgese et M. Michele Saponaro. Bilan poétique. L'histoire de la philosophie de M. Guido de Ruggiero. Les littératures étrangères dans deux collections nouvelles. Memento.

LETTRES LATINES

15 Mai : Coup d'œil rétrospectif. F. Ferrère : *La Guerre Européenne*, « Revue Universitaire ». A. Joséphidès : *Foch*, « La Voie Sacrée ». La Revue *Janus*.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Avril : Augusta de Wit : *De drie vrouwen in het heilige woud*, Amsterdam, J.-M. Meulenhoff. Louis Carbin : *De verlief de passagier* : Madtsch v. Goedeene en Goedk, Lectuur. Memento. — **15 Juin :** Dirk Coster, *Marginalia*, Arnhen, van Loghum Slaterus en Visser. Henriette Roland Holst-Van der Schalk, *De Held en de Schare (Le Héros et la Foule)*, Amsterdam, Maatschappij voor Goeden Goedkoope Lectuur. — **1er Octobre :** Hélène Swarth : *Late Rozen*, Amsterdam, J. M. Meulenhoff, 1920. C. G. Adama van Scheltema : *De Keerende Kudde*, Rotterdam, W. L. et J. Brussn Uitgeversmaatschappy, 1920. A. Roland Holst : *Voorby de Wegen*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1920.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Avril : Ant. Miliarakis. : *Vassilios Digénis Akritas*, nouvelle édition, G. Vassilios, Athènes. A. Thoutridis et Dimitra Vakas : *Modern Greek Stories*, New York. D. Voutyras : *Triandadyo Digimata*, Athènaïkon Bibliopoleion. Constantin Hatzopoulos. Costis Palamas : *Digimata*, avec une préface, Sideris, Athènes. Memento. — **15 Septembre** : La Grande Idée. G. Sotirios : *To Agion Oros*, Sidéris, Athènes. La langue française à Athènes. Ion Dragoumis : *Déka arthra tou sto Nouma*, Edition Typos, Athènes. A. Moraïtidis : *Digimata*, Sidéris, Athènes. G. Xénopoulos : *Apanda*, Kollaros, Athènes. J. Ghikas : *Drosiés kai Dakrya*, Cassimatis, Alexandrie. Costas Paroritis : *O Pateras ki alla digimata*, Ganiaris, Athènes. D. Voutyras : *Zoï arrostiméni*, Eleftthéroudakis, Athènes. Memento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Guerra Junqueiro : *Poesias dispersas*, Lelo et Irmão, Porto. D. João de Castro : *Jesus*, 2e édition refondue, Renascença Portuguêsa, Porto. J. Corrêa de Costa : *A Legenda das Horas*, H. Pereira, Lisbonne. Tomas da Fonseca : *Musa Pagã*, Livraria Portugalia, Lisbonne. A. Noriega Varela. *D O Ermo* ; Losada, Risco e Nogueirol, Ourense. Memento. — **15 Juillet** : Bento Carqueja : *O Futuro de Portugal*, Lello e Irmão, Porto. Teixeira de Pascoaes : *Os Poetas Lusiadas*, Costa Carregal, Porto. Teixeira de Pascoaes : *Maranos* (2e édition), Guedes, Porto. T. de Pascoaes : *As Sombras* (2e édition), Porto Medico, Porto. *O Livro de Amor de João de Deus*, Libanio da Silva, Lisbonne. Francisca Herrera e Garrido : *Almas de Muller, Volallas na luz*, Roel, La Corogne. F. Herrera e Garrido : *Sorrisas e Bagoas*, Madrid. F. Herrera e Garrido : *Neveda*, Roel, La Corogne. Memento. — **15 Octobre** : Portugal et France. Paulo Osorio : *A traves do Livro Branco*, Cia Portugueza Editora, Porto. João de Barros : *Sentido do Atlantico*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. Le novolusisme. Antonio Sergio : *Ensaios*, Renascença Portuguesa, Rio et Porto. Pina de Morais : *O Soldado-Saudade*, Renascença Portuguesa, Rio et Porto. Memento.

LETTRES RUSSES

15 Février : *Sovremennya Zapiski* (Les Annales contemporaines). Rakovsky : *Vistanié Bielykh* (Parmi les Blancs), Constantinople 1920. Les éditions de la société *Siévernyé Ogni*. — **15 Mars** : *Le livre russe*, no 1, janvier 1921. Publications pour les enfants : *Le bâton vert* ; *Les enfants aux enfants*. Steinberg : *De février à octobre* 1917. *La République des Soviets*, Editions de la maison : « Les Scythes » Berlin. V.-B. Stankévitch : *Souvenirs*, 1914-1919. Memento. — **15 Avril** : Les Poètes russes. — **15 Juillet** : *Rousskaia Mysl* (La Pensée Russe), nos 1 et 2, Sofia, 1921. Piotr Ryss : *Rousski Opyt* (L'expérience russe), « Sever », Paris. Dionéo : *Piostraia Kniga* (Le livre bigarré), vol. 1er, Stockholm. *Les archives de la révolution russe*, vol. 1er, Berlin. *Almanach russe pour* 1921. Memento. — **15 Septembre** : Ivan Bounine. Boris Savinkov. I.-C. Chmelev. A. Kouprine. Don Aminado. Poésie des jours bolchévistes. Un cercle de poètes russes à Paris. Mort d'Alexandre Blok. — **15 Octobre** : Le centenaire de Dostoïevski. Le mouvement littéraire et artistique au pays des Soviets. La Camarade Isadora. Memento. — **1er Novembre** : G. Plekhanov : *Une année dans la Patrie*, 2 volumes, J. Povolozky. Karabtchevski : *Ce que mes yeux ont vu*, 2 volumes, Editions de « Diakova », Berlin. J. Kirdetzov : *Aux portes de Petrograd*, 1919-1920, Editions « Moscou », Berlin. V. Stankévitch : *Les destinées des peuples de la Russie*, Ladychnikew, Berlin.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

1er Février : Karel Klostermann : *Amour tardif*. Antal Stasek : *Richesse*. F.-X. Svoboda : *Proie charmante*. Alois Mrstik : *En remontant le Vah*. — **15 Septembre** : Souvenirs personnels. Le rôle des littérateurs tchèques pendant la guerre. Aloïs Jirasek.

LETTRES YIDISCH

15 Mars : Léon Kobrin : *Di Ervachung*, chez l'auteur ; *Orédl Bord, A Litvisch Schtedtel*, édition Forvertz, New-York. *In Sich*, Monatlicher Journal zur in-

trospectiver literatour, New-York. Memento. — **1er Octobre** : H. Leivick : *Lieder* ; *Der Goïlom*, farlag « America ». I. Opatoschou : *Ountervelt, A Ferd Ganev*, literarischer farlag, New-York. Memento.

LETTRES YOUGO-SLAVES

15 Juin : L'unité yougoslave. Le moyen âge littéraire. Bogdan Popovitch *Antologija novije srpske lirike*, Cviyanovitch, Belgrade. Milan Réchétar : *Gorski Vijenac*, poème de Pétrovitch Niégoche, Cviyanovitch, Belgrade. Les Expressionnistes. Memento.

LINGUISTIQUE

15 Janvier : Une lettre de M. Bauche. — **15 Février** : Bonnaffé : *Dictionnaire des Anglicismes*, Delagrave. — **15 Juin** : Lazare Sainéan. *Le langage parisien au XIXe siècle*, de Boccard. J. Marouzeau : *La Linguistique ou Science du langage*, Geuthner. — **15 Septembre** : M. Cahen : *Etudes sur le vocabulaire religieux du vieux-scandinave, La libation*, Champion. M. Cahen : *Le mot « Dieu » en vieux-scandinave*, Champion. R.-F. Guillon : *François Villon, Les ballades en jargon du manuscrit de Stockholm*, Wolters, La Haye.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan*, Payot. Léon Deffoux : *J.-K. Huysmans et les Pères Salésiens*, « Mercure de France ». Jean Royère : *La Poésie de Mallarmé*, Emile-Paul. René Ghil : *La tradition de Poésie Scientifique*, Société Littéraire de France. Jules Laforgue : *Chroniques Parisiennes, Ennuis non rimés*, « La Connaissance ». René-Louis Doyon : *Proses Mystiques*, « La Connaissance ». René-Louis Doyon : *Canciones de Saint Jean de la Croix, avec une étude sur la Poésie de l'Amour mystique*, « La Connaissance ». J.-C. Mardrus : *Lettre sur la Danse*, Bernouard. — **15 Janvier** : François Rabelais : *Pantagruel.., orné de figures du temps*, La Sirène. Raoul Vèze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, L'Olympe*, L'Edition. Alexandre Eckhardt : *Remy Belleau, sa vie, sa bergerie*, Edouard Champion. Marguerite de Valois : *Mémoires*, introduction et notes de Paul Bonnefon, Editions Bossard. Jean Mélia; *L'étrange existence de l'abbé de Choisy*, Emile-Paul frères. Diderot : *Historiettes réunies par Suzy Leparc*, Albert Messein. — **1er Février** : André Billy : *Ecrit en Songe*, Société Littéraire de France). Emile Magne : *Le Chevalier de Lignières*, R. Chiberre. Francisco Contreras : *Les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole*, La Renaissance du Livre. A. Zérega-Fombona : *Le symbolisme français et la Poésie espagnole moderne*, Collection Les Hommes et les Idées, « Mercure de France ». Jules Bertaut : *Le roman nouveau*, La Renaissance du Livre. Georges Le Cardonnel et Pierre Lièvre : *Etudes sur Eugène Montfort*, Bibliothèque des Marges. — **15 Février** : *François Pétrarque*, Préface et traduction par Henri Cochin, La Renaissance du Livre. Camille Ducray : *Cendres du Passé*, Librairie Ambert. Maximin Deloche: *Autour de la plume du Cardinal de Richelieu*, Société française d'Imprimerie et de Librairie. Gabrielle Rocher : *Une jeune fille au XVIIIe siècle*, Armand Colin. J.-Fr. Regnard : *La Provençale suivie de la Satire contre les Maris*, Introduction et Notes de Edmond Pilon, Bossard. *Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine du XIIe au XXe siècles*, par Ad. Van Bever, Delagrave. *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes*, par Ad. Van Bever, Louis Michaud. — **1er Mars** : André Rouveyre : *Souvenirs de mon commerce (Gourmont, Apollinaire, Moréas, Soury)*, avec douze bois originaux de l'auteur, Crès. Louis Thomas : *L'Esprit d'Oscar Wilde*, Crès. Carlos de Lazerme : *La Princesse Jolie ou dans les jardins de Maeterlinck*, Grasset. Carlos de Lazerme : *Essais et propos*, Camille Bloch. — **15 Mars** : Honoré d'Urfé : *Les Amours d'Alcidon*, Introduction et notes de Gustave Chartier, Edit. Bossard. R.-P. Bouhours : *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Introduction et notes de René Radouant, Edit. Bossard. Maurice Montigny : *En voyageant avec Mme de Sévigné*, Edouard Champion. Pierre Adam : *Contribution à l'étude de la langue des Mémoires de Saint-Simon*, Berger-Levrault. Pierre Adam : *Etude sur le vocabulaire du Chansonnier historique, La Régence*, Impr. Arts Graphiques, Jarville-Nancy. Charles Brifaut : *Souvenirs d'un académicien sur la Révolution, le premier Empire et la Restauration*, avec Introduction et notes du docteur Cabanès,

2 vol., Albin-Michel. Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques suivies d'inédites annotations de Rivarol sur son exemplaire de Hambourg*, 1797, Perrin. Albert Fua : *La voix de Victor Hugo dans la guerre mondiale*, Delagrave. N. Serban : *Alfred de Vigny et Frédéric II*, Edouard Champion. — **1er Avril** : Stendhal : *Lettres à Pauline*, « La Connaissance ». Pierre Sabatier : *Esquisse de la morale de Stendhal d'après sa vie et ses œuvres*, Hachette. Paul Bourget : *Stendhal, Discours prononcé le 28 juin 1920 à l'inauguration du monument*, Champion. J. Barbey d'Aurevilly : *Le cachet d'Onyx, Léa, Fragments, Du Marquis de Sade à Barbey d'Aurevilly*, étude par R.-L. Doyon, « La Connaissance ». Henri Massé : *Essai sur le Poète Saadi, suivi d'une Bibliographie*, Paul Geuthner. Edmond Pilon : *Alain Fournier*, Champion. Memento. — **15 Avril** : *Anthologie franciscaine du Moyen Age*, translatée et annotée par Maurice Beaufreton, Crès. Gustave Cohen : *Mystères et Moralités du manuscrit 617 de chantilly*, Edouard Champion. *Les Œuvres Satyriques complètes du sieur de Sigogne, extraites des Recueils et Manuscrits Satyriques*, avec un Discours préliminaire, des variantes et des notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Bibliothèque des Curieux. Gaston Derys : *Les Grands Amoureux*, Louis-Michaud. Ernest Seillière : *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, Félix Alcan. Bertrand Guégan : *Almanach de Cocagne pour l'an 1921*, La Sirène. Bossuet : *Lettres sur l'éducation du Dauphin*, Introduction et notes de E. Levesque, édit. Bossard. Fénelon : *Ecrits et Lettres politiques*, Introduction et notes de Ch. Urban, Edit. Bossard. Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes : II, les XVIIIe et XIXe siècles*, Armand Colin. — **1er Mai** : J.-H. Rosny aîné : *Torches et Lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, Edit. La Force française. Ernest Raynaud : *La mêlée symboliste*, tome II, Renaissance du livre. F.-T. Marinetti : *Les mots en liberté futuriste*, Poesia, Milano. J. Peladan : *Le livre secret*, 1 vol., « La Connaissance ». Jules Laforgue, Inédits : II, *Dragées, Charles Baudelaire, Tristan Corbière*. III. *Exil, Poésie, Spleen*, 2 vol., « La Connaissance ». Memento. — **15 Mai** : Albert J. Farmer : *Les Œuvres françaises de Scévole de Sainte-Marthe*, Toulouse, Edouard Privat. Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses, édition publiée d'après le texte original, précédée d'une étude sur Choderlos de Laclos et suivie d'une bibliographie*, par Ad. Van Bever, Georges Crès. A.-E.-M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire, manuscrit inédit publié par les soins de la commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges*, avec une Introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson, t. II, Bruxelles, G. Van Oest. E.-J. Delécluze : *Mademoiselle Justine de Liron*, introduction et notes de Marcelle Tinayre, Editions Bossard. Chateaubriand : *Vie de Rancé*, Introduction et notes de Julien Benda, Editions Bossard. Memento. — **1er Juin** : Camille Mauclair : *Princes de l'esprit (Poe, Flaubert, Mallarmé, Villiers de L'Isle-Adam, etc.)*, Ollendorff. Pierre Lasserre : *Les chapelles littéraires (Claudel, Jammes, Péguy*, Garnier. René Johannet : *Itinéraires d'intellectuels*, Nouvelle Librairie nationale. Charles Regismanset : *Le livre de mes amis (Contradictions et Anecdotes, 4e série)*, Sansot. — **15 Juin** : Henry Bordeaux : *Au pays des amours de Lamartine*, Grenoble, J. Rey. Margueritte-Marie : *Lamartine*, Plon-Nourrit. J.-H. Kool : *Les premières Méditations en Hollande de 1820 à 1880, Lettres inédites de Lamartine*, Louis Arnette. Alfred Berthier : *Le poète savoyard Jean-Pierre Veyrat*, 1810-1844, Edouard Champion. Jules Bertaut : *Une amitié romantique, Lettres inédites de George Sand et François Rollinat*, La Renaissance du Livre. — **1er Juillet** : Frédéric Lachèvre : *Le libertinage au XVIIe siècle. Mélanges*, Champion. Jacques Boulenger : ... *Mais l'Art est difficile*, Plon-Nourrit. Pierre Lièvre : *Esquisses critiques*, Renaissance du Livre. Fernand Vandérem : *Le Miroir des Lettres, première et deuxième séries*, Flammarion. *Pages choisies de Romain Rolland* avec une introduction et des notes, par Marcel Martinet-Ollendorff. *Les Propos d'Alain*, « Nouvelle Revue Française ». L. Joliet : *Précis illustré de la Littérature Française*, A. Colin. — **15 Juillet** : Christine de Pisan : *Un Carteron de Ballades*, choisi et présenté par Maurice du Bosc, Chiberre. *Le mémoire de Mahelot, Laurent et d'autres décorateurs de l'hôtel de Bourgogne et de la Comédie française au XVIIe siècle*, publié par Henri Carrington Lancaster, Edouard Champion. Charles Dufresnoy : *Amusements sérieux et comiques*, Introduction et notes de Jean Vic, Edit. Bossard. Gui Patin : *Lettres du temps de la Fronde*, Introduction et notes de André Thérive, édit. Bossard. Maurice Mignon : *Adam Billaut. Choix de poésies*, « Cahiers du centre ». René Canat :

La littérature française au XIXe siècle, t. I (1800-1852), Payot. Memento. — **1er Août :** Mario Meunier : *Pour s'asseoir au Foyer de la Maison des Dieux*, Albin Michel. T.-M. Mustoxidi : *Histoire de l'Esthétique Française*, 1700-1900, suivie d'une Bibliographie générale de l'Esthétique française, des origines à 1914, Champion. Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel. Pedro Figari : *Art, Esthétique, Idéal*, traduit de l'espagnol par Charles Lesca, Hachette. Pinkerton : *Parfums*, Société mutuelle d'édition. Daniel Lipman : *Pages d'un Adolescent*, Louis Annette. — **15 Août :** Gustave Cohen : *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle*, Edouard Champion. Mme Saint-René Taillandier : *Figures du Passé, Madame de Maintenon*, Hachette. Mme de Maintenon : *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins*, Introduction et notes de Gonzague True. Edit. Bossard. — **1er Septembre :** Albert Cim : *Récréations Littéraires*, Hachette. René Martineau : *Promenades Biographiques*, Librairie de France, Sant'Andrea et Marcerou. Luc Durtain : *Face à Face, ou le Poète et Toi*, La Maison des Amis du Livre. A. t'Serstevens : *Petites Trilogies*, Camille Bloch. Mme Ernesta Stern (Maria Star) : *Au Soir de la Vie*, Editions Gallus. — **15 Septembre :** Raoul Vèze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, tome II, Les Dieux chez les mortels*, L'Edition. Joseph Orsier : *Un ambassadeur de Savoie en Angleterre poète d'amour, précurseur de Charles d'Orléans, Othon III de Granson*, Edouard Champion. *Recueil des poesies diverses de M. Rabbé de Beauvesel*, publié avec Introduction et notes par Pierre Dufay, Jean Fort. Godard d'Aucourt : *Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse*, Alphonse Lemerre. P.-J. Proudhon : *Du principe fédératif*, Introduction et notes de Charles Brun. Jean de Gourmont : *Zigoui*, Coutances. Memento. — **1er Octobre :** Francis de Miomandre : *Le Pavillon du Mandarin*, Emile-Paul. *XXIV Sonnets de don Luis de Gongora* (1561-1627), traduits par Francis de Miomandre, La Belle Edition. Duranty : *La Cause du Beau Guillaume*, avec un portrait de Duranty, par E. Degas, La Sirène. André d'Arnaud : *Croquis de Provence*, Brun, Aix-en-Provence. André d'Arnaud : *La Fille de Phocée*, Aix-en-Provence. René Alexandre : *Harmonie Lointaine*, Maison Française d'Art et d'Edition. Memento. — **15 Octobre :** François Vermale : *Notes sur Joseph de Maistre inconnu*, Chambéry, Libr. Perrin. Louis-Frédéric Choisy : *Sainte-Beuve, l'homme et le poète*, Plon-Nourrit. G. Michaut : *Sainte-Beuve*, Hachette. — **1er Novembre :** Albert Lantoine : *Paul Verlaine et Quelques-uns*, « Direction du Livre mensuel ». Gaston Le Reverend : *La Revanche du Bourgeois, divertissements littéraires*, Maison Française d'Edition et Louis Jouan, à Caen. M. Esch : *En relisant Maupassant*, Edition de la « Revue Romande », Lausanne. Raymond Mallet : *Le Pavillon II*, Crès. Victor-Emile Bouzon : *Les Solitaires*, Maison Française d'Art et d'Edition ». — **15 Novembre :** Noel du Fail : *Propos rustiques*, Introduction et notes de Jacques Boulenger, Bossard. Julie Berliet : *Les amis oubliés de Port-Royal*, Dorbon aîné. Jean Hankiss : *Philippe Néricault Destouches, l'Homme et l'Œuvre*, Hegedus et Sandor, Debreczen. Alfred Berthier : *Xavier de Maistre*, Librairie Catholique, Emmanuel Vitte. — **1er Décembre :** J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres intimes*, Edouard-Joseph. Emile Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*, Emile-Paul. Jean Epstein : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence*, Editions de la Sirène. François Mauriac : *Petits essais de psychologie religieuse*, Société littéraire de France. Henri d'Alméras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature*, Albin Michel. — **15 Décembre :** André Beaunier : *La Jeunesse de Madame de La Fayette*, Flammarion. Memento.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Janvier : Berthe Reynold : *L'Amour Minotaure*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, Librairie Théâtrale. Edouard Fonteyne : *L'Appassionata*, quatre actes en prose, aux éditions du Masque, Bruxelles. Gabriel Marcel : *Le Quatuor en Fa Dièze*, pièce en 5 actes, L'Information Théâtrale. — **1er Août :** François de Curel : *Théâtre Complet*, Crès et Cie. Edmond Rostand : *La Dernière Nuit de Don Juan*, « L'Illustration ».

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

15 Février : Les Electrices américaines (novembre 1920). Le suffrage des femmes en Italie. L'Union française pour le suffrage des femmes et les députées

allemandes. — **15 Juillet :** En France. Une conseillère municipale de Prague. Les Electrices belges. Aux Indes. — **15 Novembre :** En Suisse. En Angleterre. En Belgique. En Suède.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : R. Lespieau : *La Molécule chimique*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Ch. Moureu : *La Chimie et la guerre*, Science et Avenir, Masson. — **1er Février :** La Science et les spécialistes. — **1er Mars :** Marcel Boll : *Précis de Physique* (Introduction à une deuxième étude de la Mécanique et de la Physique), Dunod. Marcel Boll : *Cours de Chimie* (Lois générales ; Métalloïdes), à l'usage des candidats aux grandes écoles, 2e édition refondue, Dunod. J. Duclaux : *Les Colloïdes*, Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. Georges Bohn et Anna Drzewina : *La Chimie et la Vie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — **1er Avril :** Leclerc du Sablon : *Le Rôle de l'Osmose en Biologie, essai de physique végétale*, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. A Heyninx : *Essai d'olfactique physiologique*, thèse de la Faculté de médecine de Bruxelles, Vve F. Larcier, Bruxelles. Victor Henri : *Etudes de Photochimie*, Gauthier-Villars. Louis Farigoule : *Vision extra-rétinienne et le sens paroptique*, « Nouvelle Revue Française ». — **1er Mai :** Olga Metchnikoff : *Vie d'Elie Metchnikoff* (1845-1916), Hachette. Edmond Chouquet Guillon : *L'Esprit des fleurs et des végétaux*, histoire naturelle, philosophique et sentimentale du règne végétal ; 16 planches illustrées par l'auteur ; Edition d'art et de littérature. — **1er Juin :** A. Einstein : *L'Ether et la Théorie de la relativité*, traduction française par Maurice Solovine, Gauthier-Villars. A. Einstein : *La Théorie de la relativité restreinte et généralisée*, mise à la portée de tout le monde ; traduit d'après la dixième édition allemande par Mlle J. Rouvière, avec une préface de M. Emile Borel ; Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. L. Fabre : Une nouvelle figure du monde ; *Les Théories d'Einstein*, avec une préface de M. Einstein, Payot. — **1er Juillet :** Edmond Perrier : *La Terre avant l'histoire* : les Origines de la Vie et de l'Homme, Bibliothèque de synthèse historique, la Renaissance du Livre. E.-L. Bouvier : *Habitudes et métamorphoses des Insectes*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion, Memento. — **1er Août :** Pierre Boutroux : *L'Idéal scientifique des Mathématiciens*, dans l'antiquité et dans les temps modernes, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Al.-C. Clairaut : *Eléments de géométrie*. Jean d'Alembert : *Traité de dynamique*. Lazare Carnot : *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, les Maîtres de la pensée scientifique, Gauthier-Villars. L. Silberstein : *Eléments d'algèbre vectorielle et d'analyse vectorielle*, traduits de l'anglais par G. Matisse, Gauthier-Villars. Paul Appell : *Eléments de la théorie des vecteurs et de la géométrie analytique*, avec 57 figures, collection Payot. — **1er Septembre :** L'abbé Moreux : *Où en est l'astronomie ?* Collection des mises au point, Gauthier-Villars. Svante Arrhénius : *Le Destin des étoiles*, études d'astronomie physique, traduit par E. Seyrig, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Emile Longuet : *De la Nébuleuse à l'Homme*, hypothèse cosmogénique et nouvelles théories sur la naissance et l'évolution de la vie terrestre, Ed. Privat, à Toulouse, et F. Alcan. Albert Baldit : *Etudes élémentaires de météorologie pratique*, Gauthier-Villars. Joseph Lévine : *Atlas météorologique de Paris*, Gauthier-Villars. — **1er Octobre :** Dr Magnus Hirschfeld : *Sexualpathologie* : ein Lehrbuch für Aerzte une Studierende, 3 volumes, A. Marcus et E. Weber, Bonn. Emile Devaux : *Infantilisme de l'homme par rapport aux anthropoïdes*, « Revue générale des Sciences », 15 mai. Maurice Phusis : *La chute de l'humanité*, J. Terrier. — **1er Novembre :** Edmond Perrier et Yves Delage. Georges Matisse : *Le Mouvement scientifique contemporain en France*, I, les Sciences naturelles, Payot. *L'Année biologique*, 25e année, Masson. Georges Bohn : *Le Mouvement biologique en Europe*, Collin. Fédération française des sociétés de sciences naturelles : *Faune de France*, P. Lechevalier. Frédéric Houssay et Louis Matruchot. Georges Bohn : *La Forme et le Mouvement*, essai de dynamique de la vie, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. — **1er Décembre :** Georges Urbain : *Les Disciplines d'une Science* ; La Chimie. Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences, Encyclopédie scientifique, G. Doin. Michel Pétrovitch : *Mécanismes communs aux phénomènes disparates*, Nouvelle Collection scientifique, Félix Alcan.

MUSÉES ET COLLECTIONS

15 Février : Musée du Louvre : exposition des nouvelles acquisitions ; inauguration d'une exposition Henri Regnault et de la salle réorganisée des bijoux antiques. Nouvelles décisions concernant le Musée du Luxembourg et le Musée de la Guerre. Dans les musées de la Ville de Paris : au Musée Cernuschi, au Petit-Palais, au Musée Carnavalet. Memento bibliographique. — **1er Avril** : Au Musée du Louvre : un portrait de Dürer ; donations et acquisitions nouvelles ; un tissu persan du xe siècle. Memento bibliographique ; un album de dessins de Claude Lorrain. — **15 Juin** : Au Musée du Louvre : réouverture de la salle des Etats ; les nouvelles salles du XIXe siècle ; nouvelles acquisitions. — Au Musée Guimet. Au Musée de l'Armée. Le Vermeer de la collection Six. Memento bibliographique. — **15 Juillet** : Au Petit-Palais : les nouvelles salles Dutuit. Au Musée des Arts décoratifs : l'exposition Fragonard ; réouverture des salles d'Extrême-Orient. A la Maison de Victor Hugo : exposition du théâtre romantique. Memento bibliographique. — **1er Septembre** : Au Musée du Louvre : acquisition de la *Mort de Sardanapale* de Delacroix et dons récents ; inauguration des nouvelles salles de la sculpture du XIXe siècle. Expositions au Musée Galliera, au Musée des Arts décoratifs, au Musée de Versailles, à la Malmaison et au Musée de Sèvres. La « Saison d'art » à Beauvais. Memento bibliographique. — **1er Décembre** : Le Congrès international d'histoire de l'art. Conférences gratuites au Musée du Louvre. La donation Edward Tuck au Petit Palais. Vente des Rembrandt de la collection Youssoupoff, du *Blue Boy* de Gainsborough et de la *Mrs Siddons* de Reynolds. Memento bibliographique.

MUSIQUE

1er Avril : La question de l'Opéra. Memento. — **1er Juin** : Opéra National : *Antar*, conte héroïque de M. Chékri Ganem, musique de Gabriel Dupont ; *Malmouna*, ballet de M. Gabriel Growlez. Concerts Pasdeloup. — **1er Septembre** : Opéra National : *les Troyens*, d'Hector Berlioz ; *Daphnis et Chloé*, de M. Maurice Ravel. Ballets Russes : *Chout* de M. Serge Prokofieff.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Janvier : Vincent Van Gogh à Arles.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Mars : *Nuova Antologia* (1er et 16 janvier 1921) : l'Impératrice Eugénie et Francisco Arese, par le major général Carlo Pagani. — **1er Avril** : La question juive. — **1er Juin** : Les inexactitudes des mémoires du Lieutenant-général de Ryckel. — **15 Juin** : Psychologie de la question des zones. — **1er Août** : — Le rite mozarabe. — **15 Novembre** : La Suisse et les Habsbourg. — **15 Décembre** : Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : Casanova le séducteur. — **15 Février** : Deux pastiches de Mallarmé donnés pour des originaux. — **15 Mars** : Lautréamont est-il un précurseur de notre roman d'aventure ? — **1er Mai** : Stendhal à Brunswick (1807-1808). — **1er Juin** : Joachim Gasquet. A propos du Symbolisme. — **1er Juillet** : Histoire de « Cléopâtre ». A propos du frontispice de « Parallèlement ». — **15 Juillet** : Le Testament d'Edmond de Goncourt. — **1er Août** : Les manuscrits de Marceline. — **15 Août** : Quelques minutes de la vie d'Albert Aurier. — **15 Septembre** : Verhaeren et la Russie. — **1er Novembre** : Le roman polonais de Bernardin de Saint-Pierre. — **15 Novembre** : La première édition française du « Neveu de Rameau ». Dumas père et ses continuateurs. Sur le Symbolisme. — **1er Décembre** : Une déesse égyptienne dans « Salammbô ». Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

15 Avril : Définition du Progrès. — **1er Octobre** : Le Principe de la Relativité d'Einstein. — **1er Novembre** : Note additionnelle à propos de « l'interprétation philosophique du Principe de la Relativité d'Einstein ».

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Karl F. Nowak : *Der Weg zur Katastrophe*, Berlin, E. Reiss. Docteurs Paul Voivenel et Paul Martin : *La Guerre des gaz, journal d'une ambulance Z*, avec une préface de Paul Bourget, Renaissance du Livre.— **15 Janvier** : Général Verraux : *La bataille des Flandres*, Van Oest. Louis Gillet : *La bataille de Verdun*, Van Oest. Florian-Charpentier : *L'Ouragan*, Editions du Fauconnier. Marcel Gay : *Le général Gouraud*, Payot. A. von Cramon, *Unser Oesterreich-Ungarischer Bundesgenosse im Weltkriege*, Berlin, E.-S. Mittler. — **1er Février** : L'abbé Pierre Lelièvre : *Le Fléau de Dieu*, Ollendorff. Pierre Loti : *La Mort de notre chère France en Orient*, Calmann-Lévy. Elisabeth Fox Howard : *Comment les quakers ont servi pendant la guerre*, Société chrétienne des amis, 20, Avenue Victoria. Seherz : *Il Cerchio Nuovo ou le Xe Cercle d'Enfer*, l'Ecole Emancipée, 29-31, rue Sainte, à Marseille. — **15 Février** : Erich v. Falkenhayn : *Der Feldzug derg. Armee gegen die Rumänen und Russen* 1916-17. 1er *Teil : der Siegeszug durch Siebenbürgen*, Berlin, E.-S., Mittler. — **1er Mars** : Général Mangin : *Comment finit la guerre*, Plon. Dr Gaston Top : *Un groupe de 75*, Plon. Baron de Maricourt : *L'Oise dévastée*, Félix Alcan. Maurice Wullens : *Pages de mon carnet*, Edit. de la revue « les Humbles », Dinard. Constantin Photiadès : *La victoire des Alliés en Orient*, Plon. Florence Finch Kelley : *What America did*, New York, Dutton. Fullerton L. Waldo : *America at the Front*, New-York, Dutton. Ernest Peixotto : *The American Front*, New York, Scribners. A. Corporal : *Field Ambulances Sketches*, New-York, Lane. Anna Chapin Ray : *Letters of a Canadian Stretcher Bearer*, Boston, Little Brown. Derby Holmes : *A Yankee in the Trenches*, Boston, Little Brown. Robert Whitney Imbrie : *Behind the Wheel of a War Ambulance*, New York, Mc Bride. Sartell Prentice : *Padre*, New-York, Dutton. Ruth Gaines : *Helping France*, New York, Dutton. Evangeline Booth et Grace Livingston Hill : *The War Romance of the Salvation Army*, Philadelphie, Lippincott. Vernon Kellogg : *Head-quarters Nights*, Boston, Atlantic Monthly Press. Vernon Kellogg : *Germany in the War and after*, New York, Macmillan. Claude M. Fuess : *Phillips Academy in the Great War*, New-Haven, Yale University Press. George J. Hecht : *The War in Cartoons*, New York, Dutton. Raoul Allier : *Roger Allier*, New-York, Association Press. — **1er Avril** : Général Reynault : *La 3e Division d'Infanterie (août 1914)*, Fournier. Général X. X. : *Réflexions sur l'art de la Guerre*, Lavauzelle. Ch. Baux : *Etudes sur le combat*, Payot. — **15 Avril** : De Ryckel : *Mémoires*, Bruxelles, « Notre Pays ». Abel Ducornez : *Les derniers jours de Longwy*, Bloud et Gay. Abel Larkin. *Les ronces de fer*, La Renaissance d'Occident, 95, rue Berckmans à Bruxelles. Dr Mitkovitch : *Une voix serbe*, Payot. André de Poncheville : *Arras et l'Artois dévasté*, Alcan. — **15 Mai** : Henriette Célarié : *Le martyre de Lille*, Bloud et Gay. Henri Cochin, Nicolas Bourgeois et André de Poncheville : *Le Nord dévasté*, Félix Alcan. Georges Kimpflin : *Le premier souffle*, Perrin. Ernest Renault : 1914-1919, *Histoire populaire de la guerre*, Tolra, 28, rue d'Assas, et 76, rue de Vaugirard. — **15 Juin** : Le capitaine-pilote aviateur Fonck : *Mes combats*, Flammarion. H. Bornecque et Germain Drouilly : *La France et la Guerre*, Payot. Th. W. Koch : *Les livres à la guerre*, E. Champion. — **1er Juillet** : Général Cordonnier : *Une brigade au feu (Potins de Guerre)*, Lavauzelle. J. R. Foch : *Essai de Psychologie militaire*, Payot. Commandant P. Cassou : *Le Procès du général Fournier, gouverneur de Maubeuge*, Fournier. E. Guillot : *Précis de la Guerre de* 1914, Chapelot. Trustee : *Le Bilan de la Guerre*, Plon. — **15 Juillet** : Jean Desflandre : *Rennbahn*, Plon. J. Revel : *L'effort militaire des Alliés sur le front de France*, Payot. L. Capello : *Note di guerra, Vol. 1, Dall'inizio alla presa di Gorizia*, Milano, Treves. René de Chavagnes : *De Guynemer à Fonck*, Etienne Chiron. Rene Arcos : *Pays du Soir*, « Le Sablier », Genève. Jean-José Frappa : *Makédonia*, Flammarion.— **1er Août** : Raymond Poincaré : *Les Origines de la guerre*, Plon. *Messages, allocutions, discours, lettres et télégrammes*, tome III, Bloud et Gay. Louis Piérard : *De moins cinq à la délivrance*, G. Crès, Maurice Lamertin, Bruxelles. Canudo : *Reflets du feu*, La Renaissance du Livre. Jacques Ancel : *Les travaux et les jours de l'Armée d'Orient*, Bossard. Ambroise Got : *L'Affaire Miss Cavell*, Plon. — **15 Août** : Callwell : *Experience of a dug-out*, London, Constable. Vice-Amiral Ronarc'h : *Souvenirs de la Guerre*, I, Payot. Général Buat : *Hindenburg*, Chapelot. Colonel Becker : *Trois conférances sur Ludendorff*, Berger-Levrault. Lieutenant-colonel Thomas-

son : *Les Préliminaires de Verdun*, Berger-Levrault. H. Bordeaux : *La Bataille devant Souville*, Renaissance du Livre. Commandant de Civrieux : *La Grande Guerre*. Paul Ginisty et Capitaine Maurice Gagneur : *Verdun*, Garnier. Charles Benoist : *L'Europe en feu*, Perrin. Paul Cazin : *L'Humaniste à la guerre*, Plon. Benjamin Vallotton : *A tâtons*, Payot. — **15 Septembre:** Edouard Schuré : *Lettres à un combattant* (Alphonse Roux), Perrin. Jean Lartigue : *A l'Ecole du réel*, La Connaissance. Jean Rateau de Laudeville : *Les Chevalier du Fox-Trot noir*, J. Buguet-Comptour, Mâcon. Duc de Doudeauville : *Au service de la France*, Emile-Paul. — **1er Octobre:** Sir George Arthur : *Kitchener et la Guerre* (1914-16), traduction de M. P. Alaux, Payot. Amédée Britsch : *Le Maréchal Lyautey*, La Renaissance du Livre. Charles Le Goffic : *La Marne en feu*, Alcan. Jean Drève : *Le troupeau*, Edit. du Pays belge, à Bruxelles. René Simonin : *La Cité sans cloches*, Imp. Strasbourgeoise, Strasbourg. Frédéric Regamey : *La Caricature allemande pendant la guerre*, Berger-Levrault. — **15 Octobre** : Colonel F. Feyler : *La campagne de Macédoine*, édit. d'art Boissonnas, Genève. Général Joulnot-Gambetta : *Uskub, le rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire*, Berger-Levrault. Gaston Deschamps : *La Somme dévastée*, F. Alcan. Georges Motte : *Les vingt mille de Radinghem*, Bloud et Gay. Etienne Burnet : *La Tour blanche*, Flammarion. Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, Perrin. — **1er Décembre** : L. Capello : *Per la Verità*, Milano, Treves. L. Capello : *Note di guerra*, vol. II, Milano, Treves. L. Cadorna : *La Guerra alla fronte italiana*, Milano, Treves, 2 vol. Léon Bocquet : *Courages français*, Payot. Michel Georges-Michel : *Le Bonnet rose*, l'Edition. R. A. Reiss : *Lettres du front macédono-serbe* Edit. d'art Boissonnas, à Genève. Commandant Henri Carré : *La véritable histoire des Taxis de la Marne*, Chapelot.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Fr. Paulhan : *Les Transformations sociales des sentiments*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. Marie Bonaparte : *Guerres militaires et Guerres sociales*, E. Flammarion. Dr Gustave Le Bon : *Psychologie des temps nouveaux*, E. Flammarion. J. Sageret : *Philosophie de la Guerre et de la Paix*, Alcan. H. Spont : *Psychologie de la Guerre*, Perrin et Cie. Paul Choisnard : *L'Education psychologique, à propos de la Grande Guerre*, H. Durville. Memento. — **15 Mars** : Retour de la psychologie française à ses origines. G. Dwelshauvers : *La Psychologie française contemporaine*, Alcan. *Œuvres de Maine de Biran, Tome I, Le Premier Journal*, Alcan. Maine de Biran : *Mémoires sur les Perceptions obscures*, A. Colin. Gabriel Séailles : *La philosophie de Jules Lachelier*, Alcan. — **1er Juillet** : E. d'Eichtal : *Du rôle de la Mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passionnelles, actives*, Alcan. E. Rignagno : *Psychologie du Raisonnement*, Alcan. E. Seillière : *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantique*, La Renaissance du Livre. E. Seillière : *George Sand, Mystique de la Passion, de la Politique et de l'Art*, Alcan. René Gillouin : *Une nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne et française*, Bernard-Grasset. Maxime de Montmorand : *Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes*, Alcan. Ossip-Lourié : *La Graphomanie*, Alcan. Memento. — **15 Août** : R.-W. Emerson : *Hommes représentatifs* (Traduction J. Izoulet et F. Roz), Crès et Cie. Orison Swet Marden : *Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale* Fischbacher. Jules Huré : *Les postulats de la vie*, Fischbacher. Dr E. Osty : *Le sens de la vie humaine*, La Renaissance du Livre. Paul Oltramare : *Vivre*, Georg, Genève. Marc Dufaux : *Quelques pages*, Edition de la «Revue Romande», Lausanne. Sédir : *Le Devoir spiritualiste*, 31, rue de Seine, Paris. Elim Demidoff : *Points de repère*, Crès et Cie. Fernand Crooy : *Aux Artistes, Entretiens Philosophiques*, Librairie Y. Delannoy, Bruxelles. Perceval Frutiger : *Volonté et Conscience, Essai de Monisme spiritualiste*, F. Alcan. Léon Brunschwicg : *Nature et Liberté*, Ernest Flammarion. Marcel Labordère : *Une profession de foi cartésienne*, Armand Colin. Henri Guillou : *Essai de Philosophie générale et élémentaire*, Alcan. G. Reynoard : *Scepticisme ou Retour à la Foi*, Société Française d'imprimerie et de librairie. Carlos de Lazerme : *Essais et Propos*, Camille Bloch. — **1er Octobre** : A. van Gennep : *L'Etat actuel du Problème totémique*, Ernest Leroux. Raoul Fauconnet : *La Responsabilité*, Alcan. Dr Ph. Hauser : *Evolution intellectuelle et religieuse de l'Humanité*, Alcan. — **15 Décembre** : M. Esch : *Notre métier*, Notes d'un professeur, Luxembourg, Linden et Hansen, 1911. Robert Nussbaum : *Nos fils seront-ils*

veux au Vert, Jouve. Alexis Couët : *Les Amantes*, Edition du « Livre mensuel ». Gaspard Michel : *Dione*, Emile-Paul frères. Roger Frène : *Les Nymphes*, avec cinq dessins de Modigliani, Ronald Davis. Max Jacob : *Le Laboratoire Central*, au Sans-Pareil. Marcel Sauvage : *Voyage en Autobus*, avec 4 images de Max Jacob, aux éditions « Liber ». — **1er Septembre :** M. Th. Gadala : *La Symphonie éternelle*, Société littéraire de France. Germonde : *Je dors et je veille*, Sansot. Jeanne Termier-Boussac : *Poèmes*,1915-1920, Bernard Grasset. Nelly-Roussel : *Ma Forêt*, Imp. Cresson frères. Vivian Gretor : *Un Jour... et d'autres*, Sansot. Odette Albert-Lambert : *La Belle Confidence*,Fast. Marie Noël : *Les Chansons et les Heures*, Sansot. Régine Callaud-Belisle : *Les Heures qui sonnent*, les Œuvres Nouvelles. Louise Lafay : *Impressions et Souvenirs*, « les Tablettes ». Marie Jonesco : *Les Poèmes du Silence*, préface de Jean Richepin, de l'Académie française, Figuière. Madame de Montgomery : *A Racine*, Impr. J. Aubert, Versailles. Fanny Darfeuil : *A l'ombre du Drapeau*, Emile-Paul frères.Drasta Houël : *Les Vies légères*, les Œuvres nouvelles. Jules Bernex : *A l'Ombre de la Coiffe Blanche*, Librairie de France. Madame X... (Paul Reboux) : *Trente-Deux Poèmes d'Amour*, Flammarion. Paul-Louis Grenier : *L'Archipel Enchanté*, Société littéraire de France. Victor Ad. Romano : *Poèmes*, Alexandrie, Impr. Mizrahi. — **1er Octobre :** André Spire : *Samael*, G. Crès. Paul Fort : *Au pays des Moulins (le Voyage de Hollande)*, suivi de *Comme une Solennelle Musique*, Fasquelle. Paul Fort : *Hélène en fleur et Charlemagne*, « Mercure de France ». Tristan Derême : *Le Poème des Chimères Etranglées*, Emile-Paul frères. Georges Aimel : *Poèmes du bord de la Mer* (1907-1913), Lons-le-Saunier, impr. L. Declume. Robert Boudry : *Prédilections*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Chrysis et Fontelroye : *Les Merveilleuses confidences*, Albert Lambert. Henri Petiot : *Quelques poèmes des Beaux soirs d'été*, « Revue des Indépendants ». Paul Verdier : *Myrtes et Asphodèles*, Sansot. René d'Avenay : *La Flûte Evocatrice*, préface de Henri Barbusse, Messein. Edmond Rocher : *Le Prestige du soir*, édition de « Belles-Lettres ». Alfred Dubois : *Cristaux*, Ch. Bosse. Georges Piguet : *Dilections*, images de Pierre Hessat, Picart. Georges Brissinizakis : *Les Quatrains de la Haine*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). Georges Brissinizakis : *Restauratio omnium*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). Alberto Ramos : *Le Chant de Bienvenue pour le Roi*, Rio de Janeiro. Emile Moussat : *Sous le Ciel d'Allemagne*, « les Gemeaux ». G.-B. Juéry : *Epaves de Jeunesse*, s. n. d'éditeur. — **1er Novembre :** Charles Maurras : *Inscriptions*, Librairie de France. Xavier de Magallon : *L'Ombre*, Librairie de France. André Fontainas : *L'Allée des Glaïeuls*, Librairie de France. Comtesse de Noailles, Pierre Camo, Charles Derennes Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Fernand Mazade, Paul Valéry : *La Pléiade*, « Librairie de France ». Ch.-Th. Feret : *La Normandie exaltée*, Eug. Rey. Jean de Lestre : *La Danse entre les Flambeaux*, Catin. J.-S. Bardin : *Profils et Médaillons Littéraires*, Société Mutuelle d'Edition. Louis Durieux : *Premières Poésies*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Raoul Follereau : *Premières Poésies*, Impr. Fortin, Nevers-Paris. Raymond Carette : *Un doigt sur les Lèvres*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Marcel Houin : *Renaître !* Orléans, Aug. Gout. J. L. Carlos : *Feuilles-séchées*, Lille, Imprim. centrale du Nord. André Corbier : *Bouma N'zia, petite fille noire*, avant-propos de M. Jean Camp, Editions de « l'Effort ». Maurice Brillant : *Musique Sacrée,Musique Profane*, Garnier frères. Maurice Levaillant : *Des Vers d'Amour*, Garnier frères. Roger Gaillard : *L'Ij et les Constellations*, « les Feuilles Libres ». Maurice Boucher : *Nouveaux Poèmes*, « les Gémeaux ». Fagus : *Jonchée de fleurs sur le Pavé du Roi*, Nouvelle Librairie Nationale. — **1er Décembre :** Henri de Régnier : *Vestigia Flammae*, « Mercure de France ».

POLICE ET CRIMINOLOGIE

15 Décembre: — Espionnage.

PRÉHISTOIRE

15 Octobre : Jacques de Morgan : *L'Humanité préhistorique. Esquisse de Préhistoire générale*, Paris, Renaissance du Livre. Ernest A. Parkyn : *An Introduction to the study of Prehistoric art*, Londres, Longmans. Harold Bayley : *Archaic England, an Essay in deciphering Prehistory from megalithic monuments, earthworks, customs, coins, place-names and Faerie superstitions*, Londres, Chap-

man and Hall. Memento : publications de R. de Saint-Périer, R. Forrer, Louis Galle, J. Maertens, Bossavy, Boulanger, J. Maury, Isaïe Dharvent.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Dans tous les numéros : auteurs, titres, éditeurs, prix.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Etienne Richet : *Le problème colonial*, Editions de « l'Autre France », Paris, 1920. — **15 Février** : L'affairisme colonial. — **1er Mars** : Bolchévisme et Colonies. — **15 Juin** : Les Colonies et la Société des Nations. — **15 Septembre** : *La mise en valeur des colonies françaises* : projet de loi de M. Albert Sarraut. Memento. — **15 Novembre** : Le congrès pan-noir.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

15 Juin : Le projet de réorganisation des chemins de fer d'intérêt général. Examen critique de deux réformes envisagées dans le projet — **1er Juillet** : Le deuxième Congrès du Livre (13-18 juin 1921). — **1er Octobre** : Les aspects de la crise actuelle.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Frais de justice criminelle ; taxe des témoins ; garde des scellés ; transport des magistrats ; indemnité des jurés. Honoraires des experts. Amendes et décimes, Présomption de vente. Dation en paiement. — **15 Février** : Avortement : Tentative, Provocation à l'avortement, Propagande anticonceptionnelle. Droit de suite des artistes. Loyers : Point de départ de la prorogation des baux. Propriété littéraire : Contrat d'édition. Droits de l'éditeur. Traduction d'une œuvre cédée. — **15 Mars** : Crime impossible : Tentative et commencement d'exécution, pratique de la correctionnalisation. Droit de réponse : Affaire Silvain et Jaubert contre Doumic. — **15 Mai** : Partie civile : Constitution, Paiement des frais de Justice. Amnistie : Casier judiciare, Bulletins n° 1 et n° 2, Grâce, Réhabilitation. Compétence des tribunaux de commerce, Publication d'un Journal, Acte de commerce. Contrefaçon, Cinéma, Œuvre littéraire, Tableau. — **1er Juillet** : Vagabondage : Responsabilité pénale des mineurs, majorité pénale. Prostitution des mineurs. Organisation judiciaire en Indo-Chine, juges de paix indigènes. Diffamation : Affaire Desserey-Dumur, Fait historique. — **1er Août** : Affaire Desserey contre Dumur : Diffamation. Conscience du préjudice. Intention de nuire. Délit et quasi délit. Délit contraventionnel. Bonne foi. Calomnie. Histoire contemporaine. Droits de l'historien. — **1er Septembre** : Flagrant délit. Droit de défense. Inculpé et prévenu. Propriété littéraire et artistique. Indivisibilité d'une œuvre faite en collaboration. Droits des héritiers. Forme des arrêts. Droit des gens. Droit assyrien. — **15 Décembre** : Salaires et petits traitements : Saisie-arrêt, Cession du dixième, Dettes alimentaires. Loi du 29 juillet 1881 sur la Presse, Calomnie et Diffamation. Diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public, Injures, Compétence, Jury, Droit de récusation. Outrages aux bonnes mœurs. Affiche.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Février : La limitation des armements et la limitation des moyens de destruction. A propos de l'*Odyssée d'un transport torpillé*. — **1er Avril** : La guerre sous-marine et la politique allemande. — **15 Mai** : Les idées napoléoniennes et la dernière guerre. — **15 Juillet** : Le programme naval. La crise des marines de guerre. Quelques précisions sur la Bataille du Jutland. — **15 Septembre** : Lieutenant-Colonel E. Mayer : *La Guerre d'hier et l'Armée de demain*, Garnier. B. A. R. : *L'armée nouvelle et le service d'un an*, Plon. Memento. — **15 Décembre** : Le Congrès de Washington et les perspectives de la marine française.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Mai : Albert Houtin : *Le Père Hyacinthe dans l'Eglise romaine*, 1827-1869, Emile Nourry. — **1er Décembre** : Card. Dominique Ferrata : *Mémoires*, 3 vol., Desclée.

RÉGIONALISME

15 Mars : Nice et la Riviera.—**15 Mai** : Un grand prix algérien de littérature. — **15 Juillet** : Lyon. — **1er Août** : L'Armorique nouvelle riche. J.-P. Calloc'h : *A genoux*, Lais Bretons, accompagnés d'une traduction française de Pierre Mocaer, introduction de René Bazin, de l'Académie Française. Préface bilingue de Joseph Loth, de l'Institut, Plon-Nourrit. Memento. — **15 Août** : Le Musée de Grenoble et ses récentes transformations — **1er Novembre** : Afrique du Nord. Le Père Robin (Stéphen Chaseray) : *Récits du Djebel Melhoui*, Boet, Constantine. Auguste Cour : *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoun*, Boet, Constantine. — **15 Novembre** : Lyon. — **1er Décembre** : Les fêtes de Montpellier.

LES REVUES

1er Janvier : *Les Ecrits nouveaux* : un exemple de la méthode de travail de G. Apollinaire, par M. André Billy. *Le Correspondant* : trois mots de Barbey d'Aurevilly. *La Revue Universelle* : M. Léon Daudet : souvenirs sur Mistral et pamphlet contre Emile Zola. *La Revue de Paris* : quatrains d'Omar Khayyam traduits par M. Claude Anet. *L'Esprit nouveau* : enquête : « Doit-on brûler le Louvre ? » Memento. — **1er Février** : *La Revue Mondiale* : enquête sur les tendances de la jeunesse. *Revue des Deux Mondes* et *La Revue de la Semaine* : le comte Tisza, d'après MM. Tharaud et d'après un diplomate. *La Revue Critique* : fleurs de P.-J. Toulet à Jeanne d'Arc. *Le Bulletin de la vie artistique* : les beaux-arts et la Russie des Soviets. *La Revue hebdomadaire* : « La Puissance des Ténèbres » et l'opinion d'Augier, Dumas fils et Sardou, en 1888. Memento. — **1er Mars** : *Essais Poétiques* : « A une folle adorée », poème burlesque fort réussi. *Revue des Deux Mondes* : l'été de 1914 à la cour de Russie ; mémoires de M. Maurice Paléologue. *Fortunio* : Wells plagiaire. *Revue bleue* : L'Enseignement du français dans la Chine républicaine. *Le Thyrse* : Ch. van Lerberghe d'après ses lettres. *Le Correspondant* : « Souvenirs de ma vie », par M. Francis Jammes. Memento. — **1er Avril** : *La Lumière* : M. Poincaré, avant, pendant et depuis la guerre. *La Revue universelle* : M. Mermeix : l'armistice de 1918. *Feuilles au vent* : un document pour les spirites. *Rythme et Synthèse* : un poème de M. Lecontour. Memento. — **1er Mai** : *La Revue de France* vient de paraître : lettres de l'ex-tsarine à Nicolas II. *Essais critiques* : recommandation. *La Revue de Paris* : Victor Segalen, par M. Gilbert de Voisins. *La Connaissance* : Edmond de Goncourt, par M. Frantz Jourdain. *La Revue hebdomadaire* : Ernest Renan et Ernest Psichari. Memento. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue Française* : Alain et la guerre. *La Revue mondiale* : M. Gaston Fleury dénonce la mortalité des adolescents causée par la vie chère, causée par « nos Boches de l'Intérieur ». *Le Sphinx* : horoscope de 1921. *La Revue de la Semaine* : Baudelaire, d'après M. L. Flottes, agrégé. *La Revue de Paris* : Stances baudelairiennes, par M. Henri de Régnier. *La Revue de l'Epoque* : litanies de midi par Man'ha Masset. Memento. — **1er Juillet** : *La Revue hebdomadaire* : Souvenirs d'Antoine sur le Théâtre-Libre. *La Renaissance* : M. F. Strowski explique « la critique universitaire ». *Pour le Plaisir* : un poème de M. Louis Thomas. *Revue des Deux Mondes* : MM. J. et J. Tharaud montrent un type de révolutionnaire juif en Hongrie : Tibor Szamuely. *Les Cahiers idéalistes* : M. Léon Bazalgette montre un type de révolutionnaire juive en Allemagne : Rosa Luxembourg. Memento. — **1er Août** : *La Revue de Genève* : Bernard Shaw et la guerre. *Revue des Deux Mondes* : le nouveau roman de M. Henri Lavedan. *L'Europe Nouvelle* : un point d'histoire, à propos de M. Denys Cochin et du général Mangin. *La Criée* : poème de M. Mario-Montanard. *Je sais tout* : un nouveau riche berlinois vu et entendu par M. Ed. Helsey. Memento. — **1er Septembre** : *La Revue Universelle* : Les banques contre la nation depuis 1918. *La Revue de France* : le journal de Marie Lenéru. *La Revue de la Semaine* : New-York, par M. Louis Thomas. *L'Encrier* : son but nouveau. Memento. — **1er Octobre** : *Revue de France* : une lettre de Jésus, recueillie par M. A. t'Serstevens, à Amalfi. *Revue des Deux Mondes* : une scène aux Tuileries, entre Napoléon III et l'impératrice. *La Renaissance* : enquête sur le cinéma, provoquée par M. Lucien Wahl ; quelques réponses. *La Revue Universelle* : M. Francis Jammes à la chasse. *La Criée* : épitaphe du Soldat inconnu, par M. Jean Catel. Memento. — **1er Novembre** : *La Revue de France* : une confession de Marie Lenéru. *Revue des Deux Mondes* :

l'agonie et la mort de Napoléon, d'après Saint-Denis dit Ali, second mameluk. *La Revue mondiale* : M. Walter Wynn prétend avoir prouvé la survivance humaine, au moyen de photographies et de conversations tirées de l'au delà. *L'Opinion* : réponse du professeur Branly à l'enquête : « Les morts vivent-ils ? » où l'illustre physicien réclame un contrôle garanti des expériences du spiritisme et leur répétition. Memento. — **1er Décembre :** *La Connaissance* : M. Frantz Jourdain conte un beau trait d'Alphonse Daudet. *La Revue de France* : Edmond Rostand d'après Mme de Noailles et M. Henri de Gorsse. *La Revue hebdomadaire* : Rodin et M. Anatole France parlent de la beauté menacée de Paris. *L'Aube* : poème de M. J. Delteil. *La Revue de l'Afrique du Nord* : naissance. *La Revue de la Semaine* : M. Paul Bourget parle du roman. Memento.

LES ROMANS

15 Janvier : Georges Duhamel : *Confession de minuit*, «Mercure de France». André Salmon : *La négresse du Sacré-Cœur*, « Nouvelle Revue Française ». André Billy : *Barabour ou l'harmonie universelle*, Renaissance du livre. Charles Derennes : *Vie de Grillon*, Albin Michel. André Corthis : *Sa vraie femme*, Fasquelle. Georges Lecomte : *Bouffonneries dans la tempête*, Fasquelle. Pierre Hamp : *Les Chercheurs d'or*, Nouvelle Revue française. Edmond Hue et Robert Destez : *L'équation du 13e degré*, Albin Michel. Ch. et H. Omessa : *La dernière tsarine*, Renaissance du Livre. Henri de Régnier : *Esquisses vénitiennes*, «Mercure de France». Pierre Mille : *La nuit d'amour sur la montagne*, Flammarion. Marguerite Bodin : *Les psaumes d'amour*, E. Figuière. Jeanne Landre : *Un auteur folichon*, Ferenczi. Francis Picabia : *Jésus-Christ rastaquouère*, Sans-Pareil. Francis Jammes : *Le Bon Dieu chez les enfants*, Plon. Boutet de Monvel : *Saint François d'Assise*, Plon. — **15 Février :** Henri Bachelin : *Le Bélier, la brebis et le mouton*, Flammarion. J.-H. Rosny : *L'amoureuse Aventure*, Flammarion. Léon Daudet : *L'Amour est un songe*, Flammarion. André Beaunier : *L'Amour et le secret*, Flammarion. Charles-Henry Hirsch : *L'Enchaînement*, Flammarion. Michel Corday : *Les Jeux du couchant*, Flammarion. Paul Reboux : *Chonchon*, Flammarion. Louis de Robert : *Réussir*, Flammarion. Henri Duvernois : *Gisèle*, Flammarion. André Foucault : *Christiane*, Flammarion. Fortuné Paillot : *Les trois Maîtresses de M. de Frivolac*, Flammarion. Claude Farrère : *Bêtes et gens qui s'aimèrent*, Flammarion. Lucie Paul-Margueritte : *Quand ils n'entendent pas*, Flammarion. Charles Géniaux : *Les Musulmanes*, Flammarion. Victor Margueritte : *Prostituée*, Flammarion. Max et Alex Fischer : *L'Amant de la petite Dubois*, Flammarion. — **15 Mars :** Marcelle Tinayre : *Perséphone*, Calmann-Lévy. Jules Romains : *Donogoo Tonka*, « Nouvelle Revue Française ». Maurice Dekobra : *Les Liaisons tranquilles*, Renaissance du Livre. René Benjamin : *Amadou bolcheviste*, Fayard. Jean Daley : *Hercule, cheval de guerre*, Maison française. Jacques Rompart : *L'Etrangère*, Perrin. Dr Lucien-Graux : *Réincarné*, Edition française illustrée. Albert Keim : *Un Aristocrate*, Albin Michel. André Salmon : *C'est une belle fille*, Albin Michel. Pascal Forthuny : *Le miracle des pruniers en fleurs*, Albin Michel. Paul Lagrange : *Un drame en forêt*, Perrin. J. Joseph Renaud : *Le clavecin hanté*, Pierre Lafitte. Gustave Guiches : *Le petit Lancril*. Marcel Berger : *La dernière croisade*. Pierre Veber : *La folie madame Livran*. Alfred Machard : *Un million dans une main d'enfant*, J. Ferenczi. — **15 Avril :** Rachilde : *La souris japonaise*, Flammarion. Lucie Delarue-Mardrus : *L'apparition*, Ferenczi. Louis Artus : *La maison du sage*, Emile Paul. Edmond Jaloux : *La fin d'un beau jour*, Renaissance du livre. Léon Werth : *Yvonne et Pijallet*, Albin Michel. Michel Georges-Michel : *La rose de Perse*, Edition française. Antoine Redier : *Léone*, Payot. Pierre Villetard : *Monsieur Bille dans la tourmente*, Fasquelle. Henry Jacques : *Jean Costebelle, matelot*, Fasquelle. Albert Erlande : *Vivre et mourir là...* Plon. Clément Vautel : *Les folies bourgeoises*, Albin Michel. Emile Henriot : *Les Temps innocents*, Emile Paul. J. Broussan-Gaubert : *Loula*, Crès. Charles Oulmont : *Le tapis de cendres*, Louis Michaud. Anna Marilent : *Résonance*, Maison française. Comte de Gobineau : *Mademoiselle Irnois*, « Nouvelle Revue française ». René-Louis Doyon : *Proses mystiques*, «La Connaissance». Henry Malherbe : *Le jugement dernier*, La Sirène. Francis Carco : *Maman Petitdoigt*, Davis. Charles Régismanset : *Le livre de mes amis*, Sansot. — **15 Mai :** Louis Dumur : *Le Boucher de Verdun*, Albin Michel. — **15 Juin :** J.-H. Rosny aîné : *Les pures et les impures*, 2 volumes, E. Flammarion. Binet-Valmer : *L'enfant qui meurt*, 2 vo-

lumes, E. Flammarion. Henry Champly : *La juive errante*, Editions de la Sirène. Horler : *Le pot de réséda*, Albin Michel. Jean-Michel Renaitour : *Délos ou l'île flottante*, Grasset. Louis-Frédéric Rouquette : *Le grand silence blanc*, Ferenczi. Jehan d'Ivray : *La rose du Fayoum*, Ferenczi. Maurice Pottecher : *Les joyeux contes de la Cigogne d'Alsace*, Ollendorff. Max et Alex Fischer : *La dame très blonde*, E. Flammarion. — **15 Juillet :** Maurice-Verne : *Les Mille et une nuits*, Albin Michel. Claude Kamme : *Le cantique d'un potager*, Expansion scientifique française. Valmy-Baysse : *Le retour d'Ulysse*, Albin Michel. Pierre Mac Orlan : *Le Nègre Léonard*, « Nouvelle Revue française ». Maurice Renard : *Les mains d'Orlac*, Nilsson. Louis Lecoq et Charles Hagel : *Broumitche et le Kabyle*, Fayard. Martial Perrier : *Le don Juan de pays sans gare*, Renaissance du Livre. Sébastien Voirol : *La philosophie Nestvedienne*, Jules Meynial. Armen Ohanian : *Dans les griffes de la civilisation*, Grasset. Charles Pettit : *Les amours de Raspoutine*, E. Flammarion. *Ceux dont on parle*, Chiberre. Yvonne Vernon : *Chine, Japon, Stamboul*, Tolmer. — **15 Août :** Pierre Mac Orlan : *A bord de l'Etoile Matutine*, Crès. Séverine : *Line*, Crès. Maurice Beaubourg : *M. Gretzili*, Ollendorff. Gérard d'Houville : *Tant pis pour toi*, Fayard. Comte de Comminges : *Addy*, Grasset. Legrand-Chabrier : *Christine en liberté*, Rieder. Jean de Gravillier : *L'Amant libérateur*, Calmann-Lévy. Jean-Louis Vaudoyer : *Le dernier rendez-vous*, Calmann-Lévy. Marcel Berger : *Les dieux tremblent*, Albin Michel. Pierre Gourdon : *Qui-rit, le paludier*, Calmann-Lévy. Henry du Roure : *Le secret de l'or*, Pierre Laffite. Nonce Casanova : *La libertine*, Edgar Malfère. Jean Richepin : *Le coin des fous*, Flammarion. Maurice Level : *Les morts étranges*, Ferenczi. Ludovic Naudeau : *Histoire du wagon et de la cabine*, Pierre Lafitte. — **15 Septembre :** Eugène Le Roy : *Mademoiselle de la Ralphie*, Rieder. Edouard de Keyser : *La Baraka* et *le Compagnon de route*, Albin Michel et Pierre Lafitte. Jacques-Emile Blanche : *Tous des anges*, Albin Michel. Marc Elder : *Le Sang des dieux*, Albin Michel. Albert Erlande : *Stella Lucente*, Albin Michel. Gonzague Truc : *Tibériade*, Albin Michel. Jules Perrin : *Le mariage d'Abélard*, Fasquelle. Adolphe O. Orna : *Les araignées*, Crès. Léon de Tinseau : *Jeanne la mystérieuse*, Calmann-Lévy. Jean Balde : *Les liens*, Plon. Ernest Ruby : *Celui qui supprime la mort*, Pierre Lafitte. Paul Odinot : *Apprendre à mourir*, Renaissance du livre. Frédéric Boutet : *Aventures sombres et pittoresques*, Ferenczi. — **15 Novembre :** André Lang : *Le responsable*, Albin Michel. Maurice Dekobra : *Hamydal, philosophe*, Renaissance du livre. Francis Jammes : *Le livre de saint Joseph*, Plon. François-Guillaume de Maigret : *Le Club du bonheur*, Grasset. Marcel Ormoy : *La Conquête*, Grasset. Marc Elder : *Thérèse ou la bonne éducation*, Albin Michel. Marcel Boulenger : *Marguerite*, Albin Michel. Alexandre Arnoux : *La Nuit de Saint-Barnabé*, Albin Michel. Charles Derennes : *Le Renard bleu*, Albin Michel. G. Réval : *Cœur Volant*, Ernest Flammarion. Gaston Leroux : *Les Aventures de Chéri-Bibi*, Pierre Lafitte. Louis Pergaud : *Les Rustiques*, « Mercure de France ». — **15 Décembre :** Georges Duhamel : *Les Hommes abandonnés*, « Mercure de France ». Léon Lafage : *Les Abeilles mortes*, Grasset. Jules Mauris : *Alfred Rautare ou la coupable innocence*, Albin Michel. Max Daireaux : *Timon le magnifique*, Albin Michel. Jean Giraudoux : *Suzanne et le Pacifique*, Emile-Paul. Albert-Jean : *La Ville de joie*, Renaissance du livre. André Baillon : *Histoire d'une Marie*, Rieder. Gyp : *Mon ami Pierrot*, Calmann-Lévy. Sarah Bernhardt : *Petite idole*, Nilsson. Jeanne Landre : *Le débardeur lettré*, Ferenczi. André Devens : *Le Forban*, Renaissance du Livre. Magdeleine Chaumont : *Le roman d'un chien*, Albin Michel. Claude Farrère : *Contes d'outre et d'autres mondes*, Dorbon.

RYTHMIQUE

1er Janvier : E. Jaques-Dalcroze : *Le Rythme, la Musique et l'Education*, Paris, Fischbacher, Rouart-Lerolle ; Lausanne, Jobin et Cie. Henriette Régnier et Maurice Bouchor : *Chansons animées*, Armand Colin.

SCIENCES MÉDICALES

1er Mars : Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel. — **15 Mai :** Dr Ch. Fiessinger : *Le traitement médical des maladies du rein en clientèle*, 2e édit., Maloine, 1921. Dr Ch. Fiessinger : *Le traitement des maladies du cœur et de l'aorte en clientèle*, 3e éd., Maloine, 1920. Dr Ch. Fiessinger : *Vingt*

régimes alimentaires en clientèle, 3e éd., Maloine, 1921. Dr Ch. Fiessinger : *La thérapeutique en vingt médicaments*, 5e éd., Maloine, 1921. — **15 Août** : La sérothérapie. Dr G. Guelpa : *La goutte et son traitement*, Alcan. Dr Raymond Mallet : *Le Pavillon H*, Crès. Dr Alex. Renault : *Maladies blennorrhagiques des voies génito-urinaires*, Vigot frères. — **15 Novembre** : Les derniers travaux sur l'épilepsie. L'anaphylaxie. Dr Cabanès : *Le costume du médecin en France, des origines au XVIIe siècle*, Longuet. Dr Bienvenu : *Les goutteux célèbres*. Dr Henri Codet : *Essai sur le collectionnisme*, Jouve.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : René Favareille : *La Dotation syndicale, solution de la question sociale*, Berger-Levrault. Edgar Milhaud : *Les fermiers généraux du rail*, Albin Michel. Henry Bérenger : *La politique du pétrole*, « La Renaissance ». Memento. — **15 Février** : Jean Montagne : *Le Capital*, Albin Michel. Georges Valois : *La Monnaie saine tuera la Vie chère*, Nouvelle Librairie nationale. Georges Valois et Georges Coquelle : *Intelligence et Production*, Nouvelle Librairie Nationale. A.-L. Galéot : *Précis de l'organisation théorique et pratique*, Nouvelle Librairie nationale. Joseph Vassivière : *La Journée anglaise et ses bienfaits*, Alcan. Memento. — **15 Mars** : Edmond Laskine : *Le socialisme suivant les peuples*, E. Flammarion. Guy Grand et autres : *Proudhon et notre temps*, Chiron, rue de Seine. José Germain : *La C. I. T., son histoire, ses principes, ses règlements*, Renaissance du Livre. Memento. — **15 Avril** : Dr Robert Lascaux : *La Production et la Population*, Payot. Louis Le Page : *L'Impérialisme du Pétrole*, Nouvelle Librairie nationale. Henry Lambert : *Le Nouveau Contrat social ou Organisation de la démocratie individualiste*, Alcan. Henri Lambert : *Pax economica*, Alcan. Memento. — **15 Mai** : François Mentré : *Les Générations sociales*, Editions Bossard. Georges Renard : *La Vie chère*, Octave Doin. Augusta Moll-Weiss : *La Vie domestique d'après guerre*, Arthur Rousseau. René Worms : *Philosophie des sciences sociales*, tome III : *Conclusions des sciences sociales*, Giard. Memento. — **15 Juin** : Bureau International du Travail : *Enquêtes sur la production. Mémoire introductif*, Berger-Levrault. Henri Chardon : *L'organisation d'une démocratie : Les deux forces : le Nombre, l'Elite*, Perrin. René Pancot : *Le rôle des sciences dans l'éducation*, A. Colin. Memento. — **15 Juillet** : Gustave Aron : *L'Enseignement du droit et la formation du citoyen*. E. de Boccard. Olivier Bascou : *L'anarchie et la guerre*, Alcan. Gabriel Darquet : *Notre doctrine*, « Le Producteur ». Rudolf Steiner : *Le triple aspect de la question sociale*, Fischbacher. Memento. — **15 Août** : Georges-Guy Grand : *Les Conflits d'idées dans la France d'aujourd'hui (les trois visages de la France)*, Marcel Rivière. Divers : *Les Démocraties modernes*, Ernest Flammarion. Henri Fayol : *L'incapacité industrielle de l'Etat ; les Postes, Télégraphes, Téléphones*, Dunod. Memento. — **1er Octobre** : Charles Lalo : *L'Art et la Vie sociale*, Octave Doin. M. Maignan : *Régionalisme d'esthétique sociale*, E. de Boccard. Charles Delondle : *Capital et travail. Vers les temps nouveaux*, Alcan. Gilles Normand : *La Conscience professionnelle*, Rivière. Memento. — **15 Octobre** : Paul Bureau : *Quinze années de Séparation*, Bloud et Gay. Victor Boret : *Pour et par la terre*, Payot. Henri Demont : *Pour supprimer ce crime, la guerre, et sauver la France de sa situation financière*, Thomas, éditeur à Limoges. Georges Bonnet et Roger Aubouin : *Les finances de la France*, Payot. Memento. — **15 Novembre** : Georges Deherme : *Un Maître : Auguste Comte. Une Direction : le Positivisme*, Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin. J.-L. Proudhon : *Du principe fédératif*, Editions Bossard. Charles Cestre : *Production industrielle et justice sociale en Amérique*, Garnier. Jacques Bardoux : *L'ouvrier anglais d'aujourd'hui*, Hachette. Mauvezin : *Avant de choisir son métier ou sa profession*, Bordeaux. Memento. — **15 Décembre** : Yves Guyot et Arthur Raffalovich : *Inflation et déflation*, Alcan. Albert Claveille : *Nos ports*, Plon. Prosper Gervais et Paul Gouy : *L'exportation des vins*, Guyot. Lavergne : *Ce qu'il faut entendre par principe coopératif*, Rieder. Memento.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

15 Janvier : Remarques sur la première assemblée de la Société des Nations. — **1er Février** : L'organisation de la Société. Le Conseil et l'Assemblée. Le Pacte. Le secrétariat. Les finances. L'organisation technique. Six nouveaux Etats. Me-

sures prises pour prévenir la guerre. Questions humanitaires. L'Arménie. Mandats. L'Organisation du travail intellectuel. L'épisode argentin. — **15 Février :** Le différend entre le Chili, la Bolivie et le Pérou au sujet de Tacna-Arica. — **1er Mai :** Remarques sur les Etats-Unis. — **15 Juillet :** La question des mandats. — **15 Septembre :** Les limites de la compétence entre la Société des Nations et le Conseil suprême. (A propos de l'affaire d'Albanie.) — **1er Octobre :** En marge de la deuxième assemblée. — **1er Novembre :** Les séances de la deuxième assemblée *(suite et fin)*. — **15 Décembre :** La question albanaise. La conférence germano-polonaise.

THÉATRE

1er Janvier : Théâtre Antoine : *Kœnigsmark*, pièce en trois actes, de M. Benno Vigny, d'après le roman de M. Pierre Benoit (23 novembre). Odéon : *Les Bonaparte*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Léo Larguier (6 novembre). — **15 Janvier :** Théâtre de Paris : *L'Homme à la rose*, pièce en trois actes de M. Henry Bataille (3 décembre). Théâtre Marigny : *L'Atlantide*, pièce en trois actes et onze tableaux, tirée du roman de M. Pierre Benoit, par M. Henri Clerc (19 décembre). Maison de l'Œuvre : *Le Cocu magnifique*, farce en trois actes de M. Crommelynck (19 décembre). Variétés : *Le Roi*, pièce en quatre actes de MM. R. de Flers et de Caillavet (17 décembre). Memento. — **1er Février :** M. Copeau et M. Gémier. Théâtre du Vieux-Colombier : *La nuit des Rois*, pièce en cinq actes de William Shakespeare, traduction de M. Lascaris. Comédie Montaigne : *Le Simoun*, pièce en 17 tableaux, de M. Lenormand (21 décembre). Théâtre Antoine : *La Cigale ayant aimé*, pièce en 4 actes, de M. L. Nepoty. Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Grognards*, pièce en 7 tableaux de MM. Lenôtre et Cain. Memento. — **1er Mars :** Théâtre de Grenelle : *La Mendiante de Saint-Sulpice*, drame en cinq actes de MM. Xavier de Montépin et J. Dornay (Reprise). Incidents. Memento. — **15 Mars :** Maison de l'Œuvre : *Les Scrupules de Sganarelle*, comédie en 4 actes de M. Henri de Régnier (16 février). Odéon : *La Paix*, pièce en 4 actes de Mme Marie Lenéru (11 février). Théâtre Marigny : *J'avais une marraine*, comédie en 3 actes de M. Moncousin (17 février). Les Deux Masques : spectacle d'inauguration (18 février). Vaudeville : *La Tendresse*, pièce en 3 actes de M. Henry Bataille (23 février). Incidents. — **1er Avril :** Plagiats ou contrefaçons ; à propos de *l'Amant de Cœur*, comédie en 3 actes de M. Louis Verneuil (Théâtre de la Potinière, 1er mars). Théâtre de Paris : *Cœur de Lilas*, pièce en 3 actes de MM. Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch (5 mars). Théâtre des Gobelins : *Le Bossu*, drame en 5 actes et 9 tableaux, tiré du roman de Paul Féval par M. Anicet Bourgeois (reprise). Incidents. — **15 Avril :** Comédie Montaigne : *Les Amants puérils*, pièce en 3 actes de M. Fernand Crommelynck (14 mars). Théâtre Antoine : *La Bataille*, pièce en 3 actes, tirée du roman de M. Cl. Farrère par M. Pierre Frondaie (16 mars). Théâtre Moncey : *L'Homme qui reçoit des gifles*, pièce en 4 actes de Léonide Andreieff (24 mars). Théâtre Grevin (groupe du « Canard Sauvage ») : *Premières armes*, conte galant de M. Marcel Berger (18 mars). Maison de l'Œuvre : *Créanciers*, pièce en un acte, de Strindberg (reprise) ; *Sophie Arnould*, pièce en un acte, de M. Gabriel Nigond (reprise). Théâtre de la Chauve-Souris : spectacle présenté par M. Nitika Balieff (20 mars). Apollo : *Arlequin*, trois rêves de M. Maurice Magre. Cigale : *La Pucelle du Rat Mort*, pièce en 3 actes de M. Mouëzy-Eon. Incidents. — **1er Mai :** Le public des générales. — **15 Mai :** Comédie-Française : *Le Passé*, pièce en 3 actes de M. Georges de Porto-Riche (reprise, 19 avril). Maison de l'Œuvre : *Le Pêcheur d'Ombres*, pièce en 4 actes de M. Jean Sarment (13 avril). Grand-Guignol : nouveau spectacle (22 avril). Théâtre des Champs-Élysées : *La Rose de Roseim*, pièce en 3 actes de M. Jean Variot. Incidents. Memento. — **1er Juin :** Comédie Montaigne : *L'Annonce faite à Marie*, mystère en 4 actes de M. Paul Claudel (reprise). Théâtre de la Potinière : *Un ange passa*, pièce en trois actes de MM. Bousquet et Henri Falk. Bouffes Parisiens : *La Dame en Rose*, opérette de M. Louis Verneuil. Comédie-Française : *Le Sicilien*, de Molière (reprise). Incidents. — **15 Juin :** Théâtre de Paris : *Chérubin*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Franz Wiener (12 mai). Comédie-Française : *Cléopâtre*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers, de M. A.-F. Herold, d'après Plutarque et Shakespeare (23 mai). Théâtre de la Chauve-Souris, nouveau spectacle (6 mai). Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Deux Gosses*, drame

en 2 parties et 8 tableaux de M. Pierre Decourcelle. Incidents. — **1er Juillet :** THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *L'Homme et son désir*, poème plastique de M. Paul Claudel, musique de M. D. Milhaud (7 juin). COMÉDIE MONTAIGNE : *Le Bonheur à cinq sous*, comédie en 3 actes de M. C. Dreyfus, tirée de la nouvelle de R. Boylesve (9 juin). Les essais de M. Charles Dullin : *Moriana et Galvan*, pièce de M. Alexandre Arnoux. L'OASIS : *Parodies et pastiches* (11 juin). THÉATRE CLUNY : *J'veux coucher avec Nini*, pièce en 3 actes de M. P. Murio. LES ESCHOLIERS : *L'a-t-il dit ?* pièce en 1 acte, en vers, de M. Lestienne ; *Le Feu qui reprend mal*, pièce en 3 actes de M. Jean-Jacques Bernard (10 juin). VARIÉTÉS : *Princesse Lily*, opérette en 3 actes de M. Vanmousse, musique de M. Alix. GRAND-GUIGNOL : *La Sonate polonaise*, drame en 1 acte de M. Marc Daubrive; *La Suite à Demain*, comédie en 1 acte de J. Bastia ; *Une Fille*, drame en 1 acte de M. J. d'Astorg : *Un réveillon au Père Lachaise*, pièce en 3 actes de M. H. de Gorsse et P. Veber (9 juin). Incidents. Memento. — **15 Juillet :** THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Les Mariés de la Tour Eiffel*, farce en un acte de M. Jean Cocteau, musique des Six. THÉATRE DE PARIS : *Ça va*, revue en deux actes de MM. Rip et Gignoux. COMÉDIE-FRANÇAISE : *Un ennemi du Peuple.* ODÉON : *Le Sursaut*, pièce en 3 actes de M. Albert Jean ; *La Pie Borgne*, farce en 1 acte de M. René Benjamin. CIGALE : *La Galante Epreuve*, opérette en 3 actes de MM. Dollfus et R. Catnoy. — **15 Septembre :** Ces messieurs et ces dames de la Comédie-Française (à propos d'un bilan de fin d'année). — **1er Octobre :** Antoine. — **15 Octobre :** Un manifeste de M. Jacques Copeau. Incidents. Memento. — **1er Novembre :** THÉATRE DES ARTS : *La Demoiselle de Magasin*, pièce en 2 actes de M. Fonson (reprise. 30 octobre). GRAND-GUIGNOL : *L'Homme de la Nuit*, drame en 2 actes de M. Léo Marchès ; *Mado*, comédie en un acte de M. Maurice Level ; *Le Rapide* 13, drame en 1 acte de M. Jean Sartine ; *La Dame de bronze et le Monsieur de cristal*, pièce en 1 acte de M. Henri Duvernois (1er octobre). THÉATRE ANTOINE : *La Dolorès*, pièce en 3 actes de M. José Feliu y Codina, adap. de MM. Michel et Baud ; *Daisy*, pièce en 1 acte de M. Tristan Bernard (reprise). NOUVEAU THÉATRE : *Dans la Jungle*, drame en 2 actes de M. Laumann, d'après Rudyard Kipling ; *L'Exécution*, deux tableaux tirés des scènes populaires de H. Monnier, par Mlle Isabelle Fuster ; *Trois types*, pièce en 2 actes de M. Paul Giafferi (10 octobre). Incidents. Une lettre de M. Poizat. — **15 Novembre :** THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Le mariage de Figaro* (25 octobre) ; *La Fraude*, drame en 4 actes de M. Louis Fallens (10 octobre); *Au petit bonheur*, pièce en un acte de M. Anatole France (10 octobre). THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *La Gloire*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Maurice Rostand (12 octobre). MARIGNY : *Qu'en mariage seulement*, comédie-vaudeville en 3 actes, de MM. Monézy-Eon, Nancey, Pierrefeux, etc. (24 octobre). MAISON DE L'ŒUVRE : *La Danse de mort*, pièce en 3 actes de Strindberg (21 octobre). THÉATRE ANTOINE : *Le dieu d'Argile*, pièce en 4 actes de M. Edouard Schneider (27 octobre). — **1er Décembre :** THÉATRE EDOUARD VII : *Jacqueline*, pièce en trois actes tirée par M. Sacha-Guitry d'une nouvelle de M. Henri Duvernois (3 novembre). THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *Robert Macaire et Cie*, drame burlesque en 5 actes de M. Maurice Landay. Incidents. Memento. — **15 Décembre :** Les Droits de la Critique. THÉATRE ANTOINE : *Le Dieu d'argile*, pièce en 3 actes de M. Edouard Schneider. THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON : *Louis XI, curieux homme*, chronique de France en six images, de Paul Fort. THÉATRE DES ARTS : *Le Cousin de Valparaiso*, comédie en 4 actes de MM. Fonson et Kolb. THÉATRE ALBERT-Ier *Celui qui tient la lampe*, opérette en 3 actes de MM. d'Hauswyck et Rex. ATHÉNÉE : *Le Paradis Fermé*, comédie en 3 actes de MM. R. Coolus et Hennequin. Incidents.

URBANISME

1er Septembre : Les nouvelles métamorphoses de Paris. — **1er Novembre :** Le port de Paris.

VARIÉTÉS

16 Mars : Une légende antirévolutionnaire : les tanneries de peau humaine de Meudon en 1793. — **1er Octobre :** L'Exposition des petits fabricants.

VOYAGES

15 Mars : Estella Canziani et A. van Gennep : *Costumes, mœurs et légendes de Savoie*, Lib. Dardet, Chambéry. Ad. van Bever : *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes*, Louis Michaud. *Villes meurtries de France* : Georges Grappin : *Villes de l'Est*. Henri Malo : *Villes de Picardie*, Van Oest. — **15 Juin** : Louis-Charles Watelin : *La Perse immobile*, Chapelot. F. Chaffiol-Debillemont : *Aux pays des eaux mortes*, Librairie des Lettres, 12, rue Séguier. Emile R. Wagner : *A travers la forêt brésilienne*, Félix Alcan. Pierre Goemaere : *A travers l'Amérique avec le roi des Belges*, Plon, J. Goemaere, 2, rue de la Limite, Bruxelles. — **1er Octobre** : André Chevrillon : *Marrakech dans les palmes*, Calmann-Lévy. Guillaume Fatio : *Genève*, édit. Boissonnas, à Genève. André Maurel : *Le tour de l'Angleterre*, Crès, F. et Ed. Boissonnas : *Athènes moderne* ; F. Boissonnas : *La Macédoine orientale*, édit. Boissonnas, à Genève. André Maurel : *Un mois en Italie* ; Henriette Celarié : *Un mois en Corse*, Hachette. H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses Colonies*, Alcan. Memento. — **1er Décembre** : Robert Chauvelot : *L'Inde mystérieuse*, Chapelot. Charles B. Maybon : *Histoire moderne du pays d'Annam*, Plon. Charles B. Maybon : *Le Tonkin et la Cochinchine de M. de la Bissachère*, Champion. Dominique Durandy : *Mon pays*, Van Oest. André Maurel : *L'art de voyager en Italie*, Hachette. André Maurel : *Paysages d'Italie*, Hachette. Pierre Denis : *La République Argentine*, Armand Colin. Jules Humbert : *Histoire de la Colombie et du Venezuela*, Alcan. Jean Thévenet : *Trois villes, Trois âges, Trois esprits*, Emmanuel Vitte, 5, rue Garancière. Dr A. Pannetier : *Au cœur du pays Kmer*, Payot.

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUARANTE-CINQUIÈME

1er Janvier - 1er Février 1921

1er Janvier - 1er Février 1921 — Tome CXLV

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

PAUL VERLAINE

—

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que le tombeau s'est clos sur Paul Verlaine. Depuis ce temps sa gloire n'a cessé de grandir. La diffusion de son *Choix de Poésies* a multiplié son influence au point de la rendre sensible dans le plus grand nombre des volumes de débutants. Des peintres cherchent dans son œuvre des motifs de tableaux. Au public nombreux, qui ne sait retenir d'un poète que quelques pages, il est, par nombre de pièces célèbres, familier. Les musiciens sont venus conférer à ses chants une diffusion qui franchit les frontières et du milieu littéraire et de la langue française et, parmi eux, les plus grands et les plus aimés des générations nouvelles, Fauré, Debussy, Reynaldo, Hahn. Il s'est créé, en halo, en auréole autour de son œuvre, une atmosphère. Le mot « *Verlainien* » offre un sens précis de douceur, de bonté, de charme ingénu, de malice douce, aimable, parfois érudite. Les rêveries en marge de ses évocations l'apparentent à Watteau, et il contribue de sa gloire, de sa nuance de mirage, à orner l'image de Watteau de traits de mélancolie délicate, de tristesse diaprée, de recherches de refuge contre la vie, dans un décor de grâce architecturé d'éléments de mansuétude attristée. Parallèlement, il a sa légende. Ses brusqueries, ses hôpitaux, ses prisons, ses cruelles souffrances physiques, son laisser-aller, sa pauvreté, l'émotion enfantine et religieuse de sa face, les sautes

de mauvais garçon qu'il se plut tant à conter, autant que le détail de sa passion amoureuse et ses heurts contre la dure réalité sont notoires pour tous. Génie aidant, cela donne une belle figure de poète, toute faite pour les médailles de la popularité. Son art capte et ravit. En dehors de ce caractère d'attirance, de ces facultés d'émoi, il a contenu une grande part de nouveauté. Encore qu'il mourut prématurément, il semble avoir donné tout l'essentiel de sa pensée, de sa sensibilité, de son humour. Depuis vingt-cinq ans, il entre tous les jours un peu plus dans l'immortalité durable. Actuellement, les raisons de l'aimer qui pouvaient procéder de la singularité de sa physionomie comme de l'autonomie de son art relativement à ses devanciers, vis-à-vis de ses émules, ont perdu de leur force. Le recul du temps a commencé pour lui et modèle sa statue. Cette grande figure est sortie de l'agitation des heures. On ne le nie plus. Simplement quelques-uns le situent à une place moins haute. Ils sont peu nombreux et, semble-t-il, distraitement entendus. Ce demi-jubilé permettra de voir les poètes français fidèles à leur admiration. Cette admiration, chez ceux qui fréquentèrent de bonne heure l'homme et l'œuvre, n'a point décru. L'assentiment quasi-total des jeunes générations est venu confirmer leur jugement.

§

Si l'on consulte Verlaine lui-même sur ses origines littéraires, il répond avec clairvoyance. Il situe ses *Poèmes Saturniens* sous l'influence de Baudelaire et de Leconte de Lisle. Tout de suite après, un grand choc, une grande joie. Il a la notion de Théodore de Banville, des *Stalactites*, des *Cariatides*. Puis il accuse des contacts frémissants avec Glatigny, puis avec Mendès et Coppée ; certes, étant de leur âge, il doit être hanté de pareilles curiosités, se trouver placé devant les mêmes problèmes. L'influence de Baudelaire et de Leconte de Lisle ne s'exerce que sur les *Poèmes Saturniens*. Il y a trace de l'influence de Banville dans les

songeries qui l'amènent à formuler les *Fêtes Galantes*. Dès la *Bonne Chanson*, il n'écoute plus de conseils et n'interroge que sa sensibilité. Il a renoncé à quelques transpositions de décor moderne indiquées à certaines pages des *Poèmes Saturniens* et parallèles à des essais de Charles Cros. S'est-il parfois modelé sur la rêverie de Rimbaud ? Nulle part on ne saisit cette recherche d'effets polychromes, de concentrations de visions diverses, de fusions de contrastes qui est au fond de l'art de Rimbaud. Seuls les désirs de rajeunissement du sertissement de l'image lyrique, les inquiétudes sur la musique verbale, les impatiences devant des règles qui ont épuisé leurs effets, offrent des analogies. Rimbaud, découvrant le monde, veut en multiplier les images à des miroirs grossissants. Paul Verlaine se replie sur lui-même, écoute sa « chanson bien douce », supprime le décor, l'amenuise même dans des évocations de campagne ou de villes, caractérise l'ambiance à traits brefs, condense de l'intimité. Une fugitive impression de Desbordes-Valmore passe à l'une des *Romances sans Paroles*. C'est que Desbordes-Valmore comme lui, mais avec de bien moindres dons de lyrisme, a cherché à faire parler la passion toute pure. Sans doute, il connaît Sainte-Beuve et, dès les *Poèmes Saturniens*, il a cherché à rendre la douceur d'un paysage simple, du ruisseau coulant parmi les fleurs des champs. C'est préoccupation d'époque, fréquente chez des esprits divers, et chez lui éphémère. Il ne s'est point endormi sous le *mancenillier* d'Hugo (selon l'image regrettablement empruntée à Scribe). Sans doute, il a reçu la leçon d'Hugo indirectement par Leconte de Lisle et Banville. Mais cela ne dépasse pas les *Poèmes Saturniens*. La recherche de la nuance exacte de son émotion, qui devient si vite sa loi, le rend étanche aux pénétrations. C'est parce qu'il a entendu en lui des échos résonner, lors de ses premiers vers, qu'il parle de ses *Poèmes Saturniens* avec une aigreur négligente. A tout propos, il les retranche de sa gloire. C'est d'une excessive sévérité. S'il n'est pas tout entier dans ce premier recueil,

il s'y indique avec force, en ses traits principaux, et il nous paraît que nous devons conférer à ces poèmes une estime beaucoup plus haute que le cas qu'il en faisait.

D'abord il y avait joué très franc jeu, au point d'avoir en somme préfacé son œuvre et son avenir de caractéristiques qu'on n'y trouvera point. Aucun poète de son temps n'a formulé avec une telle force et une telle exactitude l'esthétique parnassienne telle qu'elle découle de l'exemple de Leconte de Lisle. *L'Art poétique* de *Jadis et Naguère* biffe les déclarations de *l'Epilogue* des *Poèmes Saturniens*. Si cette seconde exposition de principes indique le mal fondé de la première, elle n'en supprime ni la sève, ni l'éloquence. Et cela est très humain. Verlaine fut un précoce. Il en offre tous les traits dans son œuvre et dans sa vie. Ses premiers poèmes sont pénétrés d'un accent profond de maturité littéraire. Dès le début, il est peut-être, parmi les jeunes gens, le meilleur technicien du Parnasse. Seul, alors, Léon Dierx possède à ce degré le *serré* auquel vise le vers parnassien ; j'entends que Verlaine écarte tant de jolies et subtiles facilités, que, surtout sous prétexte de rimes rares, les Parnassiens se toléraient au détriment du ton général, de l'unité du poème. La solidité du Verlaine des *Poèmes Saturniens* est plus authentique. Tandis que plusieurs de ses émules ne sont point musiciens, Verlaine chante et pratique souvent cette architecture de sonorités qui donnera au Parnasse son poème le plus pur, le *Soir d'Octobre* de Léon Dierx; *la Promenade sentimentale*, le *Crépuscule du Soir mystique*, *le Rossignol* relèvent de cette esthétique. Dans la ligne des poèmes de Leconte de Lisle, Verlaine réalise son admirable *Philippe II*. Franchie une première strophe que dépare une malencontreuse inversion, le rythme est d'une sévérité et d'une pureté digne des meilleurs moments de Théophile Gautier, le souffle et le style d'une puissante netteté. Dans la brève mise en scène du poème les figures vivent, vraies historiquement, d'un puissant relief, dans une sombre beauté à la Goya. L'on serait tenté de regretter que le stage

parnassien de Verlaine ait été si bref et qu'il n'ait point pris le temps de modeler d'autres bas-reliefs aussi évocateurs, si le vrai Verlaine ne se manifestait en pages délicieuses, telles *il Baccio*, *Nevermore*, *Mon Rêve familier*, *Chanson d'Automne*, égales au plus beau Verlaine définitif.

§

Les Parnassiens, au moment où Verlaine venait de publier les *Fêtes galantes*, comptaient peu dans l'opinion, auprès de qui leurs qualités leur nuisaient plus que leurs défauts. De resserrer le chant épique au conte épique, de bannir les longues effusions sentimentales, ils étaient tenus en échec par des déclamateurs et des élégiaques. Un peu plus tard la rentrée triomphale d'Hugo, tous ses drames, la reprise de son expansion d'apôtre politique et social projeta de l'ombre sur ceux qui l'entouraient. De rares enthousiastes célébraient Leconte de Lisle ; Banville était presque écarté du théâtre où sa formule devait avoir plus tard une telle influence. La France, stupéfaite de la guerre et de la Commune, n'écoutait que la poésie claironnante et allusive à la revanche et, en dehors du théâtre de pur délassement ou de thèse bien courante et triturée morale, ne se passionna que pour l'image de Roland, vers ce qu'elle pouvait contenir d'allusions autour d'un Charlemagne légendaire et vénérable et qui *ponsardisait*. Puis l'attention fut détournée des poètes par une magnifique floraison du roman. Certes, Flaubert était célèbre avant la guerre, et les Goncourt avaient donné les meilleurs de leurs romans si sensitifs. Mais ni l'amère contemplation de Flaubert, ni les études nerveuses de milieux artistes et de types exceptionnels des Goncourt n'eussent subjugué l'attention universelle, si Zola n'était apparu avec une formule très complète, imprégnée de romantisme, théoriquement scientifique et réaliste qui avait, pour la masse des lecteurs, le charme du roman historique et du pamphlet, puisqu'on y déroulait la vie du Second Empire. Enquête sociale, mais

aussi étude hardie d'une époque dite de corruption. Les dix-huit ans qui s'étaient passés sous la formule « Enrichissez-vous » comparaissaient devant un juge informé et pathétique. Les portraits étaient cruels et les vérités n'étaient point atténuées. En réaction contre le roman à la mode Second Empire, affadissement de George Sand dernière manière et de Feuillet, le naturalisme se faisait âpre, entendant conter la vie physique des personnages qui avaient été menés par leurs sens, et trouvait, grâce à ce qu'il apportait de vérité, de caractère, de mouvement et de satire, un immense écho. Si Balzac avait étendu à la généralité des intérêts la recherche des mobiles de ses personnages, Zola découvrait l'enchevêtrement des responsabilités, inventoriait autour du coup d'Etat, dans les actes du système qui avait conduit à la défaite, les culpabilités des classes, des castes, et, dans la poussière du régime tombé, recherchait la putréfaction des individus, mettant en relief les tares sociales pour que la Société puisse reculer devant le miroir qu'il lui tendait et se guérir. Sa volonté d'art, bien ou mal comprise, déchaîna un flot de recherches réalistes qui, toutes, préoccupèrent le public depuis le beau roman d'analyse jusqu'à la spéculation sur la peinture du vice. Ce fut un moment d'enquête sociale. Aussi, l'art tenait compte picturalement et littérairement d'une vie renouvelée en son aspect, par les dimensions plus vastes de Paris, par ce qu'apportaient à la vision les foules plus denses dans un Paris plus mêlé de provinciaux et d'étrangers, les éclairages nouveaux, les transports, tout un tour plus moderne et plus expéditif de vivre qui s'installait. Les poètes s'étaient réfugiés dans les petites revues toujours ardentes et éphémères, où Mendès éparpillait un souple et bel effort, accusés généralement par ceux qui leur accordaient quelque attention d'avoir forgé un excellent outil pour tout dire, mais de ne pas savoir ce qu'il fallait dire. De fait, si, les Parnassiens avaient eu raison d'endiguer la poésie personnelle, fluente depuis Musset et Lamartine, la poésie politique et déclamatoire de certains

hugolâtres, ils avaient fait un tour rapide et sommaire des évocations historiques et légendaires, qu'ils avaient vite cessé de rajeunir, et ces évocations offraient souvent plus de couleur vive ou de vie. Si Coppée et Sully Prudhomme, les moins stylistes et les moins poètes d'entre eux, touchaient l'élite et la masse, c'était parce que le conte de Coppée était devenu purement narratif et réaliste et que Sully-Prudhomme respirait une élégante et facile mélancolie philosophique. Pourtant la nouveauté du Naturalisme amortie, la curiosité revint aux lyriques. Par ailleurs, les jeunes gens qui s'étaient développés durant la période naturaliste, déjà rassasiés de chefs-d'œuvre où, pour bien présenter des hommes très vivants, esprit et sens, on s'attachait à des personnages courants, de mentalité élémentaire, aspiraient à une littérature plus cérébrale et plus érudite, tenant compte de l'hérédité littéraire de l'homme, et se rendaient compte qu'il y a plus de chose dans le monde que dans l'esthétique parnassienne, et aussi dans la philosophie naturaliste, et c'est alors que commença à poindre le Symbolisme.

Les écoles littéraires ne sont jamais que les formules toujours trop particulières des moments de la poésie dont les évolutions sont plus dictées par des lois générales que par l'invention des individus. Encore qu'à leur apparition les nouveautés symbolistes aient surpris la critique jusqu'au sarcasme ou à l'indignation, elles étaient traditionnelles tant dans leurs recherches de fond que dans leurs tendances à la liberté de la forme. Elles sont d'ailleurs admises maintenant comme telles par nombre de bons esprits et ont fourni des points de départ à d'autres efforts. Comme il y a tradition réelle dans des efforts successifs, les groupes littéraires, même en apparence opposés, sont unis les uns aux autres par des tenons. Un artiste est une fin en soi, une personnalité, mais en même temps un maillon de la chaîne sans fin. Un novateur unit ceux qui l'ont précédé à ceux qui viendront après lui. Telle était entre le Parnasse et les jeunes

gens de 1885 la position de Verlaine et de Mallarmé, que cette jeunesse unissait dans son affection, quoique ils fussent antithétiques.

Que voulait Mallarmé ? En résumé : douer d'authenticité l'expression poétique et en légitimer la mise au jour, c'est-à-dire, pour le second propos : ne rien dire qui ne fût essentiel, éliminer de la poésie tout ce qui n'en est que succédanés brillants, contes, récits, anecdotes, philosophie courante, effusions générales, tout ce qui, en somme, peut se dire en prose ou ne regarde que les mémoires particuliers des individus ; exiler le récit des circonstances dramatiques provoquant l'intérêt hors des faits intellectuels. Pour le premier propos, le plus important, rechercher le plan le plus élevé pour réfléchir le monde, en résumer la synthèse et la dire dans une langue elliptique et forte, en phrases dont pas un mot ne pourrait être changé, et les mots évoquant en leur ordre les visions intellectuelles. Pour instrument un vers régulier, si plein, si désalourdi de chevilles que les Parnassiens avaient reculé devant ces exigences augmentées de sonorité pleine. « Le vers doit être un long mot. » (D'ailleurs un admirable don de musique verbale.)

Procéder par la présentation de symboles qui suggèrent tout le développement de la vie et se varient pour le lecteur de tout son propre développement. Les quelques merveilleux poèmes qu'a laissés Mallarmé présentent des états d'âmes traduits par une métaphore dans le sujet, au moyen de métaphores dans le texte, points de comparaison élidés. Si Mallarmé a envisagé le vers libre comme instrument dans le *Coup de dés*, telle était sa doctrine au moment de la naissance du symbolisme.

Chez Verlaine, au contraire, refus absolu de tout hiératisme. Il exile toute figure mythique. Il pratique la forme narrative, si fantaisie lui en prend. Il veut être une voix, le chant d'un homme, son propre chant, détaillé, intime, franc, douloureux, complet, corps et cœur, esprit et chair parallèlement, son caprice équivalant comme matière

littéraire à sa foi. Car à sa rentrée dans la vie, après naufrages, écarts, exils trop connus pour être rappelés ici, Verlaine se manifeste croyant. Son catholicisme n'est-il point encore chauffé d'ondes baudelairiennes? Il serait (tel Lamartine) difficile qu'il en fût tout à fait autrement, Baudelaire étant le premier poète catholique du péché, les autres avant lui ayant été des poètes *pieux*, ce que n'est pas Baudelaire. Aussi les représentants des écoles catholiques orthodoxes, tel Brunetière, l'ont vivement maltraité. Baudelaire n'est pas croyant, l'idée de Dieu n'apparaît dans son œuvre ni bienfaisante, ni agissante. Il n'attend ni manifestation ni réconfort. Il considère la Perversité ; la faiblesse de la volonté humaine lui paraît la tare fondamentale, le péché originel. Cette perversité prend forme en des Satans parmi les évocations desquels passent et disparaissent très vite des formules de prières, marmottées du bout des lèvres. « Mon Dieu, donnez-moi la force et le courage. » Cela ride un instant la surface de sa philosophie, la plus proche, parmi celles qui sont, en leur formule générale, idéalistes, d'un déterminisme qui n'admet ni la Grâce, ni l'efficacité de l'esprit religieux. Catholicisme de docteur ès-sciences spirituelles irrité de l'efflorescence universelle des appétits, goût profond simplement de spiritualité, de pureté méditative d'isolement et recherche de plans plus harmonieux et chaleureux de vie.

Verlaine est arrivé à la foi, de la souffrance, du remords et mû du désir et de l'espoir de trouver un guide. Lui aussi, il a reconnu l'immanence de la perversité. Il a discerné ce qu'est l'appel des sens. Il voudrait une règle. Où la trouver ? Dans l'émotion qui lui ferait le cœur droit et lui donnerait la force d'assez maîtriser son corps pour chanter d'un cœur pur. Il est amoureux de simplesse. Il voudrait humilier le génie qu'il se sent, le consacrer à la louange divine. Il a cherché Dieu. Il croit l'avoir trouvé. C'est un émoi souverain. C'est un plan supérieur, très doux, comme fondant extatique, un peu douloureux, charmant, de la sen-

sibilité. Pour arriver à cet état de blancheur et de matinale immaculabilité, sans doute faut-il une intervention du dehors, d'en haut, de Dieu, de la Vierge qu'il songe à aimer uniquement. Il voudrait être pur. Le sera-t-il, blanc sous une averse lustrale de pardons ? « Pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts » ? N'est-il point, après de véniels excès, de bons repentirs ? L'horreur de la faute encore récente ne poussa-t-elle point à de balbutiants et magnifiques élans de foi très savoureux pour un poète épris de fraîches nuances, et c'est un bel état d'inspiration poétique. Mais pourrait-on s'y borner ?

J'ai la fureur d'aimer, mon cœur si faible est fou

Se borner, ce ne serait point se conformer à son esthétique, à cette volonté de dire toute sa sensibilité, de ne point dissimuler des écarts, de faire le silence autour de visions trop harmonieuses pour être canoniques. Il s'arrête au parti pris (*Poètes maudits. Le Pauvre Lelian*),

de publier parallèlement des livres où le catholicisme déploie sa logique et ses illécébrances, ses blandices et ses terreurs, et d'autres, purement mondains, sensuels avec une affligeante belle humeur et pleins de l'orgueil de la vie... Que devient dans tout ceci l'unité de pensée préconisée ?... Elle y est, au titre humain, au titre catholique, ce qui est la même chose à nos yeux. Je crois, je pèche par pensée comme par action ; je crois et je me repens par pensée en attendant mieux. Ou bien encore, je crois et je suis bon chrétien en ce moment ; je crois et je suis mauvais chrétien l'instant d'après. Le souvenir, l'espoir, l'invocation d'un péché me délectent avec ou sans remords, quelquefois sous la forme même et muni de toutes les conséquences du péché, plus souvent, tant la chair et le sang sont forts, — naturels et animals, tels les souvenirs, espoirs et invocations du beau premier librepenseur... L'Homme mystique et sensuel reste l'homme intellectuel toujours dans les manifestations diverses d'une même pensée qui a ses hauts et ses bas. Et Pauvre Lélian se trouve très libre de faire nettement des volumes de seule oraison, en même temps que des volumes de seule impression, de même que le contraire lui serait des plus permis.

N'est-il point d'un défendable mysticisme de tout diviniser de la créature, puisqu'elle est œuvre divine? Mais pour plausible, la thèse verlainienne n'en parut pas très orthodoxe, et on le lui fit bien voir, ainsi qu'il avait été fait pour Baudelaire. Mais la quête du frisson religieux qui traverse *Sagesse* est trop humaine et trop lyrique pour n'être point écoutée. Verlaine a des instants de saint François d'Assise. Doit-il cette tendresse, cette acuité de douceur à son sentiment religieux? Il aurait mis la même ardeur émue à la recherche des problèmes sociaux, à des hymmes de solidarité fraternelle, car chez lui c'est le don du poète qui se manifeste tout entier et qui dore les idées auxquelles il touche, et l'émotion est pareille et de même source à l'entendre chez les âmes croyantes et pour les sceptiques.

Que la vitre soit l'art ou la mysticité,

dit Stéphane Mallarmé, et l'on peut évoquer, se souvenant des *Fenêtres* de Mallarmé, l'image d'un Verlaine en costume d'hôpital, admirant dans la vie du nuage qui passe les pourpres de toutes les chimères. La vitre était l'art et la mysticité, toutes transvasées en lui-même, en son moi, son unique objet d'étude, qu'il n'analyse pas, mais dont il a souci de noter, comme humblement, toutes les émotions, toutes les nuances d'émotion, enchanté quand elles lui paraissent un tant soit peu bizarres, même anormales. Aussi, et pas davantage que Baudelaire, Verlaine ne représente-t-il pas le poète catholique et ne subit pas la diminution qui procéderait de n'importe quelle spécialisation, celle-là, ou une différente ou opposée. Dans le vaste champ des émotions il rencontre des fleurettes de foi; il s'en pare. Il y a des lys dans l'appareil de ses fêtes à côté des violettes, des coquelicots, des roses ardentes et des herbes folles, cueillies au hasard des champs, des routes et des amours.

Sa sensibilité religieuse, si gracieuse soit-elle, a-t-elle plus de valeur que le hautain stoïcisme pessimiste de Le-

conte de Lisle, que le scepticisme de Banville, que cette sereine et stoïque acceptation de la douleur de Léon Dierx, que le refus de Mallarmé d'admettre les cogitations religieuses dans le domaine du lyrisme... Mais c'était le droit de Verlaine d'y recourir, puisque la foi lui a donné des accents parfois aussi beaux que ceux qui ont jailli des inquiétudes de sa passion. En ces deux terroirs de sa traduction, la sensibilité de Verlaine est indiciblement touchante.

A cette traduction de sa sensibilité, si aiguë, si subtile, jetant bas de parti pris tous les voiles dont les précédents poètes voulaient ombrer leurs aveux, pour ces accents de sensibilité de « faune ingénu », dit Mallarmé, « d'enfant », dit Coppée, le vers hautain et héroïque de Leconte de Lisle qui veut disparaître de son œuvre, la fête de mots ordonnée par Banville (quitte à la traverser d'une strophe vive comme un cri), cela pouvait-il être le style de Verlaine? D'autant que, lorsqu'on est si maître d'une forme, on ne peut se refuser de dessiner autour de la règle des arabesques. Aussi Verlaine sentait-il la fatigue d'un système poétique qui avait tant enfanté, qui avait créé en peu de temps tant de poncifs et qui s'embarrassait de solennités inutiles.

Verlaine envisage d'abord le vers faux exprès, soit la dissonance dans le rythme, puis quelque imprécision (bien choisie) dans l'emploi du terme, quelque impropriété ou négligence voulue, parce que pittoresque, les rythmes impairs pour varier les perpétuelles cadences binaires du classicisme et du romantisme, la recherche d'un rythme musical, des passages de nuance à nuance (rejetant ainsi la longue période romantique à unité de couleur dans la recherche de l'éloquence), émancipation vis-à-vis de la rime riche et son amenuisement en assonances. Il s'arrête là dans la libération du vers, portant aux efforts nouveaux une curiosité pleine de sympathie, mais sans que sa technique s'en modifiât. Il s'arrête au seuil des formules nouvelles, au bout d'un jeu très habile, d'une voltige savante autour de la technique

parnassienne, se référant souvent aux premières gammes du romantisme, jouant très librement sur un clavier enrichi de demi-tons, de quarts de tons, de nuances neuves.

L'admiration du grand public s'est portée surtout vers les *Fêtes Galantes*, la *Bonne Chanson*, les *Romances sans Paroles*, *Sagesse*, *Jadis et Naguère*, et les livres postérieurs lui sont moins familiers. Cela procède un peu de la place fort restreinte qu'occupent ces œuvres de sa fin de vie dans le *choix de Poésies*, dont le goût sur ce point est un peu timide. Ne le point souligner, ce serait admettre que les livres derniers de Verlaine sont inférieurs, ce qui serait faux, au moins pour *Amour*, *Bonheur* et *les Liturgies intimes*. Il n'est même point de lassitude dans tous ces jeux, tels les *Dédicaces* où abondent de fins portraits, et les moins réussis ne sont pas ceux que Verlaine trace de lui-même, et il y a de fort belles pièces dans le volumes d'œuvres posthumes. c'est en pleine puissance de travail que Verlaine a été terrassé par la mort.

§

Parmi ceux qui suivirent son cercueil combien avaient subi son influence? Quelle fut la portée et la force de ce rayonnement ?

Parmi les premiers écrivains du Symbolisme, Verlaine n'a pas de disciples. D'abord il théorisait peu. Puis il n'était que de peu leur aîné. Les premiers jalons de leur route étaient déjà placés. Mais si l'influence directe se traduisant par une emprise sur la technique ou sinon sur la couleur du vers est nulle, la lecture de ses poèmes leur fut le plus précieux encouragement sur les voies de la liberté et de la sincérité de l'expression. Et de la recherche de l'émotion directe. Sur ceux qui suivirent et formèrent comme le second ban du Symbolisme l'influence est plus marquée, plus nette, plus littérale. Il y eut prise aussi et forte prise sur ceux qui continuèrent la tradition du Parnasse, avec un peu plus de liberté. Sa maîtrise est latente, existante de façon

diffuse chez maints poètes qui ont pris auprès de lui l'habitude de la simplicité et le goût de l'intimité. Il est bien rare que la dilection pour une œuvre ne comporte pas de s'y référer parfois. Dans l'ensemble, plus que tout autre, Verlaine a contribué à rapprocher le lecteur du poète. C'est lui surtout qui a rompu la glace qui se formait autour des poètes. Grand artisan d'une Renaissance poétique, il a rafraîchi jusqu'à la renaissance l'âme du lecteur. Si pour une part sa légende a contribué à créer cet état de choses, son génie a été l'ouvrier principal de ces conditions de renouveau, et tous les poètes lui en doivent de la reconnaissance. Il semble garanti contre tout retour d'opinion par la fraîcheur vivace de son émotion. Evidemment tout s'amortit, tout peut se démoder, moins que tout pourtant un art tout franc, un art de vérité où l'âme chante comme nue. Verlaine est à un tournant de route de la poésie, à un tournant harmonieux et doux. Ce n'est pas un révolutionnaire. Il n'a pas imprimé à l'art de son temps un mouvement rapide. Mais il a ouvert une voie nouvelle, il a poussé une porte sur un frais jardin qui s'élargit en belle campagne harmonieuse. Il n'a pas créé de types. Il a fait surgir une figure, la sienne, et parce qu'il était infiniment complexe, douloureux, simple et doué de grâce, il l'a imposée. Elle comptera parmi les plus touchantes de notre art. Toujours des jeunes hommes seront hantés de sa rêverie et trouveront chez lui une leçon de franchise littéraire et de liberté.

Aura-t-il imprimé une marque à la technique, une nuance à la couleur de notre poésie et de façon définitive ? Aura-t-il tordu le cou à l'éloquence, assagi la rime pour toujours ? Parmi les nouveaux groupes qui se montrent et qui sont hantés d'un désir de mouvement de notre art, on se préoccupe de techniques plus audacieuses. La strophe tend au verset, à la coupe de prose harmonieuse, dépassant les vers-libristes en hardiesse, sans tenir compte des soutènements de rimes intérieures et d'assonances calculées que les vers-libristes jugeaient nécessaires à l'architecture de leur

strophe et à l'équilibre du vers. Le rythme se modifie pour chaque génération nouvelle, avec la vision. Il n'est pas vrai, en art, que ceci tue cela. Simplement les parures de la beauté changent, et les caractères de la beauté. D'avoir vécu, d'avoir été sertie et déployée, la beauté s'altère Le caractère d'originalité qui lui est nécessaire s'efface. L'art procède par contrastes. Pendant que s'épanouit une belle façon de sentir et de dire, un autre mode d'énoncer et de chanter se prépare. Cela est nécessaire. La diversité est une loi de l'art, et cette diversité obéit à un enchaînement. Lentement du classicisme s'est élaboré le romantisme dont le berceau se trouve aux efforts mêmes des classiques pour varier leur formule et embrasser un plus vaste horizon. Théophile Gautier romantique, est à l'aube du Parnasse, à qui il apprend à retrouver la grâce antique et à l'ajouter aux grands spectacles colorés du romantisme. Le Romantisme crée le Naturalisme. Il est présent dans l'œuvre de Flaubert. Il dicte les belles pages épiques de la *Fortune des Rougon*. C'est du Romantisme que procède le Symbolisme en son désir de renouveau, d'atmosphère neuve, de rythme libre. Il faut un recul pour voir comment des contraires s'engendrent. La courbe de la littérature n'est point arbitraire. Nous la subissons plus que nous la créons et les porteurs de paroles nouvelles se trouvent au moment qu'il faut. Il est régulièrement nécessaire, après des périodes de moins en moins longues, sous peine d'enlisement dans les mêmes formules, sous peine de monotonie, au grand désavantage de la création jaillissante, qu'un poète du vers ou de la prose remette tout en question et que l'on vérifie à quel moment la tradition vient de se gauchir. Verlaine a été un de ceux-là, des plus grands et des plus complets, puisqu'il a rempli toute la stature qu'il s'était fixé. Depuis son avènement il a flotté dans la poésie française un air plus tendre et plus parfumé. Son art a eu des fraîcheurs et des splendeurs d'aube printanière.

GUSTAVE KAHN.

LE GOUVERNEMENT DU HAVRE

ET SA POLITIQUE EN BELGIQUE OCCUPÉE

—

La politique de guerre suivie par le Gouvernement belge à l'égard du pays occupé vient d'être mise en question.

Voici les faits : un industriel belge, le baron Evence Coppée, fut inculpé pour fournitures de charbon et des sous-produits de la houille au Gouvernement général allemand en Belgique. Après une première instruction, on annonça que la justice belge ne retenait plus que la livraison des sous-produits à l'ennemi. La défense demanda que M. de Broqueville, chef du gouvernement du Havre, fût interrogé sur ce point. M. de Broqueville, qui, dans l'entre-temps, avait pu classer les notes relatives à sa gestion ministérielle, fit connaître qu'il avait autorisé M. Coppée à extraire le charbon et ses dérivés pour les besoins du pays, dût l'ennemi en prélever une partie pour ses besoins.

Les résultats de cette instruction furent livrés au jour le jour à un publiciste, qui les fit connaître dans son journal. La presse belge, ayant saisi aussitôt le caractère tendancieux de ces informations accompagnées de véritables réquisitoires, se garda de suivre ce confrère passionné. On s'étonnait de ce qu'un magistrat se crût autorisé à divulguer chaque soir la marche d'une instruction judiciaire de façon à influencer l'opinion publique avant que la défense eût pu se faire entendre.

La chambre des mises en accusation rendit un arrêt constatant que c'est au Parlement qu'il appartient, en vertu de la Constitution, de se prononcer sur l'importance de l'intervention de M. de Broqueville, alors chef du Cabinet au Havre, dans l'affaire Coppée.

Le bureau de la Chambre est donc saisi de la question. Une commission parlementaire a été nommée, M. de Broqueville ayant demandé à être entendu.

S'il avait devant lui ses accusateurs, ceux-là qui, en pleine guerre, lui tiraient dans le dos, tandis qu'il était absorbé par ses multiples devoirs, il pourrait leur rappeler un « précédent ». En l'an de Rome 183, Scipion l'Africain, poursuivi depuis longtemps par l'envie, fut accusé de prévarication par un tribun et traduit devant les comices des tribus. Pour toute justification, il se borna à rappeler à ses juges qu'il avait, à pareil jour, gagné la bataille de Zama qui avait assuré la ruine de Carthage, et il les convia à le suivre au Capitole, pour rendre grâce aux dieux. Le peuple entier le suivit, et son accusateur, confondu, resta seul au milieu du Forum.

M. de Broqueville pourrait dire de même : C'est grâce à moi que la Belgique put se défendre en 1914 ; si Liége a fait la belle défense que l'on sait, c'est grâce à moi, car c'est moi qui ai mis le général Leman à la tête de la place, malgré les criailleries de plusieurs de mes détracteurs d'aujourd'hui, et qui lui ai donné tout ce qu'il fallait pour empêcher cette place d'être enlevée par un simple raid de cavalerie. C'est encore grâce à ma politique que l'armée belge ne se laissa pas prendre dans Anvers comme dans une souricière, que l'armée belge offrit sur l'Yser la résistance désespérée qui sauva le dernier lambeau du territoire en même temps que Dunkerque et Calais. C'est moi qui réorganisai l'armée, tandis que celle-ci ne cessait de combattre. C'est encore grâce à ma politique que le pays envahi tint jusqu'au bout sous l'odieuse domination d'un ennemi sans scrupules.

Et ses accusateurs seraient laissés à leur vilenie.

Cette politique intérieure est simple et claire, c'est la logique même. Envers nos malheureux concitoyens restés sous le joug allemand, dirait M. de Broqueville, le Gouvernement belge s'est inspiré à toute heure de ses frater-

nelles et cruelles angoisses, sans jamais perdre de vue la nécessité de gagner la guerre le plus sûrement et le plus rapidement possible. Il a jugé avec raison que les circonstances de guerre et la violation constante du droit des gens créaient une situation que le Code, les lois, la constitution elle-même n'avaient pu prévoir.

C'est exact, car si peu d'hommes politiques avaient prévu la guerre en Belgique, personne ne s'était fait une idée de ce que serait l'occupation ; les conventions de La Haye ne furent qu'un chiffon de papier de plus.

Cette situation exceptionnelle et tellement extraordinaire, que jamais guerre n'en créa de semblable en pays civilisé, fut envisagée dès le début, puis plus tard, au prorata des incidents de chaque jour par le Gouvernement, conscient de l'impossibilité où l'on se trouverait de pourvoir aux besoins vitaux du pays en se contentant d'invoquer des textes juridiques. S'abriter derrière un faisceau de lois, dont aucune ne prévoyait une détresse sans précédent créée par la férocité méthodique de l'ennemi, eût été, en même temps qu'une lâcheté, l'abandon des intérêts et même du salut de la nation.

Dès les premiers mois de la guerre, c'est-à-dire entre août 1914 et mai 1915, le Gouvernement belge avait arrêté successivement tous les principes directeurs de sa politique de guerre, aussi bien en ce qui concernait les règles à suivre en pays occupé ou au profit de celui-ci, qu'en ce qui regardait l'action militaire et les conditions de paix.

La préparation de la restauration matérielle et morale de la Belgique fit ensuite l'objet de longs et minutieux travaux des divers départements, puis du Conseil. Tous ces travaux étaient dominés par la pensée de la collaboration générale, de l'union de tous en vue d'un brillant renouveau de la Belgique victorieuse.

La nécessité d'une entente complète, dans une atmosphère de concessions réciproques et du respect des convictions de chacun, apparaissait comme un élément indispen-

sable de la prompte résurrection ; tous les travaux convergeaient vers le but commun.

Pour la période de guerre, les règles adoptées par le Gouvernement et communiquées par les divers ministres aux personnes qualifiées en Belgique occupée peuvent se résumer ainsi :

Résistance morale aussi vigoureuse, aussi intelligente et complète que le permettaient les circonstances.

Résistance matérielle dans toute la mesure où celle-ci ne compromettait pas ce facteur essentiel du bon moral, à savoir : la vie matérielle du peuple opprimé par le joug insupportable de l'ennemi.

Les principes admis peuvent être précisés et complétés dans les termes suivants :

1° Il est d'importance capitale que la population ne soit privée de rien de ce qui est indispensable à sa vie ;

2° Il faut éviter tout à la fois avec énergie et habileté que les Allemands ne prennent possession de notre industrie et de nos établissements financiers ;

La prise de possession permettrait aux Allemands de tout détruire un jour et d'embaucher dès à présent nos ouvriers, soit pour leur service en Belgique, soit pour leurs exploitations en Allemagne. La résistance sans limite qui livrerait les Belges aux Allemands serait un désastre pour le moral comme pour la vie actuelle et future du pays ;

3° Il y a lieu de se montrer d'une austérité et d'une vigueur renforcées dans la résistance, quand il s'agit de produits que l'Allemagne est incapable de produire à suffisance, le vrai danger étant la fourniture à l'ennemi de choses qu'il ne peut trouver suffisamment chez lui ; le reste est d'importance secondaire par rapport à cela ;

4° Du moment où il s'agit de choses indispensables à l'existence du peuple, tels l'alimentation, le chauffage, les besoins économiques immédiats, l'on a le devoir de s'incliner devant la force, étant donné que toute autre attitude mènerait le pays à la mort. Cette soumission sera précédée

de toute la résistance possible. En conséquence, sous la réserve de la résistance prévue ci-dessus :

1° L'alimentation sera complétée à notre intervention, l'Allemand dût-il en consommer une sérieuse partie (en fait nous savions qu'il en achetait beaucoup, notamment en matière de graisse) ;

2° Le charbon et ses dérivés seront assurés au peuple dans la plus large mesure possible, l'Allemand dût-il en prélever une large part pour son propre usage ;

3° Les fonds exigés par les Allemands, même en violation des règles du droit international, pourraient être fournis par nos grands établissements financiers plutôt que d'en arriver à laisser tomber ceux-ci aux mains de l'ennemi (même principe que pour le reste : pratiquer la politique du moindre mal au point de vue national) ;

4° L'industrie s'efforcera de continuer, avec toute la prudence voulue, à utiliser la main-d'œuvre, afin de ne pas provoquer l'utilisation de cette main-d'œuvre par les Allemands et pour éviter le plus possible de voir consommer la ruine nationale. Certes, les Allemands peuvent y trouver des compléments de ressources ; mais combien plus ils en trouveraient si toutes les industries étaient gérées directement par eux, si compétents en ces matières.

Dans les circonstances tyranniques où se trouvait la Belgique, c'eût été folie, à tous les points de vue, que de ne pas pratiquer courageusement et intelligemment la politique du moindre mal.

A moins d'être brouillé avec le sens commun ou de méconnaître impudemment les circonstances dans lesquelles nous luttions, le Gouvernement belge ne pouvait donner d'autres conseils que ceux qui découlent de la politique de guerre définie ci-dessus. Il avait devant lui la force conquérante au service de la barbarie : c'est ce que d'aucuns oublient un peu trop aujourd'hui.

Il y avait dans cette attitude non pas seulement la question d'humanité que méconnaissent aujourd'hui ceux qui

furent les 36e roues du char de la grande guerre, mais il y avait aussi l'intérêt capital que les Alliés et nous-mêmes nous attachions au bon moral d'une nation, dont le martyre, bravement supporté, rangeait à nos côtés tous les honnêtes gens du monde.

En exécution des directives dont les principes avaient été successivement admis comme indispensables par le Conseil des ministres, diverses mesures furent prises qui semblaient, *tout au moins en apparence*, une assistance sérieuse à l'ennemi et qui, par le fait, étaient en contradiction absolue avec les principes juridiques.

A cette époque de luttes épiques il ne venait à l'idée de personne qu'un jour il pourrait se trouver un seul Belge suffisamment brouillé avec le sens commun pour ne plus placer le *salus populi suprema lex* au-dessus de textes légaux, parfaitement étrangers aux nécessités que de tels procédés la guerre avaient fait naître.

C'est ainsi que l'ennemi, qui avait un si impérieux besoin d'argent, en reçut, sans y avoir aucun droit légal, par centaines de millions de francs, sous les espèces de billets de banque dont l'émission avait été en principe approuvée par le Gouvernement. C'était bien là satisfaire à un des plus pressants besoins de l'ennemi ; aussi peut-on dire que, *en apparence*, aucune assistance ne fut plus directe et par conséquent plus contraire au Code lui-même. C'est connu, et néanmoins ici l'on se tait.

Même situation pour l'alimentation. Les lois de la guerre imposent à l'occupant le devoir de suppléer à l'insuffisance de l'alimentation en pays occupé. L'Allemagne, voulant ménager ses ressources afin de pouvoir tenir plus longtemps, se refusait à remplir son strict devoir légal. Au sein des gouvernements amis, beaucoup de bons esprits estimaient que ravitailler la Belgique c'était exonérer l'Allemagne de son obligation juridique ; c'était aussi lui assurer une part, tout au moins, du ravitaillement ; en d'autres termes, c'était là prêter une assistance directe qui pouvait

permettre à l'ennemi de prolonger la guerre. L'Angleterre se refusa longtemps à envisager toute autre considération.

Au prix d'efforts inouïs, poussés jusqu'à la menace de démission, le Gouvernement belge parvint enfin à faire admettre sa manière de voir.

En matière de charbon et de ses dérivés, l'attitude du Gouvernement belge fut identique : les Belges ne devaient pas plus mourir de froid que de faim.

Cette politique du moindre mal, comme le disait Joffre (22 février 1915), ne pouvait retarder d'un jour le gain de la guerre, et était au contraire un élément de victoire par la force morale qu'elle apportait à la nation et à l'armée qui combattait pour elle.

Que serait-il advenu si, se confinant dans des règles légales conçues en vue d'un tout autre genre de guerre, le Gouvernement n'avait pas eu le courage de pratiquer la politique qui sauva le peuple de la mort par la faim ou par le froid ?

Certes, le Gouvernement avait le droit strict de laisser toutes ces choses à la charge unique des conquérants ; les lois de la guerre lui en donnaient la faculté. Quelle quiétude pour lui de pouvoir ainsi se laver les mains du désastre, au nom de la loi et du droit des gens ! Mais, à côté de cela, quel crime abominable contre tout un peuple, d'autant plus méritoire qu'il fut admirable !

Tel est l'exposé que fait M. de Broqueville de sa politique en pays occupé.

Des pharisiens disent : « Sans vouloir discuter cette politique de guerre, — nous admettons qu'il ait fallu en avoir une, — on peut s'étonner que le gouvernement de M. Broqueville ne se soit pas couvert en la fixant par des arrêtés-lois. » C'est là une mauvaise raison. Des arrêtés-lois eussent révélé à l'ennemi la politique du Gouvernement belge ; il eût pu s'en servir à son avantage. D'autre part les trafiquants, tournant les arrêtés-lois par des interprétations à

leur manière et même par des moyens légaux de procédure, eussent fait impunément du commerce avec l'Allemand. Une politique de guerre exige la plus grande discrétion. Aussi ceux qui accusent M. de Broqueville de légèreté prouvent-ils, en l'occurrence, qu'ils n'ont pas plus de réflexion qu'un étourneau. Le chef du Gouvernement, qui avait pris ses responsabilités, ne voulait pas que tous les industriels et commerçants, quelles que fussent leurs tractations, se trouvassent couverts par une règle générale dictée par les circonstances. Chaque espèce devait rester susceptible d'être examinée en particulier, jugée en équité comme en droit. La politique de guerre n'allait pas à l'encontre du droit existant, elle devait servir dans la suite à établir une distinction entre la nécessité de faire vivre le pays et la complaisance envers l'occupant.

Mais alors, objectent certaines gens, pourquoi, après l'armistice, n'a-t-on pas fait connaître aux parquets et aux tribunaux les principes qui viennent d'être énoncés ? M. de Broqueville faisait partie du premier ministère Delacroix, qui a certainement examiné l'attitude à prendre vis-à-vis de ceux qui avaient trafiqué avec l'ennemi.

M. de Broqueville n'était pas ministre de la Justice dans ce cabinet, dont le chef n'ignorait pas la politique adoptée pendant la guerre à l'égard du pays envahi. La malveillance que M. de Broqueville avait subie au Havre de la part de certains de ses collègues, il la rencontrait de nouveau au sein du cabinet de Lophem. On ne l'entretint pas de ces questions et, s'il les avait abordées, on l'eût accusé de vouloir régenter son successeur, et le ministre de la Justice, qui n'est pas homme à se laisser faire, l'eût prié de ne pas se mêler des affaires d'un département qui n'était pas le sien.

Du reste, dans la pensée de M. de Broqueville, les principes qu'il avait établis étaient tellement logiques, tellement clairs, qu'il était impossible de se tromper à leur sujet.

La question des sous-produits utilisables par l'ennemi

était inexistante aux yeux du chef du Gouvernement du Havre. En sa qualité de ministre de la Guerre, il avait appris, bien avant 1914, que les Allemands possédaient de ces sous-produits à n'en savoir que faire ; ils eussent pu en ravitailler l'Europe entière. Il est de fait qu'après l'armistice on en trouva chez eux d'immenses approvisionnements.

Il serait établi, aujourd'hui, non seulement que les sous-produits tirés des usines belges ont été revendus aux Belges, mais que les Allemands en avaient introduit beaucoup en Belgique, pour les besoins de la population, la production nationale n'y suffisant pas. Les centrales allemandes, qui, en vertu de la loi du plus fort, s'emparaient des sous-produits, exerçaient en réalité un contrôle et faisaient une opération commerciale.

Quand le Sénat partit en vacances, dit M. de Broqueville, je repris le classement de mes dossiers de guerre ; c'est ainsi que je retrouvai successivement trois aides-mémoire de conversations tenues en 1916 et 1917. Il en résultait nettement que la question des sous-produits avait été touchée dès le début avec celle du charbon ; que ma pensée avait été dominée par la nécessité de préserver nos populations du froid et de les assister dans leur alimentation par la fourniture des sous-produits à l'agriculture, qui manquait non seulement d'engrais animal, mais aussi de produits chimiques. C'était le *salus populi suprema lex*, un de mes aides-mémoire le disait textuellement. Tout cela était strictement conforme à la politique arrêtée par le Gouvernement. Trouvant ces pièces, il m'eût été évidemment plus commode de les garder par devers moi, mais c'eût été une lâcheté et une malhonnêteté. J'avertis donc la défense avec prière d'en aviser la justice.

Le rôle de certain membre de la justice fut de livrer aussitôt à la publicité, avec les commentaires les plus tendancieux, la déposition de M. de Broqueville. Servant une passion politique, ce magistrat sectaire voulait empêcher le retour au pouvoir de l'homme d'Etat qui, après avoir

rendu au pays de beaux et grands services, ainsi que le déclarait le chef de la droite le 2 décembre dernier à la Chambre belge, a tenu ferme et haut le drapeau de la Belgique dans les temps les plus difficiles.

Nous serions bien étonné si, après l'avortement de la tentative du parquet général, le ministre de la Justice, M. Vandervelde, qui a une grande conscience de sa mission, n'ordonnait une enquête sur les fuites de l'instruction, les confidences à un journal, et ne réprimât vivement la velléité d'empiètement du pouvoir judiciaire sur les prérogatives du Parlement.

L'attaque contre M. de Broqueville, nourrie par un magistrat convaincu de sectarisme par le doyen du Parlement à la Chambre des représentants, ne s'est pas bornée à l'homme public, elle a voulu mettre en cause l'homme privé et sa famille. Sur ce point délicat, laissons parler l'ancien chef du Gouvernement belge :

« Je ne parlerai de l'explosion de colère qui s'empara, à cette occasion, de certains suppléants de la justice que pour dire que, contrairement à leurs affirmations, aucun de mes fils n'a jamais été secrétaire du baron Coppée. D'ailleurs, à l'époque où tout cela se passait, mes fils se battaient bravement contre les ennemis de la patrie ; celui visé par une certaine presse y contracta même une douloureuse maladie, dont il n'est pas encore rétabli et qui le mit à plusieurs reprises aux portes du tombeau.

« Et j'aurais, moi, en patriote inconscient, ou en père dénaturé, approuvé une politique de nature à armer l'ennemi contre la patrie, contre mes cinq fils, contre mes 47 parents qui combattaient et tombaient sous les coups de l'ennemi ?

« Non, la politique suivie avant la guerre par le Gouvernement du Roi dont j'étais le chef a permis à la Belgique, dans la nuit du 2 août 1914, de sauver son honneur, sa liberté et peut-être, comme vient de le dire Lloyd George,

la civilisation du monde. C'est sans doute quelque chose que tout cela.

« En rendant à la Belgique une magnifique armée, en sauvant au péril de ses responsabilités, et par la ferme et prudente sagesse de sa politique de guerre, la nation de la faim, du froid et de la destruction totale de ses éléments industriels de résurrection, le même Gouvernement du Roi a fait encore quelque chose qui comptera pour l'avenir heureux de la patrie.

« Pour ma part, je ne voudrais pas ne pas avoir eu le courage d'assumer toutes les responsabilités ; et s'il fallait recommencer, je recommencerais, car, à chaque heure de la guerre, j'ai vu que le salut du pays dépendait de cette sage politique de guerre.

« Je me serais tenu et me tiendrais encore pour un criminel, si j'avais agi autrement.

« Libre après cela aux mouches venimeuses, qui, tandis que nous travaillions, nous encombrèrent durant toute la guerre de leurs bourdonnements, de trouver cela désagréable pour elles.

« Les faits sont là ; ils parlent. Les résultats sont notre justification. Notre politique de guerre fut, pour des hommes courageux et patriotes, la seule possible en face d'une barbarie qui nous plaça dès l'abord en dehors de tout ce que nos institutions avaient prévu.

« Si nous n'avions pas eu l'énergie d'assumer toutes les responsabilités pour sauver la patrie, nous aurions été indignes du magnifique mandat de confiance qui nous fut donné le 4 août 1914 par les élus de la Nation. Pour moi, je ne regrette qu'une chose, c'est de devoir perdre mon temps à établir des choses aussi élémentaires que celles-ci.»

Qu'un journaliste, toujours friand d'informations, ait recueilli avec empressement des indiscrétions savamment calculées, c'est trop entré dans les mœurs pour que l'on songe à l'incriminer. Certes, il a montré, en l'occurrence, qu'il ne possède ni le sens du gouvernement, ni celui de

l'autorité, mais cela n'a rien à voir avec ses aptitudes professionnelles. Quant à ceux de ses instigateurs qui occupent les fonctions publiques, c'est une autre question. Une fois l'affaire tranchée par la Chambre, il faudra que l'on sache si un soviet de magistrats égaré par un doctrinaire fanatique au service de politiciens sans vergogne peut troubler impunément l'opinion publique et adresser au Parlement une sorte d'injonction ; il faudra que l'on sache s'il existe en Belgique un homme investi des pouvoirs discrétionnaires de Grand Inquisiteur pour agir contre ceux qui ne sont pas de son opinion politique.

Pour tout homme sensé, la question des sous-produits est, désormais, d'ordre purement académique. Au point de vue gouvernemental, elle ne peut servir qu'à masquer l'incurie du cabinet de Lophem à l'égard des profiteurs de la guerre. Le Gouvernement du Havre avait eu une politique, nous l'avons énoncée ; le Gouvernement de Lophem ne sut pas ou ne voulut pas en avoir une.

Le seul moyen vraiment pratique, c'était d'atteindre industriels, commerçants et agriculteurs dans les bénéfices réalisés par eux. La crainte de sanctions pénales en cas de fausse déclaration les eût amenés à rendre gorge d'eux-mêmes. La juste restitution des bénéfices illicites ou exagérés donnait entière satisfaction à la vindicte publique. Mais pour cela il ne fallait pas décréter d'emblée une sorte d'absolution financière générale en reprenant, au taux d'un franc vingt-cinq centimes, les six milliards de marks qui provenaient, non du fait de l'obligation imposée par l'occupant, mais du trafic avec l'ennemi. Si le Gouvernement de Lophem avait agi autrement, il aurait soulagé la Dette Publique d'un nombre respectable de milliards, représentant le remboursement des marks, confisqué une partie de ces marks provenant du commerce avec l'Allemand, et, grâce à ces ressources, il eût pu résoudre aisément le problème du change ainsi que celui de la vie chère.

Aussi, la question de savoir si M. de Broqueville avait, oui ou non, autorisé l'extraction des sous-produits de la houille, s'il avait, oui ou non, eu raison de donner cette autorisation a rencontré chez le public belge la plus grande indifférence. La plus grande partie de ce public continue à se demander pourquoi on a payé un franc vingt-cinq centimes pour chacun des marks provenant du commerce avec l'ennemi ou introduits frauduleusement en grandes quantités après l'armistice, et l'on ne parviendra pas à lui donner le change.

Il y a encore d'autres raisons pour lesquelles on a attaqué M. de Broqueville, mais comme elles n'ont rien à voir avec le sujet de cet article : *la politique du Gouvernement du Havre en Belgique occupée*, nous ne les aborderons pas.

MAURICE DES OMBIAUX.

6 décembre 1920.

LA PRINCESSE DE TAURIZ

NOUVELLE PERSANE

—

C'était une nuit d'entre les nuits d'été. Je rêvais, la tête appuyée sur les genoux de la Princesse de Tauriz, mon épouse ; j'étais baigné de béatitude et d'une lente brise de fraîcheur.

Comme tous les Bagdadys honorables, nous étions en villégiature dans une villa sur la rive gauche de Dijleh, au sud de Bagdad ; et nous avions dressé nos tentes de plaisance dans un jardin de palmiers et de grenadiers, le long d'un ruisseau verdoyant.

Mon épouse la Princesse Gul-i-Nour, c'est-à-dire Rose et Lumière, est très cultivée en histoire, astrologie et autres sciences agréables. Elle m'a démontré que nous sommes les hôtes de Djiafar le Barmécide, et que le Syn, dont nous contemplons les ruines à distance, n'est que le vestige de son Palais Firdouce, et le témoin de l'antique splendeur de ce Vizir extraordinaire. Elle ne désespère point de pouvoir un jour, en remontant à ses plus lointaines origines, renouer quelque lien de parenté avec cet illustre fils de Barmark ; et elle ne cesse de se lamenter sur la fin tragique de cette victime de Haroun-el-Rachid.

Cette nuit-là... elle était étendue en pleine terrasse, à la belle étoile, sur une fine natte indienne, nonchalamment accoudée sur des coussins ; son regard mélancolique allait se perdre au loin, sur les ruines malheureuses. Malgré la brise nocturne éventant ses cheveux et l'éclat des étoiles enchevêtrées comme des chapelets de perles sur sa tête, des larmes ondoyaient dans ses yeux et glissaient lentement une à une au creux mat de ses joues. Revivait-elle la terrible

histoire de l'amante royale avec le Vizir audacieux ?... Quelle étrange volupté élevait et abaissait ses seins comme des vagues !

Je m'empressai, je brûlai de l'encens autour d'elle, et doucement je la consolai. Pour lui plaire je lui récitai ces vers de Firdouci :

> Le Faucheur est le temps et nous sommes les herbes...
> Heureux celui qui laisse une mémoire bénie,
> Que ce soit un Roi, que ce soit un esclave.

Elle se mit à les chanter en s'accompagnant sur un violoncelle ; puis elle s'arrêta en modulant un langoureux soupir : O nuit ! O nuit ! Alors, au son de cette voix captivante, combien les heures brunes étaient pleines d'ivresse et de caresses !

En voyant le visage de ma Rose et Lumière tressaillir sous le charme de la poésie, je me réjouis à la limite de la réjouissance. Sans tarder je demandai du vin de Shiraz. Et, pour égayer mon épouse, je lui murmurai ces vers séduisants d'Omar Khayyam :

> Tant que la Rose embaume le rivage,
> Bois avec le poète le rubis de la vigne.
> J'ai noyé ma gloire au fond d'une coupe légère
> Et vendu mon renom au prix d'une chanson.

Et quand la Princesse enchantée eut enfin caressé de ses lèvres une coupe ou deux ou trois que je lui présentai, elle avoua qu'elle n'avait pas bu vin plus joyeux dans son Palais de Tauriz. Je compris qu'elle était disposée aux confidences. Et pour connaître son histoire je l'interrogeai sur les merveilles et les mœurs de son pays. Elle consentit avec grâce à me satisfaire. C'est ainsi qu'elle me conta ce qui lui était arrivé avec ses prétendants, les Princes de l'Azarbaidjan. Elle commença donc en ces termes :

La mésaventure du Prince audacieux qui fut surpris dans mon balcon et tué par le majordome n'est point la plus curieuse, comme tu pourrais le croire. Ecoute-moi plutôt.

Elle continua avec un sourire malicieux.

Je suis née à Ispahan. Je possède une cousine d'une beauté de lune ; aussi est-elle la plus distinguée et aimée d'entre les dames d'honneur de l'épouse de son Altesse le Vali-Ahd, Prince héritier, qui tient sa cour à Tauriz, selon la coutume des héritiers au trône des Kadjars. Cela te permet de mesurer la grandeur et la noblesse répandues sur notre famille par cette cousine de merveilleuse beauté, Princesse de la Cour de son Altesse. Nous habitions donc au centre de la ville,à proximité du Palais d'Abbass-Mirza ; notre maison s'élevait au milieu d'un grand jardin embaumé de jasmins et de roses, égayé par le murmure des jets d'eau et le miroir des bassins de faïence. Il n'y avait pas âme dans le quartier qui ne parlât de nous avec éloges et respect. Nous étions au printemps et le parfum des roses se répandait dans Tauriz.

Un matin, alors que les jujubiers du jardin se doraient d'une dentelle lumineuse, je me trouvais étendue sur un tapis à l'ombre d'un rosier aux abondantes grappes de pourpre ; et je m'amusais à effriter des pistaches entre mes doigts pour en jeter les débris à une bande de pigeons mordorés voletant autour de moi. Mes sœurs s'attardaient à leur toilette ; les domestiques vaquaient au service. Le vieux majordome s'en était allé au bazar. J'entendis tout à coup frapper à la porte extérieure de l'andéroun. Qui pouvait bien entrer dans cette partie des appartements réservée au harem ? A peine le temps de me retourner et je vis Arioûn, la servante arménienne, conduisant vers moi une vieille très proprement vêtue d'une robe bleue et d'un manteau noir ; elle tenait dans ses bras un grand plateau de cuivre couvert d'une gaze de soie. Je compris que c'était une marchande de gâteaux. Elle me souriait maternellement et je lui fis de ma main un signe amical et hospitalier.

A son approche mes pigeons effarouchés s'envolèrent brusquement,effeuillant les roses sur moi de leurs ailes étin-

celantes de nuances vertes et mauves de pierreries. La vieille resta un moment en contemplation devant cette merveille.

Après m'avoir prodigué les politesses les plus exquises et m'avoir saluée des titres d'usage à la cour et appelée la Rose du printemps et la Lumière du jour et d'autres noms encore plus réjouissants, elle vint s'accroupir modestement sur un coin de mon tapis ; elle baissait les yeux d'un air pudique et réservé. Je la regardais avec bonté, et j'étais touchée par son allure grave d'aïeule et ses belles manières ; et je lui rendais ses compliments avec mesure et dignité.

Alors elle poussa devant moi son plateau de cuivre, elle le découvrit et une odeur de gâteaux de sésames s'en échappa, qui flatta mon odorat et séduisit profondément ma langue et mon palais. Je pris une de ces alléchantes douceurs et je la donnai à l'Arménienne, qui la saisit entre ses dents gourmandes, et, semant des rires derrière elle, disparut dans l'andéroun. J'en pris une à mon tour ; je la trouvai succulente et délectable absolument. J'en dégustai deux ou trois ou quatre; je savourais la quatrième, lorsque je vis la marchande étaler une écharpe de soie et en retirer une touffe de basilic qu'elle me tendit en silence. Quelle surprise m'agita en découvrant soudain un tout petit papier ingénieusement caché dans le bouquet odorant ! Dans mon impatience de lire et d'apprendre, je trahis ma curiosité ; et d'un clin d'œil je surpris un sourire satisfait plissant le coin des yeux de la messagère. Je lui donnai une pièce d'or et je la congédiai sans plus. Je cachai le billet dans mon mouchoir que je roulai et tint serré dans le creux de ma main.

Je méditai quelques instants. Sortir... ou rester ?... Brûler ce billet ou lui obéir ? Je me levai... et je crois que j'allais le brûler, quand je vis apparaître le majordome ; vivement je glissai le billet dans ma ceinture.

Je l'y retrouvai le lendemain matin en m'habillant. Voici

ce qu'il disait : « Faites une promenade à la mosquée bleue... vous y trouverez la gloire, des trésors, et la sagesse... » Cette énigme me plongea dans un féerique enchantement. La journée était radieuse de soleil, l'air traversé d'effluves enivrants et de trilles de rossignols. Je fis mes ablutions à l'eau de rose, en guettant, à travers le grillage de mon balcon, la sortie du majordome. Enfin je le vis enroulant son turban franchir la porte du Palais ; et je soupirai de soulagement.

Sur ma robe lilas je revêtis aussitôt un manteau de soie grenade broché de fleurs d'or, et ensuite je m'enroulai dans un ample voile blanc, dont les bords, passant par-dessus mes cheveux, retombaient sur mon visage. Je glissai à mon doigt ma bague de turquoise, talisman protecteur du mauvais œil et du mauvais sort ; et sans rien dire à mes sœurs, ni aux servantes, je me faufilai dehors.

Le soleil enflammait la crête du mont Ainal-Zainal allumé comme une torche, et les collines du Nord levaient leur dos rouge comme des dromadaires. La rue bourdonnait de passants. Aux cris des porteurs d'eau aux outres ruisselantes répondaient la clameur des vendeurs de fruits et de légumes et les vociférations des muletiers poussant leurs bêtes aux charges débordantes. De jeunes marchands de fleurs, une corbeille sur la tête, flânaient sous les balcons en chantant les jasmins.

Je m'arrêtai une minute et m'inclinai devant la coupole reluisante d'émaux verts des Imamzadés ; ensuite j'employai toute ma prudence à franchir pas à pas la foule des dévots et des pèlerins massés auprès des saints tombeaux.

Il fallait traverser les souks ; je m'engageai tranquillement sous leurs voûtes ombrées ; je les traversai, faisant semblant de m'attarder çà et là près des étalages des parfumeurs, m'arrêtant devant les marchands de soieries ou vendeurs de babouches de cuir jaune citron, toutes façons qui conviennent à une dame honnête et élégante qui cherche à se promener et à acheter sans plus. Aussi passai-je inaperçue.

Hors des bazars je ne me pressais pas davantage ; au contraire, je marchais lentement et me livrais à l'admiration du paysage de la ville : comme elle était magnifique avec ses terrasses de briques roses, ses dômes enturbannés d'émail et ses gracieux minarets émergeant au milieu des jardins! Mollement étagée sur ses pentes, elle couronnait la luxuriante vallée où coule le Chéhri-Chaï bordé d'ormes et de peupliers. Au loin je voyais se dresser sur les hauteurs, encore menaçant de ses donjons et dominateur, l'Ark de Houlajou, mystérieuse forteresse où ce conquérant cachait ses trésors.

Mille légendes antiques me hantaient et des frissons me déchiraient en admirant tout cela. Où étaient ces grands hommes... et ces grandes choses... quelles ruines ils ont laissées !

En remontant l'avenue du Khiaban, je fus accostée par un jeune fleuriste ; un collier de roses à la main, il me serrait de près, le dévergondé. Comme je me hâtais sans lui accorder mon attention ni desserrer le voile qui me masquait, il me suivit en fredonnant cette chanson populaire :

Comment, avec des pieds si petits,
A-t-elle pu venir de la Chine !...

Un austère Molla nous croisa heureusement qui, en foudroyant l'indiscret de malédictions et d'anathèmes, mit fin à sa poursuite. Après quoi, devinant sans doute en moi une dame de qualité, il se mit galamment à mes ordres pour me servir de guide et d'escorte...

Cela devenait honteux... je m'éloignai rapidement. J'arrivai enfin à la mosquée bleue de Djéhan-Schah. Ah! quelle merveille d'antiquité, ô fils des khalifes ! quel art !... une joie pour les yeux... un enchantement pour le cœur des musulmans. A ses côtés deux minarets semblaient monter encore la garde comme des tourelles de héros. Je gravis d'un air recueilli les gradins de marbre usés et disloqués ; et m'arrêtant sous la voûte du porche, je contemplai les faïences bleues et vertes, les briques vernissées de rose, et

la torsade élégante d'émail courant au milieu des faïences jaunes et des mosaïques aux nuances harmonieuses, et se déployant tout autour du portique comme un arc-en-ciel. Des niches s'ouvraient de chaque côté du vestibule, encadrées de briques émaillées aux multiples fleurs et arabesques en forme de tapis. Et au-dessus s'incrustaient des inscriptions d'el-Koran en lettres koufiques d'or sur un fond d'azur. Du porche on ne voyait à l'intérieur de la mosquée que des débris de faïences, des piliers écroulés, des ruines éclatantes. Seul le Mihrab dressait toujours son albâtre et son décor d'arabesques et de lettres d'or.

Je ne vis personne qui eût l'air de guetter ou d'attendre. Je revins sous le porche et me mis à observer furtivement de droite et de gauche. Des vieillards assis sur les gradins de marbre méditaient au soleil en roulant leur chapelet d'ambre. Des jeunes gens à taille de cyprès arrivaient là par petits groupes comme à un rendez-vous. Ils se promenaient lentement sous les mosaïques bleues, l'œil souriant et la lèvre fleurie. Ils se faisaient des confidences, louangeant leurs belles aimées, et j'écoutai volontiers l'un d'eux chanter ces vers de Hafis :

> Je donnerais pour la lentille de sa joue
> Les villes de Samarkand et de Bokhara.

Et j'en souriais sous mes voiles et j'étais devenue rouge comme une tulipe.

Une main se posa tout à coup sur mon bras. Je me retournai... et je vis une négresse ; je ne la connaissais pas. Elle me regarda de ses yeux écarquillés et dans un murmure elle me dit de la suivre. Comme tous les promeneurs nous observaient, je craignis de me rendre un objet de risée et de scandale. Je me laissai donc emmener par la négresse, le cœur secoué de frayeur.

Nous remontions le Khiaban et je n'osais ni regarder cette terrible négresse ni prononcer un mot devant elle. Je me promettais néanmoins de m'éloigner d'elle à la première occasion. Sur ces entrefaites, nous arrivâmes à la porte d'un

Palais, et je ne sais pas pourquoi je n'exécutai point mon projet de fuite. J'hésitais... et sans doute j'étais dévorée par plus de curiosité que de crainte. Après tout j'avais mon talisman de turquoise au doigt, et dans les plis de ma ceinture une dague effilée qui plus efficacement peut-être m'aurait défendue contre toute entreprise.

Mais le billet... la négresse... et ce Palais... quel mystère dans tout cela !

Sans y prendre garde je me trouvai dans un vestibule clair, ouvert sur un jardin. La négresse ne me laissa pas le temps de regarder et d'examiner ; elle souleva vers le fond une lourde tapisserie et entrebâilla une porte incrustée de petits miroirs. Deux circassiennes apparurent et s'empressèrent au-devant de moi en secouant leur chevelure parfumée. Elles m'aspergèrent d'eau de rose en m'appelant Altesse et Beauté ! Tout cela m'étourdissait ; je me sentais dans un Palais d'enchantement... et je me disais : Te voilà bien descendue chez les djinns... O Gul-i-Nour !

Ma frayeur se dissipait ; je commençais à me divertir de ce qui m'arrivait. J'entrai donc dans l'appartement de l'anderoun, telle une Princesse suivie de ses dames d'honneur.

N'apercevant que des femmes, je laissai glisser mon voile blanc et découvrit ma taille et mon visage. Et je regardai. Je me vis dans une salle aux lambris décorés de petits miroirs et de fleurs et d'oiseaux peints de toutes couleurs ; elle était couverte de tapis, de bas divans et de coussins. Des lampadaires se dressaient dans chaque coin en colonnettes d'argent ciselées. Une cassolette d'argent, posée au milieu sur un guéridon d'ébène, répandait une molle fumée d'encens. Le côté de l'Orient s'ouvrait en arcades sur le jardin que j'entrevoyais à travers de longs rideaux de soie mauves jonchés de fleurs d'argent et d'oiseaux d'or.

C'était un Palais de Houris absolument. Pourtant j'étais bien vivante... et ce ne pouvait être l'Eden. Qu'était-ce alors ? J'interrogeai les Circassiennes... mais plus de Circassiennes... ni ombre de Circassiennes. Seule dans ce

Palais inconnu, au milieu de ces choses étranges, je pâlissais d'émotion ; l'angoisse clouait mes pieds sur place ; je n'osais plus remuer de peur d'être victime de quelque nouvelle hallucination plus surprenante encore. Que faire ? Bondir par les arcades dans le jardin...

Un bruit de pas rampa derrière moi. Vivement je me retournai et je vis s'ouvrir une porte dissimulée et entrer, l'un après l'autre, trois personnages imposants. Sans avancer ils s'alignèrent correctement et s'inclinèrent devant moi, la main sur le cœur en signe de respect et de soumission. Je remarquai d'un rapide coup d'œil leur taille pesante et disgracieuse, leur tête grave et leur barbe grisonnante. Je les considérai avec une âme tranquille, et je compris qu'il n'y avait lieu ni de fuir ni de s'effrayer. Bien au contraire, l'aventure m'excitait : ces nobles Seigneurs m'intriguaient et j'étais résolue à connaître leurs desseins dans cette affaire. Tout cela.

L'un d'eux s'avança alors vers moi ; il était grand et fort ; un sabre pendait le long de sa jambe et sur son bonnet de feutre brillaient les armes d'or des Kadjars : le Lion et le Soleil. C'était un Sypeh-Salar ou général tout au moins. Il prit une attitude rigide conforme à l'étiquette et me parla avec distinction :

— Que Votre Altesse répande le pardon sur nos têtes, et qu'il plaise à votre miséricorde laisser nos yeux se réjouir de votre vision et de votre présence.

Je m'aperçus en effet que je demeurais le visage découvert devant ces étrangers ; mais mon voile était tombé plus loin sur un divan ; enfin c'était trop tard. Je baissai donc les yeux en rougissant de confusion.

Le Sypeh-Salar nous invita à faire honneur à son divan. Je m'assis sur un grand coussin derrière le brûle-parfums ; les autres s'accroupirent sur le tapis.

Notre hôte poursuivait en levant les deux mains au front :

— Et qu'il nous soit permis à mes compagnons et à moi

de saluer en vous la Rose du printemps et la Lumière du jour... O la plus aimable des Gul-i-Nour !

Il savait mon nom ! il me connaissait, comment ? Je m'interrogeai et je me rassurai aussitôt moi-même en leur jetant des clins d'œil à la dérobée.

— Et depuis que le renom de votre insigne beauté s'est répandu, tel un parfum à la cour de son Altesse le Vali-Ahd où règne votre noble cousine, notre seule ambition a été de devenir un jour vos esclaves. Toute la ville célèbre votre mérite et votre science, et les jeunes gens chantent la source bleue de vos yeux et la douce nuit de vos cheveux. Que dire des gens d'esprit et personnes de qualité comme mes nobles compagnons et moi-même votre serviteur... Il est vrai que je ne suis qu'un précepteur d'entre les précepteurs de son Altesse le Vali-Ahd, auprès de qui je goûte le repos des batailles dans la haute spéculation de la stratégie; et, en un mot, le plus humble de vos esclaves.

Voici le syndic des marchands, et là le grand chef des derviches. Nous sommes trois amis et frères, et nous sommes également épris de votre beauté. Pour vous conquérir, les plus terrifiants des périls ne seraient pour nous que jeux et plaisirs; notre fidélité est sans pareille ; et nous nous sommes juré que l'un de nous en sera récompensé.

O Gul-i-Nour ! daignez nous regarder avec bonté et choisissez entre nous. Avec moi vous aurez la gloire ; et vous posséderez une cour de noblesse dont seront jalouses toutes les courtisanes du Vali-Ahd : et en plus la puissance de mon sabre à deux tranchants. Vous avez dû apprendre tout cela, du reste, par la secourable marchande de gâteaux et la touffe de basilic.

Je gardais pudiquement le silence, et je sentais que mes joues s'empourpraient. Mes prétendants s'en apercevaient aussi, mais ils puisaient dans mon trouble plus d'enthousiasme et plus de hardiesse, les libertins. Car, je les surpris échangeant des sourires et des clins d'œil malicieux.

Le syndic des marchands passa sur sa tête chauve sa

main où brillaient des bagues, et toussotant il parla à son tour :

— Je suis certainement le plus humble dans la belle assemblée que voici. Mes richesses ! que sont-elles en comparaison de la jeunesse de Rose et Lumière ? Mon or, mon argent, avec lesquels je pourrais lui étendre un tapis tout le long du Khiaban, méritent-ils seulement d'être foulés par ces pieds mignons? Je possède un Palais à l'Orient et un Palais à l'Occident pleins des merveilles de l'Inde et de la Chine. Rien de cela ne peut être digne d'une si divine beauté...je le sais, j'en suis certain. O Gul-i-Nour ! un mot, dites un mot, et je répudie toutes mes femmes... et vous serez la maîtresse des souks et la reine des marchands. Sinon... Par Allah ! par les quatorze Imams ! par ma tête, par vos yeux, par le ciel et la terre, je les répudie quand même et je meurs de désespoir.

Alors le chef des derviches s'arrêta de rouler les grains noirs de son chapelet, et relevant lentement son visage amaigri profondément abîmé dans la méditation, il me fixa de ses yeux brillants et jeta en moi des frissons étranges; je me sentis fascinée. Il parla d'une voix douce qui me semblait venir de loin.

— Que votre indulgence ne diminue pas... c'est assurément un excès de votre bonté que de prêter votre digne attention au plus derviche des derviches, après avoir entendu ces illustres Excellences. Il n'est ignoré de personne que le manteau du Ciel brodé de ses étoiles est mon unique abri, et que l'herbe des prairies et le marbre des tombeaux des Imams sont les seuls tapis où je puisse reposer en ce monde. Oui... ma misère est manifeste. Les mosquées aux mosaïques d'or et d'azur sont les seuls Palais où traîne mon habâ de laine usé par les embrassements des dévots et les attouchements de la foule. Ma seule force réside dans ce vieux bâton sur lequel je m'appuie ; tordu, fendu et vermoulu, il commande aux immenses congrégations des derviches éparpillées sur la voie d'Allah, du Le-

vant au Couchant. Ma seule gloire est dans les versets miraculeux d'el-Coran qui guident les croyants. Oui... ma misère est plus éclatante que ma puissance, et l'indigent miroir de mes yeux est confus de refléter votre Noblesse et votre Charme, O Rose introuvable des jardins, O Lumière plus précieuse que la lune dans la nuit... O Gul-i-nour! Sachez cependant que je trouve ma consolation et mon courage dans ces vers du poète :

Bien que je ne possède rien, je voudrais voir votre visage...
Les orphelins dénués n'ont-ils pas le droit de regarder le soleil ?

Je laissai passer quelques instants en silence. Ensuite prenant des grains d'encens, je les jetai un à un dans le brasier. Une épaisse et aromatique fumée s'en échappa qui monta et nous enveloppa de son nuage subtil et toujours mouvant. Je la montrai à mes prétendants, et d'une voix paisible je leur dis :

— Que vos Excellences regardent bien cette fumée. Elle est enivrante, insaisissable. Cependant elle est moins variable que la gloire, la richesse et la sagesse. Combien ces choses peuvent-elles donc peser dans le cœur d'une femme ? Autant que le néant. Un instant cela brille, un autre instant cela se dissipe... cela n'est plus. Cherchez autre chose.

— Que votre bonté ne diminue pas, repartit solennellement le Sepeh-Salar ; mais nos oreilles ne peuvent se délecter à un pareil langage. Nous sommes ici tous dévoués à vos ordres, pourvu que vous choisissiez un époux parmi nous. Et comme vous êtes la bienveillance même, ce que nous vous demandons est justement ce que vous allez faire.

Et tout en parlant il retroussait sa moustache épaisse, dont les bouts s'enroulaient jusque sur ses oreilles. Ses deux rivaux braquaient sur moi des yeux comme des pistolets.

Mon inconsidération se dissipa et je perçus le danger. J'y parai sans trahir l'ombre d'une émotion.

— C'est un excès de votre indulgence, dis-je au Sepeh-

Salar. Dois-je vous avouer que les gens de sabre et leurs fortes moustaches me remplissent de frayeur ?

Le syndic comprit la chance qui s'offrait et sauta sur elle :

— Mon âme se brise d'affliger le cœur de votre Excellence, dit-il au Sepeh-Salar. Mais vous l'avez entendu, cette Reine des Houris me préfère.

Le plus étonnant fut que le chef des derviches ne l'entendit pas ainsi.

Ce serait une honte, protesta-t-il d'une voix caverneuse, si cette perle imperforée était possédée par ce mulet engraissé d'huile et d'épices, par ce débitant de savates de bazar... Elle ne le sera pas.

— Par Allah, rétorqua le marchand, encore moins par ce vagabond sorcier et coupeur de routes... ou cet autre brigand coupeur de nez et d'oreilles.

Il n'avait pas fini qu'il recevait du Sepeh-Salar un formidable coup de poing en pleine figure... Mais le bâton du derviche ayant manqué son but atteignit la noble tête du précepteur de son Altesse et renversa à mes pieds le bonnet militaire avec son Lion et son Soleil... en même temps que le Syndic, revenu de sa douleur, mettait force bourrades de droite et de gauche dans le ventre de ses adversaires. Alors ce fut une terrible mêlée.

Les coups, les injures pleuvaient ; les vociférations et les poitrines s'entre-choquaient ; et dans un corps à corps tantôt tragique, tantôt burlesque, mes prétendants roulaient d'un bout à l'autre de la salle, à travers matelas et coussins, renversant les lampadaires, déchirant les tentures et brisant les miroirs, tous couverts de sang de la tête aux pieds, bavant et hurlant.

J'avais sauté sur mon voile et en un tour de bras je m'y étais dérobée ; et je brandissais ma dague décidée à m'ouvrir coûte que coûte un chemin vers le jardin... Quand soudain, ô horreur ! je vis là, du milieu de la salle, jaillir des flammes et une fumée noire.

Culbutant le brasier, les combattants avaient répandu les braises partout, sur les tapis.

— Le feu !... le feu !

En une minute, guéridons, divans, coussins, tentures flambaient comme des torches dans tous les coins.

Je ne savais par quelle issue m'échapper. Une âcre fumée emplissait mon nez et ma bouche, je suffoquais... je trébuchais ; je n'entendais plus qu'un vaste bruit étouffé de gong, et c'était le sinistre ronron de la fournaise. Je ne voyais plus que les silhouettes de mes prétendants se débattre et se convulser comme des démons dans les flammes de l'Enfer.

Je défaillais contre le mur... lorsque tout à coup je sentis que les parois cédaient... une porte secrète s'ouvrit et deux bras me recueillirent et m'entraînèrent rapidement à travers un sombre couloir.

J'arrivai enfin à l'autre bout du jardin ; je tremblais encore de terreur... je revenais à peine de ma surprise, lorsque j'entendis éclater à mes oreilles un rire malicieux...

Et je reconnus, qui ?... Ma cousine ! Wallahi ! C'était elle, c'était elle. Elle m'avait arrachée à l'incendie et à la honte.

Mais que faisait-elle dans cette mystérieuse histoire ?... son amour pour moi était notoire, et à sa complicité je ne pouvais pas croire... Mais elle avoua tout en riant :

— Mon œil !... mon cœur !.. mon âme !.. me dit cette malicieuse ; console ton corps et ton esprit... Tu es la beauté de Tauriz, et les plus nobles seigneurs veulent devenir tes esclaves soumis... j'ai voulu te trouver parmi eux un mari... mais ces trois-là se sont conduits absolument comme des bandits... j'en suis fort marrie... aussi qu'ils soient bien rôtis dans cet incendie... Wallahi !

Nous reposâmes quelques instants sous des rosiers, dont le parfum me dilata la poitrine et peu à peu me pénétra et me réconforta le cœur. Alors nous nous mîmes à rire toutes deux de l'étonnante aventure qui venait de tomber sur

moi. Et pour récompenser mon courage ma cousine me dit :

— O délicieuse !... je te trouverai cette fois un mari qui n'aura d'égal en noblesse, en beauté et en richesses que son Altesse le Vali-Ahd...

Mais, prudemment, je la priai de n'en rien faire.

Elle m'accompagna jusque dans mon palais. Nous entrâmes dans l'andéroun la mine réjouie à la limite de la satisfaction. Et ma cousine s'empressa de répondre à mes sœurs qui s'inquiétaient et au majordome qui tempêtait, tout en souriant avec tranquillité :

— Le salam sur vous !... Nous revenons d'un pèlerinage à la mosquée bleue... Ah ! quelle admirable antiquité, ô Musulmans... C'est un enchantement... Mais, croyez-moi, cela a été bien fatigant...

Ainsi se termina dans la paix et le salut l'histoire de mon épouse Gul-i-Nour, la Princesse de Tauriz.

NAOUM.

LE RIRE DE PERSÉE

—

SCÈNE I

Le rivage de la mer.

PERSÉE :

Mon histoire!
Elle est merveilleuse et diverse...
Elle plairait aux enfants sages
qui écoutent un peu, le soir,
conter les gestes
et le cœur grave
des héros
(le conte dit, ils sommeillaient depuis tantôt...)

Pour moi, je suis
le fils de Zeus, de Danaë et d'une nuit
bien complaisante,
avec tout le décor exquis de la légende,
avec le bruit
de l'or qui chante et vient en pluie,
de l'or qui aime
à la façon des dieux le sourire des femmes,
de l'or qui joue, et roule, et coule — et me concède
Une âme...

ô Zeus!
Roi du multiple amour et des naïves ruses!
qui redoutes la solitude
et qui éludes
avec de primitifs et rapides baisers
la joie des dieux
au moins plus vraie!

Et vous, ma mère,
ô Danaë,
avec le désir légendaire
d'une eau
en pluie,
le long de votre corps parfait,
d'une eau
en pluie,
riche comme le vin, douce comme le lait,
d'un seul baiser heureux et fort,
d'une eau
en or!

Ce soir, merci. Je suis Persée
qui marche le long de la mer
vers une aventure
célèbre...
ô mes pas durs
sur une plage belle et vide,
ô mes pas lâches
vers une bien fameuse tâche,
là-bas!
Les dieux me guident.
Les dieux comme des maîtres doux
se penchent sur ma vie, et la changent. C'est tout.
Mais aussi mon cœur intrépide
leur est attentif à genoux...
Voici leurs dons:
le glaive impérieux et long
d'Hermès
est dans ma main comm un joue
risible,
et certes, je le sais, c'est une arme invincible
et certes...
— mais ainsi la force d'Hermès
bien que ridicule est terrible...

Voici le bouclier magique
d'Athéna.
J'y aperçois
le paysage :
ici de l'eau, ici des bois,
ici le ciel dans les nuages,
ici le sable de l'automne,
ici un homme...

Voici des sandales ailées:
Je vole.
O petite illusion folle
d'être un héros,
ô petite illusion gaie
de s'en aller
vers le danger
par l'artifice des paroles!
Et voici ce casque de plumes
candides,
ce casque qui rend invisible
et ses grandes ailes mobiles,
ô lune,
ô lune que j'appelle en riant et qui a
la couleur pâle
de mon casque,
ô lune de midi que je ne connais pas!

Ma vie
sans vaillance, mais si jolie
à raconter,
ma vie, il faut la vivre encore et la goûter!
Et c'est pourquoi
avec le glaive d'azur droit,
avec le bouclier magique
où je devrai
la deviner

sans regarder ses yeux terribles,
avec le pâle bouclier
ainsi qu'un miroir incliné
pour refléter sa grande mort,
avec les sandales ailées,
avec la ruse
du léger casque
et du sourire comme un masque,
— ô puériles ruses, ruses
encor, —
voici ce héros né de l'or
qui va, doucement, vers Méduse.

SCÈNE II

Une prairie où sont endormies les Gorgones.

PERSÉE :

Elles sont là ;
toutes les trois dans l'herbe haute
avec leurs ailes en feu doux,
toutes les trois dans l'herbe d'août...
L'heure est très chaude
et je suis las.
Il ne faut pas que je regarde devant moi,
mais déjà j'ai levé un peu vers la lumière
le bouclier
où je pourrai vous reconnaître,
ô sœur de l'aube et du danger,
Méduse !
Depuis hier au crépuscule
je suis parti,
voici une aurore. Voici
du bouclier,
petit à petit
née,
une image...

Toute la campagne m'y apparaît, renversée,
vague de couleur et de teintes,
les eaux éteintes,
le ciel brouillé...
Ah! c'est la plaine à l'horizon,
bien affaiblie,
et les Gorgones endormies
dans le gazon.
Leur corps sont nus. Je ne puis pas voir leur sourire,
leurs traits,
leur figure :
ce miroir n'est pas assez pur
et nul reflet n'y peut venir
de ces visages,
ah! mon miroir
divin et lâche
où le danger ne peut se voir...
Mais voici! le glaive
dans ma main
que je lève
vers la lumière du matin,
— en sûreté grâce à la rase
du casque blanc
qui rend invisible, qui rend
terrible ! —
grâce à ma rase maintenant
ce glaive blessera Méduse !

Est-ce possible?
Ne va-t-il pas s'évanouir,
ce beau mirage
dont je n'aperçois que l'image
dans un miroir qui peut mentir?
Est-ce possible?
Persée, ne vas-tu pas frapper ton propre cœur?
— Est-ce possible,

dis, à cette heure
où il serait si doux de rire ?

Non ! Et le ciel,
parmi l'éclat des armes belles
au choc sonnant,
m'a vu soudain jeter dans l'herbe
le rond bouclier de Minerve,
le triste glaive
de Mercure,
le casque sûr
et les deux sandales ailées;
pour me dresser
— avec un pauvre cri d'amour —
devant mes sœurs,
avec un cœur
ardent et lourd
de gaîté bonne,
devant votre rire, Gorgones,
tout seul, et nu, et désarmé,
Persée !

MÉDUSE :

Persée...

(Le héros la regarde. Silence.)

MÉDUSE :

Pourquoi avais-tu cru les dieux ?
Tu vois mes yeux
maintenant, n'est-ce pas ?
N'est-ce pas
qu'ils sont beaux

PERSÉE :

Ils sont bleus
comme ceux des petites filles.

MÉDUSE :

O mon héros...

PERSÉE :

O mon amie...
Et nous sommes tous deux à tel point ingénus
que, sans nous taire et sans sourire,
dans l'herbe vive,
nous voici nus...

MÉDUSE :

Et nous sommes tous deux à tel point adorables
que les dieux désireux de changer notre extase
en fable
font, dans le jour clair et menteur de plus en plus,
naître de notre amour le blanc vol ambigu
de Pégase...

ODILON JEAN PÉRIER.

A PROPOS DU ROMAN D'AVENTURES

NOTES SUR QUELQUES OUVRAGES DE R.-L. STEVENSON

—

Le roman d'aventures semble retrouver en France une vogue qu'il avait perdue depuis longtemps. Il faut d'ailleurs convenir que la défaveur qui s'attachait au genre était en grande partie justifiée. Les noms de Paul Féval, de Gustave Aimard, de Gabriel Ferry, de Ponson du Terrail et de leurs imitateurs ou successeurs, pour ne citer que des romanciers français, n'évoquent guère dans la mémoire que le souvenir d'aventures invraisemblables interminablement délayées, d'offenses au bon sens ou à la vérité historique et d'un style où l'incorrection le dispute à la platitude. Dumas et Maquet eux-mêmes, puisque de récentes révélations nous ont appris qu'on ne pouvait plus séparer leurs deux noms, ont à peu près tous les défauts inhérents à cette catégorie d'ouvrages, relevés pourtant par un certain talent de conteur et par de réelles qualités de belle humeur. Aussi la critique laissait-elle tomber dans un dédaigneux oubli les productions d'un genre classé comme inférieur. Et elle n'avait pas tort.

Mais les temps sont changés. M. Pierre Benoît en publiant coup sur coup trois romans, dont le succès a été retentissant, a entrepris et réussi la réhabilitation du roman d'aventures. Discuté, attaqué, calomnié, il s'est imposé à l'attention de tous. D'autres s'engagent dans la voie qu'il a tracée. Une maison d'éditions a commencé la publication d'une « collection littéraire de romans d'aventures », français et étrangers. Devant ce renouveau, il ne sera peut-être

pas sans intérêt de consacrer quelques pages à l'homme qu'on peut, croyons-nous, considérer comme le maître du genre, Robert-Louis Stevenson, qui à l'art du conteur a su joindre celui de l'écrivain, chez qui le flot de l'imagination la plus brillante a été discipliné par un goût sûr, endigué par un sens parfait de la mesure, qui, par l'heureux choix de ses sujets, par la vie dont il est parvenu à animer ses personnages, par son habileté à demeurer toujours dans le « ton » du récit, par sa puissance enfin d'évocation et de création, mérite de rester le modèle que le lecteur aura toujours plaisir à relire et l'auteur profit à étudier. L'air de son pays natal, ses antécédents, les circonstances mêmes de son existence agitée ont, certes, contribué soit à l'éclosion, soit au développement du talent de Stevenson. Mais en même temps, et malgré les obstacles causés par une santé précaire, nul n'a su mieux que lui suivre les règles qu'il s'était tracées, laisser aller et brider sa fantaisie tour à tour, obéir à la technique de son art. Dons naturels, atmosphère favorable, tel est bien l'indispensable, qui risque pourtant, comme tant d'exemples l'ont montré, de demeurer l'insuffisant, l'incomplet, si l'on s'en contente, si l'on ne s'applique pas à tailler le diamant brut. Stevenson l'avait bien compris : il a eu à sa disposition un fonds très riche : il en a tiré, grâce à un incessant effort, le meilleur parti. C'est sur ces deux points que la présente étude insistera.

« Tout jugement sur Burns serait erroné, qui passerait sous silence l'influence de son pays et de son père (1). » En prenant soin d'élargir un peu la formule et de remonter au delà de la première génération, on peut appliquer à Stevenson lui-même cette phrase qu'il a écrite dans une étude consacrée à son compatriote, le grand poète écossais.

Le sol natal d'abord. Sur un enfant rêveur et doué d'une

(1) *Quelques aspects de Robert Burns.*

vive sensibilité, cette terre sombre, battue du vent de mer, ces landes couvertes de bruyère que l'imagination populaire peuplait de fantômes, ces montagnes grises, dénudées, où rampe le brouillard, ces longs hivers pluvieux qui donnent plus de charme à un printemps tardif, la beauté calme de ces soirs d'été du nord, où il semble que le jour ne se décide pas à mourir, devaient laisser une impression profonde destinée à ne s'effacer jamais. Sous diverses influences, et à différentes époques de sa vie, il arrivera à Stevenson de médire de son pays. Au cours d'un séjour sur la côte, il se déclarera « tout à fait dégoûté de ce lugubre trou, gris et battu de la mer » (1), ou il insistera sur la laideur de l'endroit où il se trouve, «rives grises et nues, maisons grises et tristes, mer grise et triste, pas même la lueur des tuiles rouges, pas même la tache verte d'un seul arbre » (2). En plein mois de mai, il parlera avec un frisson « du vent d'hiver, du ciel gris, de la faible lumière du nord, des bandes de corbeaux qui passent continuellement entre le ciel d'hiver couleur de plomb et les collines qui ont l'aspect froid de l'hiver » (3), il plaindra « le pauvre printemps qui répand ses fleurs avec les mains toutes rouges et qui prépare les splendeurs de l'été tout en grelottant lui-même » (4). Souffrant, moralement isolé, il éprouvera à mainte reprise ces aspirations vers la chaleur et la lumière ressenties plus ou moins confusément par beaucoup d'hommes du Nord ; il les éprouvera, il est vrai, avec une violence et une netteté plus grandes, même douloureuses, à cause de sa santé fragile. Mais, malgré ces infidélités passagères, on pourrait presque dire ces accès de dépit amoureux, avec quelle passion, où il semble se mêler quelque regret de l'avoir méconnue, il revient à sa chère Écosse !

Deux mots seulement. Nous sommes ici (à Ben Wyvis)... Il y a tout près une vallée : hêtres, bruyère, torrent ; je me suis

(1) *Lettres* (éd. Sidney Colvin), I.
(2) *Lettres*, I.
(3) *Lettres*, I.
(4) *Lettres*, I.

étendu là et j'ai cru mourir; aucune contrée, aucun site ne m'ont jamais, fût-ce pour un instant, ravi à tel degré. Et dire que toute ma vie j'ai été Ecossais et que j'ai renié mon pays natal ! Ne parlez plus de vos jardins de roses. Donnez-moi, maintenant et pour toujours, la fraîche haleine de la cascade de Rogie, je ne m'en lasserai jamais (1).

Plus tard, lorsque la faiblesse de sa constitution le contraignait à hiverner à Davos, il écrivait encore à un de ses plus anciens amis : « Parlez-moi un peu d'Edimbourg, au nom du ciel. Ah ! que ne donnerais-je pour me glisser ce soir avec vous sous la grande porte résonnante du collège, pour nous en aller ensemble sous les lampes de la rue, chez ce cher Brash, aujourd'hui disparu... Oh! dix minutes seulement d'Edimbourg, six pence à nous deux, et la glorieuse route de Lothian et la chère allée mystérieuse de Leith ! » (2) En Amérique, c'est la ressemblance qu'il leur trouvait avec les Highlands qui lui fit aimer les Adirondacks. Plus il s'éloignait de l'Ecosse, plus elle lui apparaissait vivante et désirable. C'est à Samoa, en plein Pacifique, qu'ont été composés ses deux romans les plus « nationaux», *Catriona* et *Weir of Hermiston*. Tout en savourant en artiste et en poète le charme étrange de la mer du Sud, tout en jouissant pleinement des splendeurs de la nature tropicale, il n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir des nuages balayés sur un ciel gris, d'âpres montagnes, pour sentir même l'odeur de la fumée de tourbe rabattue par le vent.

Le premier amour, a-t-il écrit, le premier lever de soleil, la première île qu'on aperçoit dans la mer du Sud, sont des impressions à part, qui touchent une virginité des sens (3).

Soit ; mais avant le premier amour, il y a le souvenir de l'affection maternelle, et l'Ecosse, pour Stevenson, est toujours restée la mère. N'y a-t-il pas un accent de poignante nostalgie dans ces quelques lignes écrites de Samoa :

(1) *Lettres*, II.
(2) *Lettres*, II.
(3) *Dans les mers du Sud*, I.

Je ne me promènerai plus à Fisher's Tryst et à Glencorse ; je ne reverrai pas Auld Reckie (1). Plus jamais je ne poserai le pied sur la bruyère. Je suis ici jusqu'au jour de ma mort ; c'est ici que je serai enterré. C'est dit : le destin est scellé.... Vous rappelez-vous l'endroit où le chemin croise le ruisseau sous l'église de Glencorse ? Allez-y et dites une prière pour moi : *moriturus salutat.* Choisissez un jour de soleil ; j'aimerais à ce que ce fût un dimanche... Placez-vous sur la rive droite du ruisseau, juste à l'endroit où le chemin descend dans l'eau ; fermez les yeux, et, si je ne vous apparais pas, c'est qu'il n'y a rien à faire et ce sera bien singulier (2).

§

Sur cette terre d'Ecosse, pauvre, rude, stérile par nature et plus chère peut-être à ses enfants en raison même de sa pauvreté, de sa rudesse et de sa stérilité, vit un peuple qui, tout en étant aujourd'hui étroitement et loyalement uni à l'Angleterre conquérante, a conservé cependant des caractères particuliers qui lui ont assuré une originalité profonde. Du vieux fonds celtique l'Ecossais a gardé l'amour de l'aventure, l'ardeur généreuse et cette sociabilité, cette curiosité, cet intérêt pour les autres si opposés à l'indifférence et à l'égoïsme anglais. Plus rêveur que son voisin du Sud, il est aussi plus sensible et par là même tour à tour plus distant et plus communicatif. A l'ineffable empreinte laissée par le puritanisme il doit son amour de la métaphysique religieuse, son goût pour la controverse et pour le prosélytisme, aussi marqués chez un paysan ou chez un homme du peuple que dans les classes plus élevées. Dans peu de pays, d'ailleurs, il existe moins de barrières entre les catégories sociales. Et, à cet égard encore, la différence avec l'Angleterre est frappante.

Tous ces traits, nous les retrouvons chez Stevenson. Dès son enfance, il a ressenti avec une vivacité singulière tout

(1) *Auld Reekie*, nom familier donné à Edimbourg, à cause de la fumée (reek), qui s'élève au-dessus des quartiers de la vieille ville.
(2) *Lettres*, IV.

le pittoresque de la vie d'aventures, out ce qu'il y a de romanesque dans la tragique histoire de son pays.

Un petit Ecossais, écrit-il, entend raconter bien des histoires de naufrages, de bateaux perdus en mer, de brisants impitoyables et de grands phares : bien des histoires de montagnes semées de bruyères, de clans sauvages et de Covenanters traqués. Dans les chansons qu'on lui chante, il respire l'air des Cheviots lointains, il écoute le claquement du sabot des partisans. Il est fier de ses ancêtres au poing solide, au ceinturon de fer, qui se nourrissaient d'une poignée de gruau d'avoine ; il les voit, durs à eux-mêmes, vivant de rien dans leurs raids, passer dans un galop rapide (1).

Il a toujours aimé l'imprévu, la vie errante. Que ce soit dans les Cévennes, où il conduit par la bride son ânesse Modestine, dans un train d'émigrants du Far-West, dans un campement abandonné par des mineurs en Californie, à bord du *Casco*, de l'*Equator* ou du *Janet-Nicoll*, qui croisent parmi les atolls perdus de la mer du Sud, nous le retrouvons toujours semblable à lui-même, aspirant à pleins poumons la volupté d'une existence libre, dégagée des conventions et des préjugés mondains. Avec quel enthousiasme il raconte sa traversée de l'Atlantique à bord du cargo qu'il avait choisi de préférence aux paquebots luxueux et rapides !

J'ai été plus heureux à bord de ce bateau que je n'aurais pu l'imaginer. Temps affreux et beaucoup d'inconfort ; mais le seul fait qu'il fût un bateau vagabond (tramp ship) nous donnait bien des dédommagements, faculté de nous mêler à l'équipage et aux officiers, de nous tenir auprès du gouvernai , de discuter toutes sortes de choses, sensation d'être réellement un peu à la mer. Et en vérité, il n'y a rien au-dessus de cela... Mon cœur chantait littéralement; cette existence-là est vraiment la seule que j'aime... La vie de ces dernières années valait la peine d'être vécue, en partie parce que j'ai écrit quelques livres passables, ce qui est toujours agréable, mais surtout parce que j'ai eu la joie de ce voyage (2).

(1) *Etranger chez soi* (*The foreigner at home*).
(2) *Lettres*, III.

Dans ses croisières du Pacifique, tout l'enchante.

Je ne m'étais jamais douté que le monde fût amusant... Nos visites aux îles ont toujours tenu du rêve plus que de la réalité : les gens, la vie, les rôdeurs de grève, les vieilles histoires et les chansons que j'ai recueillies, tout cela si intéressant ; le climat, le paysage et les femmes (en quelques endroits du moins), tout cela si beau (1).

La passion de l'aventure, il l'avait dans le sang. Quand il s'examine, il en arrive à constater que l'aventurier chez lui l'emporte presque sur l'artiste ; s'il n'a été qu'un homme de lettres, c'est sa santé qui en est cause. Et ses regrets de ne pas mener une autre vie, faite de risques et de hasards, apparaissent parfois, malgré l'ironie dont il les enveloppe.

Pour confesser la vérité, j'aurais aimé à passer mon existence (ou tout au moins les loisirs que m'auraient laissés le métier de pirate en haute mer) en commandant une grande horde de cavalerie irrégulière, qui dévaste des vallées entières. Je puis aussi, en regardant en arrière, me voir moi-même dans quelques attitudes favorites : faisant signe à la chaloupe de mon vaisseau-pirate avec mon mouchoir de poche, du bout de la jetée, tandis qu'un ou deux de mes lurons tiennent la foule en respect ; ou encore me retournant sur ma selle pour regarder mes troupes (cinq mille hommes environ) qui me suivent à plein galop sur la route, après avoir incendié la vallée : cette dernière scène au clair de lune. Et point du tout. Je suis un pauvre scribe ; c'est à peine si j'ai transgressé un des commandements d'une façon qui en vaille la peine et je viens de dîner avec du veau froid (2).

Ce goût du risque, de l'aventure relève les natures même les plus grossières en leur donnant un certain tour d'esprit, une certaine façon d'envisager les choses qui les distingue du vulgaire. Il s'ennoblissait chez Stevenson d'un amour de la justice, d'un besoin de défendre les opprimés, de redresser les torts, qui ne restaient pas toujours dans le domaine platonique et qui n'y seraient sans doute jamais

(1) *Lettres*, III.
(2) *Lettres*, II.

restés si des influences modératrices n'avaient pas quelquefois estimé nécessaire d'intervenir. Il y avait du Don Quichotte chez lui. Dans plusieurs de ses lettres on retrouve des échos de l'indignation qu'il éprouvait devant l'abandon où fut laissé Gordon (lequel était, soit dit en passant, aussi de souche écossaise). On eut bien du mal à l'empêcher d'aller s'installer, sans souci des dangers très réels qu'il aurait courus et fait courir à ceux qui l'auraient accompagné, en Irlande, dans la ferme où, par crainte du terrorisme, la femme et les filles de Curtin, récemment assassiné, étaient victimes d'un odieux boycottage. Enfin, il n'hésita pas à frapper « aussi dur que possible » (1) dans la réponse publique adressée au Rev. Dr Hyde qui avait calomnié le caractère du P. Damien, mort victime de son dévouement à l'égard des lépreux de Hawaï.

On a souvent parlé, non sans une nuance d'effarouchement, du goût de Stevenson pour la fréquentation d'hommes et de femmes de toutes classes. C'est qu'il y avait en effet chez lui une horreur du « cant », un mépris pour les préjugés bourgeois, une indifférence pour la « respectability », bien propres à choquer l'Anglais moyen. Il s'appliquait à étudier la nature humaine sur le vif et il s'arrêtait de préférence sur les types les plus caractéristiques sans se préoccuper de leur catégorie sociale. Il aimait les expériences qui permettent de pénétrer la mentalité de ceux dont nous sommes trop enclins à considérer les impressions comme négligeables (2). Mais, pour que l'écrivain tire profit

(1) *Lettres*, III.

(2) Stevenson raconte quelque part (l'essai n'est peut-être pas très concluant, mais il est curieux à noter, parce qu'il témoigne de certaines de ses préoccupations et de son tour d'esprit) qu'il s'amusa un jour à se promener en gilet et en manches de chemise dans un faubourg de Londres. Il s'aperçut alors que les femmes d'une certaine condition ne semblaient plus avoir conscience de son existence. « Chaque femme qui passait me croisait comme si j'eusse été un chien. C'est là une de mes raisons pour supposer que les classes dites supérieures peuvent parfois produire une impression désagréable sur les classes dites inférieures ; et il me plairait que quelqu'un continuât mon expérience pour déterminer avec précision à quel degré de tenue un homme devient invisible à un œil féminin bien éduqué. » (*L'Émigrant amateur*.)

de semblables expériences, il ne suffit pas d'imiter Zola, qui se croyait capable de dépeindre l' « état d'âme » d'un mécanicien, parce qu'il avait fait le trajet de Paris à Rouen sur une locomotive. Pas de compréhension sans amour, du moins sans sympathie. Et Stevenson éprouvait une grande sympathie pour ses semblables, ce qui est très écossais et pas du tout anglais. Jamais le vers fameux de Térence ne s'est mieux appliqué qu'à lui. Aussi la plupart de ses personnages ont-ils ce don suprême, la vie.

Malgré des révoltes nombreuses, l'austère religion presbytérienne devait marquer profondément son génie. Il n'admit jamais, il est vrai, les étroites observances puritaines. Il lui arrivait d'entrer à l'église sans enthousiasme (« j'irai peut-être tout à l'heure à l'église sous l'impression que c'est une manière plutôt saine d'employer son après-midi ») (1) et d'en sortir peu édifié (« aujourd'hui, j'ai été à l'église, ce qui n'a pas amélioré mon humeur, il faut l'avouer ») (2). L'oppression du dimanche écossais ne cessa pas de lui peser. Mais ce n'étaient là que des impressions de surface. Le fonds de l'homme fut essentiellement religieux, et religieux avec gravité, avec scrupule, comme on l'est dans son pays. Dans sa correspondance, dans ses essais, la trace de ses préoccupations d'ordre moral apparaît à chaque instant. Certaines de ses lettres sont des sermons. Sur une table du café de la Source, en plein quartier latin, il adressait à son père une véritable digression sur le christianisme. Il a exprimé dans une formule énergique cette force intérieure qui le poussait :

Pour prêcher, je me lèverais d'entre les morts (3).

Cependant, tout en comprenant pleinement la gravité du problème de la destinée humaine, tout en admettant avec toutes ses conséquences la solution chrétienne, tout en obéissant à ce souffle dont chaque vrai protestant et sur-

(1) *Lettres*, I.
(2) *Lettres*, I.
(3) *Lettres*, III.

tout chaque vrai presbytérien peut se croire inspiré, ce qu'il y a de sombre toujours et quelquefois de geignard dans les manifestations et même dans l'esprit du puritanisme ne pouvait convenir à sa nature ouverte, ardente, imprégnée d'optimisme.

Etant donné que la vie est tragique jusqu'à la moelle, il semble que la vraie fonction de la religion soit de nous faire accepter cette tragédie, de nous y faire servir, comme des officiers dans une autre tragédie qu'on peut lui comparer, celle de la guerre. Service dans le monde, service actif, au sens militaire ; et l'homme religieux — je vous demande pardon, l'homme pieux — est celui qui éprouve une joie militaire à faire son devoir, et non celui qui pleure sur les blessés.

Et il ajoute :

Réellement, je suis bien le petit-fils du presbytère. C'est une sorte de sermon que je vous prêche (1).

§

Les différents traits du caractère écossais se retrouvent, plus ou moins développés, chez chacun d'eux, dans les ancêtres et les parents de R.-L. Stevenson. Son grand-père paternel Robert, son père Thomas et deux de ses oncles furent de remarquables ingénieurs qui consacrèrent toute leur activité, soit à construire de nouveaux phares au milieu des eaux dangereuses qui baignent l'Ecosse, soit à transformer le grossier système d'éclairage et l'outillage insuffisant de ceux qui existaient déjà. Pour les ingénieurs maritimes, c'était alors l'âge héroïque. Les travaux des Stevenson les obligeaient à des traversées pénibles, parfois périlleuses, à des séjours dans des îles ou sur des côtes habitées par des populations encore à demi-sauvages, à des luttes continuelles avec une mer hostile. Ils aimèrent avec passion cette existence rude, aventureuse et, tout en déployant de hautes qualités professionnelles, surent en goû-

(1) *Lettres* III.

ter pleinement le pittoresque et l'imprévu. Doué d'une vive imagination, Thomas Stevenson resta, jusqu'à la fin de sa vie, sensible au charme des histoires de pirates, de naufrages, de marins de l'ancien temps. Il s'enthousiasma pour l'*Ile au Trésor* quand la première idée du roman fut conçue, en discutant chaque détail, examinant la vraisemblance de tel ou tel incident avec une ardeur d'enfant. A ce sens du romanesque, à cette fraîcheur d'impressions, dont son fils devait hériter à un si haut degré, il faut ajouter quelques traits qui ne furent pas non plus étrangers à Robert-Louis : teinte de mélancolie celte, propension à se créer des cas de conscience, sentiments chevaleresques poussés quelquefois jusqu'au Don Quichottisme.

L'ascendance maternelle ne resta pas non plus sans influence sur la formation de R.-L. Stevenson. Son grand-père, qui exerça pendant de longues années les fonctions de ministre presbytérien dans une petite paroisse voisine d'Edimbourg, lui légua — c'est lui-même qui nous le dit — son goût pour faire des sermons en même temps que sa répulsion pour en entendre. Quant à sa mère, qui lui survécut, il suffit de mentionner son robuste optimisme et de rappeler qu'à l'âge de soixante ans elle n'hésita pas à l'accompagner dans sa croisière hasardeuse de la mer du Sud.

Ce que Stevenson a dû à l'atavisme, nul ne l'a mieux exprimé que lui-même, dans quelques lignes écrites de Samoa.

Les images et les pensées de mon enfance me poursuivent et je vois, comme dans une vision, l'enfance de mon père, celle de mon grand-père, et tout le fleuve des vies, entremêlées de rires et de larmes, qui coule là-bas, dans le nord, et qui, dans un brusque mouvement de dérivation, m'a jeté sur ces îles, au bout du monde. Et j'admire et je courbe la tête devant le roman de la destinée (1).

§

Les dons naturels, qui constituent chez l'écrivain et chez

(1) Préface de *Catriona*.

l'homme en général la matière première et d'origine mystérieuse, étaient donc baignés chez Stevenson, grâce à la triple influence du pays, de la race, de la famille, dans une atmosphère favorable à leur éclosion et à leur développement. Il reste maintenant à montrer, par l'étude rapide de ses procédés, tels qu'il les a appliqués dans quelques-uns de ses ouvrages, comment il réussit, par un travail assidu, par une discipline intellectuelle de tous les instants, par la sévérité du régime qu'il s'imposa, à faire rendre, si j'ose dire, le maximum à ses facultés. La « facilité » est l'écueil que doit redouter le romancier d'aventures, plus peut-être que tout autre écrivain, s'il a le souci de créer une œuvre durable, vivante, une œuvre d'art, c'est-à-dire d'ajouter à l'attrait d'un récit amusant l'intérêt qui naît de la peinture des caractères et s'il tient à vêtir les filles de son imagination de la robe de style sans laquelle elles auront toujours quelque chose de négligé, d'inconsistant, et ne tarderont pas à s'effacer du souvenir. L'examen de son œuvre prouve que Stevenson en était intimement persuadé.

II

A l'époque où commença la carrière littéraire de Stevenson, le roman d'aventures était assez peu considéré en Angleterre.

Les Anglais d'aujourd'hui sont enclins, je ne sais pas pourquoi, à regarder comme assez méprisable l'incident et à réserver leur admiration aux cliquetis des cuillers à thé et aux incidents de vie cléricale. L'art paraît consister à écrire un roman sans action, ou du moins avec une action très ennuyeuse (1).

Stevenson, qui s'était signalé à l'attention des lettrés par des essais critiques pénétrants et par quelques nouvelles où apparaissaient déjà les qualités du conteur, était cependant à peu près inconnu du grand public. Il se sentait de taille à relever un genre décrié, à démontrer qu'un roman d'a-

(1) *Causerie sur le roman.*

ventures n'était pas fatalement une œuvre dénuée de valeur psychologique et littéraire, à prouver le mouvement en marchant. Son coup d'essai fut un coup de maître. Il publia l'*Ile au Trésor*. Dans les dix années qui suivirent, et sans parler de la *Flèche Noire*, qui ne peut pas être mise au rang de ses autres productions, ni de *Saint-Ives*, dont l'auteur se lassa, sentant que la veine lui faisait défaut, ni du *Naufrageur*, écrit en collaboration, ni enfin des romans du Pacifique (*le Reflux*, *les Veillées de l'Ile*) (1) parurent *Kidnapped* (Enlevé), le *Master de Ballantrae* et *Catriona*, dont chacun marque un progrès sur le précédent. Enfin, ce qui nous est parvenu de *Weir of Hermiston*, brutalement interrompu par la mort, est un pur chef-d'œuvre.

Tout d'abord, ces romans possèdent au plus haut degré le mérite premier du genre : ils sont amusants. On sait le succès prodigieux de l'*Ile au Trésor*. Enfants et grandes personnes ont suivi avec le même intérêt passionné les démêlés de Jim Harokins avec les « gentlemen de fortune », dans l'auberge de l'*Admiral Benbow*, à bord de l'*Hispaniola* et dans l'île elle-même. On *sent* la présence des flibustiers qui rôdent, par une nuit d'hiver, autour de l'*Admiral Benbow*; on attend avec anxiété le retour du terrible aveugle, tapant de son bâton la route gelée. Il y a là quelques pages où le délicieux frisson de la peur passe dans les veines du lecteur.

Moins connus en France, les autres romans de Stevenson sont au moins aussi attachants que le premier. Dans *Kidnapped*, la scène de l'enlèvement, le combat à bord du brick *Covenant*, le naufrage sont contés avec la vivacité la plus attrayante, le naturel le plus parfait. Et, quand on a entamé l'histoire des aventures de David Balfour et d'Alan Breck à travers la montagne et la lande, on ne peut pas refermer le livre avant de les savoir en sûreté. Dans la sombre atmosphère qui flotte autour du château de Durrisdeer, le récit du développement de la haine entre les deux

(1) Il est bien entendu qu'on ne parle ici que des *romans* de Stevenson.

frères (*Master de Ballantrae*), qui a son point culminant dans la scène du duel, la nuit, à la lueur des flambeaux, est mené avec un art consommé. Là encore, l'intérêt n'est jamais en suspens. L'action, qui se déroule sur les théâtres les plus variés, ne languit pas un instant, et si le dénouement, assez singulièrement amené, pèche peut-être quelque peu contre la vraisemblance, les scènes finales, dans les solitudes glacées des forêts d'Amérique, n'en sont pas moins fort dramatiques. *Catriona*, qui est la suite de *Kidnapped*, a le mérite, bien rare parmi les suites, de ne pas être un reflet pâli de son frère aîné. La même verve y coule à pleins bords, mais le talent de l'auteur, encore mûri, s'y donne plus amplement carrière. L'amour et le sentiment du devoir rejettent David Balfour au milieu des dangers dont il s'était heureusement tiré à la fin de *Kidnapped* et on ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle Stevenson, par l'intervention de personnages nouveaux, sait faire rebondir l'action et renaître l'intérêt d'un sujet qui paraissait épuisé. En ce qui concerne *Weir of Hermiston*, nous n'en possédons que la première partie. Mais la lecture de ce début nourri, vigoureux, rapide, profondément dramatique, nous fait amèrement regretter d'avoir été privés de la suite et en particulier de la scène de la prison prise d'assaut, qu'il aurait été bien intéressant de comparer à une peinture analogue dans un des meilleurs romans de W. Scott, *Heart of Midlothian*.

§

Mais à un écrivain aussi épris de son art que l'était Stevenson il ne pouvait suffire de distraire le lecteur par une intrigue vivement contée. Le romancier d'aventures, qui ne cherche qu'à amuser, qui ne craint pas de choquer les règles du goût, qui, soit impuissance, soit paresse, ne se soucie pas de la valeur littéraire de son œuvre, peut réussir auprès d'un certain public. Mais les lettrés et la postérité lui refuseront toujours leur suffrage. Ils l'accorderont au

contraire à Stevenson qui, après avoir séduit l'imagination, satisfait l'esprit et la raison. L'auteur de l'*Ile au Trésor* savait que les ouvrages de fiction doivent « se conformer à peu près à la comédie humaine » (1). Et les siens ne manquèrent jamais à la règle qu'il exprimait ainsi.

Pourquoi l'*Ile au Trésor*, venue après les romans de Maryatt, de Ballantyne, de Kingston et procédant en somme de la même veine, donne-t-elle immédiatement l'impression d'une œuvre d'un autre ordre, de beaucoup supérieure à ces productions qui ont pourtant un certain mérite? En négligeant la question de forme, sur laquelle nous reviendrons, c'est que l'agencement du récit est parfait, que chaque détail est étudié avec soin, que la vraisemblance est toujours respectée, que la fantaisie ne va nulle part jusqu'à l'extravagance, en un mot que la raison ne perd jamais son empire. Sur tous ces points, Stevenson était extrêmement rigoureux pour lui-même. Il professait qu'un auteur doit connaître « comme sa main (2) » le théâtre, réel ou imaginaire, où se déroule son action. Avant d'écrire l'*Ile au Trésor*, il commença par en dresser la carte. La carte et le calendrier éviteraient des « gaffes » (*croppers*) au romancier d'aventures.

Avec la carte sous les yeux, il ne permettra pas au soleil de se coucher à l'est, comme dans l'*Antiquaire*. Avec le calendrier à sa portée, il ne laissera pas deux cavaliers, qui voyagent pour une affaire très urgente, mettre six jours — du lundi matin à trois heures jusqu'au samedi tard dans la nuit — pour faire un trajet d'environ 90 à 100 milles et, avant que la semaine soit écoulée, et toujours sur les mêmes coursiers, couvrir 50 milles dans une seule journée, ce qu'on peut lire tout au long dans le roman, d'ailleurs inimitable, de *Rob Roy* (3).

Mais ce qui distingue par-dessus tout l'*Ile au Trésor* d'autres ouvrages plus ou moins similaires, c'est le relief

(1) *Les livres qui m'ont influencé.*
(2) *Mon premier livre.*
(3) *Mon premier livre.*

avec lequel, au milieu d'autres personnages peut-être un peu effacés, se détache l'étonnante figure de John Silver, façonnée par l'auteur avec un soin qui est presque de l'amour. Pour créer John Silver, Stevenson — c'est lui qui le raconte — avait pris pour modèle son ami, l'auteur dramatique W.-E. Henley, mais un Henley privé de toutes les qualités morales, et chez qui n'auraient subsisté que la force, la bravoure et la promptitude d'esprit, transplantées dans la peau d'un marin féroce.

Le procédé vaut ce qu'il vaut : dans le cas particulier, il a donné le plus heureux résultat. Tour à tour cruel et jovial, brutal et presque caressant, chef énergique et diplomate consommé selon l'occasion, toujours maître de soi, inébranlable devant la mauvaise fortune, esprit plein de ressources, âme indomptable dans un corps de fer, le terrible chef des flibustiers, sautant sur sa béquille, est un type inoubliable. Si, comme je le crois, l'*Ile au Trésor* n'est pas le chef-d'œuvre de Stevenson, tout en restant, selon le désir de l'auteur, « le meilleur livre de piraterie qui existe (1) », du moins John Silver apparaîtra-t-il comme une de ses créations les plus vivantes et les plus originales.

§

Passons aux sujets écossais. Ils sont choisis avec un rare bonheur. « W. Scott, remarque Sainte-Beuve dans son célèbre article sur *Salammbô*, vivait dans son Ecosse, à peu de générations de distance des événements et des personnages qu'il nous a retracés avec tant de vie et de vraisemblance. La tradition ou la légende l'environnait : il en était imbu, comme du brouillard matinal de ses lacs et de ses collines (2). »

La même observation, avec plus de justesse encore, peut s'appliquer à Stevenson. Dans l'histoire d'Ecosse, c'est au dix-huitième siècle qu'il s'attache et, dans le dix-huitième

(1) *Lettres*, II.
(2) Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, IV.

siècle, à la période qui suivit la dernière tentative de Charles-Edouard en 1745. Et aucune époque ne fournissait un champ meilleur : mœurs pittoresques et sauvages, événements tragiques, types originaux ; c'est la fin de la vieille Ecosse, divisée entre partisans de la maison de Hanovre et Jacobites, c'est la ruine des Highlanders qui se déchirent entre eux. Stevenson connaît à merveille le cadre où se déroule l'action de ses romans, et ses personnages, en même temps, sont assez près de lui pour qu'il puisse entrer dans leur peau. Il est toujours dans le ton, et c'est là un point essentiel. Il ne faut pas être trop loin des événements qu'on raconte. C'est une des raisons pour lesquelles le roman historique est si rarement réussi. Dans des genres tout à fait différents, et pour ne parler que d'ouvrages dont le mérite littéraire est incontestable, quelle impression nous laissent *Salammbô* ou *Quo Vadis?* Celle de tentatives hardies et manquées. Beaucoup de talent, descriptions souvent magnifiques, « essais de reconstitution » plus ou moins intéressants, tout cela ne suffit pas. Le but n'est pas atteint, parce qu'il ne pouvait pas l'être. Mâtho ou Pétrone sont les créations somptueuses, mais fantaisistes de riches imaginations; il leur manque la vie; ils ne sont pas vrais. Si nous nous en tenons à W. Scott, *Old Mortality*, *Heart of Midlothian*, *Waverley*, *Redgauntlet*, romans où l'action se déroule dans une atmosphère que l'auteur avait respirée lui-même, sont bien supérieurs à *Ivanhoe* ou à *Quentin Durward*. Et Stevenson lui-même n'échappa pas à la règle. Il a toujours fait peu de cas de *la Flèche noire*, son roman de l'époque de la guerre des Roses, et de fait, entre les personnages de *la Flèche Noire* d'une part, et d'autre part, ceux de *Kidnapped*, du *Master de Ballantrae* et de *Catriona*, il y a l'abîme qui sépare des ombres vagues d'êtres réels et vivants,

Alan Breck (*Kidnapped*, *Catriona*) est une admirable création. Type achevé du Highlander de la dernière époque, à la ruse naturelle du sauvage, qui lui permet de se

tirer des plus mauvais pas et de dépister les soldats qui le poursuivent, il ajoute la pénétration due à l'expérience et une profonde connaissance de la mentalité de ses compatriotes. C'est un vrai Celte : brave, le cœur sur la main, susceptible et vaniteux comme un enfant. Il faut voir son indignation quand on lui suggère d'enterrer « les beaux habits », grâce auxquels il risque d'être reconnu. Et, quelques jours plus tard, quand un ami lui apporte, dans la retraite où il se cache, sur une affiche qui donne son signalement « chapeau à plumes, uniforme français bleu à boutons d'argent et dentelles très passées, gilet rouge et culottes de poil noir (1) », il se rengorge, tout heureux de la fidélité du portrait ; seulement, quand il arrive au mot « passées », sa contenance change et il baisse des yeux mortifiés sur ses dentelles. De pareils détails marquent un caractère ; ils sont semés dans le cours du récit avec un art consommé. Stevenson peint rarement le portrait en pied, solennel et souvent un peu théâtral. Il fait d'abord passer une silhouette devant nos yeux, puis, avec une variété de moyens surprenante, il appuie sur tel trait, laisse deviner tel autre, use du dialogue plutôt que de la description, si bien que le personnage nous apparaît plein de vie sans qu'il y ait eu présentation formelle.

Pour David Balfour (c'est le héros commun de *Kidnapped* et de *Catriona*, qui parle à la première personne et fait le récit), il forme avec Alan le plus parfait contraste. Sensible, inexpérimenté, souvent maladroit, raisonneur, scrupuleux jusqu'à l'excès, embarrassé par des cas de conscience, on sent néanmoins qu'il deviendra, quand il aura acquis de l'âge et de l'expérience, le Lowlander instruit, maître de soi, réfléchi, obstiné, qui, de plus en plus, prendra le dessus sur le Highlander plus fruste, plus impulsif, plus ouvert, plus sympathique au premier abord, mais auquel manquent les qualités de fond sans lesquelles un peuple gardera difficilement son indépendance.

(1) *Kidnapped*, XXI.

« Je suis moi-même un grand admirateur des deux principaux caractères, Alan et David » (1), disait Stevenson. Mais il avait une préférence marquée pour le second, plus complexe, plus profondément creusé et où il avait peut-être mis plus de lui-même :

Je refuse de le discuter : il *est* (2).

Et il ajoutait, avec la belle franchise de l'artiste justement satisfait de son œuvre :

Depuis Scott, personne n'a dessiné de tels caractères écossais (ceux de *Catriona*) ; et Scott lui-même n'en a jamais dessiné un si complet que David, avec son mélange de finesse et de simplicité, de gaucherie et de charme (3).

Ce n'est pas nous qui contredirons à ce jugement.

Les personnages secondaires sont aussi vrais que les deux protagonistes : le tremblant et infortuné James Stewart, James More, le fils dégénéré de Rob Roy, le sinistre Simon Fraser, Black Andie, ce sombre gardien du rocher de Bass, types évocateurs de cette Ecosse encore à demi-barbare, dont la civilisation corrompt plutôt qu'elle n'adoucit les mœurs, le Lord Avocat Prestongrange, tour à tour hautain et insinuant, portrait trop véridique du haut magistrat de belle apparence qui enveloppe de sophismes son manque de caractère et sa servilité devant le pouvoir. En quelques lignes d'un dialogue rapide, Stevenson nous dépeint les passions de ces temps troublés, où les sentiments de clan l'emportaient sur toute considération de justice. Alan et David, qui ont été témoins du meurtre de Colin Campbell de Glenure, le « Renard Rouge », sont pourchassés comme auteurs ou complices du crime dont ni l'un ni l'autre ne sont coupables. Alan, qui sait à quoi s'en tenir sur le sort qui l'attend, s'il est pris, ne cherche qu'à mettre le plus d'espace possible entre les poursuivants et lui. David,

(1) *Lettres*, II.
(2) *Lettres*, IV.
(3) *Lettres*, IV.

plus naïf et fort de son innocence, serait assez disposé à se livrer.

Oh ! dis-je, désireux de lui donner une petite leçon (c'est David qui parle), je ne crains pas la justice de mon pays.

— Comme si c'était votre pays ! dit-il. Ou comme si vous aviez chance d'être jugé ici sur le territoire des Stewart !

— La justice est la même dans toute l'Ecosse, dis-je.

— Mon cher, il y a des moments où vous m'étonnez, dit Alan. C'est un Campbell qui a été tué. Bon : le procès aura lieu à Inverara, en plein territoire des Campbell ; avec quinze Campbell au banc des jurés et le plus gros de tous les Campbell — qui est le Duc — qui se pavanera au siège du juge. Justice, David ? La même justice, en tous points, que Glenure a trouvée tout à l'heure sur le bord de la route.

Je fus un peu effrayé, je l'avoue, et je l'aurais été davantage si j'avais su à quel degré les prédictions d'Alan étaient exactes; il n'exagérait en effet que sur un seul point ; il ne devait y avoir que onze Campbell dans le jury ; et d'ailleurs les quatre autres étant également sous la dépendance du Duc, la différence n'était pas grande. Cependant, je m'écriai qu'il était injuste envers le duc d'Argyle, lequel — bien qu'il fût un Whig — était pourtant un seigneur plein de sagesse et d'honneur.

— Allons, dit Alan, c'est un Whig, évidemment ; mais je ne nie pas qu'il ne soit un bon chef pour son clan. Et que penserait le clan si, un Campbell ayant été tué, personne n'était pendu alors que c'est leur propre chef qui est Juge Suprême ? Mais j'ai souvent observé, ajouta-t-il, que vous autres, dans le Pays-Bas, vous n'avez pas un sentiment très net du bien et du mal.

Là-dessus, j'éclatai de rire et, à ma grande surprise, Alan m'imita et se mit à rire aussi gaiement que moi.

— Non, non, dit-il, nous sommes dans les Highlands, David; et, quand je vous dis de filer, croyez-moi et faites-le. Bien sûr, ce n'est pas drôle de se tapir dans la bruyère avec le ventre vide, mais c'est encore moins drôle d'être enchaîné dans la prison des habits rouges (1).

Ce petit cours de politique écossaise n'est-il pas plus instructif que de longues digressions ?

(1) *Kidnapped*, VIII.

L'origine du *Master* (1) *de Ballantrae*, écrit pendant un séjour aux Etats Unis, fut, paraît-il, le souvenir d'une histoire de fakir enterré et ressuscité, qu'un de ses oncles avait autrefois racontée à Stevenson. Mais le roman avait été « conçu dans les landes entre Pitlochry et Strathardle, au milieu de la pluie des Highlands, dans l'odeur mêlée de la bruyère et des plantes de tourbières, par un cerveau plein de la correspondance d'Athol (2) » et il est tout imprégné de ce parfum sauvage. La triste vie du château de Durrisdeer, la partialité du vieux lord pour son fils aîné, les révoltes intimes du cadet qui se sent secrètement méprisé par son père et par sa femme nous sont dépeintes avec une vérité frappante par une sorte de « vieille fille manquée (3) », Mackellar, type d'intendant dévoué, poltron et sermonneur. Par moments, cependant, pour que le ton du récit soit plus varié, celui-ci cède la parole à un certain colonel Burke, hâbleur, avide, vaniteux, sans scrupules, portrait peu flatteur et probablement très véridique des Irlandais qui embrassèrent la cause de Charles-Edouard. Mais la figure centrale du livre est celle du *Master* lui-même, le mauvais génie de la famille de Durrisdeer. Par le développement de ses facultés intellectuelles, par sa dégradation morale, ce Master rappelle John Silver de *l'Ile au Trésor*. Pourtant, le grand seigneur est peut-être pire que le flibustier. Son orgueil a quelque chose de démoniaque ; il aime le mal pour le mal. Et il possède une séduction malfaisante, irrésistible, à laquelle un seul être reste insensible, son propre frère. De la haine atroce, qui a longtemps couvé et qui éclate enfin entre les deux frères, Stevenson a su tirer les effets les plus dramatiques. Et le Master, par son « indomptable volonté, sa passion de vengeance, sa haine immortelle et son courage incapable de se soumettre et de plier (4) », fait penser par instant au Satan de Milton.

(1) *Master* est le titre porté par le fils aîné d'un baron ou vicomte écossais.
(2) *La genèse du Master de Ballantrae.*
(3) *Le Master de Ballantrae*, III.
(4) Milton, *Paradis Perdu*, I.

Non terminé, *Weir of Hermiston* est le plus purement écossais des romans de l'auteur. Mais les sentiments, les passions étudiées sont de tous les temps et de tous les pays. Le désaccord entre le père et le fils, né d'une profonde antipathie de nature et qui devait se résoudre en un drame poignant, constitue un excellent sujet d'où l'imagination et l'art de Stevenson auraient tiré le parti le plus émouvant. Ce qui nous est parvenu de *Weir of Hermiston* est plus qu'une ébauche ; c'est un fragment achevé, qui a tout le fini de la perfection. L'original de Lord Hermiston est, paraît-il, lord Braxfield, le « Juge Pendeur », qui siégeait à Edimbourg à la fin du XVIIIe siècle. Stevenson en a tracé un portrait inoubliable. Grand travailleur et grand buveur, capable d'étudier ses dossiers pendant une nuit entière, mais aussi de « rester à boire jusqu'à l'aurore et de se lever de table pour passer directement à son siège de juge avec la main ferme et le cerveau lucide (1) », grossier dans ses manières, étranger à toute notion de sensibilité, railleur féroce, brutal et agressif à l'égard des accusés, transformant un interrogatoire en réquisitoire passionné, Hermiston blesse cruellement dans ses fibres les plus intimes la nature délicate, pitoyable et sentimentale de son fils Archie. Ce dernier, obéissant à la révolte de sa conscience ou plutôt de son tempérament, a publiquement manifesté l'indignation que lui cause l'iniquité d'un jugement rendu par son père. C'est le prétexte d'une scène magistrale où le juge accable Archie de sarcasmes sanglants, lui fait toucher du doigt sa faiblesse, son inconséquence, et l'exile de sa présence, non sans s'être révélé à son fils sous un aspect de grandeur sauvage qui lui avait échappé jusqu'alors. La suite est digne de ce début, la suite, c'est-à-dire la vie solitaire du jeune Hermiston, l'hiver, dans la campagne écossaise, le portrait de Kirstie Eliot, de ses frères, de sa nièce, et l'amour naissant d'Archie pour celle-ci. Dans ces pages, plus que partout ailleurs, le romancier d'aventures s'est

(1) *Weir of Hermiston*, II.

montré profond psychologue. Mais la mort, et une mort foudroyante, lui brisa la plume dans la main.

§

On a observé que les femmes ne tiennent pas une grande place dans l'œuvre de Stevenson. Il semble qu'une de ses lettres nous en donne très nettement la raison.

Je continue à penser que *la Grève de Falesa* (c'est un de ses contes du Pacifique) est réussie ; mais il paraît que c'est immoral ; on murmure, et il est possible que, financièrement l'échec soit sérieux...

Ce monde anglo-saxon est abominable (*a poison bad world*) pour un romancier ; je me tire généralement d'affaire en supprimant complétement les femmes (1).

Ces lignes sont concluantes : il n'y a pas, de la part de Stevenson, impuissance à dessiner des figures féminines, mais, ligoté par les entraves où le retenait la crainte de choquer le public anglais qui, comme on le sait, est facile à effaroucher, il a préféré généralement s'abstenir. Et pourtant les quelques ébauches qu'il a esquissées ne peuvent que faire regretter qu'il n'ait pas cru devoir passer outre à ces scrupules. Catriona est une création délicieuse : son innocence, sa fierté sauvage, sa jalousie inconsciente sont indiquées avec une rare délicatesse de touche. Mais Catriona est une jeune fille, presque une enfant, dont la psychologie n'est pas très compliquée. Avec Kirstie Eliot (*Weir of Hermiston*), le problème était autrement difficile. Il s'agissait de dépeindre les sentiments que fait naître chez une femme d'âge mûr, encore jeune de cœur et de tempérament, bâtie pour le mariage et la maternité, mais restée vieille fille par suite des circonstances, la présence du fils de son maître dont elle est appelée à partager l'existence de tous les jours. Il y a bien des choses dans ce que ressent Kirstie, dans cet éveil tardif d'aspirations longtemps refoulées : l'amour maternel pour un enfant de vingt ans,

(1) *Lettres*, IV.

l'amour tout court, mais qui s'ignore, pour un jeune homme séduisant, le culte pour celui qu'elle considère comme le jeune seigneur, enfin le besoin de se dévouer, l'esprit de sacrifice qui sont au fond du cœur de toutes les femmes. Tous ces sentiments éclatent et trouvent une magnifique expression dans la nuit tragique où elle s'aperçoit qu'Archie est amoureux de sa nièce. L'écrivain qui a imaginé le type de Kirstie Eliot aurait pu, s'il l'avait jugé bon, tracer des portraits de femmes qui auraient valu ses portraits d'hommes.

§

Conteur de premier ordre, peintre puissant, Stevenson se montre, dans plusieurs de ses œuvres, constructeur moins parfait. S'il pèche quelquefois, c'est par la composition. Il est certain que *Kidnapped* manque d'unité et l'auteur le reconnaissait tout le premier.

Je l'ai commencé partie pour me distraire, partie pour faire bouillir la marmite ; tout à coup cela s'est animé ; David et Alan ont apparu sur la toile et je me suis trouvé dans un autre monde. Mais il y avait ce diable de commencement et il fallait bien ajouter une diable de fin ; et on entendait très nettement notre vieil ami Bykes le boucher qui tapait à la porte de derrière. C'est ainsi que *Kidnapped* est venu au monde, vivant pour une part — du moins je le crois — galvanisé seulement pour une autre ; ce n'est pas une œuvre achevée, mais seulement un essai (1).

Jugement trop sévère, à demi justifié pourtant. Même impression pour le *Master de Ballantrae* où, malgré l'art de Stevenson, on distingue les coutures qui relient entre elles les différentes parties de l'ouvrage. Enfin, dans *Catriona*, « il n'est pas douteux qu'il n'y ait une cassure au milieu ; en fait, le récit est en deux divisions (2) ». Tout cela est vrai ; mais, sans même faire état des difficultés pécuniaires auxquelles il fait allusion, quand on se rappelle la frêle santé de Stevenson, les crises fréquentes qui l'obligeaient à abandonner son travail, ses déplacements conti-

(1) *Lettres*, II.
(2) *Lettres*, IV.

nuels, les installations précaires auxquelles il fut souvent réduit, on s'explique que des romans commencés, brusquement interrompus, puis repris, écrits pendant les périodes de trêve plus ou moins longues laissées par la maladie, présentent parfois une certaine apparence de décousu. Il faut d'ailleurs, pour s'arrêter à cette impression, résister volontairement au charme toujours entraînant du récit et du style... ce qui n'est pas facile.

§

Car l'écrivain, chez Stevenson, est en tous points admirable. S'il n'a pas la puissance, la facilité de travail, l'aptitude à peindre à fresque d'un W. Scott (le seul romancier, disait-il, qui, avec Balzac et Thackeray, ait eu le « coup de brosse (1) », combien il le surpasse par le goût, la sobriété, la propriété et l'heureux choix de l'expression, les qualités d'un style nerveux, concis, ramassé ! Il admirait cette facilité de W. Scott et il avait des moments de découragement en remettant une fois de plus son ouvrage sur le métier.

Ce qui me rend malade, c'est de penser que Scott a composé *Guy Mannering* en trois semaines. Quel travail abattu, grand Dieu, quels muscles, quels nerfs ! Et moi qui suis là, avec la tête qui tourne pour avoir seulement recommencé sept pages pas très difficiles et pas fameuses une fois finies (2) !

Il parle ailleurs du « mal incroyable » (3) qu'il s'est donné pour récrire le premier chapitre de *Weir of Hermiston*. C'est que peu d'écrivains ont été, au même degré que Stevenson, difficiles pour eux-mêmes. Dès le début de sa carrière littéraire, il s'était juré de travailler avec acharnement.

Je pioche mes histoires comme un enragé, disait-il, et je n'arrive à rien... Peu importe — dans dix ans, si je vis, et avec l'aide de Dieu, j'aurai appris. Je sais que, d'ici là, il faut travailler — selon

(1) *Lettres*, IV.
(2) *Lettres*, IV.
(3) *Lettres*, IV.

le mot de Balzac — *comme le mineur enfoui sous un éboulement* (1).

Et, huit ans plus tard, il estimait que, quels que fussent les progrès réalisés, le but n'était pas atteint et ne le serait jamais.

L'art est toujours bien loin, au sommet de la montagne (2).

Cette conscience artistique, cet amour du métier, cette continuité dans l'effort assurent à Stevenson une place à part parmi les écrivains anglais, chez qui le souci de la forme n'est pas, d'ordinaire, la préoccupation dominante. A l'encontre de tant de romanciers d'aventures, il attachait une importance capitale à ce que la forme fût aussi parfaite que possible, à ce que le style, qui est « le fondement de l'art de la littérature » (3), fût à la fois « sensé et logique, élégant et nourri » (4). La clarté, qui est la fille de la logique, doit être conservée à tout prix. « Quelles que soient les obscurités, la complexité de l'intrigue, la netteté de la fabrication ne doit pas en souffrir, sinon l'artiste se montre inégal à son dessein (5) ». En outre, il est indispensable de savoir choisir, de rejeter l'inutile, le superflu, si brillant qu'il paraisse, pour ne garder que l'essentiel.

« Il n'y a qu'un art, celui de supprimer (6). » D'où la concision qui est, pour Stevenson, une des qualités capitales du style. Clarté, concision, rapidité dans le récit qui va droit à son dénouement comme la flèche à son but, toutes ces qualités ne sont-elles pas réunies dans la scène du duel entre les deux frères (*Master de Ballantrae*) ? Exaspéré par les sarcasmes et par l'attitude insultante de son aîné, le frère cadet finit par perdre patience.

M. Henry posa les cartes. Il se leva tout doucement, en conservant l'attitude d'un homme plongé dans ses pensées.

(1) En français dans le texte original. *Lettres*, I.
(2) *Lettres*, II.
(3) *De quelques éléments techniques du style.*
(4) *De quelques éléments techniques du style.*
(5) *De quelques éléments techniques du style*
(6) *Lettres*, II.

— Lâche ! dit-il tranquillement, comme s'il se parlait à lui-même. Puis, sans hâte, ni violence particulières, il frappa le Master au visage.

Le Master bondit, comme transfiguré. Je ne l'avais jamais vu si beau. — Un soufflet ! cria-t-il. Je n'accepterais pas un soufflet de Dieu tout-puissant !

— Baissez la voix, dit M. Henry. Vous désirez peut-être que mon père intervienne encore en votre faveur ?

— Messieurs, messieurs ! m'écriai-je en cherchant à les séparer.

Le Master, me prenant par l'épaule,me tint à bout de bras et continuant à s'adresser à son frère : — Vous savez ce qui va résulter de ceci ? dit-il.

— De ma vie, je n'ai agi plus délibérément, dit M. Henry.

— Du sang, il me faut du sang ! dit le Master.

— Dieu veuille que ce soit le vôtre, dit M. Henry, et allant au mur, il en détacha, parmi d'autres, une paire d'épées nues qui y étaient accrochées. Il les présenta au Master par les pointes. — Mackellar sera témoin que les choses se passent régulièrement, ajouta-t-il. J'estime que la précaution est nécessaire.

— Inutile de m'insulter davantage, dit le Master, prenant une des épées au hasard. Toute ma vie, je n'ai cessé de vous haïr,

— Mon père vient seulement d'aller se coucher, dit M. Henry. Il faut chercher un endroit dehors.

— Il y en a un excellent dans le bosquet, dit le Master.

— Messieurs, dis-je, n'avez-vous pas honte ? Fils de la même mère, voulez-vous vous ôter la vie qu'elle vous a donnée ?

— Oui, parfaitement, Mackellar, dit M. Henry, avec le même calme dont il ne s'était pas départi.

Ce qui suivit est une tache dans ma vie. Quand j'eus parlé, le Master tourna sa lame vers ma poitrine ; je vis l'acier briller ; et je levai les bras et je tombai à genoux devant lui sur le plancher. — Non, non, criai-je comme un enfant.

— Nous n'aurons plus de difficultés avec lui, dit le Master. C'est bien commode d'avoir un poltron chez soi.

— Il nous faut de la lumière, dit M. Henry, comme s'il n'y avait eu aucune interruption.

— Ce trembleur apportera une paire de flambeaux, dit le Master.

Soit dit à ma honte, j'étais encore si aveuglé par l'éclat du fer que je m'offris à porter une lanterne.

— Pas besoin de la lanterne, dit le Master en m'imitant. Il n'y a pas un souffle d'air. Venez, levez-vous, prenez une paire de flambeaux et marchez devant. Je vous suis avec ceci, et, en parlant, il fit briller la lame.

Je pris les flambeaux et marchai devant eux; je donnerais ma main pour reprendre ces pas-là, mais un poltron est toujours esclave; et, comme j'avançais, mes dents s'entrechoquaient. C'était bien comme il l'avait dit. Pas un souffle d'air; l'atmosphère semblait prise par la gelée; et, tandis que nous marchions à la lueur des bougies, l'obscurité faisait toit sur nos têtes. Pas un mot ne fut échangé; et, seul, le craquement de nos pas sur la terre gelée rompit le silence. Le froid de la nuit tombait sur moi comme un seau d'eau; c'était quelque chose de plus que la terreur qui me faisait trembler; mais mes compagnons, nu-tête comme moi, et qui sortaient cependant de la chaleur du hall, ne paraissaient même pas avoir conscience du changement.

— Voici l'endroit, dit le Master. Posez les flambeaux.

J'obéis; les flammes s'élevèrent, aussi droites que dans une chambre, au milieu des arbres gelés, et je vis les deux frères qui prenaient leurs places.

— J'ai la lumière dans les yeux, dit le Master.

— Je vous céderai tous les avantages, répliqua M. Henry en changeant de place, car je crois que vous allez mourir. Il parlait d'un ton plutôt triste et il y avait comme un tremblement dans sa voix.

Henry Durrie, dit le Master, deux mots avant de commencer. Vous êtes escrimeur, vous savez tenir un fleuret; mais vous ne vous doutez pas combien cela change de tenir une épée. Aussi suis-je sûr que vous allez tomber. Mais considérez combien ma situation est forte. Si vous tombez, je me sauve de ce pays et je vais là où mon argent m'a précédé. Si je tombe, où en êtes-vous? Mon père, votre femme — qui, comme vous le savez fort bien, est amoureuse de moi — votre enfant même, qui me préfère à vous, comme ils me vengeront! Avez-vous pensé à cela, mon cher Henry? Il regarda son frère en souriant, puis il le salua de l'épée.

M. Henry ne dit pas un mot; mais il salua aussi et les épées se choquèrent.

Je ne suis pas connaisseur; j'avais en outre la tête perdue de froid, de crainte et d'horreur; il me sembla pourtant que M. Henry, dès le début de l'engagement, prit et conserva l'avantage, pressant son ennemi avec une furie contenue et ardente. Il gagnait peu à peu sur lui, lorsque tout à coup le Master fit un bond en arrière en lâchant un juron convulsif; et je crois que ce mouvement lui ramena la lumière devant les yeux. La lutte reprit sur le nouveau terrain, mais de plus près, il me sembla. M. Henry pressant avec plus de violence, tandis que la confiance du Master était évidemment ébranlée. Il est hors de doute qu'il se sentit perdu et qu'il éprouva la froide agonie de la peur; autrement il n'aurait jamais tenté un coup déloyal. Je ne peux pas dire que je perçus ce qui se passa; non entraîné, mon œil n'était pas assez rapide pour saisir les détails; mais il empoigna, paraît-il, de la main gauche, la lame de son frère, pratique défendue. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Henry dut son salut à un bond de côté; et, ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que le Master, se fendant dans le vide, tomba sur le genou et que, avant qu'il eût pu faire un mouvement, l'épée de son frère lui avait traversé le corps.

Je laissai échapper un cri étouffé et je courus; mais le corps était déjà à terre; il se tordit un moment comme un ver sur lequel on a marché, puis il resta étendu sans mouvement (1).

Ce court récit est un chef-d'œuvre. A l'aide des moyens les plus simples et en raison même de la simplicité de ces moyens, l'effet dramatique obtenu est intense. Pas un mot inutile, pas un détail qui ne soit à sa place; le nécessaire et rien que le nécessaire. Voici maintenant un passage, d'un ordre tout différent, tiré de *Weir of Hermiston*. Archie Hermiston, chassé d'Edimbourg par son père, vient de passer un hiver solitaire dans la lande.

Archie était assidu à l'église. Chaque dimanche, régulièrement, il s'asseyait et se levait en même temps que le petit troupeau des fidèles, il écoutait la voix de M. Torrance sautant d'une note à une autre comme un air de clarinette mal joué, il avait tout le temps d'étudier la robe mangée des mites et les mitaines de fil noir que le pasteur joignait pour prier, ou qu'il élevait solennellement au moment de la bénédiction. Le banc des Hermiston

(1) *Master de Ballantrae*, V.

était une petite boîte carrée, minuscule comme l'église elle-même et renfermant une table à peine plus grande qu'un tabouret. Archie s'y asseyait, semblable à un prince, le seul véritable gentilhomme, le seul grand propriétaire de la paroisse, et il prenait ses aises sur ce banc unique, le seul dans l'église qui eût des portes. De là, il pouvait regarder tranquillement la congrégation des solides gaillards dans leurs plaids, des femmes et des filles bien découplées, des enfants contraints par l'ennui et des chiens de bergers inquiets. Archie ressemblait étrangement peu à tout ce monde : à l'exception des chiens, avec leurs fines têtes de renard et leurs queues bizarrement entortillées, personne dans l'assistance n'avait le moindre air de race. La famille Cauldstaneslap elle-même ne faisait guère exception ; peut-être Dandie, tandis qu'il s'amusait à faire des vers pendant l'interminable ennui du service, se distinguait-il quelque peu par son regard brillant, par une certaine animation du visage qui indiquait l'être supérieur et par la souplesse du corps ; et pourtant Dandie lui-même avait une attitude de rustre. Le reste de la Congrégation, semblable à un troupeau, oppressait Archie d'une sensation grossière de routine journalière, de labeur physique en plein air, de bouillie de gruau d'avoine, de gâteaux de pois, de soirées somnolentes au coin du feu et de ronflements la nuit dans le lit en forme de caisse. Il savait cependant que parmi eux il y avait de malins et gais compères, hommes de caractère, femmes laborieuses, capables de se débrouiller dans le monde et d'exercer, du seuil de leurs portes basses, une influence rayonnante. Il savait aussi qu'ils n'étaient pas différents des autres ; sous la croûte de l'habitude, il arrivait que l'enthousiasme se fît jour ; il les avait entendus battre du tambourin devant Bacchus — crier et chanter devant leurs grogs au whisky ; et tous, même les plus épais, les plus austères d'entre eux, même les plus graves parmi les anciens étaient capables de fantaisies singulières à la voix de l'amour. Hommes approchant du terme d'une vie aventureuse — jeunes filles palpitantes de crainte et de curiosité au seuil de l'existence — femmes qui avaient porté et peut-être enterré des enfants, qui se rappelaient peut-être les mains de ces petits morts se cramponnant à elles et le piétinement de ces petits pieds maintenant silencieux — il s'étonnait que, parmi tous ces visages, il n'y eût aucun visage en attente, aucun visage mobile,

aucun qui fût pénétré du rythme et de la poésie de la vie ! Oh ! un seul visage vivant ! pensait-il; et, par moments, il se souvenait de Lady Flora; et, par moments, il se prenait à considérer avec désespoir cette vivante galerie de portraits devant lui, il se voyait gâchant sa propre vie dans ce triste coin de campagne; il voyait la mort venir,son tombeau creusé sous les frênes et l'Esprit de la terre éclater d'un rire de tonnerre devant cet immense fiasco.

Ce dimanche-là, en particulier, il était évident que le printemps était déjà arrivé. Il faisait chaud, avec un frisson latent dans l'air, qui rendait la chaleur plus appréciable encore. Le ruisseau étincelait et clapotait sur des cailloux au milieu des bouquets de primeroses. Venues de la terre, des bouffées passagères arrêtaient Archie sur son chemin et lui causaient des moments d'enivrement céleste. La grise vallée puritaine ne se dépouillait encore de sa robe d'hiver que par places et par taches ; et il s'étonnait de sa beauté : beauté intime du vieux sol, lui semblait-il, qui ne résidait pas dans tel ou tel détail, mais qui se dégageait de l'ensemble des choses. Il fut surpris d'éprouver brusquement un accès de veine poétique — il faisait quelquefois des vers octosyllabiques, d'un tour facile, dans la manière de Scott — et quand il se fut assis sur un rocher, près d'une cascade qui lui parut enchantée, à l'ombre d'une branche d'où rayonnaient déjà les feuilles nouvelles, il fut encore plus surpris de n'avoir rien à écrire. Quand il arriva au tournant de la vallée d'où l'on peut voir l'église, il avait si bien flâné en route que le premier psaume finissait. La psalmodie nasale, avec ses reprises, ses cadences et ses grâces sans grâce, semblait la voix intime de l'église s'élevant pour remercier le ciel. Tout vit, dit-il,et il répéta à haute voix : « Dieu soit loué, tout vit. » Une touffe de primeroses fleurissait tout contre une vieille pierre tombale noire et il s'arrêta pour contempler cet apologue né du hasard. Les fleurs et la pierre, se dressant sur la terre froide, faisaient un contraste violent ; et tout ce qui l'entourait le frappa d'une sensation d'incomplet, le jour, la saison, la beauté des choses — le frisson dans la chaleur, les épaisses mottes de terre noire au milieu des boutons de primeroses, l'odeur de terre humide partout mêlée aux parfums. Dans l'église, la voix du vieux Torrance montait comme en extase. Et il se demanda si Torrance sentait aussi dans

ses vieux os la joyeuse influence de cette matinée de printemps, Torrance, ou l'ombre de ce qui avait été Torrance. Torrance qui tarderait si peu à venir dormir là, dehors, au soleil et à la pluie, avec tous ses rhumatismes, tandis qu'un nouveau ministre occuperait sa chambre et tonnerait du haut de sa chaire familière. Et, comme il se hâtait pour entrer, la pitié, et quelque chose du froid de la tombe, l'agitèrent d'un frisson (1).

Ce fragment, qui ressemble si peu à la scène du duel citée plus haut, ne montre-t-il pas toute la souplesse du talent de Stevenson ? Après le récit, l'étude psychologique et la description. Il s'agissait, cette fois, non plus de trancher brusquement une crise, mais de dépeindre l'influence qu'un milieu, qu'un paysage exercent sur l'âme d'un jeune homme abandonné et sentimental. D'où nécessité de s'étendre davantage. Le style sera donc moins rapide, moins concentré, mais plus nuancé et plus vibrant peut-être d'émotion contenue ; il restera aussi concis, aussi nerveux. Et le résultat obtenu sera le même : l'église, la congrégation, le cimetière, l'éclosion du printemps frileux, tout cela restera gravé dans le souvenir avec la même netteté que le bosquet du parc de Durrisdeer, éclairé par l'immobile lueur des deux flambeaux.

§

Ces quelques pages n'ont nullement la prétention de présenter sous tous les aspects la figure si attachante et le talent si varié de Robert-Louis Stevenson. Qu'on songe que dans sa courte carrière il a composé, outre les romans auxquels il a été fait allusion, des nouvelles, des essais critiques et littéraires, des vers, des souvenirs de voyage et ce récit saisissant, *Dr Jekyll et Mr Hyde*, où il aborde, sous une forme profondément originale, le troublant problème de l'être double qui vit en nous. Sur cette œuvre considérable et diverse on a déjà beaucoup écrit. On la discute encore, chez les critiques d'outre-Manche, et on se

(1) *Weir of Hermiston*, VI.

demande à quel rang, parmi les écrivains anglais, la postérité placera son auteur. Ce n'est pas à un Français — quelle que soit son opinion intime — qu'il appartient de prendre parti. Un Français d'ailleurs est prévenu en faveur de Robert-Louis Stevenson : son génie lui paraît particulièrement aimable. Il nous aimait et nous comprenait ; nous l'aimons et le comprenons. Il possédait beaucoup des qualités de nos meilleurs écrivains ; il les développait sans cesse par un labeur assidu. Et c'est grâce à ce labeur, à cette haute conscience littéraire, à ce constant souci de se perfectionner qu'il a pu, dans le bloc de marbre que lui avait donné la nature, sculpter une œuvre d'art que les romanciers et spécialement les romanciers d'aventures auront toujours intérêt à étudier.

JACQUES DELEBECQUE.

LA PROPAGANDE BOLCHEVIQUE
MONDIALE

—

L'opinion publique générale n'a pas jusqu'ici prêté une attention suffisante au plan bolchevik de subversion universelle. Elle ne croit et saisit que les résultats acquis et se refuse à considérer les lentes et tenaces préparations. Elle n'a pas encore compris que, de Zimmerwald, est partie l'étincelle qui doit incendier le monde, que les soubresauts grévistes, qui brusquement agitent l'Europe, sont, la plupart du temps, provoqués par un mot d'ordre de Lénine, comme ce fut le cas autour du 21 juillet 1919 et du 1er mai 1920. Récemment le 2e Congrès de l'Internationale bolchevique a cristallisé définitivement les méthodes de propagande et d'action qui doivent lui assurer la victoire : la révolution mondiale effective. C'est ce plan d'ensemble que nous voudrions exposer ici.

Comme l'a dit Zinovief, son président, l'Internationale communiste, fondée en mars 1919, à Moscou, en réponse au Congrès de la 2e internationale à Berne, avait été

> surtout une société de propagande communiste. En 1920, elle deviendra une association ouvrière de lutte qui organisera *l'assaut direct* des forteresses du capitalisme. *La guerre civile ne s'apaise pas, elle s'enflamme avec une force encore inconnue.*

Ouvert à Pétrograd le 17 juillet 1920, le 2e Congrès bolchevik international se poursuivit à Moscou jusqu'au 6 août. Environ 200 délégués venus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de tous les pays à peu près, y prirent part, dans la grande salle du trône du Kremlin. L'« infati-

gable » Angelica Balabanof servait de traductrice *ad omnia.*

Des thèses, énoncées et précisées plusieurs mois d'avance, y soutinrent le feu de la discussion publique, en sortirent enrichies et renforcées dans le sens de l'immédiat effort révolutionnaire. L'organisation d'ensemble, ouverte ou clandestine, y fut sans doute aussi mise au point. Voici les troupes d'assaut à pied d'œuvre.

§

D'abord, que jugent et que veulent les chefs bolcheviks relativement aux diverses nations ?

Aucun développement oratoire ne fera mieux comprendre à quel point ils prétendent s'immiscer dans la politique intérieure de chaque pays que le détail des questions qui furent, à Moscou, posées à MM. Cachin et Frossard :

Radek interrogea :

1° Vous avez reconnu la nécessité de la dictature, mais en termes généraux. Comment l'entendez-vous en fait ? Que pensez-vous de l'appareil soviétiste ?

2° Comment le parti socialiste français peut-il conserver dans ses rangs sa minorité de droite ?

3° Comment a-t-il accepté que certains de ses élus ratifient la paix de Versailles ?

4° En faveur de la Russie, vous vous êtes bornés à des manifestations d'ordre parlementaire. Avez-vous songé aux organisations illégales ?

5° Cachin a-t-il déclaré qu'il fallait laisser occuper le bassin de la Ruhr par les troupes de Scheidemann ?

Le théoricien Boukharine a posé les questions suivantes :

1° Condamnez-vous l'attitude de trahison du parti pendant la guerre ?

2° Au cours du débat sur les grèves de mai, Cachin a-t-il eu à la Chambre un dialogue avec Barrès ?

Enfin, l'Italien Serrati, directeur du très révolutionnaire *Avanti*, a demandé : « Acceptez-vous les francs-maçons

dans le parti? » En effet, ceux-ci sont exclus du parti communiste italien : c'est une condition additionnelle d'adhésion au delà des Alpes (1).

Faut-il reproduire ces questions de Trotsky :

1° Voterez-vous les crédits de guerre en temps de paix ?
2° Les voterez-vous en temps de guerre ?

Concluons. Les adhérents de l'Internationale moscovite lui devront obéir *pieds et poings liés.*

Déjà, un télégramme de Zinovief, arrivé le 1er février 1920 par Stockholm et publié par la *Vie ouvrière* du 6, « invitait » tous les éléments communistes de France à se réunir en une seule organisation et à déclarer ouvertement la guerre à tous les traîtres à la cause prolétarienne. Déjà, Lénine avait écrit à Loriot sa haine pour « les vieux leaders pourris des ouvriers » (lisez : Jouhaux, Dumoulin, Merrheim, etc.), ainsi que pour « les opportunistes raffinés du genre Longuet ». Même, la poétesse hollandaise Henriette Roland-Holst, qui avait lié amitié à Zimmerwald avec les futurs dictateurs russes, avait apporté à Strasbourg, aux socialistes de France réunis en congrès, les conditions posées à leur adhésion au bolchevisme, conditions fixées par les bureaux communistes (qui durèrent peu) de Berlin et d'Amsterdam.

Dans son rapport établi en vue du 2e congrès et daté de Smolny, 6 juillet 1920, Zinovief a déclaré :

Quant à la France, nous n'avons encore dans ce pays aucune organisation communiste formelle. Le comité exécutif a discuté, à maintes reprises, l'état des choses en France, pour conclure chaque fois que la conjoncture politique générale y impose l'expectative et que les partisans de l'internationale communiste, en France, peuvent encore demeurer pendant quelque temps au sein du parti socialiste. Bien qu'il nous soit très malaisé de corres-

(1) Cette exclusion est déjà ancienne dans le parti socialiste d'Italie. Or, elle fut votée « à l'unanimité... sans discussion » à Moscou, écrit Serrati dans l'*Avanti* du 8 octobre. Il ajoute : « Il est certain que Cachin est maçon. Conclue qui voudra. »

pondre avec les camarades français, nous réussissons à nous maintenir en contact permanent avec eux. A l'heure présente, nous estimons que le moment approche où *il nous faudra, coûte que coûte, organiser en France un fort parti communiste...* Nous sommes convaincus que les décisions du 2e congrès international créeront les prémisses nécessaires à la fusion en un seul parti de tous les éléments communistes français (1).

Le manifeste publié à l'issue du congrès et signé par 70 délégués (de 31 pays différents) est plus formel encore :

La création d'un parti communiste fort et trempé par l'esprit d'unité et de discipline, en France, est une question *de vie ou de mort* pour le prolétariat français (2).

Il faut donc admettre que les rapports faits au Congrès aient présenté le bolchevisme français comme prêt à l'assaut. Certains groupements, en effet, les Comités syndicalistes révolutionnaires dirigés par Monatte, s'y évertuent. Le secrétaire de la Fédération des syndicats d'instituteurs, Louis Bouet, aujourd'hui révoqué, avait dit à leur congrès de Tours (août 1919) : « Il faut établir sur tout le globe la république communiste. »

Lénine ne prétend-il pas que les trois quarts de la France, « endettée jusqu'au cou » par la guerre, sont « vendus aux milliardaires américains » ? Elle a beau vouloir coloniser la Hongrie et la Tchéco-Slovaquie ; elle n'est elle-même « qu'une grande Belgique à côté de l'Angleterre », a dit Trotsky à Moscou. Et Zinovief précise :

Enivrée par son chauvinisme et par ses victoires, la bourgeoisie française se voit déjà maîtresse de l'Europe. En réalité, jamais la France n'a été, à tous les points de vue, dans une dépendance plus servile vis-à-vis de ses rivales plus puissantes, l'Angleterre et l'Amérique.

Elle n'est, près de la première, qu'un « satellite de deuxième grandeur », et l'envie qu'elle lui porte l' « empoisonne ».

(1) *Revue communiste*, oct. 1920, p. 184-185.

(2) *Phare*, oct. 1920, p. 58. Notons ce détail du manifeste : « En France, la Ligue civique n'est qu'une organisation perfectionnée de *Kroumirs*. »

On nous fait savoir que deux séances du Comité exécutif de l'internationale bolchevique (constitué le 7 août) furent consacrées au mouvement ouvrier *italien*. Là les choses y sont plus avancées qu'en France : les exploits récents d'accaparement des usines en ont donné la preuve. Ce n'est pas en vain que Nitti y acclimata l'envoyé officiel des soviets : Vorowski, depuis remplacé par Berzine.

Déjà, au congrès du parti socialiste à Imola (septembre 1919), un délégué de Lénine avait apporté le mot d'ordre : voter comme un bloc. On sait le résultat : 156 députés socialistes envoyés à Montecitorio. Un des plus modérés, Filippo Turati, a toujours considéré l'Italie comme devant servir d'« axe de rotation » pour la réconciliation internationale. D'où ce jugement du pasteur bolchevik Humbert-Droz dans sa revue *Le Phare* : « Le parti socialiste italien joue dans l'internationale et dans le mouvement révolutionnaire mondial un rôle de première importance. » Dans certaines grandes villes, comme Turin, la Mecque du bolchevisme transalpin, fonctionnent des organisations socialistes très puissantes. La turinoise *Camera del Lavoro* contient une *Alleanza cooperativa* au capital de 45 millions de lires, avec salles de réunions, café, théâtre, bibliothèque. 25 clubs socialistes y possèdent leurs locaux particuliers où, tout en dansant ferme, on prépare la révolution.

Or, ce parti, qui apparaît puissant et acharné, le Congrès de Moscou veut le renforcer en l'épurant. Trèves, Turati et surtout Modigliani sont condamnés. Zinovief a dit de ce dernier :

Le plus rusé diplomate du réformisme italien, le député Modigliani (1), qui joue un très grand rôle dans la fraction parlementaire du parti socialiste italien, a récemment visité Paris. Dans un entretien avec Longuet, Modigliani a exhorté le chef des « indépendants » français à entrer à la troisième internationale dans les termes suivants : « Mon ami Longuet, pourquoi

(1) Il fut à Zimmerwald. Morgari est le « délégué rouge », en Italie, comme Platten en Suisse.

vraiment ne devrions-nous pas adhérer à la 3e internationale ? A quoi cela nous engage-t-il ? En réalité, à rien d'autre que d'envoyer tous les quinze jours, au comité exécutif de l'internationale communiste, *une carte postale avec une jolie vue !* »

L'internationale bolchevique, a répondu Zinovief, n'est pas un « *hôtel*... Nous avons besoin de lutteurs, non de diplomates ».

Aussi, les thèses présentées au 2e Congrès et modifiées portent-elles que le parti italien doit accepter les propositions émises par la section de Turin et publiées dans son journal l'*Ordine nuovo*, l'initiateur du mouvement révolutionnaire des Conseils de fabrique ; un seul parti doit se constituer autour de cette doctrine et de cette tactique.

Toutefois l'épuration exigée du parti socialiste n'est pas réclamée de l'Union syndicale italienne dirigée par Armando Borghi (actuellement en prison), et dont les tendances combattent la C. G. T. présidée par d'Aragona. Là-bas, comme en France, l'extrémisme de la première est en lutte ouverte avec le « réformisme » de la seconde. Aussi, à son retour de Moscou, Hambert-Droz écrit-il ces lignes, que relève Monatte :

Sous prétexte d'attirer et d'éduquer les éléments sincèrement révolutionnaires, on a laissé la porte ouverte aux organisations syndicalistes... Tandis qu'on impose une discipline sévère aux partis politiques, on admet, presque sans conditions, les organisations syndicalistes et l'on jette la confusion là où on veut créer la clarté. Ainsi, tandis qu'on imposait — avec raison — une épuration au parti italien pour en faire un parti communiste fortement discipliné, on admettait l'Union syndicale italienne, formée en grande majorité de *syndicalistes-anarchistes*, sans lui imposer la même opération à l'égard de ceux qui n'admettent pas les thèses du congrès.

Voici l'explication de cette différence. Le 27 août, peu après le Congrès, Zinovief, Boukharine et Lénine envoyaient à leurs délégués en Italie une lettre pressante : « L'Italie présente aujourd'hui toutes les conditions essentielles ga-

rantissant la victoire d'une grande révolution prolétarienne (1). » Les adhérents devaient donc se tenir absolument prêts pour le « moment opportun », en poussant au communisme « les anarchistes-syndicalistes » de l'Union syndicale, « mille fois plus près de nous » que les réformistes ; en débarrassant les syndicats de la « clique bureaucratique » qui repousse les masses vers l'anarchisme de Malatesta.

Le moment opportun apparaissait bientôt : les Comités bolchevistes de fabriques prenaient les usines. En pleine effervescence, le 10 septembre, le comité exécutif de l'I. C. lançait un appel au prolétariat italien :

Rien n'est en ce moment plus funeste que la tactique qui consiste à attendre que la révolution se produise dans d'autres pays. Certains camarades italiens sont d'avis qu'il faut attendre une révolution en Allemagne ou en Angleterre, parce que l'Italie ne peut subsister sans l'aide d'autres pays... On ne peut pas oublier que chaque heure perdue est employée par la bourgeoisie pour organiser une garde blanche en armant les fils des gros propriétaires terriens... *La lutte décisive approche. L'Italie deviendra un Etat soviétique* et le parti italien un parti communiste.

Voilà saisie sur le vif la tactique moscovite de mainmise sur les mouvements ouvriers. *Avoir pour soi les masses*, telle est la consigne.

Il n'est presque pas un grand pays où les chefs bolcheviks ne se flattent d'être intervenus. Dans son rapport au 2e congrès, Zinovief dit que cette immixtion « dans les affaires des communistes américains, allemands, finlandais, ukrainiens, autrichiens, balkaniques et français a eu la plus grande importance ».

Dans l'Europe orientale, ils crurent bien, un moment,

(1) La lettre est adressée « à la direction du parti, à tous les membres du parti, à tout le prolétariat révolutionnaire ». Il y est dit : « Dans la lutte internationale contre le capitalisme, le prolétariat italien et son parti marchent *en première ligne*. » (*Bull. communiste*, 25 nov. 1920, p. 16). L'insuccès venu, Zinovief qualifia Serrati de *traître*.

rayer d'un trait la *Pologne*. Dans le *Bulletin communiste* du 17 juin, Henriette Roland-Holst écrivait :

Dès que la Pologne sera transformée en république soviétiste, son activité industrielle deviendra un facteur puissant d'unification économique et politique avec la Russie des Soviets.

A la même époque, Trotsky affirmait que « l'existence paisible de la Pologne et de la Russie ne pourrait être assurée que par une *destruction complète* de la bourgeoisie polonaise, cupide et folle ».

Mais, de ce côté, la chance a tourné autrement.

En *Finlande*, l'activité des communistes est surtout illégale et clandestine. Deux « travailleurs » venus d'Helsingfors ont conté à Zinovief comment des samedis spéciaux y sont organisés. L'après-midi, des ouvriers et des femmes se réunissent dans les cimetières où sont enterrées les victimes de la terreur blanche, qui, dit-il, a massacré 30.000 prolétaires (moins qu'en Hongrie) ; les tombes y sont fleuries et constamment monte le refrain : « De vos os s'élèvera une effroyable vengeance. » Mais ce sont surtout les social-démocrates traîtres qu'ils haïssent, comme en Hongrie. Là encore, un Comité central communiste définitif sera bientôt créé, espère Zinovief.

En *Ukraine*, il se félicite d'avoir écarté le « schisme » des *Borotbistes* ou « parti de militants politiques », très puissant chez les paysans, mais doublure du parti bolchevik. Leurs chefs, convoqués par le Comité exécutif de Moscou, firent l'union sans réserve, si bien que Zinovief annonçait au Congrès, « avec le plus grand plaisir », la formation d'un parti communiste ukrainien « unique, solide et puissant ».

Il soutient que le parti *autrichien* se raffermit très rapidement ; les élections récentes ont prouvé le contraire.

Dans les *Balkans* l'internationale bolchevique s'est proposée de former une fédération « fraternelle » unifiée, seul moyen, pense-t-elle, de supprimer les « brigandages mili-

taires ». Les *étroits* Bulgares, les Yougo-Slaves (qui doivent rompre avec leurs réformistes) ont adhéré.

A l'heure qu'il est, juge Zinovief dans son rapport au congrès, la Fédération existe... Tous les renseignements... attestent la grande vitalité de la fédération communiste des Balkans, dont l'avenir est assuré.

Quant à ce qui reste de la *Turquie*, en Europe et en Asie, Zinovief pense que la Grèce, lancée par l'Angleterre, soumet ces pays « à une dévastation complète, à des massacres mutuels ». Il semble s'apitoyer également sur l'*Arménie*, en ces termes :

Après que l'Arménie eut été constituée, sans frontières définies, sans possibilité d'existence, Wilson a refusé d'accepter le mandat arménien que lui proposait la ligue des Nations : car *le sol de l'Arménie ne renferme ni naphte, ni platine.* L'Arménie « émancipée » est plus que jamais sans défense.

Le bon apôtre, vraiment ! Alors que Mustapha-Kemal, converti au communisme et aidé des bolcheviks envahit l'Arménie, il feint de pleurer sur elle (1) ! Aujourd'hui, on dit que l'Arménie est complètement soviétisée.

Zinovief ajoute immédiatement après :

Presque chacun des Etats « nationaux » nouvellement créés a son irrédentisme, c'est à-dire son *abcès national latent.*

Les visées, l'attention, l'activité bolcheviques s'étendent à tous les Etats. L'*Angleterre* est peut être l'ennemi principal. Voici quel jugement porte sur elle le manifeste de Moscou :

L'impérialisme anglais s'est débarrassé de son rival asiatique : le tsarisme, et de la menaçante concurrence allemande. La puissance de la Grande-Bretagne sur les mers atteint *son apogée.*

(1) L'*Action Française* du 1er septembre publiait de Mustapha-Kemal un appel à ses troupes en faveur de « l'alliance sacrée *turco-russo-allemande* de 1920 ». Il disait : « Le bolchevisme, cette force si respectable, nous tend une main secourable et l'Allemagne, *qui n'a jamais été vaincue*, est prête à nous aider. Les bolcheviks, qui ont signé avec nous un traité à Moscou, se sont liés avec l'Allemagne de la même façon ».

Elle entoure les continents d'une chaîne de peuples qui lui sont soumis. Elle a mis la main sur la Finlande, l'Esthonie et la Lettonie, elle enlève à la Suède et la Norvège les derniers vestiges de son indépendance ; elle transforme la Mer Baltique en un golfe qui appartient aux eaux britanniques. Personne ne lui résiste dans la mer du Nord. Possédant le Cap, l'Egypte, l'Inde, la Perse, l'Afghanistan, elle fait de l'Océan Indien une mer intérieure entièrement soumise à son pouvoir. *Etant maîtresse des océans, l'Angleterre contrôle les continents.*

A ce tableau magistralement brossé Lénine ajoute quelques traits : les actions du Lancashire auraient monté de 400 o/o et les banques « avouent un revenu minimum de 40 à 50 o/o ». La guerre a enrichi l'Angleterre et toutefois — confiait-il à Ransome au cours de l'été 1919 — « les choses y sont plus avancées qu'en France ». Trotsky a montré au congrès qu'il suivait « chaque grève du prolétariat écossais dans la Clyde, chaque mouvement dans les villes et les bourgs d'Irlande, où l'on voit flotter non seulement le drapeau vert du nationalisme irlandais, mais aussi le drapeau rouge de la lutte prolétarienne » (1). L'Angleterre est donc une forteresse secrètement minée.

En vain, Lloyd George exige que la propagande communiste cesse, comme condition à la reprise du commerce. Pourquoi envoya-t-il en Russie George Lansbury, directeur du fameux et si décrié *Daily Herald* ? Le voyage est de février 1920 ; il put y amorcer en toute liberté l'achat de son journal. L'affaire du Finlandais Erki-Weltheim dont semble complice le colonel député Malone (celui qui réclame simplement la pendaison des ministres) reste énigmatique. Incontestablement, un certain pacifisme bolchevisant fait de rapides progrès outre-Manche. Longuet y a entendu des salles entières chanter le *Drapeau rouge* :

(1) Le communiste allemand Hermann Gorter a écrit dans le *Workers' Dreadnought* de Sylvia Pankhurst : « L'Irlande est le talon d'Achille de l'Angleterre. C'est pour la révolution sur le continent européen et, par suite, pour la révolution mondiale, une question vitale que le capitalisme anglais soit frappé là... L'attitude des ouvriers britanniques à l'égard de l'Irlande est le baromètre de la Révolution anglaise. »

Le drapeau du peuple est du rouge le plus profond.
Il a servi de linceul à nos martyrs morts ;
Et tandis que leurs membres devenaient rigides et froids,
Le sang de leur cœur teignait tous ses plis !

Donc levez bien haut la bannière écarlate !
Sous son ombre nous vivons et nous mourrons.
Quoique les lâches reculent et que les traîtres ricanent,
Ici nous maintiendrons le drapeau rouge flottant.

Les chefs bolcheviks, ici comme partout, ont entrepris de constituer un parti compact, en unissant « tous les groupes communistes sans exception. Et cela naturellement pas sur le programme séparatiste du *cordialisme*, mais sur la plateforme des décisions de toute l'Internationale communiste. » Par là Zinovief, qui blâme pour son anti-parlementarisme aigu Sylvia Pankhurst — « plus léniniste que Lénine », a dit Longuet, — Zinovief se montre plus intransigeant que ses camarades du comité exécutif.

Les thèses admises par le Congrès de Moscou approuvent, en effet, l'adhésion au *Labour Party*, quoique celui-ci continue d'appartenir à la 2e Internationale. Pour les raisons suivantes :

Aussi longtemps que ce parti laissera à ses organisations leur liberté actuelle de critique, de propagande, d'action et d'organisation pour la dictature du prolétariat et pour le pouvoir soviétiste, aussi longtemps qu'il conservera son caractère d'union de toutes les organisations syndicales de la classe ouvrière, les communistes doivent faire toutes les tentatives et aller *jusqu'à certains compromis*, afin d'avoir la possibilité d'exercer une influence sur les grandes masses des travailleurs, de dénoncer leurs chefs opportunistes du haut des tribunes en vue des masses...

La direction imposée à la propagande en Angleterre semble donc singulièrement plus souple, plus allante que relativement à l'Italie. Lénine lui-même (1) insista sur l'affiliation au *Labour Party* — toujours en vertu de la même consigne : *attirer les masses* — à cause des « possi-

(1) Lénine recommande le « maximum de souplesse » (*Humanité*, 7 nov.). Radek aurait admis les « centristes ».

bilités de propagande » qu'il laisse à ses sections. En vain. Le *Labour Party* repoussa la demande officielle le 13 septembre (1) et désapprouva la soi-disant infaillibilité des méthodes bolcheviques. Précisément, les masses ouvrières anglaises sont pénétrées jusqu'aux moelles du vieux ferment parlementaire qu'elles n'élimineront pas aisément. Plusieurs de leurs délégués en Russie revinrent combien désenchantés !

C'est peut-être pourquoi — pour tourner cet insurmontable obstacle — les Congressistes de Moscou ont voté un texte additionnel :

L'Angleterre, forteresse de l'impérialisme, souffre de surproduction depuis plus d'un siècle. Ce n'est qu'en conquérant des territoires coloniaux, marchés supplémentaires pour la vente des produits de surproduction et sources de matières premières pour son industrie croissante, que l'Angleterre a réussi à maintenir, malgré ses charges, son régime capitaliste.

C'est par l'esclavage de centaines de millions d'habitants de l'Asie et de l'Afrique que l'impérialisme anglais est arrivé à maintenir jusqu'à présent le prolétariat britannique sous la domination bourgeoise (2).

Donc, c'est *par les colonies* qu'il faut indirectement abattre la puissance anglaise, et d'abord *par l'Asie*. Immédiatement après Moscou, un Congrès des communistes de l'Orient proche et lointain eut lieu à Bakou, sous la présidence de Zinovief, lequel y prêcha la guerre sainte contre « l'impérialisme capitaliste ». Au milieu des bruits d'armes, Lloyd George et Millerand furent brûlés en effigie. L'Angleterre ne s'opposera peut-être pas toujours avec succès à la propagande bolchevique là-bas. C'est l'Arménien Karaghan, — « notre camarade », écrit Longuet dans

(1) Rappoport écrit : « Le *Labour Party*... ne fut jamais socialiste et ne représente que les larges masses ouvrières défendant leurs intérêts corporatifs. » (*Revue communiste*, août 1920, p. 571).

(2) Le texte des thèses présentées au Congrès de Moscou a été publié par le *Bulletin communiste* (12 et 26 août) ; le texte définitivement adopté, le 28 octobre. Les additions prouvent un renforcement net de la volonté révolutionnaire.

le Populaire du 29 mai, — qui est plus particulièrement affecté à la révolte de l'islamisme et de tout l'Orient. Toutefois, les thèses moscovites condamnent « le *panislamisme*, le *panasiatisme* et autres mouvements similaires(1) qui tâchent d'utiliser la lutte émancipatrice contre l'impérialisme européen et américain, pour rendre plus fort le pouvoir des impérialistes turcs et japonais de la noblesse, des grands propriétaires fonciers, du clergé (mullahs), etc. »

Ainsi ordonnée, l'invasion du bolchevisme en Orient pénètre *les Indes* par larges ondées. En 1919, la *Leipziger Volkszeitung* avait publié une interview du professeur Bara Catulla, chef d'une mission afghane en Russie, membre de la Ligue musulmane de Delhi et du congrès des nationalistes hindous. Catulla disait :

> La dernière heure de l'impérialisme mondial et de son règne en Asie n'est pas éloignée... L'Asie s'éveille ; un mouvement révolutionnaire dirigé contre le capitalisme européen se prépare (2).

La chose en est au point que, dans la *Revue universelle* du 15 mai, Mme Berthe-Georges Gaulis, témoin du mouvement, a porté ce jugement : « Ce plan oriental de Lénine, c'est le plan allemand jadis exploité par Enver Pacha : la marche sur les Indes. » Remarquons toutefois, en passant, la tactique des commissaires du peuple : susciter, fouetter les réveils nationaux ou religieux par « feinte », note Zinovief, c'est-à-dire *dans la mesure seulement où ils favorisent le communisme :* provoquer la révolte pour s'en emparer (3). Eux aussi, ils enfourchent la « cavale » !

(1) Le sionisme et l'antisémitisme sont également condamnés. La Chesnais explique pourquoi les Khans tatars, propriétaires du sol, sont antibolchevistes (cf. *Les peuples de la Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix*, p. 99. 1921).

(2) Les bolcheviks hindous avaient délégué à Moscou Manabendra Nak Roy et Atcharia ; la Chine, Laou Siu Tchan ; la Corée, Tak Din Chun et Kiu-Tulin, etc.

(3) Le Coréen Tak Din Chun explique ainsi le procédé : « La plupart des nationalistes d'idée, *à notre grande joie*, se sont trouvés du côté de la révolution. Il y a naturellement dans les milieux révolutionnaires des éléments qui viennent à nous, internationalistes, dans le seul but de conquérir leur liberté

Au vrai, une poussée nationaliste fatale et comme inscrite physiquement dans les nervures ou les méplats de la géographie jette et roule les hordes russes sur le proche Orient. Si bien que le diplomate Tchitcherine, commentant la pensée tsariste : l'avenir de la Russie est en Asie, a écrit :

Cette unité dans la vie historique des masses ouvrières russes et asiatiques s'accomplit et s'est accomplie dans cette nouvelle période de l'histoire de l'humanité, au cours de la lutte révolutionnaire moderne.

Ainsi la Russie soviétiste est naturellement entraînée à hériter de la haine anti-anglaise qui animait la Russie des tsars. Zinovief peut donc sommer ainsi son opinion sur l'Angleterre :

Souveraine du monde, elle ne trouve de limites à sa puissance que dans la république américaine du dollar et dans la république russe des soviets.

La lutte se limitera à trois. Marquons ce point et voyons ce qu'ils pensent de l'autre adversaire.

« Les *Etats-Unis*, a dit Lénine au congrès de Moscou, possèdent un actif de 19 milliards et pas de passif » ; et toutefois « ce pays incroyablement riche, qui s'est soumis tous les autres, ne peut plus acheter ni vendre ».

Tous les chefs bolcheviks sont d'accord là-dessus : l'Amérique, déchirant la doctrine de Monroë, a décidé de subjuguer économiquement le monde. Zinovief a synthétisé en des traits incisifs son attitude lors de la guerre et depuis :

Sous le drapeau de la Ligue des nations, les Etats-Unis ont tenté de faire passer de l'autre côté de l'Océan l'expérience qu'ils avaient déjà faite chez eux d'une association fédérative de grands

politique nationale. Mais nous *utiliserons* leur esprit révolutionnaire pour la lutte contre le capital mondial, pour le triomphe de la révolution sociale dans tout l'univers. *Si, par la suite, la révolution l'exige, nous saurons diriger nos armes contre l'allié « d'hier »* et nous vaincrons sans aucun doute, car les masses populaires de l'Orient, libérées de l'asservissement politique et économique étranger, ne se soumettront certainement pas au joug de nouveaux maîtres. » (*Bull. commun.*, 18 nov. 1920, p. 7.)

peuples appartenant à des races diverses ; ils ont voulu enchaîner à leur char triomphal les peuples de l'Europe et des autres parties du monde, en les assujettissant au gouvernement de Washington. La Ligue des nations ne devait plus être en somme qu'une société jouissant d'un monopole mondial sous la firme *Yankee et Cie*.

Le président des Etats-Unis, le grand prophète des lieux communs, est descendu de son Sinaï pour conquérir l'Europe, apportant avec lui ses 14 articles. Les boursiers, les ministres, les gens d'affaires de la bourgeoisie ne se sont pas trompés une seule minute au sujet du véritable sens de la nouvelle révélation. En revanche, les « socialistes » européens, travaillés par le ferment de Kautsky, ont été saisis d'une extase religieuse et se sont mis à danser comme le roi David, en accompagnant l'arche sainte de Wilson.

Mais lorsqu'il dut passer aux cas pratiques, le Moïse américain se heurta à la Grande-Bretagne, qui, « encore et toujours », gardait la primauté sur mer, sur les routes mondiales, par la plus grande flotte et le câble le plus long, par « une antique expérience de la piraterie mondiale ».

D'autre part, Wilson, qui, un moment, avait *flirté* avec les soviets, manifestant publiquement sa sympathie et, seul des alliés, saluant leur 4e congrès (1), Wilson se leva finalement contre eux. La tentative du capital américain de « jeter le filet » sur le monde entier — selon l'expression de Trotsky — avait échoué. D'où Zinovief de conclure :

Profondément blessé, le Messie américain a désavoué la Ligue des nations, dont l'Angleterre avait fait une de ses chancelleries diplomatiques, et il a tourné le dos à l'Europe :

(1) Kertjenzev écrit (*Les Alliés et la Russie*, page 83) : « Dans cette politique il y avait une arrière-pensée. Les Etats-Unis n'avaient fourni à la Russie tsariste aucune allocation et aucun emprunt comme l'Angleterre et la France, ils n'avaient donc pas à se préoccuper du paiement régulier de leurs rentes. Par contre, ils cherchaient à entrer le plus vite possible en relations commerciales avec la Russie soviétiste et rêvaient de l'exploitation avantageuse et presque exclusive des richesses naturelles de notre pays. » Et page 43 : « Le renversement de la monarchie transforma immédiatement une majorité écrasante des israélistes américains (très influents dans le pays) en chauds partisans de la Russie. »

Et voici qu'ayant, en six ans, épuisé son stock de matières premières, le capitalisme yankee a rétréci sa base industrielle : d'où cessation de l'émigration européenne, ou plutôt retour immense en Europe d'ouvriers immigrés. Au lieu d'américaniser l'Europe, « l'Amérique s'européise rapidement ».

Elle peut donc déporter 50.000 agitateurs, pense Lénine, cela ne changera rien à ses troubles intérieurs, au déséquilibre économique. En attendant, là comme partout, le comité exécutif de l'internationale bolchevique agit. Il a consacré, — nous dit-on — deux séances aux affaires américaines, élaborant un projet d'union des deux partis communistes, union qu'il espère prochaine et qu'une lettre spéciale adressée à chacun des partis doit hâter.

Zinovief termine ainsi la revue des occupations de l'I. C. au cours de sa première année d'existence.

Nos représentants ont visité, pendant la première année de travail du comité exécutif, les pays suivants : l'Allemagne, l'Autriche, la France, l'Amérique, l'Italie, la Suède, la Norvège, la Bulgarie et quelques autres pays. En toute occasion, nous donnions, bien entendu, à nos représentants des *directives précises*, en ce sens qu'*en aucun cas* ils ne peuvent et ne doivent agir à côté des groupes communistes existants et que leur tâche principale consiste à *transmettre* des indications de principes du C. E., et à venir en aide selon leurs moyens, au point de vue tactique et idées, aux organisations fraternelles (1).

Zinovief reconnaît qu'une *aide financière* a été donnée aux partis « fraternels ».

Des bureaux communistes avaient été organisés « en Scandinavie, en Hollande, aux Balkans, dans l'Europe centrale et dans le sud de la Russie ». De plus, les communistes hongrois furent « le bureau de la 3e internationale sous le pouvoir soviétiste ». Ces divers organes ne sont que des « subdivisions... purement techniques du C. E. ». Rutgers avait reçu l'ordre de fonder celui d'Amsterdam,

(1) *Revue communiste*, nov. 1920, p. 277.

qui dépassa bientôt ses « droits » lors du *putsch* de von Kapp. « Cela n'a fait que nuire à notre cause en Allemagne. La position du bureau hollandais a accentué la scission en Allemagne et y a augmenté la confusion des idées. » Nous avions là, toutefois, ajoute Zinovief, « quelques importants représentants littéraires du marxisme révolutionnaire ». Hommage est ainsi rendu à la poétesse Henriette Roland-Holst.

Zinovief reconnaît aussi que l'idée de la grève du 21 juillet 1919 vint des commissaires bolcheviks dans le but de sauver la Hongrie communiste. Il déclare enfin « indispensable » la présence auprès du C. E. d'un « représentant permanent » de chaque parti communiste, afin que « la marche triomphale » de la révolution mondiale soit précipitée et assurée.

§

Voulant renverser — ou plutôt dominer, *accaparer*, utiliser à ses fins usurpatrices — le capitalisme mondial, le bolchevisme moscovite a considéré en face chacun des États ses adversaires. Il en a mesuré et pesé les forces, le degré de vitalité, les aptitudes à la résistance et les faiblesses, les dispositions actuelles à l'infiltration ou à la subversion totale.

Le Congrès de Moscou a donc fixé aux groupes adhérents des directives à suivre religieusement et opiniâtrement. Quelques règles précises d'action immédiate (ou au moins prochaine) contre les Etats « bourgeois » ont été posées. Voici une thèse ajoutée par le Congrès :

La fixation exacte des relations de l'internationale communiste et du mouvement révolutionnaire dans les pays qui sont dominés par l'impérialisme capitaliste, en particulier de *la Chine*, est une question des plus importantes pour le 2e congrès de l'I. C. La révolution mondiale entre dans une période pour laquelle une connaissance exacte de ces relations est nécessaire.

Pourquoi donc le congrès de Moscou s'est-il spécialement

occupé de la Chine ? Dans un petit livre intitulé *Les Alliés et la Russie*, Kertjenzev écrit :

En Asie, la Chine, où triomphent les théories d'un socialisme original, quelque peu parent du bolchevisme, lutte avec la Russie soviétiste contre l'impérialisme européen et japonais (1).

Le bolchevisme cherche partout des auxiliaires, *à fortiori* des alliés naturels.

Voulant, d'après les expressions mêmes de Lénine, « créer *un régime économique mondial unique*, réglé selon un plan général par le prolétariat de tous les pays », le bolchevisme se doit logiquement à lui-même de « *libérer* » d'abord de l'emprise du capitalisme toutes les *colonies* qu'il détient en son pouvoir. Lénine désigne nommément : l'Irlande, les nègres d'Amérique.

Mais voici les thèses générales approuvées (et ajoutées au projet primitif de Lénine) par le 2e congrès de l'Internationale bolchevique à Moscou, et que s'engagent à faire passer dans la pratique ceux qui désirent adhérer à cette organisation universelle (2). Nous les citons presque en entier, car aucune lecture n'est plus démonstrative.

La grande guerre européenne et ses résultats ont montré très clairement que les masses des pays assujettis en dehors de l'Europe sont liées d'une façon absolue au mouvement prolétarien

(1) Page 123. Dans la *Revue communiste* de juillet 1920, Georges Sorel, rendant compte d'un livre récent sur la Chine, écrit : « Hovelaque croit que le bolchevisme veut introduire dans la Russie *mongolisée* un régime ayant de grandes analogies avec celui de la Chine. »

(2) C'est l'Hindou Roy qui aurait présenté ces additions et « qui s'est désigné lui-même comme l'instrument, l'homme capable de gagner aux mouvements du bolchevisme les peuples d'Orient ». (Merrheim, *Atelier*, 13 nov.)

Roy montre, en effet, que l'unité politique et économique de l'Inde fut, de longs siècles durant, le *paychaiet* ou commune autonome. La première invasion mongole (milieu du XIe siècle) qui fonda l'empire mahométan, ne modifia point cette structure fondamentale. C'est la domination anglaise qui fit, au XVIIIe siècle, des habitants « des paysans sans terre ». La presque totalité du sol appartient au gouvernement. Roy ajoute : « Un mouvement révolutionnaire qui prendrait pour devise : *La terre aux cultivateurs*, gagnerait rapidement les esprits parmi la masse paysanne. En d'autres termes, *la révolution aux Indes ne pourra résulter que d'une lutte de classe victorieuse.* » (*Bull. comm.*, 18 nov., p. 11).

d'Europe, et que c'est là une conséquence inévitable du capitalisme mondial centralisé.

Les colonies constituent une des principales sources des forces du capitalisme européen. Sans la possession des grands marchés et des grands territoires d'exploitation dans les colonies, les puissances capitalistes d'Europe ne pourraient pas se maintenir longtemps...

La plus-value obtenue par l'exploitation des colonies est un des appuis du capitalisme moderne. Aussi longtemps que cette source de bénéfices ne sera pas supprimée, il sera difficile à la classe ouvrière de vaincre le capitalisme...

La suppression par la révolution prolétarienne de la puissance coloniale de l'Europe renversera le capitalisme européen. La révolution prolétarienne et la révolution des colonies doivent concourir, dans une mesure, à l'issue victorieuse de la lutte. *L'internationale communiste doit donc étendre le cercle de son activité.* Elle doit nouer des relations avec les forces révolutionnaires qui sont à l'œuvre pour la destruction de l'impérialisme dans les pays économiquement et politiquement dominés.

L'I. C. concentre la volonté du prolétariat révolutionnaire mondial. Sa tâche est d'organiser la classe ouvrière du monde entier pour le renversement de l'ordre capitaliste et l'établissement du communisme.

La 2e Internationale n'avait attaché qu'une importance fort restreinte aux questions coloniales, limitant le monde à l'Europe ; la 3e, au moyen d'une « avant-garde » énergique, révolutionnera les colonies, les amenant au communisme « sans passer par les différents stades du développement capitaliste » ; donc d'un coup.

Devant grouper toutes les forces prolétariennes, le communisme s'attachera de préférence les *paysans* à qui sont promises les grandes terres enlevées aux riches féodaux, et les ouvriers *anarchistes* des villes.

En effet, une profonde division d'idées s'étant produite parmi les anarchistes du monde entier au sujet de l'attitude à tenir en face de la dictature prolétarienne, Lénine a fait adopter le texte suivant :

Le Congrès croit du devoir de tous les camarades de soutenir, par tous les moyens, le passage de tous les éléments prolétariens de masses de l'anarchisme à la 3e internationale (1).

L'ensemble du travail que cette internationale nouvelle impose à ses membres se trouve parfaitement résumé dans la résolution suivante :

Il existe dans les pays opprimés deux mouvements qui, chaque jour, se séparent de plus en plus : le premier est le mouvement *bourgeois démocratique nationaliste*, qui a un programme d'indépendance politique et d'ordre bourgeois ; l'autre, *des paysans* (2) *et des ouvriers* ignorants et pauvres pour leur émancipation de toute espèce d'exploitation...

L'une des plus grandes tâches à cette fin est la formation de partis communistes qui organisent les ouvriers et les paysans et les conduisent à la révolution et à l'établissement de la république soviétiste.

C'est pourquoi, dans une circulaire adressée aux syndiqués du monde entier, Zinovief divisait l'humanité « en deux camps : les *rouges* et les *blancs* ». Obéissant à ces injonctions, Tommasi avait, devant le comité national de la C. G. T. française, proclamé : « Il faut choisir entre la dictature blanche et la dictature rouge. »

Or, pour ce faire, les organisations qu'il est urgent de *détruire* et de pulvériser, ce sont : la 2e Internationale,

(1) L'opposition d'idées demeure toutefois. Dans son *Programme des communistes*, Boukharine écrit : « Les anarchistes pensent que les hommes pourraient vivre mieux, si toute la production était divisée en petites coopératives de production, en communes... Une telle société n'est capable de rien. Il est nécessaire d'avoir *un plan de travail unique... Le monde entier doit finalement former une grande entreprise de travail où toute l'humanité travaille pour elle sur les meilleures machines, dans les plus grandes fabriques, sans les maîtres et les capitalistes d'aujourd'hui, mais d'après un plan rigoureusement préparé, calculé et mesuré*... La société anarchiste fractionne la production au lieu de l'agrandir, de la *centraliser* et de la régler, elle diminue par là la domination de l'homme sur la nature. » (P. 13-14).

(2) Dans une lettre, adressée de Kharkov le 20 mars 1920 et publiée par le *Bulletin communiste* du 16 septembre, Sadoul prend soin de noter : « La révolution n'enlèvera au petit et au moyen paysan ni sa chaumière ni ses meubles, ni son bas de laine. Elle lui enlèvera uniquement la dette hypothécaire et l'impôt qui l'écrasent dans le régime républicain bourgeois ».

débris d'avant-guerre, et l'Internationale syndicale d'Amsterdam.

En face de la première, Lénine a dit à Moscou : « Nous nous dressons *en vainqueurs.* » Dans son rapport au comité exécutif, Zinovief écrit :

La 2e Internationale *jaune*, comme organisation politique, est réduite en miettes. Tous les partis les plus importants l'ont abandonnée... Elle n'a plus qu'une existence *fictive*. Elle se maintient encore grâce au soutien de la bourgeoisie. Presque dans le monde entier, la bourgeoisie n'existe plus que grâce, exclusivement, à l'appui de la social-démocratie jaune.

Le président de l'Internationale bolchevique exagère et voit les choses trop en rose. Mais c'est Amsterdam surtout qu'il faut saper et démolir. Ne compte-t-elle pas 27 millions de syndiqués ?

Le soutien le plus sûr du capitalisme — a dit Zinovief à Moscou — *c'est l'union* jaune *des syndicats qui siège à Amsterdam.*

Et voici l'ordre impérieux qu'il a rédigé, dans son rapport, contre ceux que les bolchevistes de partout appellent couramment des « traîtres » :

Actuellement, la tâche à l'ordre du jour de l'I. C. est de vaincre l'Internationale jaune d'Amsterdam des syndicats professionnelse C'est l'unique organisation internationale ouvrière, ayant derrière elle une certaine masse de travailleurs, qui soit encore restée fidele aux social-traîtres. De notre côté, grâce à une tactique appropriée, à un travail persévérant mené de concert avec tous les communistes à l'intérieur des syndicats, il n'est pas douteux que nous n'arrivions bien vite à gagner la confiance de la grande majorité des ouvriers syndicalisés et à faire de MM. Jouhaux, Legien, Oudegeest, Gompers et Cie *des généraux sans armee* (1).

C'est précisément pour contrebattre Amsterdam, pour la vider peu à peu et s'enfler de ses dépouilles, que les leaders

(1) Cf. *Revue communiste*, oct. 1920, p. 179.

bolchevistes ont lancé l'idée d'une Internationale syndicale siégeant à Moscou et dont le secrétaire est Dridzo (Losowsky). Cette idée date de six mois, affirme Humbert-Droz dans le *Phare* d'octobre.

Et voici ce que Zinovief a consigné dans son rapport :

Le comité exécutif a toujours insisté et ne cesse d'insister sur la nécessité, pour les communistes, *loin de quitter les syndicats dont ils font partie, d'y intensifier leur travail et d'y organiser de petits groupements* — des noyaux communistes (1) — *pour les conquérir*, par un travail opiniâtre et systématique, à l'internationale. Le C. E. a consacré à ces questions un certain nombre de proclamations. Il a adressé également des appels dans le même sens aux congrès internationaux des syndicats de certaines industries. Sur son initiative, enfin, a été convoquée à Moscou la première conférence internationale des militants des syndicats anglais, italiens et russes, conférence appelée à fonder *la première organisation internationale des syndicats rouges.* Le C. E. s'efforce d'attirer aussi dans cette organisation les militants des comités de fabriques et usines d'Angleterre (2), les syndicalistes espagnols (3), les syndicalistes révolutionnaires français (4) et d'autres militants du mouvement syndical... Le C. E. insiste sur la nécessité, pour l'organisation internationale des syndicats rouges, de fonder une section auprès de l'I. C...

Fort de cet organisme mondial, que devait mettre sur pied la mission avortée de Dridzo à travers l'Europe, Zinovief, se permettant tous les espoirs, conclut :

La bourgeoisie et ses agents verront alors le sol qui les porte céder sous leurs pas. *Et ce jour-là la bourgeoisie aura vécu.*

C'est pour précipiter le désastre de la bourgeoisie que la

(1) Dans sa lettre du 20 mars 1920, Sadoul écrivait à ses amis de France (Monatte et Cie) : « Au lieu de déserter les milieux syndicaux, les communistes doivent les pénétrer, les investir, construire dans chaque syndicat un *noyau communiste.* » L'idée apparaissait ici pour la première fois.

(2) Ceux d'Italie y sont déjà, comme nous l'avons vu. Il s'agit ici des *shop stewards* ou délégués d'ateliers.

(3) Il s'agit de l'Union barcelonaise, dirigée par Pestana

(4) Il s'agit des syndicats « minoritaires » qui forment partout des C. S. R. (comités de syndicalistes révolutionnaires), dont l'initiatrice est l'institutrice Marie Guillot, de Saône-et-Loire.

condition n° 9 d'adhésion à Moscou ordonne que dans chaque syndicat soient constitués des « noyaux » communistes, de même que la condition n° 4 en exige la formation dans les unités de troupes, partout. Enfin, la condition n° 18, imposée à tous les postulants bolcheviks, porte : « L'I. C. a déclaré *une guerre sans merci* au vieux monde bourgeois tout entier. » Cette guerre, précise Zinovief, doit se faire « les armes à la main ». Commentant l'expression : dictature du prolétariat, Lénine est plus tranchant encore :

> Dictature, grand mot, mot cruel, mot *sanguinaire*, qui exprime une lutte sans trêve ni merci, *une lutte à mort de deux classes*, de deux mondes, de deux époques historiques universelles.

Rêvant d'opérer cette subversion immense, l'internationale bolchevique doit donc devenir « l'état-major réel » de l'armée prolétarienne unique et universelle qui se précipite — déclare Zinovief — « comme une avalanche », pour combattre pour l'instauration du socialisme ; et ce combat sera — a-t-il dit à Halle, citant Rosa Luxembourg — « la plus violente guerre civile de l'histoire ».

Les chefs du bolchevisme prétendent bien que ce ne sont pas là de pures éjaculations verbales. Ils pensent passer aux actes *bientôt*. La résolution sur le rôle du parti communiste dans la révolution prolétarienne a été ainsi *amendée* et explicitée à Moscou :

> *Le prolétariat mondial est à la veille d'une lutte décisive. L'époque à laquelle nous vivons est une époque d'action directe contre la bourgeoisie.* L'HEURE DÉCISIVE APPROCHE. *Bientôt*, dans tous les pays où il y a un mouvement ouvrier conscient, la classe ouvrière aura à livrer une série de combats acharnés, *les armes à la main*. Plus que jamais, en ce moment, la classe ouvrière a besoin d'une solide organisation. *Infatigablement, la classe ouvrière doit désormais se préparer à cette lutte*, SANS PERDRE UNE SEULE HEURE D'UN TEMPS PRÉCIEUX (1).

(1) *Bulletin communiste*, 28 octobre, p. 11. — Dans la *Russische Korrespondenz* du 30 janvier 1920, Tchitcherine écrivait : « Nous avons la conviction

Tous les amendements (1) apportés aux thèses présentées au congrès récent de Moscou tendent uniformément à précipiter l'acte révolutionnaire : la nouvelle condition n° 19 exigeant une réunion extraordinaire des partis socialistes préparatoire à l'adhésion ; la hiérarchie fixée aux organisations : « 1° le parti, 2° le soviet, 3° le syndicat » ; le discrédit jeté sur le Parlement, utilisable seulement aux fins combatives de la propagande ; l'aide à donner « avec toute l'énergie possible » aux Comités de fabrique, *shop stewards, Betriebsrate ;* le rôle impérativement désigné aux élus communistes lors de manifestations dans la rue : « il est du devoir des députés de se tenir à la tête des masses ouvrières et de les guider » (2) ; enfin, l'appât ignoblement jeté aux paysans d'être mis « en possession de terres qu'ils affermaient autrefois ».

Ces divers moyens sont destinés à la *maturation* révolutionnaire. Aussi les fidèles, les initiés ne s'y sont-ils point trompés. Dans le *Bulletin communiste* du 14 octobre, celui qui en est l'âme, Varine (Lifschitz), demandait que l'on considérât la révolution « comme une éventualité immédiate, que la crise économique mondiale peut faire surgir plus tôt que nous ne le prévoyons ». Le grand bouleversement mondial approche, déclarait Däumig, le 2 novembre, au congrès communiste de Berlin. Enfin, dans un appel qu'il envoyait à l'*Humanité* « avec prière d'insérer », Grigori Zinovief ordonnait : « Il faut passer de la défensive *à l'offensive* » (3).

Le marasme économique offre l'occasion à saisir, la chance à courir. Tel a bien été le but des efforts du bolchevisme depuis toujours. Dans sa *Lettre aux ouvriers amé-*

d'une proche victoire du communisme dans tous les pays, et cette conviction se fonde sur l'ensemble des faits de la réalité historique présente. »

(1) Le Dr E. Meyer, délégué allemand, a rapporté « que le texte des 21 conditions avait été continuellement renforcé *sous l'impression des succes militaires de l'armée rouge* » contre la Pologne.

(2) Notons que les députés sont déclarés responsables « devant le parti communiste légal *ou illégal* » (*Ibid.* p. 22).

(3) *Humanité*, 7 novembre.

ricains datée d'août 1918, Lénine, après avoir compté les 10 millions d'hommes tués par la guerre « impérialiste », écrivait froidement :

Si *notre guerre à nous*, la guerre des opprimés et des exploités contre les oppresseurs et les exploiteurs, coûte un demi-million ou un million de victimes dans tous les pays, la bourgeoisie dira que les premières victimes sont légitimes, les secondes criminelles. *Le prolétariat dira autre chose.*

C'est bien pour sortir les maîtres de cette guerre expropriatrice que, le 3 décembre 1919, Zinovief donnait aux travailleurs français ce conseil : « Il faut organiser votre armée » (1), et que Henriette Roland-Holst souhaitait la formation d'une « seule et unique armée rouge internationale de la révolution universelle » (2).

En effet, il serait temps que l'opinion publique française et mondiale se rende un compte exact de la signification de l'armée rouge russe. Dans son *Programme des bolcheviki*, qui est comme la bible condensée de la doctrine maximaliste, Boukharine traçait (mai 1919) ces propositions à l'emporte-pièce :

L'armée rouge doit être le peuple armé à côté de la bourgeoisie désarmée. Elle doit être l'armée de classe des prolétaires et des pauvres paysans. *Elle est dirigée contre la bourgeoisie du monde entier..* (3).

Comprenez-vous, « bourgeois » cosmopolites? Compre-

(1) Dans un article de l'*Internationale communiste* d'octobre 1919, Zinovief écrivait que la révolution était « proche » en France et en Italie. « La situation internationale n'a jamais été si favorable qu'aujourd'hui », disait Lénine au congrès des Cosaques, le 29 février 1920. La nouvelle Internationale « allume l'incendie par tout le monde », écrivait Sadoul (*Bull. commun.*, 29 juillet).

(2) « Thèses pour le Congrès *anti*militariste International, qui devait avoir lieu à Amsterdam, le 28 juillet et jours suivants » (*Ibid.*, 22 juillet, p. 18).

(3) Le décret institutif de l'armée rouge (1er janvier 1918) la considère comme « une arme internationale et qui servira de soutien pour la future révolution socialiste en Europe ». Le neuvième congrès du parti communiste (Moscou, mars 1920) décidait de ne pas démobiliser l'armée rouge : « Nous devrons rester prêts jusqu'au triomphe de la révolution socialiste dans le monde entier. La Russie soviétiste doit devenir la base économique de la révolution prolétarienne mondiale. » Car, en attendant que la conscience prolétarienne se soit universalisée, « la contrainte devra être employée », dit Tchitcherine.

nez-vous pourquoi le même Boukharine n'a pas de peine à écrire :

La phrase du théoricien de l'impérialiste allemand Klausewitz : « La guerre est la continuation de la politique, mais seulement par d'autres moyens », est devenue un truisme?

C'est donc bien d'une déclaration de guerre irrémissible qu'il s'agit cette fois : pas de quartier. Il faut en finir, à la vie ou à la mort.

La guerre est la guerre, et elle exige une discipline de fer (1).

De qui donc est cette sentence brutale ? De Lénine lui-même. Que nos défaitistes viennent donc maintenant nous dire que l'esprit « républicain » de liberté individuelle se refuse à la discipline guerrière ! Au contact de l'armée rouge les pires partisans de la défaite se proclament militaristes (2). Evidemment, si, comme l'a dit Chauvelon, professeur au lycée Voltaire, le communisme est, « absolument partout, *la* science et *la* philosophie (3) », tout lui est

(1) Discours au congrès des Cosaques (*Cf. Revue communiste*, juillet 1920, p. 396). Lazare Carnot n'a pas dit autre chose : « La guerre est un état violent ; il faut la faire avec violence ou ne pas s'en mêler. » Dans leur lettre du 27 août aux Italiens, Lénine et ses deux compagnons écrivaient : « La guerre civile, ainsi que toutes les guerres, exige une discipline et une forte pression de tous les éléments en lutte. »

(2) Rentrant de Russie, Jules Humbert-Droz a écrit dans sa revue *Le Phare* (oct. 1920, p. 5) : « L'armée rouge — et je me fais un devoir d'autant plus grand de le dire que j'ai été adversaire de toute armée — est devenue non seulement la sauvegarde de la révolution, mais un foyer de culture communiste, une grande école où le soldat apprend *pourquoi il combat*, où il s'apprête à abandonner le fusil pour l'outil, où il discipline sa volonté et apprend à vaincre sa mollesse de caractère. Trotsky a voulu faire de l'armée une cellule vitale de la Russie nouvelle... Elle réalise ce que je croyais irréalisable, *une armée* de civilisation ».

Dans *l'Action Française* du 12 octobre, Léon Daudet écrit : « Un des principaux agents de liaison entre Malvy et le gouvernement allemand était le pasteur bolchéviste Humbert-Droz. » Avec raison, semble-t-il. A une réunion des Jeunesses socialistes à Issy-les-Moulineaux, le 17 octobre, un camarade ayant été accusé « d'avoir jadis passé l'Allemagne avec les passeports du Kaiser », Lainé a répondu : « J. Humbert-Droz m'a déclaré personnellement avoir agi plusieurs fois de cette façon » (*Avant-Garde*, 23 octobre).

(3) *Ecole émancipée*, revue des instituteurs syndicalistes, 6 novembre 1920. Il n'est pas de moyen de propagande que n'utilisent les meneurs du bolchévisme

désormais permis. Bien sûr, la seule guerre du « droit » serait alors la lutte du prolétariat contre l'infâme bourgeoisie accapareuse des richesses, du bien-être et du savoir !

§

Mais il est un pays dont nous n'avons encore rien dit : c'est l'*Allemagne*. Quel rôle les dictateurs moscovites lui destinent-ils dans leur œuvre prétendument gigantesque ?

> Le Traité de Versailles, a dit Lénine au congrès de Moscou, a mis l'Allemagne et une série d'autres Etats dans une situation qui leur rend la vie économique matériellement impossible.

Et cependant, demande Trotsky, « est-ce qu'il peut y avoir une renaissance de l'Europe sans les ressources de la *technique allemande*, sans la classe ouvrière allemande » ? Le manifeste répond catégoriquement : non.

Le souple et modéré Radek a porté ce jugement décidé :

> Les Alliés n'ont pas condamné à mort l'impérialisme allemand, qui est déjà vaincu devant l'histoire, mais ils ont condamné le peuple allemand *aux travaux forcés*. Des cruautés de la guerre civile un nouveau peuple allemand est né, un prolétariat allemand devenu force révolutionnaire, comme un Samson à qui jamais nulle Dalila ne coupera la chevelure, comme un Samson qui, lorsqu'il se lèvera, ébranlera les piliers sur lesquels repose entièrement la paix victorieuse des Alliés (1).

Alors, que doivent faire les commissaires des Soviets ? D'abord, unifier les communistes allemands. On sait la scission obtenue par Zinovief au récent congrès des indépendants à Halle. D'autre part, les chefs communistes dissidents du K. A. P. D. (*Kommunistische Arbeiter Partei Deutschlands*) ont été appelés à Moscou, pour y rendre

mondial. Ils ont constitué à Moscou un bureau provisoire international de *Proletcult* (culture prolétarienne), dont le président est Lunatcharsky. Raymond Lefebvre et Humbert-Droz en furent membres (Cf. *Clarté*, 9 octobre). Même l'*espéranto* est recommandé comme « langue de la patrie communiste universelle ». (D'après le groupe de Saratof ; *Ecole émanc.*, 30 octobre.)

(1) *Bulletin communiste*, 29 juillet, p. 15. De même, Rappoport écrit que le Traité de Versailles a condamné « le prolétariat allemand... à l'esclavage à perpétuité ». (*Revue comm.*, août, p. 570.)

compte de leurs divergences doctrinales et tactiques et pour les aplanir. Ces derniers, en effet, s'ils consentent à se conformer à la « synthèse de la tactique des divers partis dans les divers pays », se refusent à obéir à « un conventicule moscovite » (1). Moscou cependant exige l'obédience complète de ces partisans du *national-bolchevismus*. « Leur but est la guerre contre l'impérialisme franco-anglais *avant* la Révolution sociale allemande. C'est cette tendance que le comité exécutif de Moscou a vivement condamnée (2). »

Cette condamnation prête à réflexion, et nous devons examiner de près la partie liée entre bolcheviks russes et bolcheviks germaniques.

Paul Lévi, le communiste allemand appelé à siéger au bureau du Congrès de Moscou, a noté que les bourgeois de son pays, pour se libérer de Versailles, « spéculent sur la révolution au delà des frontières ». Ils attendent le moment où, en France et en Angleterre, les organismes militaires seront anéantis par la révolte ouvrière. « C'est cette époque que guette la bourgeoisie allemande... C'est pour cette époque qu'elle s'arme par toute l'Allemagne..., pour le moment où les organisations militaires s'écrouleront là-bas (3) ».

Mais ce n'est pas seulement la bourgeoisie allemande qui fait des vœux pour l'extermination des Etats français et anglais. *Tout communiste allemand veut la guerre avec la France*, exactement comme tout pangermaniste. La *Rote Fahne* y pousse constamment ; Däumig a avoué au Con-

(1) *Kommunistische Arbeiterzeitung*, de Hambourg, 26 juin 1920. Zinovief railla ces formules au Congrès de Moscou.

(2) Lettre d'Humbert-Droz à Chauvelon (*Soviet* du 25 juillet). Ces « national-bolchevistes » sont accusés d'avoir participé au *putsch* de la « kappiade ». Chauvelon pense (*Ecole émancipée*, 6 novembre) que, sans nos généraux, ils auraient constitué dans la Ruhr une république soviétique. D'autre part, Zinovief lui-même reconnait « l'attitude incohérente » manifestée alors par le comité du K. P. D. (*Kommunistische Partei Deutschlands*), parti affilié à Moscou. Enfin, on affirme que nombre d'officiers Kappistes se sont, ces mois derniers, fait inscrire dans les sections socialistes berlinoises. Un chaud partisan de la guerre sous-marine, Eltzbacher, y pousserait. (*Ibid.*, 16 oct.)

(3) *Revue communiste*, avril 1920, p. 141.

grès des socialistes saxons et Crispien a dénoncé, à Halle, cette tendance dont il appréhende « le désordre de l'Allemagne ».

D'autre part, *tout communiste russe veut aussi cette guerre*. Lénine a dit aux cosaques :

Vous savez que, l'Allemagne vaincue, l'Angleterre, la France et l'Amérique n'auront plus d'ennemis dans le monde entier. Les Alliés ont dévalisé les colonies de l'Allemagne ; il n'y avait pas un lopin de terre, pas un Etat qui ne se serait trouvé sous la domination des forces de l'Entente.

Le manifeste envoyé au monde à l'issue du 2e Congrès du bolchevisme mondial exprime ainsi sa haine :

Devant l'impérialisme vainqueur de l'Entente s'est ouvert un champ illimité d'exploitation coloniale, commençant au Rhin en passant toute l'Europe centrale et orientale, pour finir à l'Océan Pacifique. Est-ce que le Congo et la Syrie, l'Egypte et le Mexique peuvent entrer en comparaison avec les steppes, les forêts et les montagnes de la Russie, avec les forces ouvrières, avec les ouvriers qualifiés de l'Allemagne ? Le nouveau programme colonial des vainqueurs était bien simple : renverser la république prolétarienne en Russie, faire main basse sur ses matières premières, accaparer la main-d'œuvre allemande, le charbon allemand, imposer à l'entrepreneur allemand le rôle de garde-chiourme et avoir à leur disposition les marchandises ainsi obtenues, ainsi que les revenus des entreprises. Le projet *d'organiser l'Europe*, qui avait été conçu par l'impérialisme allemand à l'époque de ses succès militaires, a été repris par l'Entente victorieuse.

Que signifie tout cela ? Sinon qu'il y a liaison intime entre la Russie et l'Allemagne contre l'Entente. *Le bolchevisme est pro-allemand* (1).

Dès avant l'armistice, le 5 octobre 1918, Radek écrivait dans les *Isvestia :*

(1) Nous en administrons les preuves dans notre *De Zimmerwald au bolchevisme*, Ed. Bossard. Peut-être démontrera-t-on, quelque jour, que ce sont les Juifs, et particulièrement les Juifs d'Allemagne, qui ont renversé le tsar. Dans le bolchevisme, ils revivent leur éternel rêve de domination universelle. *Ils ont misé sur lui.*

Nous barrerons la route à l'impérialisme des Alliés vers le Berlin rouge avec nos corps, et s'il le faut, les jeunes régiments de notre armée rouge combattront le capital pour la Révolution allemande sur le Rhin (1).

A Halle, le menchevik Martof a rappelé le mot de Trotsky : « Nous règlerons sur le Rhin la question avec l'Entente. » Paroles terribles qui font dire au défaitiste Dumoulin, secrétaire adjoint de la C. G. T. : « Nous avons le droit d'être pour le moins inquiets (2). »

Donc, l'Union russo-allemande contre l'Entente est chose faite. Le manifeste bolchevik, que nous avons si souvent cité, porte : « *L'Allemagne soviétiste alliée à la Russie soviétiste ! Elles eussent été plus fortes, à elles deux, que tous les Etats capitalistes ensemble* (3) ». Le 17 janvier 1919, Sadoul écrivait déjà à Longuet : « Quelle force aurait la révolution allemande, appuyée sur la révolution russe, et réciproquement ! » L'écrasement de la Pologne devait être le premier pas vers cette *unification*. Quelques obstacles subsistent encore : les tendances bavaroises au séparatisme, par exemple (4) ; mais le principal est, selon Paul Lévi, « le danger que constituent pour la révolution mondiale le militarisme allemand et la bourgeoisie allemande... »

A moins toutefois que le bolchevisme ne *conquière* l'armée germanique. De toute façon, poursuit P. Lévi, « *c'est en Allemagne que se décidera le sort de la Révolution mondiale* ». Et voilà pourquoi Radek écrit que « le renforcement de l'activité politique du communisme allemand devient la question vitale de l'internationale » (5).

(1) Cf. *Vie ouvrière*, 26 mars 1920.

(2) *Bataille*, 20 octobre.

(3) *Phare*, oct. 1920, p. 52.

(4) Le communiste autrichien Otto Maschl écrit : « La bourgeoisie allemande du Nord envisage quelquefois une guerre contre la France, en commun avec la Russie bolcheviste, pour rompre le Traité de Versailles... La bourgeoisie allemande du Sud, et principalement celle de Bavière, veut combattre le bolchevisme à l'aide de la France... » (*Bull. comm.*, 26 août 1920, p. 26). Hilferding pense de même (cf. *Atelier*, 30 oct.)

(5) Voilà pourquoi Eubert, rédacteur au journal communiste de Hambourg,

L'Allemagne soviétisée unie à la Russie serait maîtresse du monde ! Voilà l'objectif — unique — de la propagande bolchevique.

Nous voici arrivé au point culminant, au faîte de notre démonstration. La Russie de Lénine compte sur l'Allemagne pour réaliser son double but *indivis : la révolution mondiale* PAR LA GUERRE CONTRE L'ENTENTE, pour briser les nationalismes étrangers en exportant un faux internationalisme. Car les bolcheviks sont devenus, maintenant qu'ils sont les maîtres, de farouches « nationalistes », les défenseurs de l'*impérialisme rouge*. Ne voulaient-ils pas annexer la Lettonie ? N'ont-ils pas protesté contre le rattachement de la Bessarabie à la Roumanie ?

Lénine a dit aux cosaques : « La Russie qui se libéra elle-même,... nous la défendrons à outrance *jusqu'à la dernière goutte de notre sang.* » Les paysans, possesseurs aujourd'hui de la terre russe, « ont acquis le droit d'être patriotes », confirme Radek, et la Russie soviétiste « unira tous les territoires peuplés de Russes et empêchera qu'elle ne devienne un butin colonial des Alliés ».

La philosophie prolétarienne est tout simplement destinée à attirer, à manœuvrer les masses à soumettre. L'armée rouge est à la fois nationale et de classe. Prolétarisé, le monde cédera à Moscou.

Et voici le dispositif imaginé pour l'époque présente. Le délégué polonais au congrès de Moscou, Marchlevsky, écrit :

> La situation actuelle de l'Allemagne n'est autre chose que le calme avant la tempête, qui, *après s'être déchaînée au cœur de l'Europe*, passera sur le monde civilisé entier et anéantira à jamais la force mauvaise des vainqueurs d'hier (1).

C'est pour soulever cette tempête espérée que Zinovief

fut exclu, à l'unanimité moins une voix, de la section N. O. de Berlin, pour avoir écrit que la thèse de l'effondrement capitaliste n'était pas scientifiquement démontrée (*Humanité*, 12 nov.).

(1) *Bull. comm.*, 7 oct. 1920, p. 20.

est allé à Halle, cette tempête qu'annonçait Talheimer, le 2 novembre, au Congrès du parti néo-communiste, à Berlin (1). La Pologne étant désormais hors de cause et sauvée, c'est à la fois des soulèvements intérieurs et des soubresauts extérieurs que le bolchévisme attend sa victoire. « L'Amérique et le Japon sont à la veille d'une guerre », affirmait Lénine le 29 février. Et à l'envi, Trotsky et Zinovief ont répété à Moscou que « l'Angleterre et les Etats-Unis marchent à toute vapeur vers un nouveau conflit qui ensanglantera la terre entière (2) », que chacun des deux partenaires se disputera le concours de la France, destinée de toute façon à jouer un rôle autre que celui d' «arbitre ».

§

Depuis longtemps, Lénine a proclamé son désir de « dicter sa volonté à toute la vieille Europe » (3).

Tout doit céder au bolchevisme. Le Traité de Versailles, assure-t-il, est « la meilleure propagande » en sa faveur. Politiquement et économiquement, la Russie soviétiste dominera le monde. Ne va-t-elle pas bientôt produire et répandre partout « cinq fois plus de blé et de matières premières » que la Russie des tsars ? C'est du moins Trotsky qui l'affirme. Elle a entrepris de « libérer » un milliard et quart d'opprimés. Les colonies, exige Tchitchérine, doivent d'abord se transformer en autant de « répu-

(1) Cf. *Humanité*, 9 nov. A ce Congrès, Franz Dalhem a dit : « Il faut que le parti s'adapte de plus en plus aux nécessités qu'imposera la lutte des classes parvenue à une phase des plus aiguës, et qui, le moment venu, mènera à la *guerre civile.* » C'est pourquoi la *Freiheit*, organe des indépendants de droite, écrit : « Le parti communiste *ne vit que de l'espoir d'une action définitive.* » Une des résolutions de ce Congrès porte : « La lutte de la Russie des soviets sur son front occidental aussi bien que sa lutte contre l'Angleterre en Asie est essentiellement *la lutte contre l'impérialisme occidental*. Il est d'un intérêt vital pour les prolétaires de tous les pays de soutenir la Russie dans cette lutte par des actes. » Stöcker est particulièrement satisfait des thèses sur les colonies.

(2) Cf. *Bulletin commun.*, 14 oct. p. 14 ; *Phare*, oct., p. 36.

(3) Discours de Zinovief au soviet de Pétrograd, le 6 sept. 1918. Nous ne voyons pas pourquoi Séailles soutient que le bolchevisme tend à « une sorte de tsarisme *impersonnel* ». Ce tsarisme est tout ce qu'il y a de plus absolu et de plus *personnel*.

bliques soviétistes », toutes unies entre elles et avec la métropole du bolchevisme, car, absolument opposées aux « gouvernements capitalistes », elles sont « par la force des choses alliées entre elles ». Ainsi le veut la nouvelle diplomatie communiste et la condition n° 15 en fait une obligation stricte à tous les partis adhérents (1).

Les forces communistes du monde entier sont donc groupées en un faisceau puissamment serré. Un messianisme hallucinateur tient des milliers de bras tendus par une « tension spirituelle » (2) hardie contre la société traditionnelle. Des encycliques d'un nouveau style enfièvrent périodiquement les cerveaux (3). Des intellectuels mordus par l'ambition et la haine ont décidé de se soumettre les richesses constituées par le capitalisme dans le monde entier, après avoir délogé ceux qui les ont aménagées et mises sur pied. Jamais prétention aussi intégralement subversive n'avait eu à sa portée des moyens aussi universellement combinés.

Réussiront-ils ? Incontestablement non. Même dans les rangs socialistes, la rébellion s'organise. La 2e Internationale se ressaisit et montre les dents. « L'avenir de l'Internationale est en jeu — porte son manifeste de novembre. Ce que le capitalisme n'a jamais réussi à faire, des théoriciens fanatiques l'ont accompli dans notre propre camp. Ils ont établi l'esclavage d'Etat et la misère. » Les socialistes italiens ne gardent plus que deux grandes villes : Bologne et Milan. La scission socialiste allemande « fait admi-

(1) « Les partis désireux d'appartenir à l'I. C. doivent soutenir sans réserves toutes les républiques soviétistes dans leurs luttes avec la contre-Révolution. »

(2) Expression du hollandais Rutgers (*En Russie soviétiste*, 25 septembre 1918 — 16 octobre 1919, p. 27).

(3) La *Revue communiste* de Rappoport énumère (sur sa couverture) les journaux et revues officiels : *Communismo* de Milan, *Il Soviet*, de Naples, *L'Ordine Nuovo*, de Turin, le *Phare*, de la Chaux-de-Fonds, *Lupta de Clasa*, de Bucarest, *Russische Korrespondenz*, *die Internationale*, *Kommunistische Räte Korrespondenz*, *Jugend-Internationale*, de Berlin, *Communismus*, de Vienne, *Novoie Vremia*, de Sofia et *l'Internationale communiste* (en quatre langues : russe, français, allemand, anglais), du cabinet de Zinoviev.

rablement les affaires de la réaction militariste » (1). Les communistes de Hongrie reconnaissent aujourd'hui à quel point Moscou les avait abusés (2). Et les anarchistes recommencent à honnir dans la dictature bolchevique la « caserne allemande » (3).

Voilà cependant le moment qu'ont choisi certains énergumènes pour propager et imposer le bolchevisme en France. Le virus désagrégera d'abord, puis conquerra la C.G. T. et le parti socialiste, considérablement amoindris.

Mais bientôt les événements intérieurs forceront chacun à prendre parti... pour l'ordre ou pour le désordre. Nous attendons cette confrontation décisive avec sérénité, confiant dans le destin de la France, dans le bon sens et l'énergie des Français, assuré aussi qu'« il n'y aura pas de sécurité dans le monde tant que le gouvernement des Soviets subsistera (4) ».

JEAN MAXE.

(1) Hermann Fernau, *Gazette de Lausanne*, 2 novembre.

(2) « Un étrange mélange d'agitation bolchevique et d'enthousiasme national, qui attendit de Moscou la défaite de l'Entente et la restitution des anciennes frontières du pays, voilà ce que fut exactement la république des Conseils en Hongrie. » (Zoltan Ronai, ancien commissaire du peuple de Hongrie, *Populaire*, 6 novembre.)

(3) Luigi Fabbri, *Avenir International*, août-octobre 1920, p. 7. Fabbri est disciple de Malatesta.

(4) La Chesnais, *Action nationale*, 25 septembre, p. 352. Le « Comité de résistance » socialiste a tout à fait raison de dénoncer ce « carbonarisme international ».

LE
BOUCHER DE VERDUN [1]

—

III

Une semaine ne s'était pas écoulée que je recevais un coup de téléphone d'un officier d'administration du général von Z.... Il m'informait que mon prisonnier était arrivé à la Citadelle, où je n'avais qu'à me présenter. J'y fus dès le lendemain.

Edifiant son polygone bastionné, ses hauts remparts casematés, ses lunettes, ses escarpes et ses contre-gardes de l'autre côté de l'Elbe, dont le flot gris la séparait de la ville, la citadelle de Magdebourg continuait à offrir l'aspect à la fois terne et rébarbatif qu'elle devait avoir déjà à la fin du XVIIe siècle, au moment où achevait de la murer la prudence du premier roi de Prusse. Une partie de l'espace qu'elle occupait et des constructions qu'elle enceignait était présentement affectée à l'embastillement d'un demi-millier d'officiers, tant Belges que Français. Ils étaient servis par des prisonniers ordonnances, qui lavaient, nettoyaient, brossaient, dressaient les lits, à raison d'une ordonnance par dix officiers, aux termes du règlement. Je ne connaissais pas le régime auquel étaient soumis les détenus, mais, à ce qu'on en disait, il devait être sévère, à quelques exceptions près, dont la principale concernait le général Leman, le défenseur malheureux de la forteresse de Liége.

Passant le pont, d'où j'accordai un coup d'œil au fleuve cendré, à la vieille promenade du Fürstenwall qui le bordait, aux tours et au chœur de la cathédrale qui le domi-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 540. *Copyright 1921 by Louis Dumur.*

naient de leur décor ogival, je m'engageai sur la chaussée de Friedrichstadt, où s'ouvrait l'entrée du donjon. La poterne franchie, je me trouvai dans le corps de garde. Le portier, se présentant aussitôt à mes ordres, me conduisit, par un chemin de ronde dallé, au bureau du commandant. C'était une grande pièce aux murs de pierre nue, sans autre lumière que celle de l'électricité, chauffée par une cheminée à manteau où se consumaient des bûches, meublée de tables, dont l'une avec un tapis vert, de bancs, de chaises, d'un fauteuil voltaire en cuir et d'une quantité de rayons où s'empilaient, vertes, rouges ou grises, les chemises d'innombrables dossiers. Un feldwebel à tête de dogue vint me recevoir.

— Parfait, parfait, *Herr Leutnant*, aboya-t-il dès que j'eus décliné mon nom. Nous sommes avertis. Quand voulez-vous voir le prisonnier en question ?

— Tout de suite, si c'est possible.

— Certainement. Veuillez me suivre, *Herr Leutnant*.

Nous longeâmes une galerie couverte, nous traversâmes une salle voûtée, nous atteignîmes une petite courtine. J'aperçus un instant, au passage, une cour assez sale, aux murs lépreux, au sol de fange, où rôdaient tristement une vingtaine d'ombres fantomatiques, en pantalons rougeâtres ou en capotes luisantes, sous la garde d'une sentinelle armée. Nous débouchâmes de là dans un corps de bâtiment plus moderne, en briques, où mon guide ne tarda pas à m'ouvrir la porte d'un nouveau bureau. Moins confortable que le précédent, il comportait pour tout mobilier une table nue, deux bancs, quelques sièges de bois, un appareil téléphonique et un pupitre debout, où un sous-officier en calot et en tunique bleue classait des fiches.

— Je vais vous l'amener moi-même, *Herr Leutnant*... *Zu Diensten !*... C'est un certain Rossignol...

— Un Français ?

— Un Français... et même un Parisien.

— Est-ce un *Herr Professor* ?

— Non... je ne crois pas... Ce serait plutôt... comment dirais-je?... une sorte de *Schriftsteller*...de...littérateur...

— Bien, bien, nous verrons. Je vous attends.

Dix minutes plus tard, je voyais reparaître mon feldwebel précédant un petit Français à la mine pâle, au poil bistre et floconneux, très maigre, aux yeux fiévreux, aux pommettes tuberculeuses, vêtu d'une capote bleue déteinte et rapiécée, de pantalons ocreux s'effilochant sur des savates pourries, et qui, au premier abord, produisit sur moi une impression peu favorable. Il portait vingt-cinq ou vingt-six ans et était amputé du bras gauche.

— A vos ordres, *Herr Leutnant*, fit le feldwebel. Voici le téléphone de service, si vous avez besoin de moi. Il y a une sentinelle à la porte.

Il fit signe au sous-officier de laisser ses fiches et de le suivre, et me laissa seul avec mon Welche.

Je l'examinai plus attentivement, tandis que son regard fuyant me surveillait à la dérobée avec une méfiance sournoise. Il n'avait certainement rien d'un *Herr Professor*. Je pris place sur le meilleur siège et me mis à l'interroger.

— Vous vous appelez Rossignol ?

— Rossignol.

— Quel est votre prénom ?

— Sosthène.

— Votre âge ?

— Vingt-trois ans.

— Votre profession ?

— Homme de lettres.

— Où êtes-vous né ?

— A Montparnasse.

— Montparnasse ?... Où mettez-vous cela ?

— Paris, si vous aimez mieux. C'est un quartier de Paris.

La voix était terne et pauvre, mais l'accent semblait bon, la prononciation pure.

— Voyons, fis-je en prenant un ton moins sévère, permettez-moi, soldat Rossignol, de vous poser encore quelques

questions... Voyons...d'abord... Où avez-vous été blessé ?

— A Charleroi.

— Ce fut une formidable bataille.

— Oui, et...

Il reprit sourdement :

— Et une formidable défaite pour nous.

— Sans doute, sans doute... Dites-moi, avez-vous entendu parler de la bataille de la Marne ?

— La bataille de la Marne ?... Non... Qu'est-ce que c'est que ça ?

C'était la même question que m'avait déjà posée mon père, à Aix-la-Chapelle.

— Que savez-vous des opérations de guerre ?

— Pas grand'chose... Il me semble que ça s'éternise... L'Aisne, Ypres, les Flandres... J'attrape de temps en temps un bout de journal allemand.

— Vous savez l'allemand ?

— Non. Je me fais traduire les communiqués.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel j'entendis le gros pas ferré de la sentinelle s'éloigner et revenir dans le corridor. J'interrogeai de nouveau :

— Est-ce également à Charleroi que vous avez été fait prisonnier ?

— Oui. Blessé et pris.

— Avez-vous été bien soigné ?

— Peuh ! fit-il, ce sont des charcuteurs d'un côté comme de l'autre.

— Dans quel camp avez-vous été interné ?

— A Langensalza, pour commencer.

— Y étiez-vous bien ?

— Très mal. Baraquements infects, saleté, vermine, alimentation insuffisante ; par jour, une soupe à la betterave, deux cents grammes de pain à la paille et, une fois par semaine, cinquante grammes de viande en décomposition ; mauvais traitements, coups, punitions corporelles dégradantes...

Il me dévisageait d'un air assez sarcastique, presque avec une certaine bravade, estompée cependant d'une vague inquiétude, en me défilant cette litanie.

— Ma foi, dis je, nous avons été pris au dépourvu... On a dû improviser dans des conditions souvent défectueuses... Quant aux sévices des gardiens... Evidemment, c'est fâcheux... Mais pensez-vous que les prisonniers allemands soient mieux traités chez vous?

— Je pense le contraire. Les sous-offs sont les mêmes partout : des brutes.

— Et de quel camp venez-vous maintenant?

— D'Altengrabow.

— Etiez-vous mieux là?

— Guère au début. Ensuite ça s'est amélioré. J'ai pu manger à peu près à ma faim. Les gardiens sont devenus moins tyranniques. On m'a dispensé des corvées de travail. On m'employait à la comptabilité, au service de la poste. Puis j'ai été admis à faire de petites conférences aux camarades prisonniers.

— Des conférences... littéraires?

— Littéraires et philosophiques.

— Et ici?

— Ici, à Magdebourg?...

— Oui.

— Oh! ici, c'est très bien... J'y suis depuis avant-hier... C'est très bien, il n'y a rien à dire... On m'a mis aux cuisines.

— C'est un emploi privilégié.

— Je crois bien!... On est à la source. Aussi, depuis trois jours, il me semble que j'ai déjà engraissé.

Il n'y paraissait guère.

— Ah! non, je ne me plains pas, reprit-il moins âprement. Je ne demande qu'à ce que ça continue... Et puis on m'a donné une chambre pour moi tout seul, avec un lit à deux couvertures... Certes, je me trouve bien mieux que messieurs les officiers, entassés à vingt ou trente dans leurs

salles humides et sombres, avec leurs matelas de copeaux, leurs tinettes communes, et obligés de prendre leurs repas dans leurs bassins de toilette.

Je me mis à rire franchement à ce tableau pittoresque et comique.

— Mais asseyez-vous donc, je vous prie, dis-je à Rossignol. Nous avons encore un peu à causer.

Il prit place sur un banc et me regarda avec une curiosité étonnée. J'abordai alors le point qui me tenait à cœur :

— Dites-moi, Rossignol, comment trouvez-vous que je parle le français ?

— Pas trop mal, pour un Allemand.

— L'accent n'est pas très bon, hein ?

— Il pourrait sans doute être meilleur.

— Je vais vous faire une proposition, Rossignol. Je voudrais prendre avec vous quelques leçons... un certain nombre de leçons...

Son visage devint de nouveau maussade et ce fut avec une nervosité visible qu'il me répondit :

— Vous n'avez qu'à commander... Vous êtes les maîtres !...

— Mais non, mais non, me récriai-je, je ne vous donne pas d'ordres... pas plus que je ne vous demande un service gratuit... J'entends au contraire vous payer vos leçons... dont nous fixerons le prix, si vous le voulez bien, à un mark de l'heure.

Il rougit un peu, hésita, se passa la main dans les cheveux, puis balbutia :

— C'est que... c'est que... on va me prendre cet argent...

— On ne vous le prendra pas, dis-je ; tout au plus vous l'échangera-t-on contre des bons de cantine. Mais si vous le désirez, comptez sur moi, on vous le laissera.

— Alors, fit-il... alors, j'accepte... D'ailleurs, pour des leçons de français... surtout s'il s'agit de causer de littérature... c'est un si grand plaisir pour moi, que je vous les donnerais aussi bien pour rien.

— Eh bien, c'est convenu, dis-je. Nous commencerons demain. Mais il me semble, observai-je, qu'il fait bien soif! Que vous semble d'un verre de bière?

Sans attendre sa réponse, je me mis en communication avec la cantine, et quelques instants après un planton apparaissait, porteur d'un cruchon et de deux chopes.

— A votre santé! fis-je, ou, comme nous disons en allemand : *Prosit!*

Je choquai mon verre contre le sien. La bière n'était pas trop mauvaise.

— Ce n'est pas du Pschorr ou du Spaten, dis-je, mais elle est buvable.

Puis je lui offris une cigarette.

Il n'en revenait pas. Je m'amusais à voir s'ébahir son œil glauque, trembloter sa petite lèvre névropathe.

— Il n'y a pas à dire, finit-il par exprimer, il n'y a pas à dire, monsieur... vous êtes un homme comme il faut!

— Il y en a donc si peu en Allemagne? demandai-je.

— Je n'en ai guère rencontré, en tout cas.

— Mais non, mais non, protestai-je, vous vous trompez... Vous vous trompez, je vous assure. Il y en a beaucoup.

Nous échangeâmes encore quelques observations, où je mis toute la politesse, toute l'amabilité que je pus. Puis je me risquai à lui demander :

— En somme, monsieur Rossignol, que pensez-vous de la guerre?

— Je pense, trémola-t-il en s'agitant, je pense que la guerre est une stupidité.

— Eh bien, dis-je, je ne suis pas loin de penser comme vous. La guerre est une fatalité, sans doute cependant ce n'en est pas moins, comme vous dites, une stupidité.

Rossignol blêmit, rougit, son unique bras se trémoussa, tournoya, puis se brandit violemment, tandis qu'il proférait avec une sorte de rage :

— C'est une stupidité!..,

Je ne crus pas devoir rien ajouter. Je me bornai à dire :

— Eh bien, donc, à demain, monsieur Rossignol. A demain, même heure.

Je lui tendis la main. Il y mit la sienne. Puis, brusquement, comme pour me rendre ma politesse, il me fit le salut militaire.

A ma sortie, la sentinelle se roidit, claqua des talons et me présenta l'arme. Je lui jetai au passage :

— *Fertig. Sie kœnnen den Mann wegführen* (1).

Le lendemain, je retrouvai un Rossignol plus gai et plus confiant.

— Ah ! monsieur, m'accueillit-il... mon lieutenant !... Je suis content de vous revoir...

Il me tendit le premier la main. Je n'hésitai pas à la serrer.

— Alors, fit-il en s'asseyant, sans même que je l'y invitasse, nous commençons ?

— Nous commençons.

J'avais apporté mon Théâtre choisi de Corneille, Racine, Molière et Scribe, en guise de manuel de lecture. Sans plus tarder, j'attaquai les premiers vers du *Misanthrope*.

Je vis tout de suite que mon magister me serait d'un excellent conseil. Il me reprenait, me corrigeait, rectifiait mes fautes fort convenablement, s'appliquant à obtenir de moi une prononciation exacte, insistant sur certaines vocales propres au français, comme les nasales et les *u*, certains sons difficiles, comme les dentales et les chuintantes, que nous autres Allemands confondons si généralement, et me faisant répéter jusqu'à dix fois quelques passages.

Je lus ainsi tout le premier acte, jusqu'à la fin de la scène du fameux sonnet, profitant de mon mieux de ses indications, m'arrêtant pour écouter ses explications aux mots ou aux tournures que je comprenais mal.

Vraiment enthousiasmé par cette lecture, et sentant croître mon admiration pour le grand auteur comique, je ne pus m'empêcher de dire :

(1) C'est terminé. Vous pouvez l'emmener.

— Ce Molière est vraiment unique, et je crois bien qu'il n'y a rien dans notre littérature allemande qui lui soit comparable. Il faut remonter aux Latins et aux Grecs pour trouver le pareil.

— Oui, fit Rossignol, c'est en effet assez bien. Le vers est bien frappé, la pensée assez forte. Il faut dire aussi que *le Misanthrope* est sa meilleure pièce.

— Et qu'est-ce que vous aimez le mieux dans *le Misanthrope* ?

— Oh! sans contredit, le sonnet.

— Le sonnet?... le sonnet d'Oronte ?

— Mais oui, le sonnet.

— Pourtant Molière s'en moque !

— Molière a tort. C'est de beaucoup ce qu'il y a de mieux dans sa pièce, et je donnerais tout le reste pour ce seul sonnet. Ecoutez...

Il le lut, le redit, le détailla, de sa voix grêle et précieuse, avec le même amour et la même satisfaction que l'eût pu faire Oronte lui-même, au temps de Louis XIV, de Benserade et de l'hôtel de Rambouillet.

— C'est divin ! C'est exquis ! s'écriait-il pâmé... C'est tout simplement merveilleux !... Mallarmé n'a rien fait de plus réussi.

— Qui ça, Mallarmé ?

— Mallarmé !... Peut-être notre plus grand poète moderne.

Je dus confesser mon ignorance, tandis que Sosthène Rossignol me considérait d'un petit air commisératif et supérieur.

— Je vois, dis-je tout confus, que j'ai encore beaucoup à apprendre, non seulement en diction, mais en littérature.

Nous nous séparâmes dans les meilleurs termes.

Avant de quitter la Citadelle, il me vint à la pensée que le lieu affecté à nos rendez-vous n'était guère commode pour mes leçons. J'aurais voulu avoir sous la main mes livres et mes dictionnaires. Le séjour de ce bureau de prison som-

maire et mal odorant n'était pas non plus très agréable. Aussi me fis-je annoncer chez le commandant pour lui demander l'autorisation de prendre dorénavant mes leçons chez moi.

Le commandant parut assez interloqué de ce projet.

— C'est que... c'est que, objecta-t-il... le prisonnier...

— Rien de plus simple : vous n'avez qu'à le faire conduire et ramener.

— C'est que... c'est que...

— Ecoutez, fis-je agacé, si vous éprouvez quelque scrupule, téléphonez au général von Z....

— C'est ce qui sera fait, monsieur le lieutenant. Monsieur le général von Z... décidera.

Le lendemain, à mon réveil, un appel téléphonique me parvenait de la Citadelle :

— C'est entendu. Vous aurez le prisonnier. La sortie sera de deux heures.

— De trois heures. Je le garde deux heures. Une demiheure pour venir, une demi-heure pour le retour, cela fait trois heures.

— Soit. Entendu. Seulement nous n'avons pas de monde pour l'accompagner; veuillez nous envoyer votre ordonnance en armes.

— Entendu. *Besten Dank.*

L'après-midi, au retour de mon service, j'envoyai donc Michel, mon ordonnance, prendre livraison de Rossignol. Et désormais, chaque jour, sur les trois heures, je voyais arriver mon Rossignol tout radieux, animé par sa marche au grand air et le spectacle des rues marchandes de Magdebourg, qui s'asseyait dans un de mes fauteuils, les pieds aux chenets, prenait du thé, du chocolat, des gâteaux, des confitures, acceptait un verre de liqueur et fumait force cigarettes en écoutant mes exercices. C'était charmant et je faisais des progrès surprenants. A cinq heures, il repartait, toujours escorté de mon brave Michel, qui avait la consigne de tirer résolument sur lui à la moindre velléité de fuite. Mais

aucune velléité de ce genre ne hantait l'âme pacifique de Sosthène Rossignol.

Je lui montrais mes livres, dont il appréciait en termes entendus et parfois singuliers les mérites ou les tares. Les écrivains classiques le trouvaient respectueux, mais froid.

— C'est de l'histoire littéraire, disait-il. Cela n'a qu'une valeur de documents, propres à nous ouvrir quelques clartés sur la culture ou les mœurs d'époques pour nous périmées.

Il couvrait d'un mépris uniforme Casimir Delavigne, George Sand, Paul de Kock et Gaboriau. Tout au plus admettait-il ces deux derniers pour l'étude du langage familier et vulgaire.

Quand je lui sortis un Daudet, il s'indigna au seul énoncé de ce nom :

— Daudet, bondit-il, c'est une crapule !

— « Crapule » ? demandai-je, ne comprenant pas ce mot.

— Une canaille, si vous aimez mieux.

— Ah ! bon, j'y suis.

Je lui tendis le volume. Mais à peine y eut-il jeté les yeux que sa figure se détendit et qu'il se prit à rire :

— *Tartarin de Tarascon !...* Ce n'est que *Tartarin de Tarascon !...* Alphonse Daudet !... Je croyais.....

Il reprit, tout à fait calmé et condescendant :

— Ce n'est rien.... C'est un auteur bien oublié...

— Il a pourtant écrit là, dis-je, une bien jolie satire du Français !

— Du méridional tout au plus, répliqua Rossignol avec une moue dédaigneuse.

Je crus l'avoir offensé.

— Je voulais dire... commençais-je à m'excuser...

— Mais non, mais non, vous avez raison, repartit-il amèrement. Il y a trop de Tartarins en France, doublés par trop de fripouilles.

— « Fripouilles » ?

— Coquins, si vous préférez.

Un autre de mes auteurs, par contre, nous trouva complètement d'accord : c'était Romain Rolland. Pour celui-là, Rossignol l'admirait tout autant que moi, plus que moi peut-être.

— C'est notre grand homme, déclarait-il fortement ; il faut que vous le lisiez tout entier.

Je ne possédais que trois de ses volumes.

— Vous devez acheter les autres, prononça-t-il ; il est essentiel que vous connaissiez dans son intégrité cette œuvre capitale.

Je le lui promis. Puis je sollicitai de lui quelques conseils supplémentaires sur les acquisitions qu'il était bon que je fisse et sur les lectures qui pouvaient m'être utiles pour compléter mon instruction. Il me les donna avec empressement.

Pour Sosthène Rossignol, la littérature française ne remontait pas au delà d'un poète du nom de Baudelaire, qui ne m'était pas à vrai dire totalement inconnu, mais dont j'étais loin de soupçonner la souveraine importance. Tout ce qui lui était antérieur ne constituait qu'une sorte de néant redondant et banal, bon pour les professeurs, mais dont un artiste n'avait pas à se préoccuper. Je fus très flatté d'être jugé digne par mon mentor d'échapper à l'égide des professeurs pour pénétrer à sa suite dans cette sphère supérieure de la haute littérature. Ce Mallarmé, qu'il m'avait déjà nommé, n'en était pas le seul astre. Toute une pléiade d'étoiles de première grandeur, dont je ne fus pourtant pas sans soupçonner que quelques-unes pouvaient n'être que de brillants météores, y fixaient leurs constellations scintillantes. Il m'en fit connaître les noms, m'en décrivit les lumières diverses, les éclats particuliers, m'en analysa les spectres étonnants. J'en entendais parler pour la première fois, mais je ne les en admirai pas moins de confiance. Leurs noms étaient, autant que je m'en souviens : Villiers, Verlaine, Rimbaud, Corbière, Ghil, Kahn, Tailhade... j'en oublie... Claudel encore, Gide, Suarès, Romains,

Apollinaire... Laforgue aussi, qui, m'apprit mon guide, avait été lecteur de l'impératrice Augusta, ce qui me le rendit aussitôt éminemment sympathique.

Après les titres de leurs principaux chefs-d'œuvre, Rossignol m'énuméra les revues et publications littéraires où ils étaient en honneur : le *Mercure de France*, la *Nouvelle Revue française*, *Vers et Prose*, les *Marges*, le *Double Bouquet*, les *Bandeaux d'Or*, les *Soirées de Paris*, les *Echos du Silence*... J'étais aussi ignorant de ces autels que des dieux qu'on y adorait.

— N'y a-t-il pas aussi, dis-je, pour faire montre de quelque savoir, n'y a-t-il pas aussi une... attendez donc... une *Revue des Deux Mondes ?*

A ces mots, toute la personne sidérale de Sosthène Rossignol fut secouée d'un frénétique accès de gaîté. Il s'exclamait, s'esclaffait, pleurait de rire, battait l'air de son bras, se tapait la cuisse, où il y avait heureusement une bonne couche de graisse nouvelle. Une formidable hilarité le convulsait tout entier, le roulait et le tordait comme un ver dans mon fauteuil. J'eus la conscience d'avoir émis une bêtise énorme.

— Ah ! ah !... ah ! ah !... se désopilait-il. Elle est bien bonne !... elle est superbe !... Lisez, mon cher !... lisez donc !... voyez !... achetez !... instruisez-vous, nom d'un chien !...

C'est bien ce que je comptais faire. Mais il était peu probable que je pusse me procurer à Magdebourg quelques-uns seulement des ouvrages qu'il m'indiquait. Il me faudrait aller les chercher à Berlin. Certes, j'irais !...

Après quelques conversations de ce genre, je ne doutai guère que Sosthène Rossignol ne fût lui-même un poète. C'est, en effet, ce qui se trouva. Il m'apporta un jour une plaquette salie, froissée, graisseuse de toutes ses sueurs, qu'il me présenta mystérieusement.

— Voilà, dit-il. C'est de moi. Je vous laisse cela jusqu'à demain. Il ne me reste que cet exemplaire. Je vous le confie

précieusement. C'est tout ce que j'ai pu sauver de mon désastre personnel et du désastre de la France.

C'était une brochure in-douze d'une soixantaine de pages, imprimée sur papier de fil en caractères de quatre couleurs ; la couverture était enluminée d'une ornementation à la géométrie compliquée et falote. Au-dessus du titre étrange, dont je ne parviens pas à me rappeler l'effarant libellé, paradait en lettres mordorées le nom de son auteur : Sosthène Rossignol. L'éditeur en était un certain Figuière.

Le contenu n'était pas moins baroque. J'en jugeai du moins ainsi. Il se composait de vers de toutes dimensions, au sens énigmatique et aux vocables obscurs. C'est en vain que je m'appliquai à y saisir quelque signification. Je renonçai vite au déchiffrement de ce prétentieux grimoire.

Ce qui ne m'empêcha pas, le lendemain, de couvrir Rossignol de compliments. Il s'en montra vaniteux et ravi, et voulut incontinent me dire quelques-uns de ses poèmes, pour mieux m'en faire savourer l'art et concevoir l'ingéniosité. Mais pour passer par l'organe crécellant et la diction insidieuse de leur rapsode, ils ne m'en devinrent ni plus intelligibles, ni moins burlesques.

— Ah ! fit-il tout à coup, se rendant compte de son insuffisance déclamatoire, il y faudrait la voix et le geste de Juliette Rossignol !

— Juliette Rossignol ?... Qui est-ce !

— Une jeune actrice du plus grand talent, au charme enivrant et à la voix plus dorée que celle de Sarah.

Sarah ! Encore un rébus pour moi. Mais je n'insistai pas : la jeune actrice m'intéressait davantage.

— Elle porte le même nom que vous ? remarquai-je.

— C'est ma cousine... Ah ! la mâtine ! quel avenir !... Ça n'a pas vingt ans, ça sort du Conservatoire, c'est engagé à la Comédie-Française... Elle n'y a encore joué que de petits rôles... mais, mon cher... mon cher ami !... Dans les petits théâtres, où elle a fait des créations plus importantes, elle a déjà remporté des triomphes... C'est dans

les vers qu'il faut l'entendre ! Jamais on n'a dit les vers comme elle. Elle est extraordinaire et délicieuse !... Gredine, va !...

— Vous n'avez pas l'air très content d'elle ?

— Il y a de quoi. Voilà une friponne qui doit pourtant bien savoir que je suis prisonnier en Allemagne... Eh bien, mon ami, jamais une lettre, pas une simple carte, pas un mot de souvenir ou de sympathie... rien !...

— Et vous, lui avez-vous écrit ?

— Plus de dix fois. Rien et rien !...

— C'est votre seule parente?

— Non. Mais les autres, c'est tout comme. Rien de rien !

— Vous avez de la famille ?

— J'ai mon père.

— Que fait-il?

— Il est percepteur à Esternay, dans la Marne.

— Et vous n'avez pas de nouvelles de lui?

— Aucune. Mon oncle et ma tante, bernique également !

— Où habitent-ils ?

— A Dun-sur-Meuse.

— Dun-sur-Meuse?... Où ça se situe-t-il ?

— Un peu au-dessous de Verdun, entre Verdun et Sedan.

Je n'osai pas lui dire qu'il était plus que probable que cette région était occupée par nos troupes. Je demandai :

— Ce sont les parents de la jeune actrice ?

— Non. Juliette est leur nièce. Ma tante de Dun est une sœur de mon père. Juliette, qui est orpheline, était fille d'un frère puîné. Mais ils ont un fils, mon cousin Pierre, qui est maréchal des logis dans un régiment de dragons. De celui-là non plus, pas une ligne... Ah! la famille !... Tout le monde m'oublie. On se fiche de moi!... Sacrée Juliette, va ! . . . C'est encore elle qui me chagrine le plus!...

Rossignol en devenait presque émouvant. Le jour d'après, non moins mystérieusement que pour sa plaquette de vers, il tira de l'intérieur d'un gilet de laine que je lui avais donné une photographie passablement moisie et dégoutante, qu'il m'exhiba entre un soupir et un sourire. C'était un portrait de Juliette Rossignol. Je contemplai avec quelque difficulté un fin visage à l'expression charmante, aux grands yeux, à la jolie bouche rieuse, achevant une gorge juvénile et un corps plein de grâce qu'habillait une ravissante toilette de théâtre. Telle que je la devinais sur ce mauvais carton, elle me plut infiniment.

— Elle doit être exquise, dis-je.

— Merveilleuse, hélas... merveilleuse!..

— Vous l'aimez? demandai-je.

— Non... c'est fini... Il faudrait que je sois autre chose que je ne suis...

— Quoi? par exemple?

— Un grand poète... un grand auteur dramatique...

— Vous le deviendrez peut-être.

— Trop tard! jeta-t-il amèrement.

Et il recommençait ses jérémiades, où se mêlaient confusément ses plaintes sur son malheureux sort, son aigreur envers la destinée, son ressentiment de l'injustice et de la sottise des hommes, le dépit de ses amours contrariées, ses diatribes contre la guerre et les déceptions de sa vocation de grand homme, jérémiades qui se terminaient volontiers par ce refrain qu'il m'avait déjà souvent servi :

— Rien à faire en France!... C'est un pays perdu!

Ou par cet autre, que j'avais entendu également :

— Ah! si j'étais Allemand... Je serais déjà célèbre!

Au milieu de ces entretiens littéraires et de ces récréations sentimentales, j'avais garde de négliger, comme on le pense bien, les instructions du général von Z... Ma tâche m'était d'autant plus facile que les dispositions de mon prisonnier l'inclinaient d'elles-mêmes à mes vues. Je n'avais qu'à presser un bouton, Rossignol se déchaînait.

Et à mesure qu'il prenait plus de confiance en moi, son déchaînement devenait plus violent. Je m'efforçais en outre de lui rendre sa captivité plus légère et plus douce. Je captais sa satisfaction en même temps que sa complicité. Il se plaignait de ne pas recevoir de colis de France ; je lui fis accroire qu'il existait en Allemagne des sociétés philanthropiques qui s'occupaient des prisonniers de guerre abandonnés par leur patrie. Je chargeai mes parents de lui adresser chaque semaine de Halle un colis de victuailles et de tabac, ce qui fut fait régulièrement, à sa grande reconnaissance pour ces bienfaiteurs anonymes et à son plaisir plus grand encore. Je lui faisais de petits présents et j'avais augmenté le cachet de ses leçons. J'obtins pour lui l'autorisation de circuler en ville dans un vêtement civil, que je lui fis confectionner d'un excellent drap d'Elberfeld, à moins qu'il ne fût de Roubaix. Depuis longtemps, la baïonnette avait disparu du canon de Michel, puis le fusil de Michel, enfin Michel lui-même. Rossignol sortait absolument seul, et il n'y avait plus de limites à ses sorties. Je n'hésitais pas à me promener parfois avec lui, et quand, aux premiers beaux jours, le soleil nouveau et l'air attiédi nous sollicitèrent à jouir du printemps, plus d'une leçon se passa dans les allées du Luisengarten, où verdoyaient les rameaux et où fleurissaient les lilas, à deviser le long des pelouses, comme deux philosophes platoniciens dans les jardins d'Académos. Je l'emmenai même un soir au théâtre, où il me parut entendre avec un enthousiasme de connaisseur un opéra de Wagner. Bien pris, remis en forme, dans son beau complet marron, le jonc à la main, le feutre vert sur la tempe, Rossignol était maintenant méconnaissable, et lorsque nous entrions dans une brasserie, car cela nous arrivait, avec sa manche gauche vide soigneusement épinglée à son veston, si l'on prêtait l'oreille à nos propos français, on devait le tenir pour quelque blessé lorrain de l'armée allemande, chez qui ne pouvait surprendre qu'un seul détail : l'absence de la croix de fer sur sa poitrine.

Un jour qu'il fourrageait dans ma bibliothèque, il mit la main sur un volume de Jaurès.

Inutile de dire quej'en avais fait l'emplette exprès pour lui.

— Tiens, vous avez un Jaurès?

— Cela vous étonne?

— Non, car je vous savais socialiste. Mais je suis content de voir qu'à côté de vos socialistes, qui sont nos maîtres à tous, vous lisez aussi les nôtres. Celui-là n'est pas des plus avancés, mais il est sûr. C'est un bon orateur et un écrivain appréciable.

Je crus opportun ici de placer un de mes couplets, ou plutôt un de ceux du général von Z...

— Ah ! m'écriai-je d'une voix convaincue, quel malheur que cette guerre ait éclaté si tôt! Quelques années plus tard, avec les progrès foudroyants du socialisme et l'influence menaçante et devenue décisive sur les gouvernements d'hommes comme nos Scheidemann, nos Bauer, nos David... Ou comme votre Jaurès, qu'ils ont assassiné...

— Vous avez raison, qu'ils ont assassiné !

— Je dis qu'avec de tels hommes et la marche de nos idées cette épouvantable guerre aurait été rendue impossible. Quel malheur ! C'est que vous ne vous doutez peut-être pas de la force que représente déjà le socialisme. Si je vous disais, mon cher Rossignol, que la moitié de l'armée allemande est socialiste, vous ne me croiriez pas. C'est pourtant la stricte vérité. Plus de la moitié de nos hommes sont des social-démocrates, et des milliers de nos jeunes officiers appartiennent au même parti. Tous déplorent profondément cette guerre criminellement fomentée par des pouvoirs impérialistes et bourgeois entre des peuples faits pour s'entendre ; tous aspirent ardemment à la paix, une paix sans indemnité ni conquête, qui instaurera la concorde parmi les nations et apportera le salut au monde. Que de pareils sentiments se fassent jour en France, que nous en ayons seulement l'espérance, et je vous jure que ce sera bientôt fini !

Rossignol m'écoutait attentivement.

— Je vous crois, fit-il. Mais vos cadres sont trop forts. Vous obéissez toujours. Vos chefs militaristes et pangermanistes sont vos maîtres.

— C'est ce qui vous trompe, répliquai-je. Nos cadres ne sont qu'une façade, et une façade chancelante. Mais on nous fait croire qu'en France comme en Angleterre on veut notre mort et notre effondrement ; on nous fait croire que nous luttons pour notre existence. On nous affole et on nous ment. Aidez-nous. Nous n'attendons qu'un signe venu de France pour tout renverser.

— Vous déposeriez votre empereur ?

— Parfaitement.

— Vos généraux, vos junkers, vos fonctionnaires impériaux, vos financiers et vos professeurs mégalomanes ?...

— Nous les fusillerions.

Rossignol avait les larmes aux yeux.

— Comme ce serait beau ! murmura-t-il dans une sorte d'extase.

— C'est le secret de l'avenir, fis-je d'un air augural. Et l'avenir tient dans nos mains. Il faudra que tout se paye ! vaticinai-je. Le gouvernement allemand est le principal coupable de cette guerre.

— Le gouvernement français est plus coupable que lui ! répondit Rossignol.

— Guillaume et François-Joseph sont des bandits !

— Nicolas et Poincaré sont des misérables !

Et nous nous trouvâmes tous deux d'accord pour déclarer :

— Mais la responsabilité capitale incombe encore à la perfide Albion.

Sur quoi m'indignant avec toute la véhémence qu'il me fut possible de déployer :

— Et voilà les salauds, les repus, les forbans pour qui nous nous battons ! Voilà les buveurs de sang, les ignobles vampires pour qui tant de braves gens comme vous et moi

se massacrent sur les champs de carnage !... Est-ce que je vous hais ? Est-ce que je suis votre ennemi ? déclamais-je en lui tendant la main d'un geste pathétique.

— Non ! s'écria-t-il, non, vous n'êtes pas mon ennemi !

Et se jetant dans mes bras en pleurant, il éclata :

— Vous êtes mon frère !...

Nous étions trop émus l'un et l'autre, lui surtout, pour nous quitter. Aussi, pour terminer dignement une après-midi si bien remplie, je l'emmenai dîner au Franziskaner.

Désormais, la partie était gagnée, la mission qui m'avait été confiée était honorablement accomplie; Rossignol se trouvait monté à fond et, pour employer l'expression du général von Z..., il était mûr pour être renvoyé en France.

IV

Tous les deux mois j'avais une permission de huit jours, que j'allais passer régulièrement dans le sein réconfortant de ma bien-aimée famille. Au mois de mai, mes parents quittèrent Halle pour rejoindre leur belle propriété estivale du Harz, dans la vallée de l'Ilse. Cela me rapprochait de Goslar, où je coulai dès lors amoureusement de nombreuses heures de ma période permissionnaire, quand ce n'était pas Goslar qui se transportait à Ilsenburg. Ma divine Dorothéa croissait en grâce, en charme, en santé et en vertu allemande. J'en étais tout ensorcelé, et c'était à chaque séparation un nouveau déchirement accompagné de nouveaux serments d'amour, lorsque revenait pour moi le moment de reprendre le train pour Magdebourg.

C'est au retour d'une de ces permissions que j'appris que Rossignol était parti pour la France. Jugeant que mes études de français avaient encore besoin d'être poursuivies, je le fis remplacer par un autre prisonnier, qui me fut livré aux mêmes conditions. Celui-là était un instituteur. Il était moins cultivé que Sosthène Rossignol et je me trouvai infiniment plus fort que lui en ce qui concernait la plus récente littérature française. Mais je m'instruisis avec lui des façons

de s'exprimer les plus usuelles, que le disciple de Baudelaire et de Mallarmé avait quelque peu négligées, et notamment de l'argot de guerre.

Je m'assimilai parallèlement d'autres connaissances, qui pouvaient m'être utiles. Je suivis des cours pour officiers. J'appris aussi la sténographie, et au bout de quelque temps j'arrivai à la pratiquer assez habilement dans les deux langues.

Bien que le médecin principal, quelque bonne volonté qu'il déployât, eût dû finir par me reconnaître en irréprochable état de validité et bon pour reprendre la campagne, mon service ne s'était guère accru et, devant le louable emploi que je faisais de mes loisirs, on continuait à m'en laisser la disposition. Les rigueurs de Kerkerstein, les furies de Stier, les bastonnades de Pampusch suffisaient à dresser les recrues, et les contingents passaient et repassaient entre les poignes de ces terribles manieurs d'hommes, sans que je fusse tenu de leur prêter l'appoint de ma modeste brutalité. Réservistes, landwehriens, landsturmiens, volontaires, hommes d'ersatz, mobilisés des jeunes classes ou récupérés des hôpitaux, combien j'en avais déjà vu partir ou repartir, drillés et boulonnés à bloc, pour la double fournaise d'Orient et d'Occident ou les grands camps d'instruction qui montaient les nouvelles formations divisionnaires ! Et j'attendais mon tour sans impatience,

Pour le moment on était tout à la Russie, où les opérations marchaient merveilleusement et nous consolaient de la stagnation en Occident. Mackensen avait enfoncé les Moscovites sous Cracovie ; Przemysl et Lemberg étaient repris ; Varsovie tombait ; la ligne des forteresses culbutait comme une rangée de quilles, Novo-Georgievsk, Kovno, Grodno, Ossoviec, Bielostok, Brest-Litovsk, en tout douze places fortes, dont quatre grandes défenses modernes. Partout, du Niémen au Dniester, les armées du tsar, sans fusils, sans munitions, sans voies de communications, entre l'incurie d'en bas et la corruption d'en haut, fuyaient de-

vant nos phalanges massives et nos myriades d'obus. Seule ombre à ce brillant tableau : l'ignoble Italie, trahissant infâmement notre cause, avait déclaré la guerre à nos alliés, et les odieux Macaronis retenaient dans leurs montagnes trois armées austro-hongroises.

Un jour, le général von Beaumont me dit au casino :

— Mon cher Hering, si vous voulez passer au IIIe corps où on a besoin d'officiers, vous serez promu Oberleutnant et vous ne tarderez pas à être dirigé sur le front de France.

Je demandai une journée de réflexion et j'acceptai. Je ne craignais pas le renvoi au front, qui en tout état de cause était fatal à plus ou moins brève échéance, et, à faire preuve de bonne volonté, je hâtais de six mois, d'un an peut-être, mon avancement.

Une semaine plus tard, je partais pour Brandebourg, où je passai tout le mois de septembre. L'activité y était plus intense encore qu'à Magdebourg. On y instruisait déjà, quand j'y arrivai, des recrues de la classe 1916. En moins d'un an, trois classes avaient donc été appelées : 1914, 1915 et 1916, cette dernière composée de jeunes gens de dix-neuf ans. Mais, tandis qu'on y pressait, comme à Magdebourg, l'entraînement des réservistes d'ersatz et des volontaires destinés à combler les vides de la 5e division, qui tenait alors le front de Champagne, les mobilisés de la classe 1916 subissaient une préparation plus longue et plus complète, en perspective de desseins encore ignorés et dont nul ne pouvait soupçonner l'orientation. Je me vis bientôt absorbé à tel point par mes fonctions nouvelles, que je dus renoncer à toute autre espèce d'occupation. L'étoile d'or qui distinguait maintenant mes pattes d'épaules me remplissait d'ailleurs d'une orgueilleuse ardeur et du sentiment plus vif que jamais de mes devoirs militaires.

Le 15 octobre, je fus désigné pour partir, en compagnie du lieutenant Siebel et d'une centaine d'hommes de complément du 48e régiment. Il m'était accordé huit jours de permission. Ma feuille de route portait que je devais rejoindre

le contingent le 23, à Cassel, pour le convoyer de là jusqu'à Thionville, où des ordres ultérieurs en préciseraient la destination.

Le 16, à midi, je débarquais dans la petite gare d'Ilsenburg, et une demi-heure après, affamé et botté, je tombais comme un bolide dans la salle à manger de notre somptueuse villa, aux grands cris de joie de toute ma famille qui se mettait à table.

— Hourrah ! acclama mon père, qui, la truelle en l'air, s'apprêtait à découper une magnifique truite, la dernière de la saison.

— Wilfrid ! Wilfrid ! glapissaient ma mère et mes sœurs.

Les embrassades terminées et mon couvert mis, je contai rondement mon affaire. Il y eut bien quelques nuages sur les visages, quand on sut que je retournais au front. Mais mon père marmonna certaines paroles confuses dans sa moustache, où je crus saisir qu'un nouvel emprunt de guerre était en souscription et qu'il saurait s'arranger pour que je ne courusse pas de trop grands dangers.

Mon étoile faisait sensation.

— Tu deviendras bientôt général ! bécassait adorablement ma sœur Ludmilla.

Des gelinottes, chassées en société de M. von Treutlingen, bardées et faisandées à point, composaient le rôti. J'en savourai la chair tendre et parfumée aux baies de la forêt, tandis que mon père en narrait complaisamment le trépas cynégétique.

— Ce cher von Treutlingen a encore l'œil excellent, mais il devient tellement sourd que c'est à peine s'il entend son coup de fusil.

Un délicieux pain bis, dénommé pain KK, une purée de pommes de terre au sucre, un gâteau de maïs à la crème, du fromage de Hollande et des chocolats suisses complétaient un menu suffisant pour d'honnêtes appétits allemands et même pour un estomac comme le mien.

— Et dire, s'égayait largement mon père, qu'au camp de

nos ennemis on nous croit déjà en proie à la famine ! C'est un des meilleurs coups de notre propagande. Grâce à cette merveilleuse disette, dont elle a su répandre la légende, les neutres, pris de pitié, se bouclent le ventre à notre profit et ces idiots d'Anglais, comptant sur notre reddition prochaine, négligent de resserrer les mailles de leur blocus.

— Cependant, dis-je, les classes populaires doivent commencer à souffrir.

— Pas le moindre signe. A Halle, les cuisines et baraques municipales, abondamment pourvues, fonctionnent à la satisfaction générale. Nulle part les mesures de rationnement, méthodiquement comprises, ne vont jusqu'à la restriction... Et à Brandebourg, comment êtes-vous nourris ?

— Mais fort bien.

Et dans un gros éclat de rire, mon père, le conseiller de commerce Hering, conclut :

— Il n'y a que les prisonniers de guerre et les populations occupées qui sachent ce que c'est que la famine allemande !

Dès le café pris — et ce n'était pas un café d'orge, — on téléphona à Goslar la nouvelle de mon arrivée. J'entendis dans le récepteur la voix forte et joyeuse de ma bien-aimée et je promis d'aller la voir dans l'après-midi même.

Aussi, ma bicyclette enfourchée, me trouvais-je bientôt pédalant, heureux et véloce, sur la jolie route, jonchée des premières feuilles mortes de l'automne, qui, par Harzbourg et Oker, menait en une petite heure aux architectures pittoresques de la vieille cité de Barberousse. Non loin de la Maison des Empereurs et de l'énorme tour féodale du Zwinger, la villa du conseiller de cour Otto von Treutlingen reposait dans un nid de verdure et de roches, entre un jardin d'agrément et un petit parc forestier. Les pentes minières du Rammelsberg exhaussaient à proximité leurs promenades de hêtres et de pins.

Fraîche, luxuriante et magnifiquement carnée, ma belle Dorothéa, au rauquement de mon cornet, s'empressa à ma

rencontre, faisant voler le gravier du jardin sous la précipitation de sa bottine et le souffle de sa robe ; puis je me sentis entouré lourdement de ses bras, tandis qu'à travers le tulle de son corsage deux seins étoffés et durs venaient pénétrer ma poitrine et qu'une senteur enivrante de linge et d'eau de Cologne m'étourdissait divinement.

L'étoile de ma patte d'épaule la fascina, elle aussi, immédiatement :

— *Oberleutnant !... Oberleutnant !... Herrlich !...*

La journée était belle et nous prîmes la bière dans un kiosque de chèvrefeuille. A son tour, le conseiller de cour était accouru, en pantoufles brodées, en robe de chambre chinoise et en bonnet grec. De son binocle interrogateur et de son oreille tendue il s'essayait à suivre le tendre ramage de ma Dorothéa et mes fanfaronnades héroïques, pendant que la blonde servante Lischen renouvelait le broc, apportait les tartines, les bretzels et le pumpernickel. Quel calme et quelle poétique simplicité ! Je voyais de là la maison blanche et rose avec sa décoration de briques émaillées, la véranda qui la vitrait d'un côté, la baie cintrée du salon et, au premier étage, la porte-croisée de la chambre de ma bien-aimée, avec ses rideaux de guipure et son balcon de ciment armé. Je contemplais, avec une exquise émotion, la douceur du jardin dépouillé, les parterres fraîchement labourés et fumés, la serre où se pressaient les plantes rentrées et les pots de boutures, le tuyau d'arrosage lové près de sa prise d'eau et le vieux jardinier Ambrosius qui, le panier au coude, juché sur une échelle double, récoltait les poires d'un espalier.

Et comme le jardin, comme la maison, comme le kiosque de chèvrefeuille, la belle Dorothéa, dans le printemps de sa chair, était automnale et mélancolique.

— *Mein Wilfrid*, soupirait-elle, aurais-je pu jamais penser que la guerre te reprendrait !...

— Je ne le croyais pas non plus, disais-je ; mais il en est ainsi : dans huit jours je serai au feu.

— *Herrje!...* Ces maudits Français ne veulent donc pas encore se déclarer vaincus ?

— C'est à nous de le leur faire comprendre. Il y faudra encore quelques bons coups de canon.

— Que le Seigneur Dieu te garde, mon cher Wilfrid !

Nous parlions alors de notre futur mariage, du pasteur Helgoland qui le bénirait, de l'appartement que nous choisirions à Halle, du mobilier qui le garnirait, et nous nous demandions si nous célébrerions notre union tout de suite après mon retour de campagne ou si nous resterions fiancés jusqu'au moment où j'aurais conquis mon grade de docteur.

Le conseiller de cour opinait de son bonnet grec et répétait de distance en distance :

— *Ja, ja... So, so... Das scheint mir doch sehr raesonnabel...*

Quand je repris ma bicyclette, j'avais convenu avec Dorothéa que nous nous rencontrerions chaque jour à mi-chemin entre Goslar et Ilsenburg, pour passer quelques heures à excursionner ensemble dans la forêt. C'est ce qui fut réalisé ponctuellement. Nous nous retrouvions tantôt à Oker, tantôt à Bündheim, tantôt à la source Krodo des bains de Harzbourg. Arrivé le premier au rendez-vous, je ne tardais pas à voir apparaître ma belle bien-aimée, penchée sur le guidon de sa machine, en béret de laine ou en feutre blanc, la chaussure de toile souple au pédalier, les cuisses moulées dans la robe courte rythmant leur doux pistonnement devant le garde-jupe en cordonnet vert. Elle sautait mollement à terre, toute rose de sa course. Nous nous pressions longuement les mains et nous échangions nos tendresses. Puis, reprenant la selle, nous roulions béatement côte à côte le long des routes sylvestres qui pénétraient le massif de la montagne. Nous remontions la vallée de la Radau ou celle de l'Oker ; nous visitions le Burgberg et les restes de son château médiéval, Oderbrück et son étang, la Romkerhalle et sa cascade artificielle ; nous poussions jusqu'à Clausthal, Zellerfeld ou Lautenthal, avec leurs mines millé-

naires d'or, d'argent, de zinc ou de soufre et leurs bains d'aiguilles de pins. Ou, laissant nos bicyclettes dans quelque hôtellerie, nous nous élevions par les chemins muletiers, les sentiers et les laies aux flancs des coteaux sauvages et des monts anfractueux. Nous en escaladions les croupes et nous en franchissions les ravins. C'étaient l'Elfenstein et le Schmalerkopf, le Ziegenrücken et ses versants de sapins, l'Ahrendsbergklippe et ses bloc ssinguliers, le Bruchberg et ses gorges sinistres ; c'étaient les contreforts déchirés du Brocken, couverts de hêtraies rousses et brunis de bruyères, avec leurs aspérités, leurs bosses, leurs brèches et leurs turgescences, entre lesquelles, gnomesque et têtu, le petit chemin de fer à voie étroite venant de Wernigerode grimpait sinueusement en soufflant sa fumée jusqu'au sommet dénudé où, les nuits de sabbat, dansaient et chevauchaient les sorcières.

Le Harz déployait à nos regards captivés sa rouge et sombre magnificence. Partout se drapaient les futaies aux teintes violentes, tendues de roc en roc et de cime en cime, écarlates, vermillonnes, fauves, cramoisies, laquées de minium, de pourpre, de cinabre, brûlées et violacées, avec de grandes plaques jaunes, ocre, cuivre ou orange, touchées de bronze, piquées de bistre, rongées de rouille, où s'épandaient les coulées noires des abiétinées. Les vagues forestières battaient les écueils difformes des rochers, couturés de bleu et d'ardoise, parfois recouverts de l'écume des mousses, parfois secs, chauves, pétreux et désolés. D'énormes pics émergeaient de l'océan de feu, léchés eux aussi des flammes et les reflétant jusqu'en haut, la Tête-du-Kobold, la Garde-aux-Loups, hirsutes et démoniaques, déchiquetés et flamboyants. Des vallées et des combes y foraient leurs sillons et y enchevêtraient leurs crevasses. Çà et là, blanche ou verte, s'ouvrait une clairière où brillait un point d'eau.

Quand nous ramenions nos yeux dans notre voisinage ou que, délaissant le point de vue, nous rentrions dans le sous-

bois, l'impression, pour être proche, et le spectacle, pour être borné, n'en étaient pas moins charmeurs. Les tiges cylindriques des hêtres et les fûts verticillés des sapins dirigeaient le hasard de notre route. Nous marchions sur l'épais tapis des aiguilles et des feuilles. Les cônes et les faînes roulaient ou craquaient sous nos pas. Les ramures dorées ou rubescentes des ormes blancs, des aulnes, des charmes et des coudres s'arquaient en berceaux sur nos têtes et frôlaient nos visages. Les fourrés, les taillis, les breuils, les épiniers rompaient les plans des grands bois et les cantons de haute venue. Une réserve de chênes développait son couvert majestueux. Dans un essartement s'élevait le baliveau d'un frêne gigantesque ou d'un tragique épicéa. Les pins, les mélèzes, les trembles, les érables, les sorbiers, les poiriers sauvages, les hêtres tortillards, les hêtres pourprés hérissaient les vallonnements et mêlaient leurs essences. De place en place un grand B blanc gravé sur un tronc ou réchampi sur une roche indiquait le chemin du Brocken. Mais nous évitions cette direction trop suivie. Nous préférions nous égarer dans les plis solitaires de la montagne. Les cornouillers, les genévriers, les nerpruns offraient leurs baies rouges ou bleues, les merisiers et les sureaux leurs grappes, les baguenaudiers leurs gousses violâtres et vésiculeuses, les tamaris d'Allemagne leurs fruits en capsules ou les boules blanches de leurs semences. Nous cueillions des noisettes que nous cassions entre nos dents, ou des mûres noires dont nous nous barbouillions les lèvres en nous embrassant. Partout les arbrisseaux gonflaient, craquaient, se disséminaient. On sentait le tan, l'écorce, la pulpe et la résine. Des ruisselets gazouillaient sur les pierrailles et dégringolaient en cascatelles. On entendait la lime aiguë de la mésange serrurière ou le crissement tarandeur des insectes bûcherons. Un tétra vert et brun s'enlevait bruyamment d'une bruyère ; on voyait fuir la queue rousse d'un écureuil, et parfois paraître d'entre les frondaisons basses d'un

boqueteau la tête fine et le bel œil humide d'un chevreuil.

Plongés dans cette nature débordante, qui nous pénétrait de ses effluves et nous baignait de son mystère, nous en subissions l'enchantement, nous en éprouvions la palpitation. Un délicieux émoi troublait nos cœurs. Dans la tiédeur défaillante de l'automne et la fécondité lourde de la fructification, le magnétisme étrange de la forêt romantique dominait puissamment nos âmes et transportait nos sens. Nos mains se serraient, nos bras se pressaient, nos bouches se joignaient. Une mollesse inconnue ployait contre moi ma bien-aimée. Qu'elle était belle ! qu'elle était touchante ! qu'elle était inconcevablement idéale et enivrante !... Ses yeux bleus profonds s'animaient d'une douce flamme ; son sourire tremblait d'un désir incertain ; sa voix s'altérait en modulations murmurantes ; ses doigts énervés et moites s'enroulaient à mes phalanges. Qu'elle était belle ! Je l'enlaçais avec passion ; sa taille pliait sous mon étreinte ; son corps frémissait confusément dans mes bras, et quand ses baisers répondaient aux miens, une exaltation délirante se répandait dans mon être et me brûlait jusqu'au bout de mes artères.

Nous nous asseyions souvent sur un banc de mousse ou entre les racines noueuses d'un arbre. Le tamis des feuillages semait sur son cou, sa robe et ses bas de fil à jours des taches ensoleillées. L'humus moisi des souches se piquait de bolets jaunes et de chanterelles orangées. De gros coléoptères y promenaient leurs mandibules. Un mulot se coulait dans un trou. Etendue à mes pieds, ma belle bien-aimée reposait sur mes genoux sa tête lourde. Une langueur latente semblait l'oppresser. Elle fermait les paupières. Je caressais sensuellement ses cheveux chauds comme une fourrure. Son poids opulent chargeait mes jambes. Je voyais son sein se soulever, sa gorge se mouvoir entre les dentelles de sa chemisette, pendant que l'odeur de sa peau, mêlée aux senteurs âcres de notre couche végétale, montait comme un encens vivant à ma narine.

O Dorothéa !... ma divinité !... mon elfe bocagère !...

Nous revenions engourdis de bonheur, de désirs inavoués et d'aromes forestiers. Avant de reprendre nos bicyclettes, nous nous restaurions et nous nous rafraîchissions. Le chocolat mousseux ou le café crémeux gonflaient dans les tasses, la bière de Pilsen perlait dans les gobelets, les tranches de jambon, de saucisses de foie, de fromages de porc comblaient les assiettes, servis sous une tonnelle par quelque accorte kellnerin aux bras nus et à la jupe rouge. Puis, après un temps de pédale, et comme il se faisait tard, nous nous quittions sur une bifurcation, elle pour rentrer à Goslar, moi pour retourner à Ilsenburg, non sans nous être préalablement donné un nouveau rendez-vous pour le lendemain.

Mais à mesure que les jours passaient et que nos promenades s'additionnaient, une mélancolie qui tournait à l'angoisse naissait et s'accroissait en moi. Je songeais à mon départ prochain, à l'imminente séparation, et quelle séparation ! Les dangers que j'allais courir, l'idée du hasard terrible des batailles, de la blessure peut-être irréparable hantaient et torturaient mon esprit. Reviendrais-je jamais ? Retrouverais-je pareille heure, magique de force, de désir, de jeunesse et d'amour ? Si j'allais disparaître avant d'avoir bu à la coupe tendue ? L'aurais-je tenue dans ma main, si proche de mes lèvres, sans en avoir savouré le céleste breuvage, sans en avoir épuisé jusqu'au fond, au moins une fois, l'ardent étanchement ? Et mon angoisse s'accentuait jusqu'à la folie. Etait-il possible que cette affreuse ironie du sort menaçât mon avenir, que ce destin de néant pût m'être départi ? Non... Non ! Avant d'aller braver à nouveau le péril du canon français, je voulais étreindre ce corps chéri, l'étreindre tout entier ; il me fallait jusque dans sa plus tendre intimité cette chair adorée et virginale. La balle qui pourrait me percer, l'obus qui pourrait m'emporter ne tuerait pas un homme qui n'aurait pas goûté la volupté suprême, la seule chose pour laquelle la vie vaille

d'être vécue : posséder la jeune fille qu'on aime et en faire une femme.

L'avant-dernier jour se passa ; mon affolement et ma décision connurent leur paroxysme. Le dernier jour arriva. Je devais partir le lendemain matin à six heures.

Nos bicyclettes nous menèrent, cet après-midi-là, sur les bords du petit lac d'Oderbrück. Assis côte à côte sur le gazon odoriférant de la rive, nous contemplions silencieusement l'onde bleu pâle où floconnaient de petits cirrus rosés entre les dentelures vert sombre des conifères. Nous étions seuls : pas un chapeau en vue, pas une ombrelle, pas un toit de chaumine. L'image du site tremblait parfois, ridée par une brise légère.

— Dorothéa, dis-je d'une voix altérée, je pars demain ; c'est notre dernière promenade.

Ses yeux se remplirent de larmes ; elle se pressa douloureusement et amoureusement contre moi.

Mon bras serra sa taille ; je couvris son cou et sa nuque de baisers ; je lui murmurai dans l'oreille :

— *Süsser Schatz*, je t'aime tant !...

Elle tressaillit, toute commotionnée, comme si je prononçais ces mots pour la première fois.

— Dans vingt-quatre heures, dis-je, je serai sur le chemin de la France, je me rapprocherai du canon, je l'entendrai peut-être.

— *Ach ! Herrgott !... Herrgott !...*

— Qui sait ce qui m'arrivera ?

— *Ach !* ne pensons pas à ça !... Wilfrid !... mon Wilfrid !...

— Pensons-y, au contraire... Pour moi, *herzliebste Dorothea*, je ne t'oublierai jamais. Si je meurs ...

— Oh ! pas ça !... pas ça !...

— Si je meurs, Dorothéa, ma dernière pensée sera pour toi... c'est ton nom que je prononcerai, qui s'exhalera de mes lèvres expirantes avec mon soupir d'agonie.

— Quelle horreur !... Wilfrid, tu ne mourras pas... je ne le veux pas ! sanglotait-elle.

Je bus plusieurs grosses larmes sous mes baisers. Puis je continuai :

— Moi non plus, je ne le veux pas... Mais ce n'est pas nous qui décidons: c'est le hasard... C'est Dieu... Et Dieu veut beaucoup de sang, par ce temps-ci.

— Dieu ne permettra pas cela !

— Et pourquoi ne le permettrait-il pas aussi pour nous ?... Beaucoup de sang, beaucoup de pleurs !... Que de veuves !.. que de fiancées aussi, Dorothéa, veuves sans l'être... et c'est encore ce qu'il y a de plus terrible !

— *Ach ! ja !..*

— Si, du moins, avant ce départ, peut-être pour la mort... si j'avais de toi le grand souvenir... celui qu'il est impossible d'oublier jamais... celui qu'on emporte jusque dans l'éternité !...

Elle devint extrêmement pâle ; ses lèvres palpitèrent ; elle porta les mains à son cœur comme pour en comprimer les pulsations. Puis elle balbutia :

— Mais si tu ne meurs pas ?

— Eh bien, dis-je, si je ne meurs pas, je reviendrai et je t'épouserai... tu le sais bien !...

— Et si tu meurs ? fit-elle sourdement.

— Eh bien, si je meurs... Si je meurs, je t'aurai eue, tu auras été ma femme, nous aurons été unis... et nous nous retrouverons plus tard, dans le ciel.

Elle s'effara.

— Oh ! comment... tu voudrais...

— Oui, bégayai-je nerveusement, je voudrais... je voudrais... Je veux ! râlai-je tout à coup avec force, la mâchoire serrée, les bras violents et en la couchant presque sur l'herbe.

Elle se mit à crier en se débattant :

— Oh ! non ! non !... Wilfrid !...

Je mordais ses lèvres, j'étouffais ses cris sous mes baisers, mon étreinte se resserrait férocement.

— Je... te... veux ! martelais-je.

Elle se roidit avec une énergie extraordinaire, parvint à me repousser, tandis qu'elle proférait, défaite et les dents claquantes :

— Wilfrid !... Wilfrid !..... Et si j'ai un enfant ?...

J'avoue que je n'avais pas pensé à cela. Un enfant !.. Je me trouvai sur le moment si éberlué, qu'il me fallut tout d'abord revenir de ma minute d'égarement. C'était une objection... une objection toute féminine, mais qui s'imposait. Je dus réfléchir quelques instants. Dorothéa semblait encore plus interloquée que moi. Son instinct avait parlé, avait jailli de son inconscient, et son cri l'étonnait comme moi-même.

Mais je ne fus pas long à retrouver ma présence d'esprit, en même temps que mon désir. Je prononçai très instamment et très posément :

— Un enfant ?... Soit !... Ceci ne doit pas être exclu... Est-ce que, par peur de l'enfant, tu me refuserais... Non, non, Dorothéa, aucune crainte, même celle-ci, ne doit t'empêcher de remplir le vœu suprême du guerrier qui va s'exposer à la mort pour défendre la patrie !... Tu aurais un enfant... un enfant de mon baiser d'adieu ?... Eh bien, quoi !... Ou je reviendrai, tout auréolé de la victoire, et cet enfant sera notre enfant... notre légitime enfant... Ou je ne reviendrai pas... et alors... Alors, Dorothéa, ne devras-tu pas être fière de porter dans ton sein l'enfant du héros glorieusement tombé, face à l'ennemi, pour la cause sacrée de l'Allemagne ?... Ne m'as-tu pas dit, Dorothéa, lorsque je suis parti pour la première fois, ne m'as-tu pas dit que si je mourais, tu me pleurerais toute ta vie ?.. .Eh bien, au milieu de ta douleur, tu aurais au moins cette joie : le gage visible et vivant de notre amour sublime ; cette consolation : d'avoir, avant sa mort, donné à celui qui t'aime plus que tout la digne récompense due au guerrier.

Je m'étais exalté en parlant, d'autant que je voyais bien que l'éloquence de mon argumentation faisait la plus vive impression sur l'âme sensible et patriotique de Dorothéa. Je continuai donc à développer ces thèmes puissants, dont son amour pour moi décuplait encore la force, jusqu'à ce que je l'entendisse murmurer, vaincue et toute en larmes :

— Evidemment... je ne puis te refuser cela...

Fou de bonheur, je me rapprochai d'elle, je la saisis de nouveau dans mes bras frémissants, mes lèvres se jetèrent sur ses lèvres...

— Oh! non, non, résista-t-elle... Je t'en supplie... Pas ici!...

— Où donc?

— A Goslar.

— A Goslar?...

— Dans ma chambre.

J'étais confondu.

— Mais, dis-je...

— Je t'attendrai cette nuit... Il n'y a rien à craindre. Le jardinier et la cuisinière logent dans la dépendance, au fond du parc.

— Et Lischen?

— Lischen a aujourd'hui sa sortie hebdomadaire. Elle couche en ville.

J'allais poser la question : « Et ton père? » Mais nous nous comprîmes. Le conseiller de cour n'entendrait rien. L'ouïe fermée à tout bruit et cloîtré dans son sommeil opaque, tout au plus lui arriverait-il de marmonner en rêvant son « *ja, ja... so, so...* » coutumier, conciliant et approbateur.

— Tu n'auras qu'à entrer par le portail, compléta-t-elle. J'en aurai retiré le verrou après le départ du jardinier.

— Je viendrai à minuit, fis-je, tout excité par cette mise en scène romanesque.

— Oh! dit-elle, tu peux déjà venir à onze heures.

L'échelle sera dans le jardin ; elle atteint la hauteur de mon balcon.

Le soleil se couchait sur les plus hautes pointes des sapins. Rouge, rose, topaze, le miroir ébloui du petit lac reflétait l'énorme boule sanglante percée des lances bronzées des cimes. Une vapeur mauve s'exhalait d'une combe.

— Quel dommage ! susurra la voix suave et trouble de ma Dorothéa. Si nous y avions pensé ! Nous aurions pu faire un mariage de guerre.

— C'est trop tard à présent. Demain matin je serai à Cassel. Ne regrettons pas ce qui n'a pas été et ce qui ne peut plus être.

— Je ne regretterai rien, dit-elle dans un sourire infini.

Nous redescendîmes rapidement la vallée et nous nous séparâmes, après un long regard complice et solennel.

Je ne sais comment je soutins pendant tout le repas du soir, à Ilsenburg, l'amicale sollicitude de mes parents et de mes sœurs. C'était le dernier jour, la dernière soirée, le dernier repas ; on m'accablait de prévenances, de questions, de recommandations, tandis que je n'étais occupé que d'une seule chose, que je n'avais qu'une unique pensée. J'étais à la fois si impatient, si confus et si exubérant, qu'il me paraissait impossible que cela ne se remarquât pas, que cela n'éclatât pas tout autour de moi. Il me semblait que j'avais une auréole sur la tête. J'étais en verre et tout illuminé à l'intérieur. Je répondais au hasard, n'écoutant pas, consultant à tout moment ma montre ou les pendules, sentant tous ces chers yeux braqués sur moi, entrant à travers moi, pénétrant et voyant mon secret. J'étais très malheureux et très heureux.

A dix heures, je me retirai, prétextant le repos à prendre avant le départ, auquel tout le monde se promettait au reste d'assister, en se levant comme moi de grand matin. Puis je gagnai ma chambre, dont je fermai la porte à clef ; j'enjambai la fenêtre, et, quelques minutes plus tard, je roulais comme un fou sur la route de Goslar.

Un grand quartier de lune se levait derrière les arbres, projetant devant moi mon ombre immense et mécanique. La nuit était sereine, douce, aérée. Les feuilles crisselaient et babillaient subtilement sur mon passage. Nul autre bruit, sinon parfois le cri aigu d'une chauve-souris ou le sifflet lointain d'une locomotive sur la voie de Vienenburg.

Je glissais comme un sylphe dans l'air diaphane, porté d'un vol souple sur les ailes de mes talons giratoires. La durée et la distance fondaient sous mon essor. Je me remémorais en courant tous les amants célèbres : j'étais Léandre franchissant les flots, j'étais Tristan s'élançant vers Yseult. O vertige de la vitesse et de l'amour !...

Quand la silhouette démesurée de la tour ventrue du Zwinger m'apparut, onze heures tintaient aux églises de Goslar, gravement et sonorement au Frankenberg, clairement et argentinement à la Domkapelle, doucement et harmonieusement à l'église du Marché, lointainement, faiblement et angéliquement au couvent de Neuwerk. Je m'arrêtai, le cœur battant de plus de coups que tous les clochers de Goslar, devant la grille de la villa Treutlingen. Le portail en était entr'ouvert. J'entrai. Le jardin, baigné de lune, idéalisait ses parterres zinzolins, ses gazons bleus, sa serre vert d'eau, son kiosque au chèvrefeuille violet et ses espaliers jaspés. Mi-partie crème et sable, la maison semblait flotter dans une lueur de rêve, où seule la chambre de Dorothéa, éclairée de l'intérieur, mettait une lumière directe, réelle et rose.

A cette vision si suavement poétique, je ne pus m'empêcher de me murmurer les vers de Faust entrant chez Marguerite :

Willkommen, süsser Daemmerschein,
Der du dies Heiligtum durchwebst ;
Ergreif mein Herz, du süsse Liebespein,
Die du vom Tau der Hoffnung schmachtend lebst !(1)

(1) Salut, doux crépuscule qui règnes dans ce sanctuaire ! Saisis mon cœur, douce peine d'amour, qui vis altérée de la rosée de l'espérance ! — *Faust*, 2332-2335.

Puis, pour annoncer mon arrivée, je sifflai par deux fois le refrain de notre gaie chanson d'étudiants : *Grad aus dem Wirtshaus...*

Je trouvai facilement l'échelle double et la dressai sous le balcon.

Une forme blanche apparut : ma divine Dorothéa dans un peignoir en crêpe de Chine. De sa main forte elle m'aida à sauter la balustrade, et je fus dans ses bras.

— *Willkommen ! willkommen ! mein Geliebter ! mein Held !...*

— Dorothéa !... mon incomparable chérie ! mon merveilleux trésor !...

Tout ému, tout frémissant, je pénétrai dans la chambre comme dans un tabernacle. Un petit lustre électrique à trois lampes Osram enveloppées d'abat-jour de soie nacarat l'illuminait d'une rougeur atténuée. Un papier satiné où étaient figurées des scènes d'*Hermann et Dorothée* en tendaient les parois. Le meuble se composait d'un mignon secrétaire de dame en bois de rose, d'une table à ouvrage en marqueterie, d'une petite bibliothèque vitrine, d'une commode laquée, d'une belle et ample armoire à glace, de chaises dorées et d'un délicieux canapé de Munich garni en damas capucine. Au fond de la pièce, de grands rideaux de plumetis blanc voilaient le lit. Partout où ils avaient pu se nicher, sur toutes les surfaces planes, sur toutes les tablettes, aux angles des miroirs, aux cols des vases, épinglés ou fixés aux murs, une multitude de charmants objets et colifichets féminins, rubans, sachets, guirlandes, fleurs artificielles, éventails, carnets, cadres de peluche ou de cuir, porte-cartes, vide-poches, écrins, liseuses, albums, pendentifs, souvenirs de bals, d'anniversaires ou d'arbres de Noël bariolaient et agrémentaient de coquetterie ce tendre et innocent séjour. Parmi les photographies, où brillaient celles de l'empereur et de l'impératrice, du kronprinz et de la princesse Cécile, des princes et princesses impériaux, de la reine de Grèce et de l'im-

pératrice de Russie, se trouvaient les nombreux portraits que je lui avais donnés de moi, moi dans toutes mes phases et sous tous mes costumes : étudiant, avec la casquette, la veste à brandebourgs et les bottes à l'écuyère ; escrimeur, la rapière au gant et le plastron sur la poitrine ; danseur, en frac à revers de soie et la rose à la boutonnière ; excursionniste, la plume au feutre et le sac tyrolien sur le dos ; volontaire d'un an, le casque à pointe sur la tête et la soutache aux pattes d'épaules ; aspirant, le fusil d'infanterie au bras, le galon de sous-officier au collet ; lieutenant enfin, avec la dragonne à l'épée, la visière sous la casquette et la jumelle de campagne en sautoir.

— Il ne manque que celle de l'*Oberleutnant*, roucoula Dorothéa, appuyant ses beaux bras nus sur mes étoiles et se pressant amoureusement contre les boutons de mon uniforme.

Nous avions fait à petits pas, serrés l'un à l'autre, le tour de la chambre. Arrivés devant le lit, j'en soulevai d'une main le rideau. Je contemplai, dans une vision de paradis, toute cette blancheur immaculée : les oreillers de dentelles, brodés à son initiale, le lambrequin à volant, les draps festonnés, le couvre-pieds en pongée. Saisi d'un immense frémissement, j'évoquai de nouveau notre grand Gœthe et je m'écriai avec transport :

Quel délire s'empare de moi !
Là, je voudrais m'oublier de longues heures.
Nature ! c'est là qu'en des songes légers
Tu complétas ce bel ange incarné !
Là que reposa cette enfant,
Son tendre sein tout palpitant de vie et de chaleur !
Là qu'en une sainte et pure création
Se développa l'image des Dieux (1) !

Mais l'image des Dieux, le bel ange incarné me donna une tape sur les doigts et le rideau retomba. Elle me conduisit au canapé capucine, où nous restâmes longtemps à

(1) *Faust*, 2354-2361.

nous embrasser, à nous enlacer, à confondre nos haleines, nos caresses et nos exaltations passionnées. Ses beaux yeux étaient pleins de larmes brillantes et ses lèvres de baisers.

— *Wilfrid!... mein Wilfrid!... Du, Wilfrid mein!...* ramageait-elle, les paupières alourdies d'amour.

Sous le peignoir je sentais ondoyer et vibrer son corps en chemise. La peau divinement modelée et musclée de ses bras serrait mes joues dans leur étau de soie chaude. Un terrible enivrement montait en moi. Je devenais fou... Je sentis qu'il me fallait maintenant la ployer sur les coussins...

Mais elle m'échappa. Elle disparut derrière une tenture qui fermait son cabinet de toilette.

Quelques instants après, les rideaux du lit s'ouvrirent. Une forme féminine gonflait les draps. La tête enfouie dans les oreillers ne laissait voir que l'éparpillement touffu de ses cheveux d'or.

Je m'avançai en titubant. Mon uniforme tomba sur le tapis. Je plongeai mes mains fiévreuses dans cette chevelure en fusion, voulant retourner pour la couvrir de baisers cette tête chérie...

Mais je reculai soudain, interdit. A peine avais-je revu le visage de ma bien-aimée, que j'y découvrais, de chaque côté, deux choses qui brillaient à travers la toison éparse, qui scintillaient étrangement sous le rayonnement rosé du petit lustre électrique...

C'étaient les boucles d'oreilles de Marguerite... les miennes... celles qui valaient quarante mille marks... et que je lui avais envoyées de France...

— Non ! non ! criai-je nerveusement. Ote ces bijoux!... Je ne veux pas voir ces perles sur toi !...

— Vraiment ? susurra-t-elle surprise. Moi qui croyais te faire plaisir !... Eh bien, fit-elle, je les enlève. Je les remettrai quand nous serons mariés.

Elle les détacha et les déposa sur la table de la ruelle.

Cela me rappela le geste avec lequel, à Aix-la-Chapelle, Frau Professor W... ôtait ses bagues.

Je me rapprochai, je chancelai sur le lit, je m'abattis éperdu sur ce corps chaud et respirant.

— Oh ! oui... ! oui !... haletai-je. Je te veux ainsi !... sans parure!... belle de ta seule beauté !... mon étoile !... ma vie !... ma belle fiancée vivante !...

Elle se cacha la tête dans ma poitrine... Je sentis tout son corps contre moi... Mon visage baignait dans ses cheveux ; mes baisers mordaient sa nuque, ses épaules... J'eus le contact de ses jambes... Une volupté insensée coula comme un alcool brûlant dans mes veines.

Longtemps je caressai, j'étreignis avec passion ce corps de vierge, m'inondant de sa chevelure, m'abreuvant des baisers de ses lèvres, des regards demi-clos de ses yeux, de tout l'abandon de cette chair encore virginale... évitant de brusquer le bel ange qui se donnait à moi et retardant la consommation de l'irréparable et adorable destinée.

Des minutes ou des heures passèrent, je ne sais.

Alors prudemment, doucement, lentement, puis d'un grand élan fougueux, je la pris.

... *O wunderhelle Sternenacht !...* C'est ici qu'il faudrait la lyre et le génie de tous nos grands poètes pour exprimer l'ineffable beauté de cet instant prodigieux. O passion créatrice ! ô pâmoison sacrée ! conjonction éternelle de l'homme et de la femme, comme de deux mondes, de deux principes, de deux causes ! Musique des sphères et musique des sens ! harmonie supérieure des espaces et des espèces ! Qui dira, cycles souverains, vos lois et vos apothéoses ? qui chantera, flux, vos librations et vos retours éternels ? O métaphysique ! transcendance ! ô physique ! immanence ! Résolution des antinomies ! Apollo, forme femelle, Dionysos, fureur mâle ! Génies de l'eau, de la terre et du feu ! Et vous, Nornes fatidiques ! Vous, déesses augustes, Mères ! Et toi, Homunculus ! O poésie ! orchestre ! sortilèges du Vénusberg ! forêt de Siegfried ! enchantement du

Vendredi-Saint !... Et au-dessus de tout, toi, Amour, qui unifies tout, dans ton monisme conçu du dualisme !...

Ainsi s'embrasaient mon être et ma pensée, durant cette nuit solennelle où toutes les cloches de Pâques sonnaient dans ma tête en fête et sur le lit blanc de Marguerite. Quelle assomption ! Quel envol en plein empyrée !...

Mais voici que d'autres cloches répondirent soudain de l'extérieur, les cloches de Goslar, d'abord celles de Frankenberg, puis celles de la Domkapelle, puis celles de l'église du Marché et celles de Neuwerk... Et ce n'étaient pas des cloches de rêve, mais des cloches réelles... Et elles tintèrent quatre coups.

— Quatre heures ! m'écriai-je, ramené subitement de l'empyrée dans ce bas monde.

— Non... reste encore ! implora la voix de Dorothéa. Ne t'en va pas, mon âme !...

— Il est quatre heures ! fis-je résolument en m'échappant du lit. A six, je dois prendre le train à la gare d'Ilsenburg.

— Il est trois heures !... Il n'a sonné que trois coups!...

— Quatre, je les ai entendus.

— Trois !... il ne fait pas encore jour !...

— Le jour point !... Veux-tu donc me faire déserter ?

— Déserter !... ah ! mon Dieu !... Il fait jour !... Il fait jour !... Vite, vite, va-t'en !... Sauve-toi !... Il fait jour !...

Cela me rappela les vers d'un autre grand poète, qui se mirent aussitôt à voltiger dans ma mémoire, tandis que je me rhabillais hâtivement, ce dialogue immortel de notre Shakespeare :

Willst du schon gehn? Der Tag ist ja noch fern:
Es war die Nachtigall, und nicht die Lerche,
Die eben jetzt dein banges Ohr durchdrang.
Sie singt des Nachts auf dem Granatbaum dort.
Glaub' Lieber, mir : es war die Nachtigall.

Die Lerche war's, die Tagverkünderin,
Nicht Philomele : sieh' den neid'schen Streif,

Der dort im Ost der Frühe Wolken saeumt.
Nur Eile rettet mich, Verzug ist Tod.

Es tagt, es tagt! Auf! eile! fort von hier.
Es ist die Lerche, die so heiser singt
Und falsche Weisen, rauhen Miston gurgelt.
Stets hell'und heller wird's : wir müssen scheiden (1).

Eplorée, Juliette m'avait accompagné au balcon. Je lui envoyai d'en bas un dernier adieu, je jetai à sa forme blanche un dernier baiser, que peut-être elle ne vit pas, car en réalité il n'y avait pas encore la moindre lueur de jour, et seul le croissant lunaire, que voilait légèrement la gaze d'une brume, commençait à descendre, vague et blafard, sur Goslar. Et il n'y avait non plus ni alouette, ni rossignol, car l'alouette et le rossignol n'habitaient plus nos climats et avaient déjà fui vers le sud. On entendait seulement, venu de la lisière voisine, l'ululement plaintif d'un chat-huant, que les rougeurs tardives de l'aurore ne chassaient pas encore.

— *Ade! ade!... Lebewohl!...*

Et comme Roméo sur le chemin de Mantoue, je m'élançai rapidement sur la route d'Ilsenburg, toute gonflée des feuilles mortes et humides de l'automne.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

(1) *Shakespeare's dramatische Werke,* übersetzt von August Wilhelm Schlegel. *Romeo und Julia.* Dritter Aufzug, fünfte Szene.

Tu veux déjà partir? Le jour est encore loin.
C'était le rossignol, et non pas l'alouette
Qui perçait ton oreille anxieuse.
Il chante la nuit sur ce grenadier.
Crois-moi, mon amour : c'était le rossignol.

C'était l'alouette, l'annonciatrice du jour,
Et non le rossignol, vois le rayon jaloux
Qui ourle là-bas à l'orient les nues de l'aurore.
Fuir est mon seul salut ; tout retard, c'est la mort.

C'est le jour, c'est le jour! Debout, fuis, vite, vite!
Oui, c'est l'alouette dont le chant rauque
Fait entendre ces accents faux et discords.
La clarté croît de plus en plus : il faut nous séparer.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan*, Payot. — Léon Deffoux : *J.-K. Huysmans et les Pères Salésiens*, « Mercure de France ». — Jean Royère : *La Poésie de Mallarmé*, Emile Paul. — René Ghil : *La tradition de Poésie Scientifique*, « Société Littéraire de France ». — Jules Laforgue : *Chroniques Parisiennes. Ennuis non rimés*, « La Connaissance ». — René-Louis Doyon : *Proses Mystiques*, « La Connaissance ». — René-Louis Doyon : *Canciones de Saint Jean de la Croix, avec une étude sur la Poésie de l'Amour mystique*, « La Connaissance ». — J.-C. Mardrus : *Lettre sur la Danse*, Bernouard.

Voici, de MM. Léon Deffoux et Emile Zavie un ouvrage de documentation et de critique littéraire sur **Le Groupe de Médan**. Ce livre nous apporte un peu de précision critique sur ce qu'on appela l'école naturaliste, qui fut une réaction nécessaire contre le romantisme dégénéré. Comme toutes les réactions elle fut tout de suite excessive, aussi absolue que devait l'être plus tard le symbolisme luttant contre le naturalisme. Et, de même que ce sera parmi les derniers Parnassiens, qui furent encore des naturalistes, que se recruteront les premiers maîtres du symbolisme, le naturalisme trouvera dans sa propre maison un précurseur de l'école ennemie qui lui succèdera : Huysmans fera une brèche dans ce qu'il appelait « un tunnel bouché ». Par cette brèche pénétra dans notre littérature un peu de lumière et de mysticité, et tout le symbolisme dont se voila mystérieusement la décevante nudité de la vie.

MM. Deffoux et Zavie nous montrent les écrivains du Groupe de Médan unis dans le même souci d'art : « le souci scrupuleux d'étudier les milieux qu'ils décrivaient et de tâcher de faire vrai ». Certes, mais il me semble que Zola, qui formula la doctrine du naturalisme, n'a en réalité rien inventé de nouveau : il n'a fait que mettre en une pratique étroite une formule déjà stylisée par Flaubert dans *Madame Bovary* et surtout dans ce chef-d'œuvre beaucoup moins connu : *Bouvard et Pécuchet*. Tout le naturalisme de Zola, de Maupassant, de Huysmans (avant sa rencontre

avec le Diable) est dans ce livre pour la composition duquel Flaubert dépouilla une bibliothèque d'Alexandrie. C'est encore dans l'œuvre de Flaubert que ces fondateurs d'école puisèrent cette sorte de pessimisme, ironique et hautain chez l'auteur de *l'Education sentimentale*, bas et vulgaire chez un Zola, terne chez ses disciples, sauf chez Henry Céard, disciple non de Zola, mais de Flaubert, et romancier de grande valeur, d'un aristocratique dédain de la vaine gloire et qu'on s'étonnera un jour d'avoir méconnu. M. Jules de Gaultier pourrait encore appuyer sa doctrine du bovarysme sur le beau roman de Céard : *Terrains à vendre au bord de la mer*.

Certes, écrivent MM. Deffoux et Zavie, cette méthode qui consistait à « n'observer la vie » que dans ses plus menues manifestations, conduisit souvent les naturalistes à se créer du monde « une vision tout aussi conventionnelle, tout aussi exaspérée que celle des romantiques ». Leur esthétique « un peu trop appropriée à de médiocres représentations devait de temps à autres s'en ressentir ».

Notre vision du monde ne peut qu'être conventionnelle, mais l'art dépend de la qualité de cette convention. Dans son article du *Gaulois* (17 avril 1880) pour le lancement des *Soirées de Médan*, Maupassant écrivait :

Une loi philosophique inflexible nous apprend que nous ne pouvons rien imaginer en dehors de ce qui tombe sous nos sens, et la preuve de cette impuissance c'est la stupidité de nos conceptions dites idéales, des paradis inventés par toutes les religions. Nous avons donc ce seul objectif : l'Etre et la Vie....

Toute la faiblesse du naturalisme est dans cette religion de la science et dans cette foi dans la sensation. Mais les naturalistes eux-mêmes s'évaderont de cette prison de la sensation directe, Huysmans par la porte magique, Maupassant par l'hallucination, et Zola lui-même par une sorte de culte pour les « idoles du ciel logique », les idoles Justice, Vérité, Fraternité, etc., et par une sorte de lyrisme qui l'emporte et le fait nager en une mer de boue comme en une mer infinie.

Enfin les symbolistes, écartant décidément la réalité, réenchâsseront la vérité dans le symbole, et tandis que Huysmans écrira sa naïve et « comique » esquisse biographique sur Dom Bosco, que nous révèle M. L. Deffoux dans son étude sur **J.-K. Huys-**

mans et les Pères Salésiens, Mallarmé ouvrira définitivement sur la littérature la fenêtre par laquelle entreront la lumière et le mystère. Mallarmé, dont la poésie, écrit Jean Royère, en une pieuse petite plaquette. : **La poésie de Mallarmé**, « se mêle à notre vie si étroitement qu'elle fait corps avec elle même et ne se distingue plus très bien de nous-mêmes». Cette poésie, c'est « de l'âme et de la nature devenues art »,et il y a en elle, écrit Royère, « l'indication d'une sorte de panthéisme esthétique... » dont Mallarmé lui-même a eu l'intuition dans une page des *Divagations*, dont je ne puis citer que les dernières lignes :

Vers enfin suprême qui n'a pas lieu en tant que moule d'aucun objet qui existe : mais il emprunte, pour aviver son sceau nul, tous gisements épars, ignorés et flottants, selon quelque richesse, et les forger.

Cette poésie, conclut fervemment (mot cher à Mallarmé) Jean Royère, est « une adoration plutôt qu'une nostalgie, même dans son expression du manque ».

§

Panthéisme esthétique, c'est le mot qui exprimerait également **La tradition de Poésie scientifique**, telle que la conçoit et a tenté de la réaliser René Ghil. Le Poète, écrit-il, doit « s'universaliser à un concept philosophique tel, que son propre « moi » soit, non plus une valeur critique en tant que mesure du monde, mais un rapport intelligent et ému relié nécessairement à tous rapports de la substance à travers tout son processus ».

Ainsi, le grand « leit-motiv » de la Poésie scientifique étant le rapport de l'Humain au Cosmos, elle comprend donc, et en volonté résultante, le concept philosophique et métaphysique... Elle a nécessité pour son œuvre de la cosmologie et de la paléontologie et leurs dépendances, de l'ethnologie et de l'histoire des cultes, etc. Elle développe en même temps une méditation sur l'éthique, et ose sa logique vaticination sur les destins des peuples, et suppute l'équilibre des soleils. Elle veut être des sciences la Philosophie, et du monde une émue Métaphysique...

Il faut comprendre que la vraie poésie est synthèse de vie : « suprême coordination des rapports universels que le concours de toutes sciences puisse actuellement rendre certains, elle est d'essence impersonnelle ». Résumant l'essentielle pensée de la « Poésie scientifique », telle qu'il la proposa dans *En Méthode à l'Œuvre*, M. René Ghil écrit que « pour être valable, il convien-

drait que l'œuvre de notre esprit éveillât par logiques associations d'idées, par sûrs rapports, la conscience émue des universels Rythmes, — qu'elle se prolongeât en suggestion des lois qui ordonnent et unissent l'Etre total au monde. » C'est à la lumière de cette consciente analyse de son rôle de poète que M. R. Ghil a recherché l'origine « lointaine et sacrée » de la poésie scientifique, dans les poèmes cosmogoniques de l'Inde et de la Grèce. Sous ce mode primordial de chant cosmogonique, cette idée poétique du savoir uni à l'émotion est universelle : elle se trouve à l'origine de la pensée, à l'éveil de la conscience des hommes « inquiets tentant de se relier à la totalité de l'Univers ». Elle est dès lors la « Poésie scientifique », elle est la première poésie : notre tradition remonte les peuples et les temps...

Avec un jugement très sûr M. R. Ghil recueille dans notre littérature toutes les manifestations pures de poésie synthétique, ou scientifique, les séparant des expansions de poésie égotiste et personnelle et des poèmes à prétentions didactiques. Je ne puis le suivre pas à pas dans son analyse, dont je voudrais citer les pages qui réhabilitent un grand poète synthétique, que Boileau, les professeurs et les fabricants de manuels ont tué, Guillaume de Salluste du Bartas. M. Ghil sait encore mettre à leur vraie place les grands poètes romantiques, parmi lesquels il distingue A. de Vigny. Hugo lui semble « le redoutable et inconscient assimilateur que l'on sait, vulgarisant les plus intenses et artistes choses à l'aide de son verbe grandiloquent et éclatant d'images». C'est même la raison pour laquelle il représente toute la poésie aux yeux du vulgaire et de certains critiques qui représentent cette vulgarité. M. Ghil n'oublie pas Sully-Prudhomme qui s'approcha de près de la conception de la poésie scientifique, pour avoir senti et tenté en une partie de son œuvre l'association de la Science et d'une métaphysique, mais qui n'a pas su s'évader de la poésie personnelle...

Voici encore le grandméconnu, Strada, auquel il aura manqué une langue adéquate à ses intuitions. Enfin M. Ghil aboutit à lui-même, à son œuvre où il a tenté de redonner à la Poésie son sens sacré et son pouvoir religieux, unissant « une interprétation ésotérique de la vitale donnée évolutive aux sapiences de l'Inde, dont la science d'Occident expérimente méthodiquement des intuitions prodigieuses et intactes... »

M. Ghil ne nomme pas Stéphane Mallarmé, qui fut cependant pour lui le grand Initiateur du Verbe. Il ne faudrait pas se méprendre sur la signification de la poésie synthétique et en exclure les spontanéités verbales des Villon, des Verlaine et des Mallarmé, qui, selon l'expression de Jean Royère, à propos de la poésie mallarméenne puisent dans la matière vivante leur pouvoir radiant. Cette poésie personnelle dépasse la personnalité du poète et synthétise nos inquiétudes cosmologiques et métaphysiques : toute vraie poésie qui émeut l'intelligence et la sensibilité doit donc entrer dans la formule de poésie de M. René Ghil.

§

« La Connaissance » vient de nous donner une édition d'un goût simple et parfait des **Chroniques Parisiennes, Ennuis non rimés** de Jules Laforgue. Les textes ont été recueillis par M. André Malraux, dans la « Revue Indépendante », où dormaient ces alertes et fugitives chroniques; et dans la « Vie Moderne », « la Vogue » et le « Symboliste » ces « Ennuis » qui expriment bien ce tourment métaphysique qui se mêlait à toute la pensée du jeune Hamlet de la littérature. Sanglots enveloppés d'ironie, notations minuscules qui rebondissent dans les espaces, et ce goût de cendre et de mort qui s'ajoute à ses joies les plus lumineuses :

J'aurai passé dans cette vie,
Tel un corbeau au-dessus des villes,
Car je me méfie
Des idylles;
Dans cette vie j'aurai passé
Comme un insensé qui se méfie.
J'aurai passé, cadenassé.

Ces pages méritaient d'être cueillies dans ces revues rares ou même introuvables où M. André Malraux les a retrouvées pour nous.

La « Connaissance » nous offre encore deux luxueux volumes de M. René-Louis Doyon : **Proses mystiques**, d'une cruauté mystique qui nous fait songer à Villiers de l'Isle-Adam. Henry de Groux a gravé trois eaux-fortes pour illustrer ces contes philosophiques, où l'on voit le roi de la Nysmie, défiguré à son lit de mort, se révolter contre ce dogme d'une religion qu'il allait accepter, le dogme de la résurrection de la chair :« La résurrection

de la chair, non, non, je ne veux pas, je ne crois pas... » Aussi cette traduction nouvelle et qui nous sera une révélation des **Canciones** de Juan de Yepres (saint Jean de la Croix), suivie d'une étude sur la poésie de l'Amour Mystique. C'est, écrit M Doyon, en lisant « la mirlitonesque traduction » des Cantiques spirituels de Saint-Jean-de-la-Croix, revue et corrigée par le P. Cyprien, carme, et en la comparant au texte espagnol « de sonorité si métallique » que l'idée nous est venue de les traduire et d'adopter une prose rythmique qui permettrait d'écrire une œuvre de langue française.

Telle que M. René-Louis Doyon nous la restitue, cette poésie a déjà les accents verlainiens de *Sagesse*. Voici quelques vers du poème : *L'Ame et son époux divin :*

L'Ame :

Où êtes-vous caché, mon bien-aimé,
et pourquoi me laissez-vous dans les larmes ?
Comme le cerf, vous avez fui,
Quand vous m'eûtes blessée d'amour ;
j'ai couru, pleuran ap ès vous, mais vous étiez parti.
Bergers, quand vous irez
dans les pâtis de la colline,
Si le sort vous fait rencontrer
Celui-là seul que mon cœur cherche,
Ah ! dites-lui que je languis et que je souffre et que je meurs !

Du Dr J.-C. Mardrus, cette **Lettre sur la Danse**, divagation philosophique où le traducteur des *Mille et Une Nuits* retrouve dans la danse moderne les lointaines traditions de l'Asie, où ses ancêtres solaires découvraient et fixaient, en dansant, « les lois immuables de la gravitation, et les canons de la rythmique qui est l'axe de l'Univers ». Dans les tango et fox-trott actuels, il se veut encore le candide Soufi entre les Soufis, en tous points semblables à ses frères mystiques qui dansent là-bas, « fleurs extasiées dans les parterres djelaliens, derviches éblouis, aux sons d'un luth dont les cordes sont quatre rayons de lune ». Et si nous dansons ainsi, conclut-il, c'est que nous « devons danser, atome emporté dans l'eurythmie des astres par cette conscience de l'harmonie universelle ».

Mais l'humanité européenne n'est pas moins emportée dans

cette harmonie universelle et cette eurythmie des astres. Aussi, tous, nous dansons ; mais je puis m'appliquer à moi-même, ainsi qu'à beaucoup de mes contemporains européens, cette phrase d'Apulée que le Dr Mardrus a mise en épigraphe à son harmonieuse divagation : « Et quelquefois, immobile, elle dansait des yeux seulement. » Il me suffit en effet de communier, grave et immobile, à la danse éternelle des astres.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Amélie Murat : *Bucoliques d'Eté*, « les Poètes de la Renaissance du Livre ». — André David : *Les Libellules Crucifiées*, J. Meynial. — Georges-François Berthault : *Des heures sous le ciel ; I, La Beauté*, « éditions du Divan ». — Pierre-Albert Birot : *La Triloterie*, poèmes composés en 1918 ; une gravure de Leopold Survage et un dessin en couleur de F. T, « Sic ». — Paul Vaillant-Couturier : *XIII Danses Macabres*, quatorze dessins de Jean d'Espouy, « Editions Clarté ». — Marcel Willard : *Tour d'Horizon*, dessins de Raoul Dufy, « Au Sans-Pareil ». — Philibert de Puyfontaine : *Le Jardin de Goecki*, Bernard Grasset. — Emile Labroue : *Poèmes virils*, Edouard Champion. — Antonin Bideau : *Poèmes*, Sansot. — Henri Gelly : *Victoires et Lumières*, Sansot. — André Langrand : *La Flamme au Cœur*, A. Watton, Saint-Etienne. — Henry de Chalys : *Petites Filles*, « Association des Jeunes Littérateurs et Artistes Français ». — Georges Ben-Aben : *Les Paysages Amoureux*, « la Grande Revue ».

Les **Bucoliques d'Eté**, où Mme Amélie Murat enclôt le meilleur de ses rêveries nostalgiques, indolentes ou profondes, se composent de vers familiers, de poèmes parfois véhéments et de descriptions pastorales et champêtres. Les *Dizains pour les oiseaux*, les *Petites Epitaphes* en forment les parties les plus pittoresques et les plus simples. D'autres fois des aspirations confuses mais ardentes entraînent l'esprit du poète, égarent un peu et troublent sa pensée. Mme Murat s'élève au-dessus de l'humilité religieuse sans atteindre à une grande nouveauté philosophique. De fait, et en dépit de morceaux bien venus, parce que la veine était facile, *Feu en plein air* ;

> Le feu, bateleur blond qui jongle avec des roses,

Le Jardin de Lamartine, et quelques autres, elle est souvent embarrassée par l'expression, elle est amenée à délayer ses images, à les banaliser, — ou elle achoppe sur l'écueil des rimes.

Bien qu'elle se complaise à construire des poèmes en distiques, un peu à la manière de Francis Jammes dans ses longues et pénibles *Géorgiques chrétiennes*, ou, plus anciennement (il sied

de ne l'oublier, dès qu'il s'agit des ressources du « métier ») à la manière de Jean Richepin dans certaines pièces de *La Chanson des Gueux*, des *Caresses*, ce n'est pas la rime, ce ne sont pas les jeux délicats de la rime qui lui fournissent l'occasion d'un élan, au contraire, elle paraît s'étendre avec difficulté jusqu'à ces bornes dont son chemin se jalonne.

Rime, rime ! « oh, qui dira les torts de la rime ? » oh, qui en dira également le prestige, la valeur, la puissance secrète, l'harmonieuse et souveraine beauté ? Ce ne sera pas, à coup sûr, Sainte-Beuve, de qui l'ode trop répétée n'est qu'un développement de rhétorique habile, ni même Théodore de Banville, qui s'amuse jusqu'au paradoxe, jusqu'à un déplorable exclusivisme, à avoir presque entièrement raison. Il a raison lorsqu'il dit que le vers n'exprime pas les images et les idées dans leur ordre logique, mais qu' « il suscite » les images et les idées dans l'esprit des auditeurs. Il exagère lorsqu'il prétend que le mot placé à la rime est le seul important dans le vers, que toute la magie des vers tient en lui seul, qu'on « n'entend dans un vers que le mot qui est la rime », etc... etc... Il a raison lorsqu'il affirme que le poète *pense en vers* et n'a qu'à transcrire ce qui lui est dicté ; il a raison lorsqu'il cite l'admirable poème : *Insomnie*, des *Contemplations* pour montrer de quelle façon l'obsession du poème — ou du vers — s'impose au poete, même contre sa volonté, mais il va un peu loin, il dénature la pensée de Victor Hugo, il a tort, lorsque, ayant lui-même souligné l'hémistiche capital : « Tu m'apportes un vers... », il en conclut que c'est la Rime, la Rime seule puisque la rime contient et résume tout le vers), qui empêche le contemplateur de « se reposer et de se croire libre ».

Ayant de la sorte fondu dans la rime le vers entier, la poésie tout entière, qu'eût pensé Banville en présence des poèmes non rimés qui naissent autour de nous ? Il était trop délicat pour que lui eût échappé le charme de certaines poésies de Charles Vildrac, pour n'en point citer d'autres. Mais, de son temps, et parmi les Parnassiens ou anciens Parnassiens, nul n'eût songé à ne pas rimer. Verlaine a seulement relâché la rigueur de la rime, Mallarmé, qu'il aimait n'avait point tenté encore son *Coup de dés*...

Il y a dans la rime une force, un attrait mystérieux, dont il importe cependant que le poète ne soit pas dupe. Ce n'est pas un élément dont on ne puisse en aucune circonstance se passer ; ce

n'est pas non plus un élément dont il faille faire fi délibérément et de prime abord, sans examen ni rémission. Tout, en art, est légitime ; aucune ressource ne doit ni absolument être imposée, ni être à jamais répudiée. L'artiste crée une œuvre harmonieuse, plastique, sonore, évocatrice, et le choix des moyens dont il use l en est responsable, il en est le maître unique, qu'ils s'avèrent ou non conformes aux traditions ou même à la routine. La condition, c'est de dominer ces moyens, c'est de n'y être pas asservi, et, si la rime s'impose à son esprit, que, par ruse ou par violence, l sache l'assouplir à ses desseins, et ne consente jamais, comme c'est trop souvent le cas, et chez Mme Murat et chez tant et tant d'autres, fût-ce parmi certains maîtres souverains, ô Banville ! à se laisser enchaîner et asservir par elle.

Ecrire des poèmes non rimés ni assonancés, dès l'instant qu'ils se présentent comme d'authentiques poèmes, par des qualités de tenue, d'atmosphère sensible et imagée, de rythme et d'évocation, ce ne saurait en aucune façon amoindrir le domaine de la poésie lyrique française, mais bien au contraire l'élargir, témoin les œuvres de maint et maint entre les poètes actuels, témoin encore **les Libellules Crucifiées**, premier recueil, je crois bien, d'un nouveau venu, M. André David.

Il ne se soumet point aux règles périmées, caduques, artificielles. Il écoute le chant mystérieux de son âme ; il pense en images, en images tendres, sensibles et pures, et son chant, toujours personnel, s'élance de source originale, précis et rythmé. C'est sur la netteté du rythme qu'il s'appuie, sur la franchise du rythme, sur la souveraineté du rythme. Là seul réside pour lui l'élément matériel du vers. Cependant sa phrase n'est point seulement une prose épurée, une prose ailée, un poème en prose, à cause, je présume, de ces deux conditions dont elle se constitue : en tant que matière la continuité d'un rythme soutenu et précis, en tant qu'élément expressif, elle ne se constitue que d'images non moins soutenues, non moins précises. Jamais la substance décorative et par elle-même significative ne s'interrompt sur une velléité d'explication ou de description ; elle est sans une défaillance partout essentielle et selon le vœu unique d'un poète.

Certes, je ne doute pas qu'un jeu de cette sorte soit voué à des obstacles, à des aventures, à des échecs probables. Ici M. David n'en a heurté aucun. Mais si plus de fougue, si une passion vio-

lente l'emportait : qu'importe ? c'est alors qu'il risquerait ; cette fois il évite ou ignore les embûches, et cela nous doit suffire. Une tendre délicatesse, une fraîcheur de sentiment et d'imagination, un élan d'ingénuité à la fois farouche et épris de tout ce qui dans le monde lumineux, au dedans et au dehors, est beau irréductiblement. Depuis l'*Epitaphe pour des Libellules Crucifiées* sur le carton pauvre où brille ce faux éclat des ornements des foires, jusqu'à la *Ballade pour Madame Mère, en guise d'épilogue* où, étrangement, sonne de-ci de-là comme un religieux ressouvenir du beau poète Max Elskamp, le livre entier est mené avec une maîtrise jeune et qui s'ignore, et chaque page se parfume de sa splendeur originelle et nécessaire, si toutes ne sont point également parfaites. Mais je citerai *Une Maison Romantique... un Jardin Silencieux...* dont les quatre poèmes résument les quatre inspirations : nostalgique, ardente, précieuse et sincère, de ce poète de race, et *le Beau Visage* où affleure comme un discret regret de sensualité contenue, où s'attriste de noble mélancolie un désir d'amour et de haute solitude.

M. André David, ne m'en a-t-on prévenu ? mais le ton exquis de son livre le confirme, est fort jeune. C'est un nom à retenir déjà. Ses prémices font songer, autrement mais de si près, à ce que donnaient à augurer les débuts admirables du pauvre Emile Despax : son long silence, hélas ! et puis la guerre qui, d'une balle au front, l'abattit... ah, prodigues promesses à jamais en suspens, mais M. André David saura tenir les siennes, et la guerre ne viendra plus...

M. Georges-François Berthault nous raconte d'un geste un peu confus, cependant impérieux autant que souple. **Des heures sous le ciel, la Beauté** en premier lieu. Il nous promet pour plus tard *le Drame* (prose composée de neuf drames) puis la série des heures sera-t-elle close sous le ciel ? Le poète ne craint pas de revenir aux éternels thèmes, dieux antiques, héroïnes, ô gloires d'or et de lumière, roses, azur, miroirs et tombeaux. Il a raison ; il n'y a dans notre art aucun prétexte qui ne porte en soi sa raison immortelle d'exister et en qui ne puissent s'exprimer l'âme et l'esprit, seuls importants, du poète. M. Berthault exalte parmi le décor enchanté des merveilles persistantes un chant d'orgueil désabusé et d'inquiétude qui de soi-même se plaît à triompher.

On aimerait à ces chants une discipline, un ordre qui souvent y font défaut, et le détail, né au hasard des rencontres, surcharge souvent la ligne savante d'un dessin primitif. Il doit y avoir dans le métier une impatience de tout dire, avec des ressources inépuisables, qui corrompt par endroits la dignité profonde des développements poursuivis.

Néanmoins les qualités foncières se font jour. M. Berthault sera le poète qu'il se rêve. Qu'il parvienne, seulement, à commander à ses impulsions profondes et contradictoires.

Des poèmes réunis par M. Pierre-Albert Birot sous le titre **Triloterie**, on peut s'en remettre au hasard, la valeur est diverse, mais elle n'est nulle en aucun d'eux. *La Légende*, poème narratif entrecoupé de poèmes à crier et à danser, satisfera des esprits en quête de bizarreries pour l'amour du bizarre, en quête d'effusions disloquées et incohérentes pour masquer l'innocente niaiserie du thème principal ; mon goût me porterait à préférer les quatrains souvent délicats inscrits *en marge des Rubaiyat d'Omer Khayyam* et, surtout peut-être, en dépit de naïvetés volontairement balourdes par endroits et sûrement superflues, cette longue apostrophe, d'un mouvement large et soutenu, *les Invectives contre l'Automne*. Quelle fâcheuse faiblesse pour certains qui pourraient s'affirmer simplement selon leur tempérament profond, — je songe à M. P. Albert Birot, à M. Max Jacob, à quelques autres, de se maintenir, en dépit de leur talent, dans une attitude, et d'encombrer leur œuvre du poids caduc de tant de grimaces ! Le souci de déplaire ou d'exaspérer est aussi mesquin que le souci de plaire ou d'être conforme.

M. Paul Vaillant-Couturier mêle le double souci : il voudrait exaspérer... mettons le bourgeois, au sens où il doit l'entendre ; il voudrait plaire à ceux du groupe *Clarté*. Réussit-il à la moitié de son dessein ? A l'une ou l'autre, — je reste sceptique. Dans de si courts poèmes, exagérer à ce point l'emphase et la rhétorique ! Que M. Vaillant-Couturier demeure, si bon lui semble — et à ses électeurs — un discoureur de réunion publique, un orateur de parlement. Je ne sais ce qu'il peut écrire en prose, mais les **XIII Danses Macabres** n'offrent qu'un rapport lointain avec ce que, en dehors de milieux primaires, ignorants ou politiques, on peut révérer sous le saint nom de poésie. Boursouflure et déclamation dans une élocution sans hardiesse ni beauté, même les

« tendances » philosophiques ou sociales y sont dépourvues de grandeur, de nouveauté.

Mots en désordre, expressions brutales de dédains, et de sceptiques mépris, **Tour d'horizon** révèle chez l'auteur, M. Maurice Willard, une âme indisciplinée. Le sardonique *Retour Triomphal* est le meilleur morceau du volume, au moins le plus proche d'apparaître littéraire, à cause peut-être de l'allusion et du souvenir de Villiers.

Je ne voudrais affirmer à M. Philibert de Puyfontaine que ses vers ne soient pas « plus beau que le silence », puisque c'est à quoi il prétend s'efforcer. De fait, de-ci, de-là, quelque vers bien venu interrompt la monotonie de ce recueil intitulé **le Jardin de Gozaki**. Il y est enseigné que « l'Amour est plus que le destin », ou que l' « on trempe dans les pleurs les accès les plus durs ». Certains poèmes réalisent mieux que des intentions : en écoutant Chopin « de grands rideaux en velour gris se sont ouverts »... et *Confidences* serait bien, sans un laisser-aller au développement par n'importe ce qui se présente, par de la trop banale facilité.

Les **Poèmes virils** de M. Emile Labroue chantent à la manière de Victor Hugo, si l'on y consent, *le Drame du Second Empire*, un *chant de Guerre des Northmans*, *Vox Cœli*, *Vox Terrae*, avant de s'épuiser en plein *Paradis de Mahomet*. Une ode qu'il adressa à *Sophie Rostopchine*, comtesse de Ségur, lui valut, le 5 novembre 1873, une réponse aimable avec ce bon conseil : « Tâchez de vous rencontrer avec Hugo ; composez avec lui et vous aurez du renom. Pour arriver à la célébrité, il ne suffit pas de bien faire ; il faut encore la chance d'un nom qui patronne le vôtre et vous lance dans le monde poétique... » Moyennant quoi, M. Emile Labroue, proviseur honoraire, est chevalier de la Légion d'honneur et officier du Soleil-Levant du Japon, à en croire sa carte de visite.

M. Antonin Bideau a écrit des **Poèmes**, nul ne lui en conteste le droit ; souhaitons que ce passe-temps l'ait suffisamment amusé ; je ne vois pas pourquoi les lecteurs à leur tour ne s'en amuseraient pas.

Le nombre des volumes de vers va s'accroissant de jour en jour. La plupart ne présentent qu'un très médiocre intérêt. En art, ce qui sort de la mesure commune arrête l'attention : volumes

qui exaltent et émerveillent,qui transportent et nourrissent l'imagination ; volumes qui irritent, exaspèrent, déconcertent ou froissent ce sentiment. Mais que dire des médiocres, de ceux qui ne sont pas pires que tant d'autres, qui ne valent pas mieux,non plus ? Que dire de **Victoires et Lumières** de M. Henry Gelly, de la **Flamme au Cœur** ! de M. André Langrand ; c'est à peine si les poèmes **Petites Filles**, de M. Henry de Chaluys, ou ceux de M. Georges Ben-Aben, **Les Paysages amoureux**, attachent davantage l'attention par une recherche, au moins d'expression plus pure ou de sentiment plus sincère.

Quatre-vingts volumes sont là, à portée de ma main,attendant que j'en rende compte. C'est faire tort aux bons,aux vrais poètes de m'attarder à tant et tant d'inutiles versificateurs. J'ai, jusqu'à ce jour, parlé un à un de tous les volumes qui m'ont été soumis. La tâche devient impossible à remplir. Les trente jours du mois s'occuperaient uniquement à les lire, et plus rien autre ne pourrait être fait. Je parlerai désormais des poètes, je négligerai ceux qui gauchement ou outrageusement tendent à usurper ce titre. Assez de creuse rhétorique, assez de verbiage et de fadaises banales. Ce n'est pas en collant une épithète médiocre au livre d'un impuissant qu'on ne risque pas de décourager quelque jeune et réel talent ; je tâcherai de le découvrir dans tout ce fatras et de lui tendre la main, sans, hélas ! porter en moi l'illusion que jamais je ne me trompe, d'ailleurs.

Si les éditeurs aussi se déterminaient à agir de la sorte, peut-être, devant un nombre moindre de productions superflues, le public reprendrait le goût de lire des poètes. A présent les libraires, les agents de publicité affirment qu'il leur est impossible de rien faire pour les y amener. Ils exagèrent à coup sûr : où prennent-ils que certains poètes ne soient pas lus, même parmi les récents : Samain, Verhaeren, les vivants : Mme de Noailles, Henri de Régnier, Francis Jammes, Claudel, — ou Jean Cocteau, qu'on comprend mal, mais qui excite la curiosité ? Le tort des libraires, des courtiers, c'est de s'appliquer indifféremment à faire réussir n'importe quel poète, pourvu qu'il paye ou pour que l'éditeur paye : les considérations de talent ne devraient pas être à leur effort indifférentes. Elles le sont ; on le sait ; c'est pourquoi leurs efforts — quand ils les font — demeurent vains.

MEMENTO. — Solennelle selon ses usages, la Comédie-Française a, le

samedi 4 décembre, inauguré les séances de récitations ou de lecture de poètes ; elles auront lieu de quinze en quinze jours. Cette initiative a été prise par elle, à l'imitation des séances naguère organisées à l'Odéon par Catulle Mendès aidé de M. Gustave Kahn, afin de révéler au public insoucieux l'inépuisable trésor du lyrisme français, sans distinction d'époque ni de tendance. Le public a accueilli cette innovation avec un incontestable empressement. Si, pour qu'il approche des poètes, et pour que se répande la connaissance de la poésie lyrique, l'entremise des comédiens est indispensable, qui ne s'en réjouirait ? Où, de nos jours, trouver, au surplus, le poète qui ne sente le besoin de grouper autour de son œuvre un nombre important de lecteurs, puisque, s'il n'y parvient pas, aucun éditeur n'imprimera ses vers ? Il conviendrait, toutefois, d'en avertir les dociles auditeurs : l'interprétation des poèmes par les comédiens les transpose forcément du mode lyrique au dramatique, et, par là, contrarie en général les intentions de l'auteur. Le mystérieux comité, dont quelques noms ont seulement été révélés, donne par sa composition probable à redouter que, pour éclectique et désintéressé qu'il veuille demeurer, cette adultération, à coup sûr involontaire, provienne en partie de son fait : sans exclure des poètes soucieux de drame et de théâtre, puisqu'il s'agit d'exalter le lyrisme, — ainsi donnent à présumer la déclaration inaugurale de M. Fabre et le discours préliminaire de M. Haraucourt, — il siérait que l'influence de lyriques purs apparût prépondérante.

De la première matinée le programme se composait d'un choix de noms excellent : avec Villon, Ronsard, Hugo, Gautier, Dierx, Mallarmé, Apollinaire, Adrien Bertrand, deux noms de poètes vivants, glorieux entre tous : MM. Henri de Régnier et Paul Fort. Pour ne point déconcerter, je suppose, ne furent guère dites que des pièces fameuses d'anthologie. N'est-ce amoindrir la portée souhaitable de l'entreprise ? Avec plus de hardiesse, mieux vaudrait montrer de chaque poète son originalité profonde et non dans quelle mesure il se rattache au fonds inévitable et banal.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

THÉATRE ANTOINE : *Kœnigsmark*, pièce en 3 actes, de M. Benno Vigny, d'après le roman de M. Pierre Benoit (23 novembre). — ODÉON : *Les Bonaparte*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Léo Larguier (6 novembre).

J'ai déjà eu l'occasion de dire mon opinion sur la mise à la scène de romans. L'auteur a donné à son œuvre cette forme. Il était le premier et le meilleur juge. S'il l'avait conçue dans la forme dramatique, il l'y aurait réalisée. C'est un premier point. Un second, et qui ne vaut pas moins, est que tout roman com-

porte une part d'auteur, souvent très importante et très intéressante, qu'il faut abandonner en le transportant à la scène. On a ainsi tout à la fois une œuvre qui n'est pas dans son cadre naturel et une œuvre forcément incomplète, diminuée souvent de son meilleur. J'ai parlé, en son temps, de *La Chartreuse de Parme* représentée à l'Odéon. Sans l'avoir vue, il suffit de connaître dans tout son développement, avec sa finesse d'analyse, ses multiples épisodes, ses mille personnages, le roman de Stendhal, avec la part d'auteur considérable qu'il contient, pour se rendre compte de la folie que c'était de porter une telle œuvre à la scène et du résultat peu satisfaisant qu'on devait fatalement obtenir. Ce n'est pas le **Kœnigsmark** représenté au Théâtre Antoine qui me fera changer d'avis. Tout le monde, ou presque, a lu aujourd'hui le roman qui commença la réputation de M. Pierre Benoît, et qui a d'ailleurs paru, tout d'abord, dans le *Mercure*. C'est un livre aussi curieux que captivant, fort bien écrit, quoi qu'en dise mon très supérieur confrère M. Paul Souday, qui me semble oublier que le premier mérite d'un style, et je serais même tenté de dire : sa perfection, est sa complète identité avec le sujet qu'il exprime autant qu'avec la personnalité de l'auteur, ce qui est justement le cas pour le style de *Kœnigsmark*. M. Paul Souday, à ce compte-là, doit également trouver que les romans de Balzac et de Stendhal sont mal écrits, alors qu'ils ont justement leur style naturel, duquel ils tirent indiscutablement et la force de vie et la force d'impression qu'on en retire. Mais *Kœnigsmark* n'est pas seulement un livre curieux et captivant, tout comme *L'Atlantide*, un autre roman de M. Pierre Benoît. Il a encore un autre mérite qui tient au caractère même de son auteur, et que j'aurais eu bien du plaisir à vous définir, tant il indique chez M. Pierre Benoît une tournure d'esprit que j'apprécie et qui me plaît vivement. Une autre occasion me sera donnée, je l'espère, et ce sera pour une autre fois. Pour en revenir à l'adaptation de *Kœnisgmark* représentée au Théâtre Antoine, elle a laissé de côté, et il ne pouvait en être autrement, bien des côtés attrayants du roman. Tout son début, d'abord, nullement négligeable dans l'œuvre. Ensuite, bien des épisodes. Ensuite encore, et ce n'est pas le moins grave, tout l'élément du mystérieux, de l'étrangeté, et même de l'incertitude si adroitement et si moqueusement combinés par l'auteur. Enfin, tout l'épisode final,

dont nous n'avons, au théâtre, qu'un détail trop sec, sans rien du pittoresque et du romanesque qu'il a dans le livre. Naturellement, les personnages du roman, où ce qu'il en reste, transportés ainsi au théâtre, se ressentent aussi des mêmes inconvénients. Tout le relief, ou l'originalité, ou la bizarrerie qu'ils ont dans le livre est à peine rendue, ce que j'appelle la part de l'auteur, je ne sais si je me fais bien comprendre, grâce à laquelle, dans le roman, ils sont peints dans tous les détails, ayant dû être écartée au théâtre. Nous n'avons plus devant les yeux que des personnages un peu secs, un peu vides, incomplets dans leurs sentiments comme dans leurs actions, auxquels beaucoup de choses manquent, comme il manque beaucoup à la pièce elle-même. Les spectateurs qui n'ont pas lu le roman peuvent-ils vraiment être intéressés par ce *Kœnisgmark* dramatique ? Cela se peut. Je fais fort bien, pour moi, quant à l'impression que j'en ai eue, la part de la connaissance que j'avais du roman. Mais je crois qu'il n'est pas possible, l'ayant lu, de ne pas trouver, une fois de plus, que c'est une entreprise inutile et presque toujours vouée à l'échec, que de porter à la scène un roman quel qu'il soit. Il est vrai qu'il y a dans *Kœnisgmark* au théâtre un petit élément de succès, au moins auprès du bon public. Ce sont les uniformes d'officiers allemands dont sont habillés certains personnages. Notez que toute l'action du roman se passe avant la guerre. N'importe ! J'avais à côté de moi un ménage gros, gras et fort orné de bijoux et de fourrures, qui ne faisait pas tant de différence. A peine le rideau levé, et je ne sais quel personnage de la pièce, habillé comme je viens de dire, ouvrait il la bouche : « Cela fait mal, de voir ces Boches », dit la dame à son époux. Vous me direz que voilà des gens qui étaient sensibles à l'illusion du théâtre, ce qui a son agrément, certes. Je souhaite toutefois qu'ils ignorent l'histoire. Les Anglais nous ont combattus à Bouvines, les Espagnols dans les Flandres, les Russes à Sébastopol. Ils ne pourraient plus voir aucun uniforme étranger sur la scène, qu'on devrait bien, d'ailleurs, débarrasser de toute cette friperie carnavalesque. Faut-il ajouter que, sans la guerre, ces deux époux eussent-ils été si gros et gras et ornés de bijoux et de fourrures ?

M. Léo Larguier a fait jouer à l'Odéon un nouveau chef-d'œuvre, naturellement en vers, **les Bonaparte**. Je suis embarrassé pour vous dire encore tout le bien que je pense de ce

poète et de ses envolées lyriques et dramatiques. J'ai fait de lui, il y a quelque temps, un portrait que ses amis qui le connaissent le mieux ont bien voulu trouver la ressemblance même. A y ajouter ou à recommencer, je pourrais être accusé de complaisance ou de camaraderie. Je ne puis cependant taire que *les Bonaparte* ont un grand mérite, je puis même dire un grand mérite historique. Les poètes seuls voient vrai, a-t-on dit. Jusqu'ici j'avais trouvé cette appréciation un peu trop... poétique. Je commence à croire aujourd'hui que j'étais dans mon tort. Je ne vous dirai pas que j'ai le culte de Napoléon. Les grands côtés de l'histoire m'intéressent médiocrement. Je crois peu à l'existence de Jeanne d'Arc, telle que les historiens nous présentent cette personne, et j'ai idée que d'ici quelque trois ou quatre cents ans Napoléon paraîtra aussi légendaire et aussi inventé. Ce qui montre bien la faiblesse et l'illusion de l'histoire, avec un grand H, et telle qu'on nous y a habitués. Mais, enfin, je suis tout de même un peu renseigné sur Napoléon, comme vous l'êtes vous-même certainement, et je me le représente conformément à tout ce qu'on a écrit sur lui, historiquement. Je vous conseille cependant de faire comme moi désormais et de rejeter toutes ces notions fausses. Les poètes seuls voient vrai, je vous rappelle cette grande parole. M. Léo Larguier, qui nous montre Napoléon et qui est poète, l'a donc vu vrai et nous le montre de même. Non pas que Napoléon parlât en vers. Je ne veux nullemement dire cela. Je veux parler seulement et surtout de son caractère, de sa tournure d'esprit, de sa façon de s'exprimer, aussi, de ses préoccupations et de ses habitudes morales, si je puis dire ainsi. Ce caractère, cette tournure d'esprit, cette façon de s'exprimer, tout cela n'était pas du tout ce que je croyais et que vous croyiez aussi, certainement. Vous allez voir la différence entre nos illusions, à vous et à moi, et la vérité vue par M. Léo Larguier. Je veux même ménager votre amour-propre en ne vous donnant que de petits exemples. Libre à vous, si cela vous dit, d'aller dissiper votre ignorance entière à l'audition complète de ce chef-d'œuvre à l'Odéon. La scène représente Napoléon dans un salon, entouré de ses officiers. Un vieux soldat apporte un pli, qu'il tend à l'empereur. Vous voyez déjà la vérité : pas d'estafette, pas d'huissier, pas d'officier de service. Non, un vieux soldat, avec son fusil et sa giberne. L'empereur le reconnaît : « Toi, tu étais à Wagram ! » Ce que

reconnaît le vieux soldat. Napoléon arrache alors sa croix de la Légion d'honneur et la lui donne. Le vieux soldat n'a pas l'air très satisfait et l'empereur s'en aperçoit. « Eh bien, lui dit-il, tu n'es pas content ? » Le vieux soldat n'est pas content, en effet, et il ne se gêne pas pour réclamer : en outre de la croix, il désire embrasser son maître. Napoléon y souscrit aussitôt et les deux hommes s'embrassent. Le vieux soldat a les larmes aux yeux, naturellement, mais l'empereur est un autre homme, il sent plus fortement et il l'exprime aussitôt, en congédiant le nouveau décoré :

Va maintenant, grognard à la moustache grise,
Mieux qu'un baiser d'amour ton vieux baiser me grise.

Avouez que nous ne savions pas Napoléon si fort sur la rime riche et qu'on nous a bien trompés ! Les trois actes de M. Léo Larguier, chacun du commencement à la fin, dans chaque scène, sont pleins de ces traits sobres, puissants et vrais, que ce soit Napoléon lui-même qui parle, ses frères, sa sœur, sa mère ou ses maréchaux. Vous doutez-vous bien aussi de façon exacte, par exemple, de ce qu'étaient les réflexions de Napoléon retour de Waterloo, apprenant l'une après l'autre les défaites de son armée en France même ? Vous vous dites sans doute que ce devait être pour lui un moment sérieux, non seulement sérieux, mais douloureux, angoissant, même désespéré, peut-être ? Erreur ! Toujours les inexactitudes de l'histoire ! Toujours les illusions que nous nous faisons sur les grands hommes ! Les poètes seuls voient vrai, je vous le répète pour la troisième fois, et M. Léo Larguier encore plus que tout autre. Il nous le montre, ce grand empereur, au retour de la funeste bataille, apprenant une à une les pires nouvelles, en allant et venant dans une allée de la Malmaison. Et savez-vous son état d'esprit ? Il se reporte aux amourettes de sa jeunesse et suit dans cette allée

L'empreinte d'un soulier de satin sur la terre,

ce qui indique, au surplus, un parc bien mal entretenu pour qu'on y retrouve ainsi des traces de pas après tant d'années. Mais le mérite le plus grand de M. Léo Larguier, dans cette œuvre, c'est de s'être si merveilleusement identifié avec son héros. Certainement, ce n'est plus à Beethoven qu'il doit dire aujourd'hui à ses amis qu'il ressemble. Ce doit être à Napoléon. Il nous

le montre, sur la scène de l'Odéon, depuis le lendemain du sacre jusqu'à sa chute. A quel point il s'est profondément pénétré du sentiment de ce dernier événement surtout ! Tout son talent de poète et d'auteur dramatique s'en est ressenti, en a été influencé. Sa pièce est, au théâtre, un autre Waterloo.

MAURICE BOISSARD.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Berthe Reynold : *L'Amour Minotaure*, pièce en 4 actes et 5 tableaux. Librairie Théâtrale. — Edouard Fonteyne : *L'Appassionata*, quatre actes en prose. Aux éditions du Masque, Bruxelles. — Gabriel Marcel : *Le Quatuor en Fa Dièse*, pièce en 5 actes, L'Information Théâtrale.

S'il est vrai, comme le proclame Molière, que la meilleure règle à observer pour l'auteur dramatique soit de plaire, il est à craindre que le sûr moyen d'y parvenir ne consiste bientôt plus à porter à la scène une simple histoire d'amour. C'est du moins ce que donnent à penser la plupart des ouvrages que l'on nous propose comme répondant aux tendances nouvelles. Ce n'est point que l'amour en soit exclu. La réforme serait trop radicale. Le public, aussi bien que les auteurs, risqueraient de ne point s'y reconnaître. Bien qu'il en régisse le développement, l'amour n'apparaît plus comme l'exclusive occupation des héros de la pièce. De raison d'être il est devenu moyen. L'œuvre a pour sujet un quelconque de ses effets sur lequel l'auteur épilogue plus ou moins adroitement en composant un arrangement dramatique approprié. Toutefois, s'il accorde à l'amour son ancienne prééminence, il est à peu près certain d'avoir encore l'oreille du public, mais ce ne sera qu'une oreille distraite. Selon l'importance de sa réputation, l'auteur sera plus ou moins loué en formules usées, à force d'avoir servi dans d'innombrables circonstances analogues, la critique n'ayant point à renouveler ses arguments, d'autant que l'occasion ne lui en est point offerte.

En d'autres cas, elle promulgue des opinions contradictoires, ce qu'on lui propose ne répondant ni à ses habitudes, ni à ses méthodes, tant et si bien qu'on ignore la réelle valeur esthétique des efforts de certains écrivains. En fin de compte, le meilleur de ses louanges et de la curiosité du public échoit à tel ou tel acteur, à quelques toilettes de bons couturiers, à l'ingéniosité du metteur en scène et au peintre des décors. D'où suit que la pièce

n'est, au demeurant, qu'un prétexte à exhibition fourni par un écrivain dont le travail littéraire importe peu. L'auteur dramatique n'est désormais qu'un comparse parmi tant d'autres utiles à l'exploitation commerciale d'une salle de spectacle. S'il est habile à suivre le goût du public, et s'il sait se plier aux exigences des directeurs, il fera sinon des chefs-d'œuvre, du moins des œuvres d'un excellent rapport et, une adroite réclame aidant, il lui sera donné, en sus, l'illusion de la gloire littéraire par les effets d'une importante valeur commerciale.

Exagération? Non pas. Certain auteur dramatique, et non des moindres, l'a confirmé par écrit; en outre, plusieurs, parmi ses collègues, ne dédaignent pas d'exploiter personnellement les produits de leur marque. A ces preuves s'ajoutent l'agitation corporative d'auteurs dramatiques que gêne l'accaparement exclusif des scènes achalandées par ceux qui entendent s'en réserver le privilège d'exploitation et aussi les revendications formulées par ces protestataires au nom de l'art dramatique.

Quoi qu'il en soit, parmi tant de troubles s'accuse le déclin de la pièce de tout repos depuis tant de lustres, savoir : celle qui a l'amour pour principe, pour moyen et pour fin. Et c'est dommage, car cela ajoute aux difficultés d'un métier, où elles sont déjà si nombreuses. Une tradition s'était en effet établie et qui semblait immuable. Des habitudes en étaient résultées qui facilitaient singulièrement le plaisir du public et la tâche des écrivains. Nulle fatigue n'était imposée au spectateur assistant à une pièce. Même nouvelle, elle lui agréait par un ensemble de conditions connues et sa curiosité, toute sa curiosité était satisfaite dès le premier acte. La « scène à faire » — comme disait Sarcey — et qu'un auteur habile ne manquait ni de faire ni surtout de préparer selon les formules consacrées, la scène à faire donc lui fournissait un raccourci de l'intrigue imaginée ainsi que des vues sur le dénouement en même temps que des indications sur la qualité et l'intensité des émotions à éprouver. Tout étant ainsi réglé, mis en ordre, mesuré, le spectateur n'a plus qu'à attendre paisiblement la dernière réplique d'une œuvre qui, pour peu qu'il ne soit pas trop distrait de son développement par le spectacle de la salle, l'examen d'une toilette ou le pittoresque d'un décor, le porte à croire qu'il aurait pu l'écrire lui-même et que rien n'est simple comme de s'établir auteur dramatique. Il constate, en

effet, que, si les points de vue varient quelque peu, les situations qui les expriment sont obstinément les mêmes; que les rôles sont écrits pour mettre en valeur les qualités d'interprétation de certains acteurs, qui, fréquemment, les ont rajustés à leurs moyens pendant les répétitions; que, sauf plus ou moins de recherche dans le pittoresque ou l'apparat, le décor ne varie guère; et qu'enfin il en est réduit, s'il lui plaît, d'avoir une opinion littéraire à ne s'occuper que de la manière dont le dialogue est écrit : « poétiquement », si l'auteur y fait montre de quelque élan lyrique, ou « avec une vérité criante de vie », s'il se borne à imiter le train ordinaire de la conversation. Au delà, rien. Et sur quoi d'autre, en effet, juger l'écrivain dramatique dont l'art est réduit à l'artifice d'une formule et qui exerce tout simplement un métier, comme le donnent à croire certaines affirmations péremptoires de groupements professionnels ? Métier, au point qu'on a pu voir, il n'y a pas très longtemps, trois scènes de genre représenter simultanément trois pièces de trois auteurs différents traitant, aux apparences près, le même sujet. L'un de ces auteurs, irrité de ce que le succès de l'un de ses confrères effaçait le sien, s'avisa de publier que ce collègue, plus heureux, l'avait plagié. Le plagiat n'existait point en fait, mais seulement une similitude fatale, preuve évidente que ce genre d'ouvrage n'était que le produit mécanique d'une formule périmée, parce que réduite aux seuls artifices de la construction dramatique.

La nécessité apparaît donc de renouveler le théâtre d'amour et de ne plus se restreindre à envisager ce sentiment sous le seul aspect de cet égoïsme à deux, dont la fin exclusive est d'amener dans le même lit deux personnes de sexe différent, n'ayant pas d'autre ambition et qui se débattent pour y parvenir parmi des intérêts matériels, ou parmi de subtiles complications morales, ou parmi les simples malentendus d'une intrigue comique, selon que l'on a affaire à un drame à prétention sociale, à une tragédie passionnelle ou à un vaudeville. Peut-être pourrait-on ne donner à l'amour au théâtre pas davantage que la place réelle qu'il occupe dans l'histoire d'une existence, en lui restituant son rôle et sa fonction véritables quant à cette existence. Ce qui importe, ce sont moins les crises toujours pareilles qu'il provoque à l'état aigu, crises qui font, actuellement, toute la matière dramatique du genre, que les métamorphoses qu'il peut déterminer dans les

individus et, en conséquence, dans leur manière d'être et leurs rapports avec les hommes et avec la société.

Or, on ne voit pas que les auteurs des pièces dont nous avons à parler aujourd'hui aient eu quelque notion de cette nécessité.

Deux d'entre eux : Mme Berthe Reynold et M. Edouard Fonteyne, ont pris un artiste pour protagoniste de leur drame. M. Gabriel Marcel, le troisième, a établi son œuvre en fonction d'un musicien qui, s'il n'est pas le personnage principal, détermine l'action dramatique. Cette communauté d'atmosphère paraît être le résultat d'une conception purement livresque, d'ailleurs, qui veut que l'amour jouisse dans un milieu d'art, ou reconnu pour tel, de plus de liberté et aussi de plus de raffinement et de noblesse dans l'expression. D'où suit, naturellement, la possibilité d'user au cours du dialogue de tous les artifices oratoires qui permettent à l'auteur de faire montre de ses dons d'écrivain et en même temps que de révéler ses pouvoirs d'émotion et la délicatesse de sa sensibilité. Car l'œuvre n'existe que pour nous renseigner sur les vues de l'auteur quant à l'amour. Tel qu'il s'offre à nous, ce drame n'est autre que celui tout individuel de sa vie intérieure pour élaborer une spécieuse doctrine des passions. Chacun de ses personnages est un argument objectivé sous forme humaine et l'intrigue résulte des pour et des contre de sa discussion avec lui-même.

Dans **l'Amour minotaure**, Diane Rives, artiste peintre, se présente comme fervente de la volupté. Elle ne recherche de l'amour que ses fins sexuelles. Affranchie de tous préjugés, voire de tous scrupules, parce qu'artiste, et nommant franchise ce qui n'est qu'impudeur, elle poursuit de ses désirs André Roch, jeune élève de l'Ecole Centrale, donc intellectuel, pour qui aimer n'est que question d'hygiène et qui préfère à de fatigantes extases les jeux athlétiques par lesquels il développe sa force musculaire et parfait sa beauté plastique. Cette beauté indiscutable et réelle attire Diane, irrite son désir et voilà tout le ressort du drame. Dédaignée au premier acte, elle se venge au second sur l'homme qui l'aime. Dédaignée au troisième, elle finit par triompher au quatrième. La pièce a pour dénouement cette brutale phrase d'André à Diane, qui arrange artistiquement, d'un art conventionnel et faux, le don de soi-même : « Je vais te prendre, veux-tu ? »

Sur quoi le rideau est indiqué comme devant tomber. Et c'est

fort heureux. Pour peu que les machinistes tardent dans leur manœuvre, nous risquons d'assister à la complète victoire de la femme, éternelle tentatrice et souveraine triomphatrice. On sent combien l'auteur s'est voulu original par excès d'audace, et Diane Rives est audacieuse à la manière des femmes, quand elles parlent d'amour entre elles. A cela se borne l'effort dramatique de Mme Berthe Reynold, qui a certainement beaucoup lu le théâtre de G. de Porto-Riche. On le voit à l'imitation servile de ce dramaturge, tant dans la construction de la pièce, le choix du milieu où elle se déploie, la qualité et la nature des personnages que dans la facture du dialogue. Emprunts inconscients, peut-être, comme ceux que faisait à nos grands classiques, dans un *Coco de Génie*, le héros de Louis Dumur. Il n'en est pas moins que Diane Rives n'est qu'une sœur dégénérée de l'héroïne de *Le Passé* ou de *Amoureuse*, sœur impudique dont l'analyse psychologique relève plus de l'art médical que de l'art dramatique.

M. E. Fonteyne manifeste de plus hautes ambitions et son inspiration est de tout autre qualité. **L'Appassionata** met en scène le conflit de l'idéal artistique et de la réalité de la vie matérielle. L'amour de Claude Evelyn pour Daisy Addington, qu'il rencontre au début de sa carrière de peintre, est une manière d'allégorie sentimentale où l'amour de la femme et l'amour du Beau se confondent en une ardente passion dans l'âme et le cœur du jeune homme. Les chimériques projets d'avenir et les ferventes promesses qu'échangent les deux amants ne sont autres que ceux et celles que formulent l'adolescent exalté par les enivrantes joies que lui procurent ses premières œuvres, alors qu'il prend conscience de ses dons d'artiste. En même temps que cette femme à qui il confesse sa vie, qu'il attendra fidèlement comme elle le lui demande et aussi longtemps qu'elle le voudra, il possède l'univers, tout l'univers qu'il exprimera par ses œuvres.

Mais, dix ans plus tard — au deuxième acte — nous retrouvons Claude transformé en peintre célèbre. Daisy est oubliée et aussi les promesses que lui fit son amant. Il s'est marié selon la formule mondaine, et, de même qu'il a réduit ses rêves à la commune mesure de la réalité, il a fait, en art, les concessions que le succès demande. Daisy reparaît alors. Elle aime Claude autant que jadis. Elle vient lui rappeler ses promesses, et son charme est encore si puissant que son amant cède au besoin de revivre avec elle les heures

ardentes et sublimes d'autrefois. Il accomplit ainsi ses promesses, mais pour peu de temps, et à la faveur d'un mensonge qui laisse intacte la situation matérielle acquise. Les heures merveilleuses qu'il vit alors avec Daisy font la matière du troisième acte. Au quatrième, nous retrouvons Claude rentré depuis de longues années dans l'existence normale et servile du deux. La grande fortune et les grands honneurs lui sont venus. On fête sa nomination au grade de commandeur dans la Légion d'honneur. Et voici que Daisy reparaît, mais une Daisy fanée, vieillie, dont la pauvre personne lasse et chétive fait un douloureux et pénible contraste avec l'éclat artificiel de la gloire du maître. Claude lui accorde un rapide et dernier baiser, tout en la reconduisant en hâte avant d'aller répondre à l'épouse qui l'appelle. Ainsi triomphent des sublimes et sincères ardeurs de la jeunesse les fausses joies de la vanité artistique.

M. Fonteyne a moins écrit une pièce qu'une manière de poème en prose dialogué, dont chacun des actes forme un épisode narratif. Il a réduit ses effets à de simples contrastes de scènes et d'actes, et ses personnages, plus symboliques que vivants, ont à la fois les qualités et les défauts de cette manière de les concevoir. Mais, telle qu'elle est, elle a du moins le mérite de la clarté tant dans la conception que dans la réalisation littéraire, mérite assez rare, présentement, pour que l'auteur en soit loué.

Nous retrouvons dans **Le Quatuor en fa dièze** de M. Gabriel Marcel cette même conception à la fois mystique et romantique de l'incompatibilité absolue de l'art avec l'amour et pareillement de tous deux avec les conditions de l'existence matérielle. Fausses idées, dont la simple réformation par une vue plus vraie, parce qu'essentielle, des choses de l'Art, de l'amour, de la société humaine, nous fournirait justement les conditions du renouvellement dramatique que nous souhaitons au début de cette chronique. M. G. Marcel s'en est approché jusqu'à toucher certaines de ces choses, mais seulement toucher, car du fait de l'amour envisagé sous les espèces d'un cas particulier rien n'est modifié, ni dans les êtres que l'on nous présente, ni dans la société où ils vivent.

La passion de Stéphane Mazères pour la musique suscite la jalousie d'une épouse sentimentale sacrifiée à l'Art. Un divorce en résulte. Toutefois, tel n'est point le véritable objet de la pièce. Ce divorce forme la matière du premier acte de *Le Quatuor en*

fa dièze. C'est en quelque sorte une autre pièce réduite à un acte et qui prépare celle que développent les quatre suivants. Ce début est, en fait, inutile esthétiquement parlant. Le divorce acquis, il suffisait de le signaler au début du second acte avec lequel commence le drame réel ayant pour objet le mariage de Roger Mazères, frère du compositeur, avec celle qui fut sa belle-sœur. Les actes qui suivent mettent en valeur la situation anormale des nouveaux époux quant à la société dont les préjugés sont choqués par cette union et quant à la famille dont les membres se trouvent dans une situation singulière les uns par rapport aux autres. Quelle doit être, en effet, l'attitude de la mère quant à ses deux fils et à sa belle-fille et quelle est celle des deux frères quant à celle qui est ou fut leur femme et vis-à-vis l'un de l'autre ? Pour ce qui est de M. Mazères père, l'auteur l'ayant fait sans caractère et sans opinion, la question est résolue. Mme Mazères mère a suffisamment d'intelligence pour n'accorder aux préjugés sociaux qu'un minimum d'importance, et la question se réduit pour elle à la crainte d'un conflit de jalousie entre ses deux fils. Or Stéphane aime son art, au point que cet amour le détache de toute autre affection, ce qui est prouvé, et à quoi il se tient. Roger trouve dans l'admiration qu'il a pour le génie de son frère une raison suffisante pour comprendre que sa femme ait assisté à l'exécution publique du *Quatuor en fa dièze* qui fut un triomphe pour son auteur. Quant à la société, l'amour que les époux ont l'un pour l'autre leur permettant de vivre heureux dans un ardent égoïsme à deux, il ne leur reste plus, isolés comme ils le sont, qu'à attendre l'enfant qu'ils espèrent et qui effacera chez la femme les derniers souvenirs de l'homme engendrant une œuvre à l'enfantement de laquelle elle avait assisté avec amour, et qui, par là, contenait un peu de sa vie personnelle.

Ainsi M. Marcel conclut, avec M. Fonteyne, à la primauté de la vie réelle sur la vie esthétique, ainsi qu'à la parfaite autonomie de l'une et de l'autre. Leur seul effort esthétique se réduit à l'invention de nouvelles apparences où incarner cet antique et solennel lieu commun littéraire. Au contraire de M. Fonteyne, qui a prétendu à sa généralisation par les artifices du symbole poétique, M. Marcel l'a spécieusement dégagée d'un cas tout à fait singulier aux conditions duquel il a systématiquement adapté et sa composition dramatique et la nature de ses personnages.

On trouve dans l'un et l'autre ouvrage des scènes à peu près exclusivement consacrées à des discussions d'art. Ce sont des digressions dont l'auteur use pour faire part au public de ses vues personnelles sur l'Art. Tous deux ont sans doute d'excellents arguments pour en montrer la présence logique, mais le besoin même d'une justification prouve l'inopportunité de ces manières de développements lyriques, sans rapport étroit avec le sujet.

Toutefois, ces deux auteurs semblent avoir obéi, dans une certaine mesure, à la nécessité de renouveler le genre dramatique auquel ils ajoutaient une œuvre. S'ils ont fait de l'amour l'essentiel de leur ouvrage, ils se sont du moins efforcés de ne pas obéir servilement à la formule établie. Des deux, M. Marcel se serait plus rapproché des conditions qui paraissent devoir s'imposer à ce renouvellement nécessaire. L'un et l'autre ont cependant conclu selon la règle de ce fameux dualisme du couple et du milieu, qui engendre fatalement celui des sexes, quand leur apparaît l'inexorable insuffisance de la volupté comme unique raison de vivre. Le héros de M. Fonteyne, au paroxysme de l'exaltation amoureuse et n'ayant plus auprès de lui celle qu'il aime, déclare que l'univers et le monde sont à lui. Déclaration platonique, vérité qu'il suppose être une merveilleuse et chimérique vision de son enivrement, puisqu'il n'en tente aucunement la réalisation et qu'il ne s'efforce point, comme les héros de M. Marcel, d'imposer au monde la réalité de cet amour. Sans doute et fatalement le conflit s'établirait entre les amants du *Quatuor en fa dièze* et leur amour succomberait, si un troisième terme n'intervenait. L'auteur le prévoit et l'appelle l'enfant. C'est en fait un sujet d'action pour l'amour, source inépuisable d'énergie à laquelle ne peut suffire cet égoïsme à deux dont le contact de deux épidermes serait, selon le mot de Chamfort, la fin exclusive. Si donc on restituait à l'amour sa part véritable dans l'existence des hommes, si l'on mettait en acte ce que l'on se borne à exposer sous forme d'élans lyriques des amants, quand ils se voient idéalement et mutuellement les premiers et les meilleurs et les plus grands parmi les êtres, si l'on montrait dans ce sentiment la cause d'une illumination certaine sur les destinées d'un individu et l'inépuisable source d'énergie, où il se retrempera pour accomplir ses destinées au profit de ses semblables, où, aux heures de défaillance, il se retrempera pour reprendre confiance en lui ; où

il trouvera la lumière propre à juger sainement chacun de ses actes, à éprouver chacun de ses sentiments, alors peut-être le théâtre d'amour serait-il renouvelé conformément aux aspirations de l'époque et à l'idéal qu'elles se proposent d'atteindre.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

R. Lespieau : *La Molécule chimique*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Ch. Moureu : *La Chimie et la guerre*, Science et Avenir, Masson.

La chimie tend à prendre la première place parmi les sciences et à englober une partie de celles-ci. La biologie se ramène de plus en plus à la chimie.

La chimie organique, qu'on n'ose plus opposer à la chimie minérale, a pris un prodigieux essor.

Après cinquante années de patientes recherches, on connaît à l'heure actuelle environ 150.000 composés organiques. Et voilà qu'on commence à se plaindre : « La chimie organique fait trop d'enfants, les neuf dixièmes n'offrent aucun intérêt, ils encombrent sans profit pour personne la littérature chimique. » Le malthusianisme voudrait s'introduire en chimie.

Dans un récent livre, **la Molécule chimique**, le professeur R. Lespieau, de la Faculté des sciences de Paris, proteste.

Trop d'enfants ? Mais chaque corps nouveau ne diffère-t-il pas de tous ceux déjà connus par quelque côté, ne peut-il donc se prêter à des applications nouvelles dans le domaine de la pratique ou à des recherches inédites dans celui de la science pure ? Qui ne voit dans les deux cas l'utilité, la nécessité même de posséder une diversité de matériaux de plus en plus grande, si l'on veut chaque jour pouvoir satisfaire un plus grand nombre de nos désirs ?

Chaque jour, on fabrique des médicaments, des parfums, des colorants nouveaux. Ces matières s'achètent et se vendent ; elles enrichissent le pays qui les produit. Et nos sens, l'odorat, la vue, s'enrichissent aussi de données nouvelles. On connaît déjà des milliers de matières colorantes ; quels inconvénients y aurait-il à ce qu'on en connaisse le double ? Ne voit-on pas quel parti un artiste saura tirer de cette abondance dans les domaines de la mode ou de la décoration ? La découverte d'une nuance nouvelle ne vient-elle pas diminuer l'impuissance du peintre à bien rendre ce qu'il conçoit ?

Les recherches qui aboutissent à fabriquer tant de nouveaux corps ne sauraient être inutiles à la science. « La diversité est aussi nécessaire au savant qu'au médecin ou à l'artiste. » On découvre une substance nouvelle, et celle-ci révèle au physicien une propriété nouvelle de la matière. On découvre un jour la phényl-hydrazine ; elle paraît sans intérêt, et pourtant, sans elle, la synthèse des sucres et les admirables confirmations apportées par celle-ci aux théories stéréochimiques n'auraient pas vu le jour. On découvre un colorant nouveau, et cela fait faire un très gros progrès à l'histologie ou à la microbiologie.

C'est aux « formules développées » que la chimie doit sa fécondité. Or, précisément, M. Lespieau recherche comment on est arrivé à ces formules, comment on a pu pénétrer dans l'intimité de la molécule chimique. Son livre est un exposé historique et critique. Il y examine les idées de Bertholet, de Dalton, de Berzélius, de Gay-Lussac, de Mitscherlich, et leurs interactions. Il montre à quel point les traités classiques dénaturent la pensée des créateurs de la chimie, en particulier celle de Dalton. La première question qu'il discute, avec beaucoup de sagacité et de finesse, d'ailleurs, est celle de la nature des dissolutions. Bertholet déjà (1803) se refusait à établir une barrière entre les solutions et les combinaisons ; pour Henri Sainte-Claire Deville (1836), « les phénomènes de dissolution et de combinaison sont liés par une chaîne continue qu'il est impossible de rompre en un seul point ». Aujourd'hui encore les critères qui permettent de séparer les mélanges des combinaisons se montrent parfois très insuffisants.

§

Le livre, **la Chimie et la guerre**, du professeur Charles Moureu, envisage, lui, l'avenir, et il est réconfortant par son optimisme.

L'auteur, membre de l'Académie des Sciences, occupe la chaire de Berthelot au Collège de France. Par ses nombreux travaux, par sa grande activité, par les sympathies qu'il a su inspirer, le professeur Moureu occupe une place à part parmi les maîtres de la Science française. Pendant les terribles années que nous venons de passer, ses collègues et ses élèves se sont groupés autour de lui pour diriger la « guerre chimique ».

La chimie, dans les convulsions qui viennent de bouleverser l'Humanité, a joué un rôle actif de premier plan, « visible pour

les plus ignorants et les plus sceptiques, visible pour tous ».

On frémit encore à la pensée des gaz asphyxiants. Les effets si puissants des explosifs sont encore devant nos yeux. Les progrès de la chimie finiront par rendre un jour la guerre impossible; d'autre part, sans les chimistes, les aéroplanes n'auraient pas joué le rôle que l'on sait pendant la guerre. Chacun des organes de l'appareil volant n'a-t-il pas exigé des études chimiques du caractère le plus approfondi, depuis celles qui concernent le métal dont est fait le moteur jusqu'à celles relatives au vernis et enduits qui confèrent aux ailes l'imperméabilité et la rigidité indispensables?

Lorsqu'un aéroplane traverse le ciel, bien peu, parmi les milliers de spectateurs qui l'observent et chantent les louanges de l'ingénieur, soupçonnent les mérites du chimiste, dont la tâche se poursuit dans la solitude et le mystère du petit et obscur laboratoire de l'usine.

M. Moureu traite successivement, avec maîtrise, les questions suivantes : chimie et métallurgie, substances explosives, gaz de combat, chimie et aéronautique, chimie et camouflage, service de l'intendance, service de santé, ravitaillement.

Il montre ensuite que la vie des individus et des collectivités est tout entière imprégnée des applications de la chimie. Déjà Duclaux avait déclaré : « La chimie est au fond de tout, et rien ne lui échappe. »

Le livre se termine par des réflexions générales sur « la chimie et les leçons de la guerre ». Une réforme de l'enseignement et une réorganisation des établissements de recherche s'imposent.

Actuellement, pour faire une thèse de chimie, c'est-à-dire pour devenir professeur de chimie dans une Faculté, il faut être pourvu du certificat de physique générale; or, la préparation à ce certificat exige des connaissances mathématiques fort avancées; la thermodynamique se présente surtout comme le développement d'une longue série d'équations différentielles, son étude est sans doute fort captivante, mais son utilité pour un chimiste très contestable; est-il indispensable qu'un chimiste pâlisse durant des années sur les systèmes électro-magnétiques et les théories ondulatoires, où le haut calcul mathématique est généralement l'outil principal? Un certificat de physique élémentaire, expérimentale, préparerait beaucoup mieux aux recherches de chimie. M. Moureu propose également l'institution d'une agrégation *spéciale* de chimie, la création de postes d'inspecteurs généraux de chimie, la révision des

programmes de l'enseignement de la chimie dans les lycées. Il importe, déclare-t-il, que la chimie soit enseignée par des chimistes.

L'avenir de la chimie dépend du choix des futurs maîtres, des futurs chefs. L'idée essentielle qui doit guider dans cette sélection est la suivante : si savoir est bien, pouvoir est mieux.

Loin de nous, certes, la pensée de vouloir nier l'utilité de savoir beaucoup, d'être au courant de tout, comme sont les « puits de science »; mais ce bagage sera stérile et encombrant, du point de vue de la recherche originale, unique source du progrès, s'il manque pour l'exploiter une intelligence lucide, un jugement sûr, et cet ensemble de qualités que l'on désigne du nom d'esprit de finesse.

Montaigne, comme le rappelle M. Moureu, avait déjà dit : « Mieux vaut un cerveau bien fait qu'un cerveau bien plein. »

Une fois les savants choisis, il faut, d'après M. Moureu, les encourager, leur fournir de l'argent, beaucoup d'argent, pour leurs recherches, et pour une vie confortable, leur donner des laboratoires convenablement outillés.

M. Moureu est pour une collaboration scientifique internationale, mais il faut se souvenir, dit-il, qu'au-dessus de la Science, au-dessus de tout, il y a la Morale. « La Morale, sans laquelle la Science, en multipliant indéfiniment la puissance de l'Homme, deviendrait un danger mortel pour la Civilisation. » Il faut donc attendre que les savants allemands aient répudié les théories immorales de domination universelle. Déjà, cependant, une « Union internationale de la chimie pure et appliquée » s'élabore sous la présidence du professeur Moureu, avec le concours des chimistes les plus éminents de la Belgique, de l'Italie, des Etats-Unis et de l'Angleterre.

M. Moureu a foi dans l'avenir de la chimie, dans l'avenir de la Science, il croit à sa toute-puissance.

Un jour, plus ou moins prochain, on saura captiver l'énergie intra-atomique. L'Homme soulèvera alors les montagnes, subjuguera les mers, asservira les forces atmosphériques... L'or deviendra un métal aussi vulgaire que le fer... Des atomes entièrement nouveaux entreront en scène. D'étranges surprises nous attendent, plus étonnantes que celles attribuées aux « pierres philosophales » et aux « élixirs de vie » des alchimistes... L'Homme

est enchaîné à la matière, mais la science réussira à l'en affranchir.

Déjà le Dr Gustave Le Bon avait fait ce rêve.

GEORGES BOHN.

HYGIÈNE

La faim lente. — Des lois romaines. — L'école de plein air et l'école au soleil.

La faim lente. — Il y a quelques mois, j'ai rencontré mon vieux professeur de philosophie. Depuis vingt-cinq ans, j'entretiens avec lui des relations de maître à disciple. Une grande tristesse était peinte sur ses traits. Il me prit la main qu'il serra longuement. Je pensai qu'un grand malheur avait fondu sur sa maison. Il m'entraîna et se mit à parler doucement comme à lui-même, selon son habitude.

— Je suis un ouvrier suffisamment habile dans mon métier, puisqu'on me charge d'enseigner la philosophie dans un lycée. C'est un lieu commun de dire que la misère serait moins grande si le cabaret et le plaisir ne dévoraient les ressources d'un grand nombre. Mais je pourrais montrer aussi que beaucoup, par la seule force des choses, végètent et meurent lentement de faim. Tel que vous me voyez, je côtoie l'indigence et suis prêt à y tomber au premier jour, pour peu que la maladie s'en mêle. À dire vrai, ma vie est celle d'un stoïcien et d'un anachorète bien portant, et je m'en accommode ; mais j'ai ma pauvre femme qui aurait grand besoin d'aller se reposer aux champs. Malheureusement, la chaumière est hors de prix cette année. Mon plus jeune fils est fort souffrant de la poitrine. Il lui faudrait l'air de la montagne, mais le moindre chalet est plus coûteux qu'un palais. Aussi me voyez-vous tout désemparé.

Hier, le hasard m'a remis sur le chemin de mon vieux maître. Il était méconnaissable. Son beau visage me parut ravagé par la souffrance. Mais l'homme conservait la sérénité de ceux que l'adversité n'abat point. Il me salua avec un bon sourire et me dit :

— Mon fils se maintient, grâce à un régime excellent que lui a ordonné le médecin du lycée. Trois repas par jour, des remèdes qui agissent, de l'exercice et, les jeudis, comme les dimanches, une fugue à la campagne. Par contre, ma femme décline. Les

traitements les plus éclairés ne font qu'aggraver son état. Le médecin y perd son latin, et moi, ma confiance dans ses lumières. A ce train d'enfer, nos économies s'épuisent. Je déjeune encore, mais je ne dîne plus que de temps en temps et je me couche tôt. Grâce à cela, je peux suralimenter le petit. Car, dans son cas, vous savez, la suralimentation est tout.

Il me quitta sur ces mots, comme l'autobus arrivait. Je le vis gravir avec effort le marchepied de la voiture. Après quoi, il tira de sa poche un petit livre et j'eus le temps d'en apercevoir le titre. C'était le « *Discours sur l'origine de l'inegalité parmi les hommes* », de Jean-Jacques Rousseau.

§

Des lois romaines. — L'autre jour, des journaux ont publié une carte effrayante. Le dépeuplement de la France en 1919, y était indiqué, département par département, avec la précision implacable des chiffres. J'ai eu la curiosité de connaître les remèdes proposés pour mettre un terme à cette stérilité de tout un peuple. Depuis 1900, tant au Sénat qu'à la Chambre, 119 — vous lisez bien : 119 — propositions de loi ou rapports faits au nom des commissions diverses ont eu pour objet d'encourager la maternité et de favoriser les naissances. A la vérité, quelques-unes seulement de ces propositions ont été discutées et promulguées en lois.

Il y a deux mille ans, on légiférait déjà pour enrayer le dépeuplement de l'empire romain. Les deux lois Julia et la loi Papia Poppæa instituaient des peines économiques contre les célibataires et les mariages inféconds (*orbi*) et créait des primes (*præmia*) aux féconds. L'homme seul âgé de vingt-cinq à soixante ans, la femme seule de vingt à cinquante ans ne pouvaient intégralement hériter comme les citoyens mariés.

Les veuves étaient assimilées aux célibataires, après deux ans de veuvage, et les femmes divorcées un an et demi après la rupture du mariage. Il fallait qu'elles se remariassent pour se soustraire aux sanctions économiques de la loi.

Les parts retirées aux célibataires revenaient aux enfants et aux parents des testateurs, à condition que ceux-ci fussent pères de famille : faute d'héritiers capables de les recevoir, elles étaient déclarées caduques et dévolues au Trésor.

Les *orbi*, c'est à-dire les conjoints dont le mariage était stérile,

ne pouvaient recevoir que la moitié de ce qui leur était donné dans les successions par testament, et encore fallait-il qu'ils se fussent mariés dans des conditions d'âge qui permissent d'avoir des enfants. Dans les cas, au contraire, où le mariage était nécessairement voué à la stérilité, le mariage inégal — *matrimonium impar* — ne conférait aucun droit successoral.

Un jour que les chevaliers murmuraient contre la dureté de ces lois, Auguste s'écria : « Ce sont les hommes qui font la cité ; vous ne verrez pas sortir des hommes de terre, comme dans les récits fabuleux, pour remplir le devoir que vous délaissez. »

Le consul qui avait le plus d'enfants jouissait le premier de l'honneur des faisceaux. Les gouverneurs des provinces sénatoriales étaient nommés pour un an et tirés au sort, mais ceux qui avaient une famille nombreuse choisissaient leur province. Le sénateur qui avait le plus d'enfants était inscrit le premier sur la liste sénatoriale et opinait le premier dans l'assemblée.

Les pères de famille pouvaient parvenir aux magistratures avant l'âge légal — un an de faveur par enfant — et jouissaient de préférences pour l'obtention des emplois.

Il est vrai que Tacite nous apprend qu'un préteur apparenté à l'empereur Tibère fut nommé par le Sénat en violation de la loi « qui restait lettre morte ».

Cela se passe encore de nos jours. Il n'y a rien de nouveau sous le vieux soleil qui nous éclaire.

Les consuls Papius et Poppæus, auteurs de la loi qui portait leur nom, étaient tous deux célibataires, comme, d'ailleurs, le poète Horace qui a célébré leur loi ! Aujourd'hui encore, la conscience de nos pères conscrits s'accommode de pareils compromis. On se croit moins coupable en prêchant les vertus qu'on n'a pas.

Quoi qu'il en soit, pendant cinquante ans, la natalité s'accrut dans l'empire après la promulgation des lois augustéennes. Celles-ci devaient être abandonnées sous l'influence des idées chrétiennes et alexandrines sur le célibat et les secondes noces. Dès le milieu du deuxième siècle, dépourvues graduellement de toute sanction, elles n'étaient plus qu'un souvenir dans la législation de l'empire.

Au milieu du ve siècle, dans la détresse de l'empire débordé, l'empereur Majorien tenta de remettre en vigueur les lois abandonnées, de montrer que, pour une société qui veut vivre, l'état

sacré, c'est le mariage, et le devoir sacré, celui d'élever des enfants.

Mais l'Auguste, bien que pénétré des traditions du nationalisme romain, n'avait plus aucune prise sur son siècle. Le poignard d'un assassin devait mettre un terme à sa gloire naissante et à ses rêves de restauration nationale. L'anarchie triomphait du dernier des grands Romains d'Occident.

Le remède contre la stérilité n'était plus dans les lois ; il allait venir de la désagrégation même de l'empire et de la misère générale. L'homme qui avait déserté les villes s'était attaché au sol pour en tirer sa subsistance, et, dans son isolement, livré à toutes les embûches, il allait instinctivement se multiplier pour se mieux protéger et défendre.

Telle fut l'expérience du passé. Nous faisons, nous aussi, des lois pour repeupler la France, mais nous savons bien que les lois ont peu d'effet sur les mœurs et que les bonnes mœurs font plus que les meilleures lois.

§

L'Ecole de plein air et l'école au soleil. — Pendant la guerre, le bombardement de Paris éloigna momentanément un assez grand nombre d'enfants des écoles qui furent envoyés en province. La Ligue d'hygiène scolaire saisit l'occasion qui s'offrait à elle de faire un essai d'école en plein air.

C'est ainsi qu'en Eure-et-Loir, aux environs de Chartres, cinquante écolières parisiennes furent hébergées dans une propriété privée. Elles y arrivèrent au mois de juin 1918. Après quatre mois de séjour dans ce milieu champêtre, le poids des enfants s'était accru, en moyenne, de 3 kilos et le périmètre thoracique de 8 à 10 centimètres. Le Dr Méry et Mlle Chauveau avaient été les promoteurs et les exécutants de cette expérience concluante.

Dès 1911, M. Herriot, maire de Lyon, avait obtenu la création, à Vernay, d'une première école de plein air. L'année précédente, la Caisse des Ecoles du XVIe arrondissement avait fondé au Vésinet une école de plein air, type internat.

En Angleterre, sur l'initiative de la Commission scolaire du « London County Council », plusieurs écoles du type externat ont été créées en 1907 et en 1908. En Amérique, les villes de Boston et de Chicago ont également des écoles de plein air. Enfin, celle réalisée en Suisse, en 1910, près de Leysin, par le Dr Rollier,

est un modèle du genre. Dans celle-ci, un nouvel élément entre en jeu. L'école du Dr Rollier, en effet, n'est pas une simple école de plein air, mais surtout une école au soleil. Les enfants ne vont à l'école que lorsqu'ils sont complètement entraînés à la cure de soleil : l'ensoleillement est total, les enfants sont nus, en caleçon de bain, avec un chapeau de paille à larges bords qui les protège au plus fort de l'été. En outre, au lieu d'être fixes, les classes sont mobiles. L'école se fait sur un emplacement qui peut varier chaque jour, suivant les conditions atmosphériques. Les pupitres sont dépliés et, après un moment de repos, la classe commence, jamais longue, une demi-heure, suivie d'une séance d'exercices respiratoires et de mouvements de gymnastique suivant la méthode d'Hébert. La durée totale de la classe est de 2 h. 1/2 par jour en moyenne, 3 heures au maximum.

Les résultats physiologiques de l'école au soleil sont considérables. La peau se pigmente, la musculature se transforme, l'enfant voûté se redresse ; la respiration devient plus ample, le cœur se régularise et perd sa tendance à l'éréthisme : l'appétit se réveille ou se développe ; les fonctions intestinales s'accomplissent avec facilité et régularité. L'augmentation de poids est toujours rapide.

Les bénéfices du côté du caractère et de l'état mental sont aussi frappants que les transformations physiques de l'enfant. Le petit citadin, souvent triste et morose, ou nerveux et irritable, se modifie. Il devient gai et plein d'entrain, dormant bien et mangeant bien. L'harmonie et la gaieté règnent d'une manière constante parmi les élèves de l'école au soleil.

Malheureusement elle n'est réalisable que dans les hautes altitudes, dans cette zone située au-dessus des nuages, là où le soleil brille toute l'année.

Dr MAURICE BOIGEY.

QUESTIONS JURIDIQUES

Frais de justice criminelle ; taxe des témoins ; garde des scellés ; transport des magistrats ; indemnité des jurés. — Honoraires des experts. — Amendes et décimes. — Présomption de vente. — Dation en paiement.

La loi du 23 octobre 1919 a ajouté un article aux 643 qui composent le Code d'instruction criminelle, et ce 644e annonce un règlement d'administration publique qui « règlera tout ce qui touche aux frais de justice en matière criminelle ».

Ces frais : taxes à témoins, frais de transport des magistrats, honoraires et indemnités des experts, salaires des huissiers, droits des greffiers, gratifications pour captures, etc., étaient déterminés par le décret du 18 juin 1811 et quelques textes complémentaires, suivant une méthode souvent compliquée et des tarifs dont l'insuffisance déjà avant la guerre était criante.

Le décret prescrit a paru sous la date du 5 octobre dernier au *Journal officiel* du 7.

Est-il entièrement satisfaisant? Ses libéralités sont-elles à la hauteur de la vie chère ?

Quoi qu'il en soit, les témoins voient élever à 8 fr. pour Paris, à 6 fr. dans les villes où siège un tribunal de 1re classe, à 4 fr. dans les autres localités la *taxe de comparution*, au lieu des 2 fr., 1,50, 1 fr. qu'allouait le tarif de 1811.

Non domicilié à plus d'un myriamètre du lieu de comparution, le témoin avait droit, comme indemnité de voyage, à 2 fr., 1,50, ou 1 fr., suivant qu'il habitait Paris, une ville de 40.000 habitants et au-dessus ou une localité moins peuplée. Domicilié à plus d'un myriamètre, il touchait 0,10 c. par kilomètre parcouru (Décret du 22 juin 1895).

Désormais, le témoin, obligé de se transporter à plus de quatre kilomètres, reçoit : 1° s'il a voyagé ou s'il pouvait voyager par chemin de fer : 0,15 c. par kilomètre parcouru, tant à l'aller qu'au retour ; 2° s'il a emprunté ou s'il pouvait emprunter un service de transport en commun : le prix d'un voyage d'après le tarif de ce service, tant à l'aller qu'au retour ; 3° si le voyage ne pouvait s'effectuer par un de ces deux moyens : 0,60 c. par kilomètre parcouru, tant à l'aller qu'au retour.

0,60 c. par kilomètre, c'est le tarif maximum que le décret octroie, qu'il s'agisse du voyage d'un témoin, d'un magistrat, d'un huissier, d'un expert, d'un simple juré ou du président de la Cour d'assises.

A ce point de vue le décret du 5 octobre 1920 peut être dit *égalitaire*.

§

Il est égalitaire aussi en ce qu'il ne distingue pas entre le *témoin masculin* et le *témoin féminin*.

Quand le tarif de 1811 allouait au premier (suivant sa résidence) 2 fr., 1,50 ou 1 fr., il n'accordait au second que 1,25, 1,

et 0,75 c. La femme était assimilée aux mineurs de 15 ans.

Aujourd'hui les enfants au-dessous de l'âge de quinze ans reçoivent :

A Paris........................	4 fr.
Dans les villes à trib. de 1re classe..	3 fr.
Dans les autres localités...........	2 fr.

Cette conquête du féminisme a été fort remarquée. Mais le décret du 5 octobre en comporte une autre.

En s'occupant des *frais de garde des scellés*, non seulement le décret de 1811 ne parlait que du gardien, mais encore son art. 38 prenait soin de dire qu' « en matière criminelle et correctionnelle les femmes ne peuvent être constituées gardiennes des scellés, conformément à la loi du 6 vendémiaire an III, qui recevra, quant à ce, son exécution ».

Or l'art. 56 du décret actuel fixe les frais de garde alloués « au gardien ou à la gardienne ».

Sur un autre point, encore, le décret distribue l'égalité.

Son prédécesseur taxait à 9 fr. et à 12 francs l'indemnité du *magistrat en transport*, suivant que le transport était à plus de cinq kilomètres ou à plus de deux myriamètres, ajoutant :

L'indemnité du greffier ou commis assermenté qui accompagnera le juge ou l'officier du ministère public sera :

Dans le premier cas, de 6 francs par jour.

Dans le second, de 8 francs.

Maintenant le *greffier* ou *commis greffier* qui accompagne le juge d'instruction ou le procureur de la République touche la même somme que ces magistrats, savoir : 15 francs, si le lieu du transport est situé à plus de 5 kil., et 20 fr. au delà de 20 kil.

Son indemnité de voyage se calcule, comme la leur, à 0,60 c. du kilomètre, au maximum, comme je l'ai indiqué, même si le voyage a dû être effectué en automobile.

Certes, il n'en sera pas plus avantagé, car ses indemnités de voyage et de séjour continueront à nourrir comme celles du juge ou du procureur cette *caisse des transports*, où chaque parquet puise pour payer les frais nécessités par les déplacements. Et si avec le présent tarif le transport n'est plus, pour le magistrat, la lourde dépense personnelle qu'il était (qu'il aurait été surtout si sa pratique ces derniers ans n'était pas devenue fort rare), il n'y a point chance que la dite caisse connaisse jamais le boni...

§

L'indemnité du *président des assises* s'élève à 40 fr. pour chaque jour de la session et, en outre, pour le jour qui précède l'ouverture et pour celui qui suit la clôture de la session.

Sous l'empire du décret du 16 février 1885, il touchait 20 fr. par jour, et en outre une somme fixe de 60 fr. pour chaque session.

Quant à l'indemnité des Jurés, créée par la loi du 19 mars 1907, elle variait suivant qu'ils siégeaient au lieu de leur résidence ou dans un lieu éloigné de plus de deux kilomètres. Au premier cas, le juré touchait : à Paris, 10 fr.; dans les villes de 40.000 habitants et plus 8 fr.; dans les autres villes, 6 fr. Au second cas : 8, 6,50 ou 5 fr.

Ils reçoivent aujourd'hui pour chaque jour de la session : 10 fr. à Paris, 9 fr. dans les villes à tribunal de 1re classe, 8 francs dans les autres.

Siègent-ils à plus de 4 kilomètres du lieu de leur résidence, ils percevront, outre le remboursement des frais de voyage : 16, 14 ou 12 fr.

§

En ce qui concerne les *honoraires et indemnités des experts*, la législation antérieure ne méritait pas le seul reproche de sordidité, elle était d'une application point commode. Ou bien, le médecin, par exemple, touchait une somme dérisoire (à Paris, 6 fr. « pour chaque visite et rapport, y compris le premier pansement, s'il y a lieu » ; 5 et 3 fr. en province ; à Paris 9 fr. « pour ouverture du cadavre (lisez autopsie) ou autres opérations plus difficiles que la simple visite » ; 7 et 5 fr. en province). Ou bien il se voyait obligé de grossir de façon invraisemblable le nombre de ses *vacations*. Les dites vacations s'élevaient à Paris, pour une durée de trois heures, à la somme de 5 fr., cependant que les experts provinciaux qui habitaient une ville moindre de 40.000 habitants percevaient 3 fr. (4 fr. les autres). Il est vrai que l'art. 22 du décret de 1811 engageait l'expert à panacher, à l'aide de *vacations de nuit*, payées, elles, « moitié en sus », la monotonie de ses vacations diurnes. D'autre part, le même art. 22 décidait qu'« il ne pourrait être alloué pour chaque journée que deux vacations de jour et une de nuit » — histoire de pas excéder les forces de la victime, je veux dire le médecin. Ainsi, un mémoire

d'expertise n'était pas petite affaire ni à établir, ni à contrôler.

Le système des vacations, en matière criminelle, a vécu. Chaque expertise aujourd'hui est tarifée à forfait, qu'il s'agisse de médecine légale, de toxicologie, de biologie, de radiographie, d'identité judiciaire : toutes catégories que le décret fixe et dont il divise certaines en sous-catégories.

En ce qui concerne la médecine légale, le médecin à Paris a droit à 25 fr. par visite ; à 80 fr. par autopsie avant inhumation et après exhumation à 130 fr.

Pour examen au point de vue mental les chiffres sont 60, 50, 40 francs et, « au cas d'expertise présentant des difficultés particulières, le magistrat commettant fixe, d'après les circonstances, la taxe qui doit être allouée ».

§

Ces augmentations, auxquelles il faut ajouter celles — les plus justifiées de toutes, je crois, — des huissiers, celles des greffiers, vont coûter cher, encore que Thémis décidément n'ait pas attaché ses chiens avec des saucisses. Mais la loi du 25 juin 1920 portant création de nouvelles ressources fiscales a pris les devants.

Jusqu'ici les **amendes** prononcées soit par les lois pénales, soit par les lois fiscales, étaient passibles d'une majoration de 2 décimes 1/2 en sus du principal.

L'art. 110 de la dite loi commence par ajouter 2 décimes 1/2 au principal de toutes les pénalités fiscales.

Puis majore de 20 décimes le montant des amendes pénales, quel que soit ce montant.

Ainsi une amende pénale de 100 francs est élevée à 300 francs.

Mais l'Administration des Finances ne se contente pas de ces 20 décimes et, interprétant, il me semble à tort, le texte à peine équivoque cependant de l'art. 110 susvisé, elle ajoute à ces 20 décimes institués les 2 décimes 1/2 déjà existants. Bref, c'est une majoration de 225 0/0 que supportent désormais les condamnés pour contraventions ou délits postérieurs à l'entrée en application de la loi du 25 juin 1920.

§

L'arrêt rendu par la Cour d'appel de Paris, le 13 février dernier (*Gaz. Trib.*, 27 mai), marque une étape dans l'histoire des rapports de « l'artiste » et de « l'épicier » (style Vie de Bohème) et les mânes des Marcel, des Shaunard, Rodolphe et Colline, s'ils ne sont pas apaisés encore, l'applaudiront.

Lorsqu' « un artiste professionnel qui, vivant légitimement du produit de son art, a pour habitude de tirer profit de ses œuvres, exécute l'une d'elles pour un tiers et lui en fait livraison, il y a **présomption de vente** » et « il incombe au tiers qui se prétend donataire de rapporter la preuve de la prétendue libéralité qu'il allègue ».

La Cour a refusé de trouver la démonstration de cette libéralité dans la dédicace « *A mes Amis, M. et Mme G...* », apposée par le peintre au bas du tableau et signée par lui. Non seulement cette inscription « analogue à celle par laquelle les portraitistes ont coutume d'individualiser leur œuvre spécialement en vue de l'exposition publique » ne paraît pas aux juges la preuve que l'artiste a renoncé à toute rémunération, mais — et c'est ici que les héros de Murger trépignent, le cas échéant :

... Au contraire, cette dédicace, en attestant l'intimité des relations qui existaient alors entre les parties, rend plus invraisemblable le système de l'intimé ; on s'expliquerait mal, en effet, que G..., dont la situation de fortune apparaît de beaucoup supérieure à celle de L..., ait pu accepter et conserver le produit du travail et du talent de ce dernier sans lui en verser la valeur, tout en prétendant rester créancier de sommes qu'il lui avait prêtées bénévolement sans intérêts et pour lui permettre de créer une œuvre importante.

En effet, « l'épicier » était créancier de 5.000 fr. prêtés à « l'artiste », dette reconnue par un billet à ordre dont le dit « épicier » se targue...

5.000 fr., c'est justement le prix auquel l'arrêt croit devoir fixer la valeur de la toile. De là à admettre que L... a livré la dite toile en paiement des 5.000 fr. que G... a le front de réclamer, il n'y a qu'un pas. L'arrêt le franchit, proclame la **dation en paiement**, déclare éteinte la dette du peintre et condamne l'adversaire : 1° au remboursement des 5.000 fr. que L... a dû payer contraint et forcé au cours de la procédure (il a succombé, en effet, en première instance et G... a poursuivi aussitôt l'exécution provisoire du jugement) ; 2° à 500 fr. de dommages-intérêts, pour avoir introduit et poursuivi rigoureusement et notamment par voie de saisie-arrêt « une instance qu'il savait dénuée de base sérieuse ».

Souhaitons que la valeur de la peinture ait été pour quelque chose dans cette décision qui mérite — je n'en doute point —

la qualification de « juste », mais qui doit être aussi appelée « sévère ».

Car, enfin, la demande n'était pas tellement « dénuée de base sérieuse », puisque les premiers juges (le Tribunal de la Seine par jugement du 31 janvier 1911) l'avaient admise.

Et puis, si au lieu de faire valoir sa créance de 5.000 fr., sommes prêtées à L... « bénévolement sans intérêts et pour lui permettre de créer une œuvre importante » — (allez faire le Mécène, après cela !) — G... eût soutenu avoir acheté le tableau et invoqué le principe : en fait de meubles possession vaut titre, il y avait des chances grandes que L... fût débouté.

Ce n'est pas avec une pareille innocence que « l'épicier » se conduit dans les ouvrages de Murger.

MARCEL COULON.

QUESTIONS COLONIALES

Etienne Richet : *Le problème colonial*, **Editions de « l'Autre France »**, Paris, 1920.

Dans notre pays, qui, depuis le XVIIe siècle, a « colonisé » un peu partout le vaste monde et qui, après mille vicissitudes, possède des colonies nombreuses, intéressantes, qui représentent une valeur et un « fait » certains, de temps à autre on s'avise qu'il y a un **Problème colonial**. Ceci prouve simplement que comme Dieu, si les colonies n'existaient pas, il faudrait les inventer.

Après M. Christian Schéfer (1) et M. Henri Hauser (2), M. Etienne Richet, qui professe au Collège libre des sciences sociales, et qui n'est point seulement un théoricien, qui a vu sur place les êtres et les choses dont il parle, tant en Afrique qu'en Extrême-Orient, et qui, tout récemment encore, publiait une remarquable étude sur *la Mauritanie* (3) préfacée par M. Paul Painlevé, M. Etienne Richet, à son tour, s'attaque au *Problème colonial* et, après en avoir rigoureusement établi les données, formule un certain nombre de suggestions qui valent d'être examinées et retenues ou discutées. M. Richet rappelle d'abord qu'il fallut la guerre pour que les Français prissent conscience des

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1906.
(2) *Mercure de France*, 1er janvier 1916.
(3) Emile Larose, éditeur, Paris, 1920.

possibilités infinies dans l'ordre économique que contient notre domaine d'outre-mer. La guerre terminée par une victoire militaire que sabotèrent consciencieusement les diplomates, aussi bien ceux de la carrière que ceux d'à côté, la même double préoccupation s'impose à notre vie quotidienne, savoir : nous procurer des matières premières pour nous nourrir et alimenter notre industrie et des débouchés pour placer et vendre nos produits une fois fabriqués et usinés, soit les deux robinets, entrée et sortie du réservoir production. Il faut donc pousser nos colonies à intensifier leurs richesses, afin qu'enrichies elles absorbent en grand nombre les objets fabriqués par la métropole. Ainsi, seulement, il sera donné satisfaction à la double préoccupation signalée. Mais pour que ceci « se réalise », il y a de nombreuses mesures à prendre, de grandes réformes à accomplir. Une des principales, aux yeux clairvoyants de M. Etienne Richet, consisterait à faire enfin passer du domaine de la théorie dans celui des faits *l'autonomie*, « condition de tout progrès, aussi bien que base solide de toutes libertés, l'autonomie qui est la solution vraie et où est à la fois l'avenir de notre expansion d'outre-mer et de notre politique continentale ».

En passant, M. Richet, — c'est de rigueur, j'ai sacrifié moi-même à ce rite autrefois, — M. Richet fait le procès de la théorie de *l'assimilation*. Il n'a pas de peine à établir que la métropole ne possédera des colonies riches et fidèles que si leur administration, au lieu d'être une maladroite copie de celle de la métropole, répond exactement aux besoins, aux habitudes, aux aspirations de chacune d'elles et est habilement adaptée à leur nature propre. M. Richet estime également que le ministère des Colonies doit être profondément réformé. Il prétend que cette administration applique à des colonies profondément diverses des procédés d'administration identiques et considère beaucoup trop les colonies comme « des dépendances de ses bureaux ». A ses yeux, « sous le rapport législatif et financier, le contrôle, sous le rapport administratif, la surintendance, et, sous le rapport politique, la direction, voilà les fonctions réelles du ministre ». Il pense avec Stuart Mill que le gouvernement exécutif d'une colonie doit être dans la colonie même, il estime que le ministre des Colonies doit jouer un rôle uniquement politique et se borner à être, — ce qui représente dans les circonstances actuelles une

admirable tâche, — le « ministre de la politique d'empire » et renoncer à « la charge secondaire, absurde, ingrate et vaine d'administrer à distance tous les établissements d'outre-mer par la méthode forcément uniforme de la concentration ». Je dois renoncer à discuter une à une toutes les suggestions de M. Richet. La plupart sont intéressantes et chacun des chapitres de son ouvrage documenté, nourri de faits et riche de doctrines, mériterait un long examen. En passant, qu'il me permette seulement de remarquer que la concentration excessive qu'il reproche, à bon droit, au ministère des Colonies, n'est point le fait *des hommes*, mais celui *des lois et des règlements* qui, pour ne citer qu'un exemple typique, exigent l'intervention du ministre et du Conseil d'Etat et une procédure hérissée de paperasses pour nommer un adjoint spécial au maire d'une de nos vieilles colonies. Que M. Richet me permette également de sourire, lorsqu'il croit qu'un *conseil supérieur des colonies*, fonctionnant réellement et cessant d'être le conseil fantôme que fut l'institution de 1890, exercera sur l'administration un contrôle destiné à empêcher « la torpeur atavique des bureaux ». Le conseil supérieur des colonies vient d'être réorganisé par M. Albert Sarraut aussi intelligemment et aussi ingénieusement qu'il pouvait l'être. Mais ce serait une lourde erreur de croire que la tractation des affaires de l'Etat peut être *activée* par la création du nouveau contrôle. Ce qui paralyse précisément à l'heure actuelle les services publics, c'est l'existence de beaucoup trop nombreux corps de contrôle. Mais, allez donc faire entendre raison aux Français sur ce chapitre! Le Français naturellement soupçonneux et méfiant, — c'est une tare nationale, — *n'a jamais confiance* dans ses serviteurs, qu'il les emploie dans le service public ou le service privé. La moitié de la Nation passe son temps à contrôler l'autre moitié, afin d'éviter d'être trompée. A notre époque, où on manque de bras, paraît-il, pour la reconstitution des régions dévastées, on emploie des milliers d'hommes jeunes et bien portants à perforer des billets de métropolitain, à déchirer le coin des tickets des tramways, à éplucher les plus infimes gestions des fonctionnaires. Avoir purement et simplement confiance, quitte à sévir durement quand la confiance serait trahie, coûterait évidemment beaucoup moins cher ! Qu'on excuse cette digression, mais le citoyen français ne saura jamais combien de millions de dépenses lui vaut

sa puérile préoccupation de ne pas être mis dedans. J'ajoute que jamais un contrôle n'a empêché la dilapidation des deniers publics et privés. J'irai plus loin : il facilite cette dilapidation en multipliant des prescriptions purement formelles, et il permet de plus aux contrôlés de s'autoriser de la surveillance offensante dont ils sont l'objet pour déclinertoute responsabilité, ce qui, on le sait, représente le fin du fin aussi bien pour un rond de cuir que pour un mercanti !

M. Etienne Richet a, d'ailleurs, lui-même, parfaitement discerné ce vice originel de notre administration dans les pages judicieusesqu'il a consacréesaux gouvernements généraux etdans lesquelles il constate que le contrôle ministériel à leur égard « a toutes les apparences d'une mesure de soupçon vexatoire et basé sur la défiance». A la tête des grands gouvernements généraux, M. Richet aime mieux voir placer un homme politique qu'un haut fonctionnaire. Je ne puis me résoudre à voir là, une question de principe : ce qu'il faut évidemment là, c'est « un homme d'Etat ». L'Administration,aussi bien que le Parlement, peut le fournir, le tout est de le bien choisir et pourvu « de caractère ». M. Richet n'est point tendre pour la *Représentation coloniale*, dans laquelle il voit « le soutien de la vieille formule de l'assimilation et son meilleur appui ». Il préférerait un « Parlement colonial », une assemblée qui, à l'exemple de la grande conférence impériale anglaise, réunisse à Paris, à dates fixes, les représentants de nos coloniesclassées par groupements géographiques.

Toutes ces réformes administratives ne seront que pas tracés sur le sable, si nos colonies ne possèdent point de nombreux colons pour assurer la mise en valeur et l'exploitation des pays neufs. M. Richet pense qu'en « donnant aux insatisfaits,aux inoccupés la possession de la terre dans nos possessions, on en fera des travailleurs et on accomplira pacifiquement la révolution sociale ». C'est évidemment un point de vue. Reste à savoir si les adeptes français de la 3e Internationale consentiront à aller bénévolement tenter l'aventure coloniale. Quant aux indigènes,M. Richet proclamejustement que l'attitude des Européens à leur égard doit être uneattitude d'association et de rapprochement, européens et indigènes devant finalement bénéficier de l'enrichissement amené par le progrès. Nous ne parviendrons, d'ailleurs, à ce résultat qu'en éduquant les indigènes dans le sens de leurs aspi-

rations naturelles. M. Richet note à ce sujet que la guerre, en appelant en France de nombreux indigènes qui ont été initiés aux tâches les plus diverses, a hâté la solution du délicat problème de la main-d'œuvre. Ce long stage dans nos usines, sur nos chantiers, n'aura pas été inutile et entraînera pour l'avenir d'heureux développements. L'éducation des indigènes sera encore mieux assurée par un enseignement pratique et d'ordre technique, l'accession à la haute culture n'étant permise qu'à des sujets d'élite. M. Richet traite encore de la fiscalité coloniale, qu'il veut modérée, « se modelant sur les facultés contributives de l'indigène. Puis, il s'élève dans l'ordre économique contre le protectionnisme métropolitain, qui a comme conséquences immédiates le renchérissement de la vie, la diminution du pouvoir d'achat des habitants et la complication de l'Administration. Ici encore c'est l'autonomie qui s'impose, l'autonomie douanière, après l'autonomie administrative et financière, dont elle constituerait le logique complément. M. Etienne Richet termine son étude d'ensemble fort intéressante du *Problème colonial* en formulant le vœu que nos commerçants comprennent enfin l'intérêt qu'ils auraient à s'approvisionner sur nos marchés coloniaux plutôt que sur ceux de l'étranger, les produits de nos possessions bénéficiant naturellement à leur entrée en France d'une entière franchise. Le jour où ce vœu si simple serait exaucé, nous serions peut-être en possession du moyen le plus sûr et le plus rapide d'accomplir la restauration économique de notre France victorieuse et meurtrie.

Pour conclure, à mon tour, je dirai que telles études fragmentaires ou d'ensemble, comme celle de M. Richet, cette dernière particulièrement suggestive et riche d'aperçus originaux, m'amènent à deux ordres de pensées contradictoires. Dans notre pays, dépourvu, — il faut bien le constater et même le répéter, — dépourvu d'une opinion publique coloniale avertie, je pense qu'il est réconfortant de voir les meilleurs esprits s'intéresser enfin à notre domaine d'outre-mer et lui consacrer des travaux documentaires d'une incontestable portée et d'une utilité certaine. *Aux coloniaux malgré eux* que sont les Français on ne saurait jamais trop parler de leurs colonies, dont ils soupçonnent à peine la richesse et quelquefois même l'existence! Oui, cela est réconfortant et encourageant pour l'avenir. Mais, par ailleurs, et voici la contre-partie, combien je trouve affligeant qu'à la plus

grande France du xx[e] siècle, à la France de Montcalm, de Dupleix, de Francis Garnier, de Gallieni, pour ne nommer que quelques-uns de ses innombrables héros, il soit encore nécessaire d'expliquer qu'il y a un problème colonial !.

En réalité, de problème, il n'y a point, et il y a seulement une magnifique réalité que seuls s'obstinent à ne point vouloir admettre ceux « qui ont des yeux pour ne point voir ».

Demain, à très brève échéance, grâce aux efforts persévérants de l'actuel ministre des Colonies continuant et développant l'initiative de ses prédécesseurs immédiats, nous allons enfin pouvoir affecter un nombre suffisant de bateaux au service de nos lignes coloniales. Ce sera déjà là une des données du problème qui sera résolue. Il était, en effet, assez vain de pousser nos possessions à produire alors que nous ne disposions pas du tonnage indispensable pour écouler leur production intensifiée. Tout se tient et s'enchaîne, en effet, rigoureusement dans la vie moderne si compliquée. Nos colonies pourvues de nombreux bateaux, et voilà une des légitimes préoccupations de M. Charles Maurras enfin apaisée ! L'accroissement de richesses à tirer de notre empire d'outre-mer deviendra ainsi une réalité et nous sortirons des programmes théoriques. Que la métropole, en dépit des lourdes charges de l'heure présente, consente encore un sacrifice pour l'outillage économique de nos colonies, tout ira bien et cette avance constituera certainement un merveilleux placement pour l'avenir. Il faut, en effet, voir loin et par delà les préoccupations immédiates de l'heure. A la formule touchante : « Qui prête aux pauvres prête à Dieu », il conviendrait peut-être de substituer celle-ci, plus moderne et plus pratiquement humaine : « Qui prête aux colonies, prête à la France ! » Notre pays, en effet, ne demeurera un grand pays que s'il est résolument et de toutes ses forces, sainement et ardemment, colonial. Je souhaiterais surtout qu'il le fût dans l'ordre des faits, plutôt que dans celui des théories. Car, on ne prend pas assez garde à ceci, c'est qu'en maintenant obstinément la question coloniale sur le terrain des discussions de doctrines ou d'école, on en rapetisse la portée, on en diminue l'intérêt. Je parviens aujourd'hui au terme d'une série de méditations sincères et attentives sur ce sujet. J'ai sacrifié personnellement au démon des constructions logiques et, jeune encore, j'ai ébauché une systématisation coloniale dont je ne suis ni fier ni hon-

teux, que je ne renie pas plus que je n'en maintiens de manière têtue les conclusions. A cette heure, après maintes réflexions et maintes expériences, j'arrive à cette conclusion que les « théories » en matière coloniale devraient vraiment céder le pas aux réalisations.

Pour ne prendre qu'un exemple, lequel, il faut le reconnaître, est de choix, y a-t-il un intérêt quelconque, à l'heure actuelle, à rompre des lances contre le système dit de l'assimilation ?

Ce système, à un moment donné, a présidé à toutes nos entreprises coloniales. Peut-on nier qu'il ait engendré des « valeurs » incontestables ? Nos vieilles colonies, Antilles et Réunion, avec une population parlant et pensant français dans toute son intégralité, n'est-ce point un fait qui mérite d'être considéré ? Je sais : on m'opposera certains abus provenant d'une application sans réserve des lois de la métropole à des pays pour lesquels ces lois n'avaient peut-être pas été faites. Mais que sont ces abus, ces erreurs, si abus et erreurs il y a, auprès de ce fait considérable, je le répète, de toute une population de race différente de la nôtre, primitivement *étrangère*, et devenue, au cours des siècles, foncièrement française ? N'est-ce point là, au point de vue colonisation, le plus admirable résultat qui se pouvait obtenir ! On me dirait que, dans un siècle, nous en obtiendrons un semblable en Indochine, que je ne pourrais sérieusement pas m'en affliger. Non, en réalité, les théories, même les pires, dépouillent leur venin, en passant du domaine intellectuel dans celui de l'action. L'action, en effet, ne relève plus de l'ordre moral. L'acte est à lui-même, je l'ai écrit, il y a quinze ans, et je persiste à le penser, « sa propre justification ».

Dernière considération, il n'est point de théorie qui vaille en soi pour tous les lieux et pour tous les temps. Une théorie ne vaut, n'est efficace que lorsqu'elle est mise en œuvre, et, pour cela, il faut *des hommes*. Des hommes, il n'est nul endroit au monde où il s'en soit révélé de meilleurs et de plus agissants qu'aux colonies. C'est grâce aux hommes, grâce à quelques hommes d'élite et non du fait de théories plus ou moins transcendantes que nous possédons aujourd'hui un superbe empire colonial. Cet empire, c'est encore avec des hommes et non avec des systèmes que nous le conserverons et que nous le mettrons à même de concourir utilement au relèvement de la mère patrie.

Que nous ayons, aussi bien au loin qu'à Paris, des chefs doués de caractère, et toutes les réformes souhaitées justement par M. Etienne Richet s'accompliront aisément. Ces chefs-là accorderont aux colonies l'autonomie qui est nécessaire à leur développement, ces chefs-là mettront la hache dans l'édifice vermoulu des réglementations oppressives, et, alors, le *problème colonial*, étudié de façon si intéressante par M. Etienne Richet, sera résolu, puisque, enfin, le jeu naturel des activités et des forces humaines aura triomphé des conceptions abstraites, auxquelles s'attarder plus longtemps à cette heure ne ferait qu'accuser notre impuissance de réalisation.

Memento. — M. Ernest Vallier, dans la collection « Pages d'histoire » publiée par la librairie Berger-Levrault, donne un ouvrage excellent intitulé *la Bataille marocaine* et consacré à l'œuvre du général Lyautey, excellente aussi, mais un peu chère pour nos malheureuses finances *vaincues !*

— Sous ce titre *Africania* paraissent *les Cahiers de l'homme nègre*. Ce n'est point de la littérature cubiste ni dada. C'est l'évocation fort saisissante des effroyables traitements qu'infligent nos bons amis des Etats-Unis à leurs citoyens de couleur.

La douceur évangélique du Président Wilson n'a pas eu raison de la loi de Lynch. Mais pourquoi diable ces malheureux Noirs voient-ils leur salut dans l'adhésion à la Troisième Internationale ? Croient-ils vraiment qu'ils trouveront auprès du tsar Lénine un remède aux hypocrisies de celui que M. Léon Daudet appelle « le grand Maboul de la Maison Blanche » ?

— Mme Erique Guilloteaux a voyagé dans l'Océan Indien, visité la Réunion, Maurice, Nossibé et les Comores. Son livre, riche d'anecdotes, publié à la librairie académique Perrin, est amusant, spirituellement écrit et appellera justement l'attention sur ces îles depuis longtemps françaises, — car Maurice n'est anglaise que de gouvernement, — et que la mode coloniale sacrifie un peu trop au profit de nos possessions plus récentes.

CARL SIGER.

LES REVUES

Les Ecrits nouveaux : un exemple de la methode de travail de G. Apollinaire, par M. André Billy. — *Le Correspondant :* trois mots de Barbey d'Aurevilly. — *La Revue Universelle :* M. Léon Daudet : souvenirs sur Mistral et pamphlet contre Emile Zola. — *La Revue de Paris :* quatrains d'Omar Khayyam traduits par M. Claude Anet. — *L'Esprit nouveau :* enquête : « Doit-on brûler le Louvre ? ». — Memento.

Les Ecrits nouveaux (novembre) publient la première

partie d'un « Apollinaire vivant », écrit par M. André Billy. L'admiration et l'amitié inspirent évidemment cet essai. Il vaut par là surtout et l'on y retrouve la joyeuse figure de ce jongleur de mots que fut l'écrivain d'*Alcools*. On se doutait un peu que la fantaisie a joué un rôle plus important que la méditation dans la venue de son œuvre. M. André Billy nous en apporte la preuve aujourd'hui. La critique littéraire ne saurait négliger un pareil témoignage :

Je voudrais citer un autre exemple de sa méthode de travail, conte M. Billy. Lui, Dupuy et moi sommes assis chez Crucifix, rue Daunou, devant trois verres de vermouth. Soudain, Guillaume éclate de rire : il a complètement oublié d'écrire pour le catalogue de Robert Delaunay la préface qu'il s'est engagé à mettre à la poste, dernier délai, aujourd'hui même. Vite, garçon, du papier, un porte-plume et de l'encre ! A trois, nous en viendrons vite à bout.

La plume de Guillaume court déjà :

Du rouge au vert tout le jaune se meurt

Puis elle s'arrête.

Mais Dupuy dicte :

Quand chantent les aras dans les forêts natales

La plume repart, transcrivant la phrase fidèlement. Elle ajoute :

Abatis de pihis

Puis de nouveau s'arrête. Et c'est à mon tour de dicter :

Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile

Réminiscence d'*Alcools* que la plume retrace sans hésiter.

— Ce qui serait bien, dis-je alors, ce serait, puisqu'il y a urgence, d'envoyer votre préface en message téléphonique.

Et c'est pourquoi le vers suivant est celui-ci :

Nous l'enverrons en message téléphonique

Je ne me souviens plus assez exactement de tous les détails de cette étrange collaboration, mais je puis affirmer que la préface du catalogue de Robert Delaunay (*Calligrammes*, p. 17) en est sortie totalement. Guillaume appelait les poèmes de ce genre des poèmes-conversations.

§

Du **Correspondant** (10 novembre), ces trois jolis mots de Barbey d'Aurevilly, rapportés par M. Ernest Daudet dans ses « Souvenirs de mon temps » :

Un soir, la conversation étant tombée sur Louis Veuillot, son émule dans la défense du catholicisme, et Baudelaire ayant fait remarquer qu'il était le rival de Barbey, l'auteur des *Prophètes du Passé* s'écriait

d'un accent de mépris : « Veuillot n'est qu'un bedeau, tandis que moi, je suis un cardinal. »

Une autre fois, Baudelaire ayant déclaré, comme pour provoquer son interlocuteur, qu'il ne croyait pas en Dieu : « C'est dommage, lui répondit Barbey d'Aurevilly, il vous eût bien aimé. » Dans un salon ami, une jeune femme lui ayant demandé d'embellir de quelques lignes son album d'autographes : « Veuillez me l'envoyer, Madame, et je me ferai un plaisir de vous satisfaire. » Et le lendemain il le lui retourna, avec ces mots écrits à l'encre rouge : « Les femmes s'attachent comme les draperies avec des clous et un marteau. »

§

M. Léon Daudet donne à **La Revue Universelle** (1er novembre) un bel article sur Frédéric Mistral, « le Génie équilibré ». La part des souvenirs de l'auteur y est particulièrement heureuse :

Ses récits, d'une bonhomie narquoise, et qu'il relevait d'une pointe d'accent du pays d'Arles (les Provençaux me comprendront), avaient un charme et une syntaxe à part. Il parlait souvent de lui, à la seconde ou à la troisième personne : « Je me dis : tu as tort... Alors j'emmenai mon pauvre Mistral... Et je songeais : mais qu'est-ce qui te prend, mon bonhomme ? » D'un petit épisode il faisait jaillir un enseignement général, sans appuyer, complétant sa démonstration d'un sourire, ou d'un rire léger, qui lui plissait le coin de l'œil, demandant à celui-ci et celui-là une explication complémentaire, prenant à témoin sa femme, la servante, son interlocuteur, un personnage légendaire ou historique, et demeurant grand amateur de précision : « Nous étions alors à cinq kilomètres environ de Saint-Remy, une route perpendiculaire à la route des Baux, et dont le dernier tronçon se perd dans un champ... A qui donc appartient ce champ ?... Bref, c'est là que nous rencontrâmes un tel et qu'il nous dit... » Il atteignait aux sommets, par un entrelacs de souvenirs et de courtes remarques.

Familièrement mêlé aux petites gens, écoutant leurs doléances, riant de leurs querelles et de leurs propos, il apportait à l'observation intuitive une bonhomie tranquille, analogue à celle qui se remarque dans les études entomologiques de son compatriote Fabre, de Sérignan. Il lui arrivait, autrefois, de faire une partie de cartes au petit café de Maillane, avec quelques vieux paysans, qui l'avaient connu jeune et lui disaient : « Pour les vers, ça va encore ; mais pour les cartes, tu n'y connais rien. » « Aco coume aco », ajoutait ce grand homme, en contant cette anecdote, ce qui signifie à peu près : « il en est ainsi » ou « voyez un peu »...

Lors d'une de mes dernières visites à Maillane, nous nous entretîn-

mes précisément des locutions et proverbes, à propos de l'incomparable « Bref de sagesse » de l'oncle Guigue dans les *Olivades*, dont on ne trouverait l'équivalent que chez Villon : « Mieux vaut à Cadolive, — rire en mangeant l'olive — que rager à Paris — en mangeant des perdrix. » Je lui racontais que j'avais connu l'oncle Guigue dans la personne de notre lointain cousin Timoléon, d'Arles, que sa quotidienne et sûre sagesse avait fait surnommer « maître bon sens ». — « De ces pisseurs de science — n'ai donc pas l'impatience — Mieux vaut faire sa tâche — que s'enivrer de tout. »

De fil en aiguille, nous en arrivâmes à l'interjection *pas maï pas plus*, qui fleurit, à propos de tout et de rien, sur les lèvres de chaque bon Provençal. « Ah ! pas plus », c'est la finale de toute conversation, entre personnes se rencontrant sur la route, à l'entrée ou à la sortie du village et ne voulant pas se quitter sans un mot cordial. Or, racontant à sa façon l'assassinat du maréchal Brune à Avignon, Henri Houssaye rapporte que les paysans, surveillant de la fenêtre le maréchal en train de prendre son repas, se disaient de l'un à l'autre « pas maï », ce qui, selon Houssaye, signifiait « il ne mangera plus ». Je fis observer à Houssaye que si « pas maï » signifiait « il ne mangera plus », toute la Provence, depuis plusieurs siècles, serait morte d'inanition. Là-dessus, notre académicien se fâcha et je vis le moment où, choqué de ma plaisanterie, cependant innocente, il sortait de table en pleurant.

Dans le numéro du 1er décembre de la même revue, M. Léon Daudet écrit sur : « Emile Zola ou le romantisme de l'égout ». Cette fois, c'est à Zola, au lieu de Victor Hugo, qu'il applique le mot *moitrinaire*, joliment inventé par Alphonse Daudet pour désigner l'hypertrophie du moi.

Cet article, d'une violence inouie, renseigne beaucoup plus sur la psychologie puérile de M. Léon Daudet que sur la valeur littéraire de Zola. Si la vente des Rougon-Macquart n'avait tellement dépassé les tirages du grand Daudet, il y aurait moins de haine chez M. Léon Daudet, un goût plus vif de l'exactitude aussi. On retrouve une trace de cet état d'esprit assez mesquin dans le *Journal* d'Edmond de Goncourt. Emile Zola devient, sous la plume de M. Léon Daudet, « le chien Emile » ou « Emile Chien », un « coprophile ». « Pour faire cuire son œuf, à lui Zola, il aurait mis le feu au pays », déclare M. Léon Daudet.

J'ai constaté que sa conversation était délibérément plate et sommaire, dénuée de toute fantaisie, de bon ton, d'ailleurs, sauf de rares échappées, auxquelles j'ai fait allusion ailleurs. Il vivait en état de tension constante,

acharné à primer ses rivaux par le tirage, l'agitation publique, à conquérir, comme il disait, des avantages gros et tangibles, l'Académie, jadis dénigrée, à laquelle il se présenta je ne sais combien de fois (répétant, « je dois en être »), la présidence de la Société des Gens de Lettres ; songeant vaguement, après le coup de chien de l'affaire Dreyfus, à la présidence de la République ; ayant toujours, sous les yeux, la carrière éblouissante de Victor Hugo, son modèle au fond, beaucoup plus que Claude Bernard ou le docteur Lucas. La contradiction l'agitait, la critique acerbe l'assombrissait, le tonnerre lui faisait peur. Après avoir vanté la chasteté, vers le tournant de la cinquantaine, il se mit à vanter l'amour-passion, l'amour à tout prix, la seconde et la troisième jeunesse, et toutes ces tentations qui guettent, à son retour d'âge, le monsieur tardif, auquel ne sont pas arrivées, en temps opportun, les petites ou grandes aventures courantes. Ce que nous prenions alors pour comédie et vantardise était (comme on le sut plus tard) dérèglement réel et sorte de vertige, accompagné de crises de pessimisme aiguës, dont on suppose qu'elles l'entraînèrent loin.

Ce n'était pas quelqu'un de rebutant, sauf par ses livres, où l'irréalisme monte avec l'ignoble, ainsi que dans un cauchemar d'onirique...

... Fort honnête homme dans le privé, l'auteur de *Nana*, de *Pot-Bouille*, de *la Terre* et de la *Débâcle* a été, du point de vue civique, un malfaiteur, quelqu'un qui fait le mal, et qui le fait sciemment.

« Fort honnête homme dans le privé », M. Léon Daudet veut bien donner ce certificat à Emile Zola. Avant de clore son pamphlet, l'auteur écrit : « Je ne crois pas avoir été, au cours de cette rapide étude, injuste, ni trop sévère pour la personne et l'œuvre de Zola. » On est désarmé par autant d'inconscience. M. Léon Daudet est toujours le joyeux carabin à qui son père et Edmond de Goncourt demandaient d'imiter le zézaiement de Zola, « une dizaine de fois par semaine ».

§

M. Claude Anet donne dans **La Revue de Paris** (1er décembre) une traduction nouvelle des poèmes d'Omar Khayyam. Il a retrouvé les quatrains authentiques du poète persan et s'est appliqué à suivre, « autant qu'il se peut, l'ordre des mots persans et la coupe des vers ».

Ma loi est le vin et la belle humeur ; — ma religion, l'indifférence à la foi et au doute. — J'ai demandé à ma fiancée qui est le monde : « Quelle dot veux-tu ? » — Elle m'a dit : « Ton cœur joyeux est ma dot. »

Ne poursuis pas le bonheur; la vie est le temps d'un soupir. — Djemehid et Kaï-Kobad dansent, poussières au soleil. — Qu'est-ce que le monde ? Qu'est-ce que la vie ? — Un songe, un rêve, une illusion.

Avant toi et moi, il y avait des nuits et des jours, — et le ciel longtemps avait tourné sur lui-même. — Pose avec douceur le pied sur la terre, — car cette terre était peut-être l'œil vif d'un adolescent.

La rose dit : « Rien n'est plus beau que mon visage. — Pourquoi faut-il que le parfumeur me torture ? » Le rossignol répond : — « Qui n'a ri un jour et n'a pleuré un an ? »

Quand nous quitterons mon âme pure et la tienne, — on mettra deux briques sur nos tombes. — Puis pour faire des briques aux tombes des autres — on jettera dans un moule ma poussière et la tienne.

J'ai été hier dans l'atelier d'un potier. — J'y ai vu deux mille vases silencieux ou parlant entre eux. — Chacun me demandait dans son langage : — « Qui est le potier ? qui l'acheteur ? qui le vendeur ? »

L'univers n'est qu'un clin d'œil de notre vie torturée, — l'Oxus n'est qu'une goutte de nos larmes, — l'enfer qu'une flamme parmi celles qui nous brûlent, — le paradis qu'un instant du jour que nous donnons à la joie.

Ah ! si l'on pouvait vivre en paix ! — ah ! s'il était un terme à cette longue route ! — ah ! si, après cent mille ans, du sein de la terre — on pouvait renaître comme la verdure !

§

L'Esprit nouveau (no 2) publie des lettres de Paul Cézanne. Le maître d'Aix déclare dans l'une d'elles :

Le Louvre est le livre où nous apprenons à lire. Nous ne devons cependant pas nous contenter de retenir les belles formules de nos illustres devanciers. Sortons-en pour étudier la belle nature, tâchons d'en dégager l'esprit, cherchons à nous exprimer selon notre tempérament personnel.

La même revue, qui imprime ces lignes sages d'un grand artiste, ouvre une enquête dont voici les termes :

DOIT-ON BRULER LE LOUVRE ?

Si vous êtes d'avis qu'il faut brûler le Louvre, donnez-nous vos raisons.

Si vous êtes d'avis contraire, donnez-nous aussi vos raisons.

Ceux qui n'ont pas pu apprendre à lire, ceux qui refusent d'apprendre à lire, ceux qui n'ont de but que d'épater le bourgeois

de 1920 et les petits bourgeois de ce temps qui posent à l'artiste, répondront que l'on doit brûler le Louvre.

MEMENTO. — *La Revue hebdomadaire* (27 novembre) : — « Le Théâtre après la guerre », par M. Alfred Capus. — M. H. Bidou : « La bibliothèque Rondel à la Comédie-Française ». — M. E. Rey : « La guerre des Dieux ».

La Revue de la Semaine (26 novembre) : — M. R. Viviani : « L'élection de M. Harding et la France ». — M. A. Dumaine : « La dernière ambassade de France à Vienne ».

Revue des Deux Mondes (1er décembre) : — Hippolyte Taine : « Voyage en Allemagne (1870) ». — « Poésies », de M. Jean Richepin. — « L'élection présidentielle aux Etats-Unis. Carnet d'un témoin », par M. Maurice Dekobra.

La Revue mondiale (1er décembre) : — M. Jean Finot : « La passion de N. S. l'Alcool ». — M. G.-A. Masson : « La musique des Couleurs ».

La Renaissance d'Occident (décembre) : — « Notes d'un poète sur la Poésie », par M. Fernand Séverin. — « Poèmes », de Mme Cécile Périn.

Le Divan (novembre-décembre) : — « Images », par M. F. Eon. — « Le comte de Cominges », par M. P. Lièvre. — « Sur Moréas », par M. de Noisay.

Rythme et Synthèse (novembre) : — M. A. de Holstein : « Considérations sur la notion du Rythme ». — Prélude et Accord », par M. Paul Jamati. — M. Ch. Cousin : suite du « Traité de l'Origine de la Poésie ». — Mme Sadia Lévy : « Préciosités de naguères ».

La nouvelle Revue (1er décembre) : « La nuit héroïque », à-propos en vers, de M. Raymond Genty.

L'Opinion (27 novembre) : P. C. « La débâcle arménienne et ses causes ». — M. Legrand-Chabrier : « La Sainte-Catherine de l'Emprunt ».

La Renaissance (4 décembre) : « La lumière noire », par M. Francis Carco. — « L'Erreur », par M. Roger Homo. — M. Henry-Jacques : « Chants et danses de la mort », poèmes.

La Grande Revue (novembre) : — Knut Hamsen : « Une tournée de Conférences ». — M. Elie Faure : « De la Cinéplastique ». — Dr Foveau de Courmelles : « Pour qu'il y ait moins de *soldats inconnus.* »

La Revue Critique (25 novembre) : — « Les mutilations du langage », par M. A. Thibaudet. — M. de Roux : « Le Roi d'après Jean Racine ». — « Poèmes » de Mme de Noailles.

Le Nouveau monde (novembre) : — M. E. van der Vlugt : « La Société des Nations et l'Internationale ». — M. P.-B. Gheusi : « La part de Gallieni ». — M. R. Clauzel : « L'œuvre de Paul Fort ». — « Le Voyage de Hollande », poèmes de M. Paul Fort.

Imprimerie Gourmontienne (no 1, nov.-déc. 1920, janv. 1921). — Le

premier cahier du « Bulletin trimestriel consacré à Remy de Gourmont et rédigé par ses amis » vient de paraître. On y trouve des « Lettres à Sixtine », extraites des « carnets intimes » de Gourmont ; un pathétique souvenir de Mme Rachilde ; un hommage de M. Paul Fort ; des fragments nouveaux du « Retour à Remy de Gourmont », de M. A. Rouveyre ; un remarquable essai de M. Jules de Gaultier : « Remy de Gourmont et la mélancolie normande ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

RYTHMIQUE

E. Jaques-Dalcroze : *Le Rythme, la Musique et l'Education*, Paris, Fischbacher, Rouart-Lerolle ; Lausanne, Jobin et Cie. — Henriette Régnier et Maurice Bouchor : *Chansons animées*, Armand Colin.

Les lecteurs du *Mercure de France* savent depuis longtemps ce que la Rythmique doit à M. E. Jaques-Dalcroze. C'est au *Mercure*, en effet, que l'éminent professeur d'harmonie du Conservatoire de Genève a publié quelques-uns de ses travaux ; et d'autres auteurs, parlant ici du rythme, n'ont point manqué de citer, comme ils le devaient, M. Jaques-Dalcroze.

Groupant ses études éparses jusqu'ici, dans les revues littéraires et musicales, M. Jaques-Dalcroze les a complétées par l'adjonction de quelques chapitres inédits, et le tout forme un beau volume, plein d'idées nouvelles, récemment paru sous le titre : **Le Rythme, la Musique et l'Education**.

On ne peut qu'être plein de respect devant un tel ouvrage, fruit de vingt-cinq années de recherches et de méditations. Et comme aussi bien, l'auteur — il en avertit son lecteur dès la préface — expose l'histoire de ses recherches et montre comment les erreurs se sont, pour lui, petit à petit dissipées, on y peut saisir les transformations de ses idées jusqu'à leur épanouissement en système complet dont l'intérêt est bien loin d'être limité aux seuls musiciens.

Le titre du livre ne ment pas en effet. L'étude de la Rythmique doit devenir un des éléments prépondérants de l'éducation, au sens complet du mot, et non pas seulement de l'éducation musicale :

Il est insuffisant, écrit M. Jaques-Dalcroze, de communiquer aux enfants et aux jeunes gens une éducation générale fondée uniquement sur la connaissance de ce qu'ont fait nos aïeux. Les éducateurs doivent s'appliquer à leur fournir les moyens de vivre à la fois leur propre vie et d'har-

moniser celle-ci avec celle des autres. L'éducation de demain est toute de reconstruction, de préparation et de réadaptation ; il s'agit pour s'y préparer de rééduquer les facultés nerveuses, de faire connaissance avec le calme, la réflexion et la concentration d'esprit, et, d'autre part, d'être prêt à obéir aux commandements inopinés dictés par la nécessité, à réagir sans trouble, à donner le maximum de ses forces sans résistance ni contradictions... Il me semble qu'avant tout il s'agit d'apprendre à nos enfants à prendre conscience de leur personnalité, de développer leur tempérament, de libérer de toute résistance leur rythme de vie individuel. Plus que jamais il convient de leur enseigner les rapports entre l'âme et l'esprit, entre le subconscient et le conscient, entre les qualités d'imagination et de réalisation. Concepts et actes ne doivent pas être localisés. Une éducation s'impose qui règle les rapports entre nos forces nerveuses et nos forces intellectuelles... Dès lors un nouvel art naîtra, fait du concours de multiples aspirations à l'idéal, de vouloirs différents, mais prêts à s'unir pour l'extériorisation commune des sentiments. Et dès lors le rôle d'une éducation psycho-physique, basée sur la culture des rythmes naturels, sera, de par la volonté peut-être irraisonnée de tous, appelée à jouer un rôle important dans notre vie civique... Nous nous apercevrons que toutes nos idées courantes touchant la mise en scène théâtrale ont été forgées par le souci de l'individu et non par la connaissance des ressources d'une foule agissante. Nous nous rendons compte qu'une technique nouvelle du groupement des masses s'impose, que les efforts géniaux d'un Gémier ou d'un Grandville Baker n'ont pu encore complètement réaliser dans le domaine lyrique. Et c'est précisement la connaissance approfondie de nos synergies et antagonismes corporels qui nous donnera la formule de l'art futur de l'expression des sentiments par la foule. C'est la musique qui fera le miracle de grouper cette foule, de la dissocier, de l'animer comme de l'apaiser, de « l'instrumenter » et de l'« orchestrer » selon les principes d'une rythmique naturelle. Et de nouvelles musiques naîtront qui auront le pouvoir d'animer les masses, de leur enseigner les multiples façons de contrepointer, de phraser, de nuancer les périodes d'ordre sonore, créées en vue d'une extériorisation plastique. Tous les essais de rénovation de la danse sont actuellement insuffisants. Une nouvelle danse et une nouvelle musique vont certainement surgir, inspirées l'une et l'autre par la connaissance des innombrables ressources du corps humain, en connexion intime avec tous les besoins d'idéal, d'émotivité et d'expression stylisées que, seule, peut concrétiser une musique dictée par les impérieuses nécessités de dynamisme et d'agogisme qui imposent les fluctuations du tempérament humain.

Ce rôle du rythme dans la vie — presque oublié depuis tant

de siècles — M. Jaques-Dalcroze le met en lumière avec cette force que donne la foi. Il montre d'abord la réforme qu'il importe d'accomplir dans l'enseignement musical, comment il faut apprendre à *écouter* les sonorités avant de les exécuter, comment il faut éveiller la pensée avant d'en entreprendre la traduction, comment il faut réaliser l'éducation des centres moteurs, l'harmonisation des synergies musculaires, établir des communications plus directes entre les sens et l'esprit, comment peuvent s'interpréter corporellement les lignes musicales sonores.

Je n'ai point le présomptueux dessein d'analyser un pareil livre. Mieux vaut se borner à citer encore quelques passages :

Le sentiment artistique ne peut être développé que grâce au concours de la musique, seul art dont l'essence première est entièrement vierge de raisonnements. Supprimer grâce à certains moyens éducatifs les antagonismes nerveux et intellectuels qui empêchent l'organisme de subir sans résistance l'emprise des rythmes musicaux, apprendre à cet organisme à vibrer à l'unisson des vibrations sonores, c'est rendre la liberté à des impulsions depuis longtemps refoulées par une instruction mécanisée, constamment restrictive des inspirations instinctives de l'homme ; c'est idéaliser nos forces physiques, vivifier nos forces spirituelles et favoriser ainsi l'essor d'un art musical à la fois plus émotif et plus vivant.

Aucun art n'est plus près de la vie que la musique. Aucun n'est plus susceptible d'initier les enfants à la beauté. Mais il faut que le maître soit pénétré de ce principe qu'il est « aussi dangereux de se tromper en enseignant le beau qu'en enseignant le vrai ». Le maître doit suggérer aux élèves non seulement le respect des belles œuvres, mais l'envie de les interpréter *dans le respect des intentions de l'auteur*. Et il est regrettable de constater que « la rythmique n'est dans aucune méthode traitée avec le même souci pédagogique que les autres branches de l'enseignement musical ». Déjà Berlioz s'étonnait qu'il n'existât dans les Conservatoires aucune classe spéciale de rythmique, et il indiquait les recherches qu'il conviendrait de faire et les études approfondies auxquelles devrait se livrer le musicien en ce domaine inexploré du mouvement et du dynamisme musical. L'étude de M. E. Jaques-Dalcroze l'eût comblé d'aise.

Le rythme est partout, tous les artistes en sont persuadés, mais il importe que ce principe consacré ne reste pas une simple phrase de

constatation. Seul le rythme peut assurer l'unité des facultés humaines. L'imagination créatrice s'est, dans tous les domaines de l'art, localisée — dans les années d'avant-guerre — en des recherches d'effets fantaisistes, sans corrélation avec la vie normale, ou bien, est-ce cette vie même qui a perdu à tel point ses rythmes naturels que l'artiste n'est plus capable de « rythmiser » naturellement son œuvre ? Des recherches s'imposent aux jeunes générations tendant à créer des mentalités plus nettes, plus attentives aux lois de l'instinct, et cependant plus disciplinées, ainsi que des tempéraments à la fois plus riches en énergie et mieux conscients de leur pleine existence. L'éducation musicale, par exemple, ne se bornera plus désormais à orner les esprits de connaissances de syntaxe et de vocabulaire, mais à développer des moyens spontanés d'expression, ainsi que l'art de les combiner et de les harmoniser grâce aux nécessaires éliminations et sacrifices qui constituent le style... Les jeunes musiciens de demain doivent chercher à réaliser des progrès dans l'art d'ordonner les plans, de poursuivre les lignes et de déterminer et ordonner les allures. Et ces progrès dépendent, eux aussi, d'une orientation nouvelle, encore, à créer, dans la manière de remplacer les classiques développements thématiques par imitations, marches d'harmonie à doubles vitesses, à jamais tuées par Debussy, — par une architecture satisfaisant à la fois aux besoins de la fantaisie émotive et aux exigences de l'ordre.

L'ordre et la proportion, c'est l'essence même du rythme, base de tous les arts, et aussi de la société. Et M. Jaques-Dalcroze rappelle quelque part que Shakespeare a dit dans le *Marchand de Venise* :

> The man that hath no music in himself
> Nor is not moved with concord of sweet sounds,
> Is fit for treasons, stratagems and spoils ;
> The motions of his spirit are dull as night
> And his affections dark as Erebus ;
> Let no such man be trusted...

§

Le but du volume que Mlle Henriette Régnier et M. Maurice Bouchor publient sous le titre de **Chansons Animées** est de montrer comment la combinaison du chant et de la danse peut être réalisée dans l'exécution des rondes enfantines. La tâche du dessinateur chargé de fixer les phases essentielles des mouvements s'y trouve donc être d'une grande importance. Il est impossible de mieux rendre l'harmonie des gestes et attitudes que ne l'a fait M. André Meaux-Saint-Marc, en des silhouettes

réduites aux simples lignes de croquis schématiques. C'est la vie même, que ces dessins exacts et pleins de grâce naïve.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition Alexandre Altmann, galerie Bernheim Jeune. — Le Salon des Jeunes, Jeu de Paume. — Exposition Guillaume Dulac, galerie Druet. — Exposition d'aquarelles et de dessins de M. Paul Véra, galerie Druet.

BIBLIOGRAPHIE. — Victor Basch : *Le Titien*, Librairie française. — Léon Werth : *Bonnard*, Crès. — M. Forca : *Bonnard*, Alcan. — Antoine Wicard : *La Danse Macabre*, Lyon. — Dr Paul Richer : *Nouvelle Anatomie artistique*, tome II, Plon.

Il n'est point de paysages mieux mis en page que ceux d'**Altmann**. L'originalité de leur présentation semble comporter un travail de composition. Or, il y a, au contraire, cette différence entre Altmann et d'autres excellents paysagistes de l'heure présente qu'Altmann se refuse à ce mode de composition qui consiste surtout à élaguer dans la prodigalité de la nature des détails qui gêneraient la majesté et l'unité des lignes du tableau, peut-être par une impuissance de l'artiste à les y faire rentrer. Le tempérament de décorateur d'Altmann le garde des exagérations du culte envers l'idole, pas encore vermoulue, de la synthèse.

Les pages qui semblent, de par une nuance poétique, par l'appel au lyrisme, composées sont simplement choisies dans la vérité de la nature. Parfois l'artiste a surpris une des minutes rares de l'atmosphère et de l'espace et en a fixé le charme inconnu. C'est, sous les images de la fantaisie, un vérisme, et des plus profonds. La diversité et la beauté de la nature sont plus curieuses que les stylisations qu'on en peut faire. C'est cette vérité ou cette tendance qui a régi la grande école du paysage français, en son dégagement du paysage composé ou historique jusqu'à l'épanouissement de l'impressionnisme. Refaire le siècle en sens inverse, ce qui est sinon la volonté, du moins et malgré eux le fait de tant de paysagistes nouveaux, ne peut mener qu'à de sèches transpositions, en dehors de la vie de l'image, simples accompagnements pour des visions ornementales. Si l'art de Monet, préparant, pour les rendre, une fête des fleurs et de la lumière, est un aboutissement, si l'art d'un Pissarro, acceptant comme également favorable tout point de décor que baignent l'air et la lumière est un aboutissement, et qu'on veuille renouveler le paysage, ce n'est point par

des abréviations qu'on y parviendra. C'est en quelque sorte éluder le problème, et pour l'interprétation de la nature se réduire au schéma. Des artistes tels qu'Altmann ou William Malherbe s'en gardent avec soin. Altmann feuillette avec persistance l'immense lexique du paysage. Il l'étudie dans ses spontanéités et tient compte de la variété qu'y met le travail de l'homme. S'il épie l'aube sur l'étang ou l'orée de forêt, il est aussi sensible aux symphonies florales qui se déroulent dans les beaux parcs non loin des arbres de belle essence sertis de vastes pelouses. Son habileté à saisir le point essentiel de la vision sous son angle le plus intéressant suffit à douer d'art sa transcription. C'est en la nuançant fidèlement qu'il lui donna son caractère de lyrisme et en conservant la vérité de l'heure et des proportions. Qu'il peigne un bouquet, ou qu'il développe un large espace d'eaux tranquilles à Nemours, ou des vagues mouvementées heurtant à la jetée d'une petite ville provençale, c'est en accord avec le rythme même de la nature, comprise, transcrite et non violentée ; c'est la meilleure voie pour un paysagiste, et les tableaux d'Altmann témoignent qu'on y rencontre la beauté.

§

Le **Salon des Jeunes** exposa au Jeu de Paume quelque six cents toiles. Les raisons d'être de ce Salon sont plausibles. Le jury du Salon d'Automne, à tort ou à raison, ne les satisfait point pleinement, les exposants du Salon des Jeunes, et ils reprochent aux Indépendants de dérouler de trop copieuses galeries. La plupart des exposants du Salon des Jeunes paraissent d'ailleurs au Salon d'Automne et aux Indépendants ; mais ils ont cherché un coin où ils puissent être, pour quelques semaines, plus chez eux et entre eux, ce qu'on ne saurait leur reprocher. L'exposition par groupes amicaux est destinée à se multiplier et former ainsi comme un salon permanent, offrant tour à tour des facettes diverses de notre développement esthétique. Si les peintres et les sculpteurs avaient vraiment leur maison, moralement dans l'Etat et pratiquement dans la ville, si on ne les expulsait pas du Grand Palais pour les cuisiniers ou les automobilistes ou toute autre variété de contribuables puissants, ces expositions à tendances diverses pourraient se dérouler toutes au même endroit et l'intérêt s'en accroîtrait. Il y a bien quelque chose de fait dans ce sens, depuis l'ouverture du Grand Palais aux Indépen-

dants, et les choses ne peuvent que s'améliorer, autant que le permettra la structure même de ce Palais, qui n'est point une merveille de luminosité.

En attendant, voici le Salon des Jeunes au Jeu de Paume, qui est bâtiment d'Etat, et cela indique que les pouvoirs publics ne sont pas hostiles à des affirmations picturales, même tranchantes et de-ci de-là juvéniles encore.

Ce n'est point que des artistes notoires ne constituent la solidité de ce Salon. Il compte André Abbal et Paul Dardé parmi ses sculpteurs. L'œuvre d'Abbal est des plus curieuses. Elle est harmonieuse et puissante. Elle présente un intérêt de technique et de tendance. André Abbal taille lui-même son groupe ou sa figure dans la pierre, ce qui détruit toutes les menues élégances et les fignolages des praticiens et donne à l'œuvre un caractère de spontanéité et de diversité. Aussi il recherche comme les Grecs et les Gothiques à augmenter la vie de l'œuvre sculptée par la couleur. Son buste de République au Salon d'Automne montrait qu'il pouvait tirer de la puissance de cette polychromie. Il expose au Salon des Jeunes une série d'œuvres délicates. Le problème de la polychromie sculpturale qu'avait posé Henry Cros est repris par Abbal en son entier. Un buste monochrome de Jean Jaurès est solide et puissant.

Paul Dardé, autour de son Faune et de sa Jeanne d'Arc, expose des peintures, des dessins, des pointes sèches, des aquarelles et témoigne de la multiplicité de ses recherches. C'est un artiste doué d'audace, d'originalité et de frémissement, il a dans la présentation des sujets des hardiesses et des spontanéités de bel artiste. Il a le sens des masses et celui du caractère. Le mouvement de sa *Bacchanale* est ample et curieux et il donne de Tolstoï et de Beethoven des images saisissantes et curieuses. Parmi les peintres, notons de Doumergue-Lagarde, parmi des toiles aux ingénieuses harmonies, de curieux essais de paysages décoratifs. de Maurice Busset de robustes évocations du paysage et de la vie d'Auvergne où se précise un beau don de relief. M. Burkhalter est un bon interprète de beauté des arbres et de l'eau ; il a des qualités de force. Les fleurs de M. Degellaix, la Fête Nationale de M. Marboré, les jardins très architecturés et de colorations vives de M. Ferry-Valton, les Baigneuses de M. Hurber, les effigies et les sites d'Espagne de M. Lugar, les ports de

M. Thiollière, les lacs de M. Léon Parent, les paysages de Versailles de M. André Hurtret, la Bretagne de Mlle Benz-Bizet, les figures et les paysages de M. Capon, d'un beau faire robuste, l'usine de M. Bagarry sont des œuvres qui sont dignes d'attention. Une femme nue de M. Le Scouezec est un beau morceau de vigueur. Peské, Louis Charlot, Zingg, Victor Dupont contribuent de leur autorité à l'intérêt de l'exposition.

Galerie Druet, après une belle exposition de Marquet, **M. Guillaume Dulac** montre des figures et des paysages de vision agréable. Il y a quelque noblesse dans le faire, si la mise en page n'est pas toujours très neuve, mais l'impression générale est intéressante ; des qualités d'émotion et de franchise se manifestent ; des portraits semblent cherchés en pleine vérité et le caractère y affleure.

M. Paul Véra, dans une exposition de dessins et d'aquarelles, confirme les espoirs qu'on fonde sur lui. Son *Enfance d'Orphée*, inscrite sur un paravent, est jolie d'ingéniosité dans la façon simple de manier les sujets et décorativement très bien traitée. Le bouquet de couleur de M. Véra est très frais. Il y a de l'élégance réelle, ce qui ne l'empêche point de toucher à la force, par exemple dans sa *Moisson*, dont le grouillement et la coloration sont excellents. Peut-être M. Paul Véra accentue-t-il un peu trop les détails de ses rythmes. Il n'est point nécessaire de donner si forte cassure géométrique à un pli d'étoffe ou à un mouvement. C'est laisser voir le travail de préparation et d'équilibre des masses. L'angle aigu n'est pas esthétique.

§

Les livres d'art sont nombreux, quelques-uns des plus intéressants, dont le **Titien**, de Victor Basch, qui joint à la solidité du fond la valeur d'une écriture souple et souvent émue. L'auteur a bien fait le tour de l'œuvre de son modèle. Il en a noté les aspects lyriques, épiques et tragiques. Il a mis en relief ce que la facture du Titien, dans ses derniers tableaux, présageait d'avenir. Les réserves, à côté de ces raisons d'admirer si justement déduites, sont condensées avec vérité.

Que lui a-t-il manqué ? Il fut plus extérieur qu'intérieur, plus décorateur qu'intimiste, plus débordant de chair et de sang que vibrant de délicatesse et vibrant d'émotion profonde. Il fut un orgue tout puissant et non un violon, un hautbois ou un violoncelle. Il est certaines régions de l'âme, très discrètes, où il n'a pas pénétré.

Il lui a manqué, malgré tous les tableaux de sainteté qu'il a accumulés, le sens religieux qui fait les génies hors de pair, ce sens religieux supérieur à toute religion formulée, qui passe dans le plafond de la Sixtine, comme un Simoun... il lui a manqué le sens de la douleur... Il y a trop de joie dans ses tableaux... Si vous fermez les yeux et laissez passer devant vos yeux l'œuvre du Titien, ce qui demeure en vous, ce sont les nus admirables de ses Vénus, les chevelures et les barbes blanches de ses grands vieillards, les chairs roses et potelées de ses *bambini* et de ses *puffi*. Ce sont des accords d'une magnifique résonance, d'une splendide polychromie... Mais ne demandons pas à la voluptueuse Venise d'être la sombre Rome ou l'âpre Nord. Ne demandons pas à la clarté de Mozart ces timbres sublimes de Beethoven. Ne demandons pas au magnifique Vénitien d'avoir comme la surhumaine désespérance du statuaire de *la Nuit* ou du peintre des *Pèlerins d'Emmaüs*. Contentons-nous de posséder ce Titien, l'un des artistes les plus complets, les plus puissants et les plus parfaits que nous ait donnés le génie de la peinture.

Un livre de M. Léon Werth sur **Paul Bonnard** caractérise bien le faire solide et scintillant, l'émotion fréquente et la création logique d'accords nouveaux de ce très bel artiste. Une étude de M. Fosca sur le même peintre est également sérieuse et documentée. Parmi les livres d'érudition, il faut noter comme très remarquable celui de M. Antoine Wicard sur la **Danse Macabre**. La **Nouvelle Anatomie artistique** du docteur Paul Riche est présentée d'une remarquable clarté.

GUSTAVE KAHN.

L'ART DU LIVRE

Une Enquête. — La *Vie* publie dans son numéro du 15 novembre une enquête sur le beau livre contemporain. Voici les principales questions et les réponses les plus significatives :

1° *Des éditeurs ou amateurs n'admettent que la gravure sur bois. Etes-vous de cet avis ?*

En art décoratif, répond Léon Pichon, la simplification et l'unification des moyens doivent être un critérium et l'emploi de la gravure sur cuivre, de la lithographie et du coloris au patron me semble une hérésie.

Delaw et Jean Variot déplorent au contraire les abus de xylomanie. Nous avions répondu par avance à cette question dans un précédent article, paru ici même (*Trop de bois*). Si, en prin-

cipe, le bois est essentiellement typographique, d'autres procédés sont admissibles, à condition que l'accord entre le texte et l'illustration soit judicieusement établi. Ainsi voyons-nous aujourd'hui Charles Guérin, Segonzac, L.-A. Moreau, Galanis contribuer au renouveau de l'eau-forte ou de la lithographie.

2° *La gravure doit-elle être hors-texte ou dans le texte?*

L'accord est à peu près unanime :

Pourquoi, répond Christian, intercaler des pages qu'il faut sauter dans une lecture courante comme s'il s'agissait d'une course aux obstacles ?

Le vrai livre illustré, déclare G. Lebouc, est le livre à gravures dans le texte ; celui qui ne comporte que des hors-texte ne peut, à proprement parler, être qualifié d'illustré.

3° *N'y aurait-il pas intérêt à voir les auteurs contemporains illustrés par des artistes contemporains?*

En principe, oui ; mais, comme l'écrivent Emile Bernard et Delaw :

La meilleure source d'inspiration pour un artiste est d'illustrer le livre qu'il sent, quelle que soit l'époque.

Un artiste contemporain peut tout aussi bien illustrer un auteur du XIVe, qu'un auteur du XIXe, s'il se sent plus près de Villon que de Tr. Bernard ; le temps n'existe pas pour l'esprit.

4° *La gravure ne gagnerait-elle pas à être toujours originale, c'est-à-dire exécutée par le dessinateur lui-même ?*

Mais il faudrait que l'illustrateur fût toujours graveur. Un Dürer ne gravait pas lui-même ; Maurice Denis eût-il été supérieur à des interprètes tels que les Beltrand ? Il faut reconnaître qu'ils sont rares et que la gravure de reproduction est tombée bien souvent dans des mains médiocres.

5° et 6° *Votre avis sur la nouvelle pléiade de xylographes. — Les plus beaux livres parus entre 1890 et 1920.*

Le choix de bibliophiles notoires est bien déconcertant. C'est à peine si l'admirable *A Rebours* de Lepère obtient 3 voix, ainsi que les *Fioretti*, tandis que de nombreux suffrages vont aux Leroux et aux Jonas. On oublie Lucien Pissarro, Dufy, Laboureur, Galanis, etc...

Parmi les réponses, une des plus riches en suggestions est celle de Christian. Il pense, avec nous, *qu'on illustre beaucoup trop*, et souvent au petit bonheur :

Un beau livre, écrit-il, peut être dépourvu de tout ornement. A vrai dire la gravure ou l'illustration d'un ouvrage parfaitement conçu ne tient lieu que d'une béquille pour les podagres de l'imagination.

Octave Uzanne dénonce à juste titre l'ignorance de maints éditeurs :

On néglige l'éducation de l'éditeur qui, à sa façon, doit montrer une maîtrise véritable dans la conception d'un ouvrage décoratif... De marchands de livres, il y en eut à foison qui exploitèrent le goût spéculatif des bibliophiles et firent aisément fortune.

Jean Variot proteste contre l'amateurisme en édition, contre une floraison de livres à tirage restreint qui ressemble à une épidémie. D'autre part, la laideur des livres à bon marché l'écœure :

Il faudra bien que la xylographie quitte la bibliophilie pour revenir aux larges éditions qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Quelques livres nouveaux. — *Les Villes Tentaculaires* (Helleu) ont le rare mérite de réaliser une harmonie complète entre les tempéraments du poète et du graveur, entre le caractère typographique et les bois (l'éditeur n'a pas hésité à refaire entièrement la composition en cours de route). Le tirage est excellent. Peut-être Brangwyn, habitué aux grandes planches, semble-t-il un peu gêné par le format du livre.

A bord de l'Etoile matutine compte au nombre des meilleures illustrations de Daragnès (Crès). Chez le même éditeur, le *Deuil des Primevères*, orné par Galanis-Dufy, qui décora de lettrines et culs-de-lampe les *Elegies* de Duhamel (Bloch), n'a pas craint, par ailleurs, les procédés photo-mécaniques. Des charmants dessins colorés au pochoir, volontairement démodés et rococo, illustrent les *Madrigaux* de Mallarmé (à la *Sirène*) ; sont-ils vraiment dans l'esprit du poète? De Dufy, encore, de saisissants portraits de Remy de Gourmont accompagnent les *Pensées inédites.*

La *Nouvelle Revue Française* tend à prouver qu'en manière d'illustration le goût seul importe. Des bois en couleur de Laboureur ornent les *Chansons Madécasses*, des bois en noir de Galanis *La Gageure* de Brébeuf, des croquis de Bonnard, clichés au trait, le *Prométhée mal enchaîné*. Pour les *Nuits d'octobre*, Galanis a gravé des eaux-fortes d'un beau caractère.

Le *Sagittaire* publie des *Causeries inédites* de Baudelaire ;

choix excellent, pour les accompagner, que des Constantin Guys, encore que la traduction en soit un peu molle et grise. Chez le même éditeur un *Carnet inédit* de Laurent Tailhade (bois de Kharis). — Les éditions Bossard, auxquelles préside F. Roches, veulent réparer les injustices inévitables de l'histoire en donnant une collection de *Chefs-d'œuvre méconnus*, précédés de préfaces inédites et ornés d'excellents portraits d'Achille Ouvré. Mlles Karpelès et Tirman ont gravé d'après des documents choisis des bois pittoresques pour la collection des *Classiques de l'Orient*, publiée sous la direction de Victor Goloubew.

MEMENTO. — *Alcindor de Boylesve* (Le Livre) illustré délicieusement par Brissaud ; *Panurge* (à la Sirène) ; *Le Sire de Rebidaine*, par M. Arnac (Edition française illustrée) ; le *Livre d'Amour* de Vildrac, illustré par Picard le Doux.

CLAUDE ROGER-MARX.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Casanova le séducteur. — Casanova est le *séducteur*, comme Cellini est le *ciseleur* ; ces noms sont devenus aujourd'hui symboliques ; tous les deux doivent beaucoup de leur renommée à leurs *Mémoires* : et si Cellini a exagéré, Casanova a menti.

« Exilé, isolé parmi les barbares de Dux », un peu le bouffon de ces nobles seigneurs, amis du comte de Waldstein, qui avait offert au vieil aventurier une place de bibliothécaire, comme une aumône ; considéré comme un fou par les paysans ; bafoué par les laquais effrontés, lui, qui avait été reçu avec bienveillance par deux papes, par Frédéric II, par Catherine de Russie, par Joseph II ; lui, l'ami du cardinal de Bernis et du procureur de S. Marc Memmio...

Dans son avilissement, il a médité le suicide (1) — comme le docteur Faust — au milieu des parchemins et des in-folio. Son imagination l'a sauvé et a permis au vieillard de fuir un présent qui ne lui offrait qu'humiliations et rancunes.

Comme Faust, il redevient jeune, il redevient le brillant chevalier de Seingalt ; et il écrit, il écrit incessamment, treize heures

(1) *Courte réflexion d'un philosophe qui se trouve dans le cas de penser à se procurer la mort. (A Dux sortant du lit le 13 décembre 1793, jour dédié à sainte Lucie remarcable dans ma trop longue vie)*, publiée par O. Uzanne dans *Le Livre*, 1887, p. 227.

par jour. « Quel plaisir que celui de se rappeler les plaisirs ! mais quelle peine que celle de se les rappeler (1) ! »

Il vit dans ses évocations ; il s'enflamme encore une fois en racontant ses exploits amoureux; il les enjolive, il les complique, il les pimente. Ses maîtresses sont toujours belles à ravir, toujours très jeunes (et, ajoutons, pas trop farouches). Et encore, leur nombre ne lui suffit plus ; dans son délire érotique, il en invente.

Esther, Marceline, Henriette, Pauline, Thérèse... de quoi êtes-vous faites ? De souvenirs ou de désirs ? Pourquoi vous évanouissez-vous quand la sacrilège main de l'historien touche au voile de mystère qui vous recouvre ?

Le père d'Esther, le banquier Hope, n'a pas eu de filles (2) ; de Marceline, pas la moindre trace (3), non plus que de Pauline (4) ; personne n'a pu découvrir dans les chanteurs d'opéra un castrat Bellino ou une *prima donna* Teresa Lanti-Palesi (5). Et Henriette, dont l'auteur des *Mémoires* veut publier en appendice les lettres ? Malgré les patientes et minutieuses enquêtes de M. Samaran, Henriette est demeurée « une inconnue » (6) et ses lettres n'existent pas dans l'énorme amas de papiers que Casanova a laissé en mourant au château de Dux. Parmi cet amas, il doit y avoir beaucoup de lettres de femmes, pensera-t-on. Certes, il y en a. M. Aldo Ravi (7) a publié les plus intéressantes ; mais, comme le note l'érudit écrivain lui-même, c'est une désillusion pour les curieux du genre érotique. Les seules lettres amoureuses sont celles de Manon Balletti, très jolies sans doute, mais aussi innocentes : c'est une jeune fille de dix-sept ans (Casanova dit quinze, naturellement) qui s'éprit de lui et le quitta, probable-

(1) Fr. Khol et O. Pick, G. Casanova, *Correspondance avec J.-F. Opitz*, t. I, p. 71.

(2) G. Gugitz, *Casanova und St-Germain in Holland*, dans « Zeitschrift für Bücherfreunde, 1916, p. 133.

(3) G. Gugitz, *Casanova 1763 in Lyon?* dans « Duxer Zeitung », d. 31 mars 1916.

(4) F. W. Barthold, *Die geschichtl. Persœnlichkeiten in J. C's Memoiren*, t. II, p. 224. Toutes les recherches de MM. Fage, E. Bull et A. Bleackley sont restées vaines. V. Dr Guède, *Casanova*, p. 17.

(5) G. Croce, *Aneddoti e profili settecenteschi*, p. 91. C. Ricci, *Figure e figuri del mondo teatrale*, p. 179.

(6) Ch. Samaran, *J. Casanova Vénitien*, p. 14.

(7) *Lettere di donne*, Treves, Milano, 1912.

ment à la suite de certains démêlés, que le Vénitien eut avec la Chambre Criminelle du Parlement. On conçoit bien qu'il donne une version plus favorable pour lui : il dit que le 25 décembre 1759 il reçoit une lettre de rupture de Manon, qu'il donna à la belle et fantasque Esther, avec tout le reste de la correspondance (1). Alors, comment M. Rava a-t-il pu trouver à Dux quarante et une lettres, dont la dernière est du 7 février 1760? Bien entendu, la lettre de rupture n'y est pas !

Au fait, il est bien remarquable que les lettres qui se trouvent dans l'archive Waldstein ne soient pas citées par Casanova dans ses *Mémoires* et que celles qu'il cite, et qu'il dit expressément avoir conservées n'existent pas.

« Pourquoi ne serais-je pas vrai ? On ne trompe jamais soi-même, et maintenant je n'écris que pour moi », déclare Casanova ; mais ceci n'est qu'un nouveau mensonge, puisqu'il s'est donné beaucoup de peine jusqu'à sa mort pour trouver un éditeur (2). Casonova a triché à son bureau, comme il avait triché à la table de jeu ; il avait l'habitude de corriger *sa* fortune.

Si nous comparons par exemple l'épisode de Bellina Gozzi (3) avec la narration qu'il fait dans la *Confutazione della Storia del governo veneto d'Amelot de La Houssaye* (4), nous nous trouvons déconcertés ; dans ce dernier ouvrage le père Mancia a le rôle du père Prospero des *Mémoires*. Et ce n'est pas la seule fois qu'on peut convaincre Casanova de mensonge par Casanova lui-même.

Qu'on compare les éditions Brockhaus et Rosez, et on découvrira des divergences assez curieuses. Dans la dernière, l'aventurier se vante, par exemple, de la conquête faite dans la même journée de Rachel et de Lia (5) ; dans Brockhaus il n'y a qu'une seule victime ; mais il dédommage le lecteur par une série de tableaux érotiques, dignes du pinceau de Giulio Romano, et qui portent « la marque d'une impureté en quelque sorte maladive,

(1) « Ces lettres étaient au nombre de plus de deux cents, et les plus courtes étaient de quatre pages. » *Mémoires*, Ed. Flammarion, t. III, p. 501.

(2) Voir la lettre au comte Marcolini, datée du 27 avril 1797, dans laquelle Casanova lui propose de devenir son éditeur ; publiée en fac-simile par Ottmann, *J. Casanova*.

(3) *Mémoires*, t. I, p. 44.

(4) *Pte*, II, p. 148 et suiv.

(5) Ed. Rosez, t. VI, p. 398 ; éd. Brockhaus, t. XII, p. 234.

ou d'une sénilité qui s'ingénie à corser (1) ». Et cette historiette a une frappante ressemblance avec celle de Viscioletta dans Rosez, qui dans Brockhaus, à son tour, trouve un autre développement (2).

Ces divergences de textes, ne peuvent « s'expliquer par une lecture incorrecte ou hâtive, par une fantaisie ou une erreur de copiste » (3). Dernièrement, j'ai signalé aux casanovistes que, dans l'édition Rosez (1860-1863 et 1871), il y a plusieurs morceaux qui ne figurent ni dans la première édition française Brockhaus (1826-1836), ni dans la traduction allemande faite par G. de Schütz (1822-1828), *ni dans le manuscrit lui-même* (4). Voici un exemple :

Manuscrit p. 241.	Ed, Brockhaus, t. XII, p. 384.	Ed. Rosez t. VI, p. 407.
Pittoni me présenta en trois ou quatre jours à toutes les maisons, et au casin où ne pouvoient aller que les qualifiés de la ville. Ce casin était dans l'auberge même où je logeois.	En trois ou quatre jours Pittoni me présenta partout, dans les familles les plus distinguées et au casino, où ne pouvaient aller que les plus qualifiés de la ville. Ce casino était dans l'auberge même où je logeais.	Pittoni me présenta dans toutes les maisons recommandables, et m'introduisit au casino. Cette réunion, ouverte à toutes les personnes de distinction, avait lieu dans l'hôtel même qu'habitait ce directeur de police.

Le *Casino Nobile* se trouvait en effet dans la *Locanda Grande*, où logeait Casanova ; et il est exact également que dans cet hôtel habitait le baron Pittoni ; mais d'où a-t-on pris cette variante ?

On lit dans l'édition Garnier (1879 et 1880) — qui d'ailleurs reproduit le texte de la première édition — cette note :

Le texte de ce qui correspond à nos deux derniers volumes ne devait pas être définitif. Depuis l'époque où il part de Turin pour Milan, les manuscrits offrent de nombreuses variantes, des doubles et des brouillons. C'est ce qui explique d'énormes différences dans les diverses éditions pour cette partie de l'ouvrage.

Mais où sont ces *manuscrits*, ces *doubles*, ces *brouillons ?* L'éditeur ne le dit pas. M. A. Brockhaus n'a qu'un manuscrit, et dans les archives du comte de Waldstein il y a seulement : L'extrait des chapitres quatre et cinq (5) ; des notes sur la Char-

(1) Samaran, *J. Casanova*, III.

(2) Ed. Rosez, t. VI, p. 389 ; éd. Brockhaus, t. XII, p. 214.

(3) E. Maynal, *Casanova et son temps*, p. 255.

(4) *Una pagina originale delle memorie di G. C.* dans *Atti del R. Istituto Veneto*, 1919-1920.

(5) Publié par O. Uzanne dans *L'Ermitage* du 15 septembre 1906.

pillon, sur le duel avec Branicki, sur le duc de Courlande, quelques brefs fragments et un feuillet de grand format 33 1/2 × 21, numéroté 77, 78 et 83, 84 : son aventure avec Annette et Véronique et son arrivée à Florence (1). Le premier épisode, qui pourtant est conforme dans les différentes éditions, est tout à fait autre chose dans ce brouillon, que je vais donner.

En abrégé, je rappelle ce qu'il dit dans ses *Mémoires* (2) : Casanova vint à Gênes avec sa maîtresse Rosalie. Le marquis Grimaldi, galamment, procure à la belle une femme de chambre, Véronique, et... un mari, dans la personne de son neveu Petri. Casanova, indisposé, décide de partir, Véronique étant restée au service du chevalier de Seingalt ; « pour la décence », sa mère envoie aussi chez lui sa fille mineure Annette. Au fait, l'inflammable Vénitien, en regrettant Rosalie, s'éprend vite de Véronique ; repoussé par elle, il attaque Annette, qui se rend de bonne grâce, à condition qu'il ne pense plus à sa sœur. Il le promet, naturellement. Deux jours après, « cette charmante fille un peu triste » (3) lui donna une lettre de Véronique.

Je partirai d'ici avec vous, écrivait-elle, mais vous vous engagerez à m'épouser dans un an en m'assurant une dot de cinquante mille francs ; si alors vous ne voulez plus de moi, la somme m'appartiendra...

Casanova lui répond qu'il n'est pas assez épris de ses charmes pour vouloir s'en rendre maître au prix qu'elle y mettait et prévient son domestique qu'il veut partir dès le lendemain. Après le souper, Annette vient chez lui... et, peu après, Véronique y vient aussi.

On ne doit pas s'attendre à une scène dramatique. Casanova a le bonheur de rencontrer toujours des femmes très raisonnables, très accommodantes ; aucune ne le persécute avec sa jalousie ou sa vengeance.

Véronique donc se limite à lui dire qu'Annette a eu plus d'esprit qu'elle ; elle déplore le projet du matin et se déclare repentante et punie. Seulement Annette n'est pas disposée à céder aussitôt la place à sa sœur.

— Nous changerons de rôle demain — propose-t-elle, et Casa-

(1) Publié dans *Atti del R. Istituto Veneto*, loc. cit.
(2) Ed. Flammarion, t. IV, p. 371.
(3) On remarquera que le morceau suivant commence : *Annette sérieuse*. C'est le seul point de rapprochement.

nova ajourne volontiers d'un jour son départ. Mais quelle fatalité ! Le lendemain il n'est pas en état de rendre ses devoirs à la belle Véronique... Mortifié, il se met à « écrire la triste histoire de la nuit », et à minuit il s'embarque pour Lerci, *rebus infectis*.

Il est bien dommage que cette page ne nous ait pas été conservée : on aurait sans doute une troisième variante sur le plaisant thème d'Annette et de Véronique.

CARLO L. CURIEL.

UNE PAGE INÉDITE DE CASANOVA

(An)nette sérieuse contre son ordinaire. Après souper elle est allée se coucher sans me rien dire je savois ce que c'étoit : mais je devois l'ignorer. Pour Véronique, elle n'a pas attendu que je le lui dise pour aller sans façon se mettre dans mon lit. C'étoit son lendemain des noces ainsi elle me reçut entre ses bras avec l'air de l'amitié et de la franchise que j'ai secondé avec plaisir. Dis-moi, ma chère Véronique ce qu'Anette a. La pauvre fille a un peu raison, elle t'aime, et se raccomodement est son ouvrage. Tu as vu ce qu'elle a fait ce matin, elle est certainement jolie et elle n'a pas tort, ce me semble, d'être fâchée de se voir méprisée. Méprisée pauvre petite ! vas lui dire que ce n'est pas vrai. Vas lui dire de venir ici. Je le lui dirai demain. Mais à quoi sert de lui dire que tu ne la méprises pas, si tu ne le lui prouves ? Oh pour cela, ma religion me l'empêche. Tu pourrois bien te damner un peu, quand ça ne seroit que par recconoissance. Ah ! chère Véronique, deux pucellages de deux sœurs ! Eh bien ! si ce n'est que cela, je peux t'assurer que ma sœur n'est pas pucelle. Oh, si elle n'est pas pucelle je pourrois me persuader : mais le pourrois-je ? Elle est jolie j'en conviens, mais son extreme blancheur m'a rebuté. C'est la brune qui me charme, et qui met en haleine ; Anette risque de me trouver impuissant, et pour lors elle se trouvera bien mortifiée. Tu verras que tu pourras. Il le faut absolument, car elle est en colère, elle dit que j'en suis la cause, et elle me menace. En vérité ! Pauvre Anette ! Eh bien. Je te promets d'essayer demain. — Elle couchera avec toi, le bon moment arrivera, et après elle sera contente. Il faut donc que je fasse avec toi un peu d'abstinence cette nuit. Il suffit que tu t'eparagnes, je crois, demain matin. — Comme tu dis, belle orgueilleuse, que j'aime bien. Tu te repens actuellement de m'avoir fait tant souffrir. Oui, mon cher ami ; mais j'ai bien souffert aussi. Actuellement, heureux comme nous sommes, noyons dans l'oubli tous nos griefs.

Après bien de jouissances nous nous abandonnames au someil, et Véronique se leva la première pour aller annoncer à sa sœur la bonne nouvelle qu'elle couchera avec moi la nuit suivante. Anette vint seule me porter mon chocolat en riant de sa sœur qui m'avoit assuré qu'elle

n'étoit pas pucelle, et dont à la présence nous allions jouer la nuit même des plaisans roles. Nous passames la journée très gaiement ; mais j'ai bien ri le soir quand M. Grimaldi entra me disant qu'il me croyoit à Livourne. Je lui ai dit que je m'étois arreté pour accomoder une dispute survenue entre les deux sœurs, dont il me dit qu'il étoit très persuadé. J'ai vu ce senateur à table un peu transporté pour Véronique, et après souper l'ayant laissé seul avec elle, m'entretenant avec Annette dans sa chambre, je crois encore aujourd'hui que Véronique fut bonne avec lui, mais je ne me suis pas soucié de m'assurer de ce fait. Après son départ, d'abord que je fus au lit, Véronique vint me présenter Annette, que j'ai reçu d'un air généreux, complaisant et tendre en lui disant que quoique très jolie je ne savois pas si la nature me feroit être près d'elle ce que désirois d'être. Oui, me dit Véronique, elle passera près de vous toute la nuit. Je vais vous montrer toutes ses beautés ; voyez, voyez, baisez donc ceci, regardez bien ma pauvre Annette. Rien n'est si joli ; mais je la crois pucelle. — Quelle folie ! Tenez, touchez. Je ne veux pas. Viens ici ma pauvre Annette. Douce comme un mouton, comment peux-tu croire que je ne t'aime pas ? Tiens je suis tout à toi. Es-tu contente Véronique ? — Très contente, et Annette aussi. Je vous laisse. Après son départ nous rimes beaucoup de Véronique, dont nous avions éludé les artifices, et nous passames dans la joye notre tems jusqu'à ce que le someil vint pour nous remetre en équilibre. Lorsque le matin de bonne heure Véronique rentra, Annette me proposa de la convaincre que je l'aime encore, et l'autre la prit entre ses bras en riant, et en faisant le même manège que sa sœur avoit fait dans la journée precedente. Véronique à la fin de l'affaire nous dit que nous l'avions trompée tous le deux.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Vincent Van Gogh à Arles. — Un matin du printemps 1887, au moment où dans la campagne provençale les amandiers en fleurs éclaboussaient le bleu tendre du ciel de leurs innombrables flocons roses, un voyageur descendait du train de Paris, en gare d'Arles. Maigre, pas très grand, le visage émacié, éclairé par de grands yeux où luisait un feu étrange, cet homme, vêtu sans aucune recherche, ne manqua pas d'attirer l'attention de l'employé du chemin de fer qui le premier l'aperçut. Quel est encore cet original ? bougonna-t-il.

C'était Vincent Van Gogh.

Le missionnaire du Borinage ne descend pas dans un hôtel de la ville « veuve d'empereurs ». Ses ressources sont trop modestes, il

loue un appartement dans une petite maison située sur la Place Lamartine, entre la gare et l'entrée de la ville.

A sa sortie de la station, ce coin, par son calme et son pittoresque, l'a surpris et charmé. Il pourra plus facilement s'isoler et travailler dans cette habitation où il a eu tout de suite, malgré son air bizarre,« de vives sympathies ». Immédiatement Van Gogh se rend dans la campagne. Le moment est bien choisi. Plus que durant les jours brûlants de l'été, les champs arlésiens déroulent sous le ciel, d'une couleur adorable, les ondulations variées de leurs plans.

Les couleurs que la lumière brutale n'éteint pas encore offrent au peintre une palette magique où dominent les violets, les ors et, le soir, les mauves les plus extraordinaires que l'on puisse voir sur la terre. En étonnement continuel, Van Gogh note, étudie, regarde. Il n'ose pas encore peindre, fixer sur la toile les aspects si divers de cette terre qu'il voudrait faire vivre vraiment.

Les allées et venues du peintre n'ont pas tardé à attirer la curiosité des habitants d'Arles. A cette époque la vieille cité provençale n'était pas visitée comme aujourd'hui par des voyageurs et des artistes, et cet homme aux yeux brillants, aux vêtements en désordre, inquiétait en même temps qu'il surprenait. Avec cela, Van Gogh était d'un mutisme sauvage ; peignant durant toute la journée, il ne consentait à adresser la parole qu'à quelques gens du peuple avec lesquels il avait à faire.

Sa femme de ménage, aujourd'hui morte,nous a raconté qu'au début de son service, lorsqu'elle se trouvait dans l'appartement de son maître, elle était souvent prise de panique et elle avait toutes les peines du monde à se raisonner pour ne pas quitter la maison, tant elle était impressionnée par la présence « de l'homme aux yeux de fou ».

M. Jacques Bernier, dont Vincent Van Gogh a fait un très curieux dessin, nous a dit : « Lorsque le temps était beau, Van Gogh sortait le matin à la première heure. Il se rendait presque tous les jours dans les environs d'Arles dont il aimait les paysages « chargés de lumière ».

Fontvieille, les Moulins, tout ce décor qu'Alphonse Daudet a *chanté* le ravissait. Il ne rentrait qu'à la nuit complète. Parfois, les jours de pluie ou de trop grand vent, Van Gogh allait s'asseoir dans un petit café où il peignit sur un mur, dans le fond de

la salle de billard, un paysage très violent avec un ciel comme incendié que les habitués ne comprenaient évidemment pas, mais qui me parut être d'une grande beauté. Le ciel était d'un bleu inouï et le jardin où poussaient serrés les uns contre les autres d'énormes tourne-sols avait l'air d'être en or massif.

Ce paysage a disparu depuis la mort du peintre comme beaucoup de décorations que Van Gogh s'amusa à peindre en divers endroits de la ville. Il était toujours seul, sauf lorsque son camarade Gauguin vint le voir, pendant ces quelques jours qui devaient se terminer de la façon tragique que vous savez. Assis, à l'écart, devant une petite table, il fumait sa courte pipe de matelot tout en observant de ses yeux vifs et perçants les choses et les gens. L'endroit où se trouvait cet estaminet lui plaisait particulièrement.

De la terrasse étroite plantée d'un gros arbre, Van Gogh pouvait voir la plaine avec ses couleurs changeantes et ses mouvements qui amusaient son œil.

Et puis, il y avait là toute une population singulière, des chemineaux, des filles, des chanteurs ambulants et des romanichels dont l'artiste aimait le pittoresque et le langage.

Une servante de passage dans ce café intéressa Van Gogh, qui fit de cette belle fille un croquis que j'ai vu et dont il voulait faire un tableau.

La promenade des Alyscamps l'avait passionné; aussi il s'y rendait quelquefois au crépuscule.

Comme personne ne connaissait son existence et qu'il ne montrait qu'à de très rares personnes ses dessins et sa peinture, on croyait que Van Gogh était un vulgaire espion.

Lorsque Gauguin vint passer quelque temps avec lui, la légende ne fit que se développer, si bien qu'un soir le commissaire de police se rendit chez les deux artistes pour leur demander leurs papiers. Il fut reçu par Gauguin qui, rendu furieux par les premiers mots du commissaire, faillit lui faire un mauvais parti.

Lui, d'ordinaire si sauvage qu'il était impossible de l'aborder, il aimait à converser avec les enfants des pauvres, auxquels il disait de belles paroles comme on n'en entend qu'à l'église.

A Arles, comme chez les mineurs, dans les décors « brutaux » du Borinage, Vincent Van Gogh continuait à espérer qu'il pourrait, un jour, réaliser cette société idéale dans laquelle il y aurait

ou, enfin,un peu plus d'amour, un peu plus de justice parmi les hommes.

«Chaque fois, nous a dit encore M. Jacques Bernier, que l'occasion se présentait pour lui de faire le bien à son semblable, il donnait des preuves d'une très grande bonté et du plus beau dévouement. Il hébergea, un jour, chez lui, un rapin sans le sou, qui parcourait les routes de Provence et qui, faute d'argent,n'avait pas pu trouver à se loger à Arles. Van Gogh se montra pour cet homme d'une extrême amabilité, allant jusqu'à lui donner une partie du peu d'argent qu'il possédait à ce moment A quelques jours de là, après avoir bien mangé, bien dormi, ce chemineau ingrat, profitant de l'absence de son bienfaiteur, qui était allé peindre dans la campagne, quitta la petite maison de la place Lamartine en emportant divers objets appartenant à Van Gogh et auxquels le peintre tenait beaucoup. Cette aventure ne découragea pas le peintre néerlandais de son apostolat de charité. Il savait trop combien l'homme a peu de propension pour la reconnaissance. Il ne signala même pas le voleur à la police. Seulement, peu de temps après, comme une pauvre fille, chassée de partout, allait être amenée à prendre une funeste décision, Van Gogh évita ce suicide en donnant l'hospitalité à cette désespérée qui a gardé de « l'homme du Bon Dieu » (c'est ainsi qu'elle appelle aujourd'hui l'artiste au cœur généreux) un souvenir ineffaçable. Il aida souvent des camarades sans ressources, se privant parfois, lui-même, du strict nécessaire. »

Il lui arrivait souvent par les belles nuits d'été d'aller s'installer au beau milieu d'une rue de la ville ou sur les quais, et là, une bougie d'une main, un pinceau de l'autre,il peignait durant des heures.

Van Gogh composa de la sorte deux ou trois « nocturnes », tellement extraordinaires, qu'un jour, ayant offert une de ses toiles auxquelles il paraissait pourtant attacher, lui, un très grand prix, au pharmacien de l'hôpital où il était en traitement, le pharmacien ne l'accepta qu'à grand'peine.

Seule la peinture passionnait Van Gogh. La vie matérielle n'avait pour lui qu'un intérêt secondaire. Dans la large pièce où il tenait ses toiles et où il lui arrivait parfois de peindre, il y avait un petit poêle qui lui servait à faire sa cuisine. Celle-ci était toujours des plus frugales, et pas souvent variée. Il mettait dans un

peu d'eau des haricots, des lentilles ou des pois chiches, il allumait le feu et il partait pour la campagne, laissant à la Providence le soin de faire cuire ce qu'il avait ainsi sommairement préparé. Lorsqu'il rentrait, son repas n'était jamais cuit ; il le mangeait quand même.

A ce régime, Van Gogh ne tarda pas à s'anémier, d'autant plus qu'il travaillait beaucoup, et avec une sorte de fureur...

Il avait peint en jaune une grande partie de la maison qu'il habitait. A un ami qui lui en demandait la raison, Van Gogh expliqua qu'il avait donné à son habitation la couleur du soleil, « parce qu'il voulait que ce fût la maison de la Lumière ».

Comme Cézanne dans sa maison de campagne d'Aix-en-Provence, le peintre néerlandais avait revêtu les murs de la pièce du rez-de-chaussée, qui lui servait d'atelier, de différentes fresques. Sa femme de ménage se rappelait avoir vu ces peintures qui, presque toutes, représentaient des paysages brûlés de soleil ou des grands champs de tourne-sols et deux nus invraisemblables.

Il y avait aussi, sur la porte d'une grande armoire campagnarde, deux pochades rutilantes, tracées d'un pinceau bref et vigoureux.

A l'aide de cet art simple, sincère et prestigieux, l'étonnant artiste avait transcrit là les traits essentiels d'un paysage méridional.

Léo Lelée, le peintre des Arlésiennes, qui a planté aujourd'hui sa tente aux abords du moulin de Daudet, à Fontvieille, durant son long séjour à Arles, a cherché à retrouver les fresques de Van Gogh.

Sous une série d'une quinzaine de couches de badigeon il a découvert ses peintures, mais, à cause de l'humidité des murs, il lui a été impossible de les dégager complètement, et elles sont à présent à peu près effacées.

Lorsque, après l'aventure de l'oreille coupée, où Gauguin faillit être arrêté par le commissaire de police d'Arles, qui l'accusait d'avoir voulu assassiner son camarade, Vincent Van Gogh fut conduit à l'hôpital, il demeura quelque temps dans un état de prostration inquiétant. Brusquement, un matin, environ une semaine après son épouvantable hémorragie, le peintre néerlandais se remit au travail.

Il commença par faire de lui-même un dessin où il s'est repré-

senté avec la tête bandée. Puis il peignit le portrait du Docteur Rey qui l'avait soigné.

Cette œuvre, qui, vendue récemment par un marchand américain, vient d'atteindre un gros prix, n'eut pas le don de plaire à la famille du médecin, celle-ci ayant des goûts très bourgeois.

Lorsque le docteur Rey apporte chez lui son portrait, qui ne devait évidemment pas ressembler à un portrait de Carolus Duran, sa mère, affolée par cette peinture, s'esclaffe : « Mais tu n'as pas les yeux verts, la bouche violette, le cou rouge ! Ce n'est pas toi ! »

Finalement, pour mettre tout le monde d'accord, on relégua le tableau à la basse-cour, où le châssis retourné servit bientôt de perchoir aux poules.

A quelque temps de là, le docteur Rey apprend la mort de Van Gogh et il lit presque en même temps dans *le Journal* (*le Journal* de Paris, s'il vous plaît) un article de tête consacré à l'artiste qu'il avait soigné.

Vite, il va à la basse-cour, retrouve la toile, d'ailleurs en fort piteux état, et la vend quelques jours plus tard une assez forte somme à M. Molinar, marchand de tableaux à Marseille, qui avait connu l'aventure de l'oreille coupée, et qui était à la recherche du portrait du médecin.

Durant son séjour à l'hôpital d'Arles, en dehors de son propre portrait, où il s'est représenté la tête encore bandée, Van Gogh avait peint un tableau de fleurs assez important et d'une couleur prodigieuse qu'il avait offert, en marque de gratitude, aux religieuses infirmières. Ces fleurs furent achetées par Octave Mirbeau, qui en avait fait le plus bel ornement de son cabinet de Cheverchemont. Devant ce miraculeux bouquet de « glaïeuls, soleils, iris, roses trémières », l'écrivain disait à un de ses confrères : « Ces tourne-sols glorieux sont gorgés de soleil. De ses sucs, de son miel, leur cœur n'est-il pas embrasé ? »

Van Gogh avait naturellement conscience de la valeur de ses œuvres. Il avait donné à la fille d'une de ses voisines pour sa dot quatre toiles. Ces peintures, comme toutes les autres offertes par l'artiste à différentes personnes d'Arles, furent achetées dans les 50 francs pièce, après la mort de Van Gogh, par les marchands qui vinrent à Arles faire une véritable rafle.

« Le plus curieux, me disait Léo Lelée, c'est que malgré tout

cela, le nom de Van Gogh est resté inconnu à Arles. Un jour de 1911, M. Mayer-Graeffe, qui a écrit un gros ouvrage illustré en allemand sur Van Gogh, arriva à Arles. Tout de suite il se mit à la recherche de la maison qu'habitait le peintre. Dans les hôtels, dans les musées, personne ne connaissait le nom de Van Gogh. A tout hasard, le critique allemand s'en va aux Alyscamps, pensant trouver là un vieux concierge qui aurait connu l'ancien missionnaire des mineurs. Le concierge était vieux mais... récent aux Alyscamps. Il me l'adressa et c'est ainsi qu'il put découvrir enfin ce qu'il n'aurait sans doute pas trouvé sans moi. Mayer-Graeffe était absolument ahuri de cette ignorance. »

La publication des souvenirs de la sœur de Vincent Van Gogh, des lettres d'Emile Bernard, des lettres à Théodore Van Gogh attirèrent l'attention du public sur la vie et sur l'œuvre du peintre.

Les Allemands, surtout, étaient remplis d'une admiration mêlée d'une vive curiosité pour Van Gogh. Après la publication du livre de Mayer-Graeffe, qui obtint un gros succès de l'autre côté du Rhin, ils vinrent en foule visiter la petite maison de la place Lamartine.

En mai 1914, un jour, arrive dans l'atelier de Van Gogh un jeune Allemand, écrivain d'art passionné du chantre des jardins de tourne-sols. Pieusement, il parcourt, tête nue, la modeste habitation. Soudain, sur la cheminée de l'atelier, l'esthéticien tudesque aperçoit un grand dessin brutalement traité. « Mais c'est une œuvre du maître ! » s'écrie-t-il tout joyeux de sa trouvaille. Il voulait à toute force l'acheter, convaincu qu'il allait emporter un véritable Van Gogh.

Or c'était tout simplement un dessin d'après la photographie d'un employé de chemin de fer du P.-L.-M. exécuté par un de ses amis, peintre en voitures. On eut beau l'affirmer à l'Allemand, lui en donner des preuves, on ne put le convaincre et il s'en alla navré de n'avoir pas son Van Gogh !...

PIERRE BOREL.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Mélanges d'histoire littéraire et de philologie, offerts à M. Bernard Bouvier, à l'occasion du XXXe anniversaire de sa nomination comme professeur ordinaire à la Faculté des lettres de l'Université de Genève ; Genève, édition Sonor. — Gonzague de Reynold : *Charles Baudelaire* ; Paris, Crès ; Genève, Georg. — Charly Clerc : *Les Chemins et les demeures* ; Neuchâtel, Delachaux et

Niestlé. — René-Louis Piachaud : *Les Jours se suivent*, poèmes ; Genève, édition Sonor.

Certes, la Suisse romande est un pays fort cultivé. Elle a, pour neuf cent mille habitants, quatre universités, alors que la Suisse allemande n'en possède que trois pour deux millions et demi d'humains. Le témoignage des libraires de Lausanne, vérifié par celui des éditeurs parisiens, indique qu'il existe entre la Sarine et le Jura un public attentif aux mouvements les plus subtils de la littérature française. De Genève à Fribourg les bibliothèques abondent. Et je ne sais pas si, dans les provinces de France, le nombre des « honnêtes gens » représente, sur l'ensemble de la population, un plus fort pourcentage que dans les petites villes de mon pays.

Le parler romand, je l'accorde, est plus lent, plus pauvre et moins clair que le parler français. Il n'a guère progressé depuis que je l'entends. L'écriture, par contre, s'est épurée. Ceux qui écrivent « honnêtement » sont plus nombreux aujourd'hui qu'à la fin du siècle dernier. Mais il n'est peut-être pas au monde de région plus pauvre en écrivains créateurs. Placé au lieu géométrique des races, des idiomes et des civilisations, la Suisse incline naturellement à comparer, à expliquer, à emprunter, à mélanger. De là, dans son langage, cette imprécision, cette lourdeur, ce vocabulaire indigent, cette syntaxe incertaine dont s'amuse le grammairien. De là, ses aptitudes à la pédagogie, son pédantisme inconscient. De là enfin, dans sa littérature, la prédominance de la critique, de l'analyse, du « journal intime » et, dans les œuvres d'imagination, l'insuffisance dynamique et cinématique dont elles sont trop souvent marquées.

Qu'il y ait à Genève une vie intellectuelle intense, beaucoup d'intelligence, des esprits curieux et déliés, il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter ces **Mélanges d'histoire littéraire et de philologie**, offerts à M. Bernard Bouvier, pour ses trente ans de professorat, par ses élèves de la faculté des Lettres, ses collègues et ses amis. Des érudits, dont quelques-uns sont illustres, des maîtres de Paris, de Liége et d'Oxford, des écrivains romands dont le nom a paru déjà ou reviendra quelque jour dans ces chroniques — je cite au hasard MM. Paul Chaponnière, Jean Bouvier, Alexis François, Frank Grandjean, Albert Rheinwald, Théo Wyler, Henri de Ziegler — ont contribué diver-

sement à ce recueil de travaux académiques. Les sujets les plus variés les ont sollicités. Comme il était naturel dans la ville des nations, quelques-uns ont cherché à découvrir des aspects nouveaux de Jean-Jacques ou de Tœpffer. D'autres ont glané dans toutes les littératures, de Plutarque à Verlaine, de Ronsard à Paul Hervieu, en passant par La Fontaine, Pascal, Sainte-Beuve et Flaubert. Tous ont rendu par leur science et leur conscience un hommage mérité à l'esprit et aux méthodes de leur confrère et maître.

Quel que soit le mérite d'un ouvrage collectif, l'intérêt que prend le lecteur à un tel assemblage de « morceaux » tend toujours à s'éparpiller. Un livre de critique écrit par un homme sur un autre homme exige et retient sans peine une attention plus soutenue. Celui que M. de Reynold consacre à **Charles Baudelaire** est des plus attachants.

On espère pouvoir un jour examiner ici de plus près l'œuvre déjà considérable de M. Gonzague de Reynold. Il suffira pour l'instant de rappeler que cet ingénieux polygraphe, aujourd'hui professeur à l'université de Berne, luttait, il y a quinze ans, à l'avant-garde de ces très jeunes écrivains, groupés sous l'emblème de la *Voile latine*, qui s'efforçaient d'infuser un sang nouveau à la littérature romande. Le pédagogue en lui n'a pas tué l'artiste. Celui-ci a successivement abordé la poésie, l'histoire littéraire, la légende, le folklore, la géographie sentimentale et pittoresque de son pays et de son peuple. De tout cela, pour notre plus grand plaisir, il demeure dans son dernier volume des traces fort sensibles. C'est pourquoi ce livre est beaucoup plus, n'en déplaise à l'auteur, que le développement d'un cours universitaire.

M. Lanson avait déjà relevé, dans le poète des *Fleurs du Mal*, « le christianisme angoissé du xve siècle », qui donne tant de grandeur tragique à ses combats intérieurs. M. de Reynold ne semble pas avoir obéi, en étudiant Baudelaire, à des préoccupations d'apologiste. Mais l'esprit nettement catholique dont témoignent ses précédents ouvrages l'a conduit, par une pente naturelle, à souligner le caractère religieux du lyrisme baudelairien. Ce qu'il en dit n'est pas toujours très nouveau, car, en bon bénédictin, il a largement mis à contribution les travaux de ses prédécesseurs. Si, néanmoins, il trace de Baudelaire un très vivant portrait, ce n'est pas seulement pour avoir campé son

modèle dans l'attitude d'un Dante moderne, toujours hanté par l'enfer et le paradis, c'est parce qu'il parle de l'homme en homme, pour qui les mêmes problèmes ont engendré des solutions pareilles, et de l'écrivain en écrivain, dont les recherches personnelles ont orienté l'esprit vers toutes les subtilités du « métier ».

Le recueil élégant que M. Charly Clerc intitule **Les chemins et les demeures** se rattache, par certains côtés, au genre « géographique » pratiqué par M. de Reynold dans *Cités et pays suisses*. Il appartient aussi à la tendance impressioniste : pour les Suisses romands, depuis Amiel, un paysage n'a pas cessé d'être un état d'âme. Descriptions et impressions, l'homme en arrêt devant la nature et devant lui-même, leur littérature ne connaît guère autre chose. Sans doute, les *Confessions* suffisent à prouver qu'il y a là matière de chef-d'œuvre. Mais toute la sensibilité, tout le lyrisme contenu, toutes les grâces d'expression que révèle la plaquette de M. Charly Clerc ne peuvent empêcher que la matière, parfois, en paraisse un peu pauvre. Les confidences qu'il nous fait sont celles d'une âme haute et d'un esprit extrêmement distingué. Mais, qu'il nous promène sur tous les chemins du pays ou qu'il nous invite à pénétrer avec lui dans la demeure familiale, le pèlerin semble rester immobile. Il a de beaux dons de peintre et de poète ; ce qui lui fait défaut, c'est le sens du mouvement. Racontant, par exemple, des souvenirs de la « mobilisation », il nous montre, en tableaux excellents, des soldats au bivouac, sur la route, à l'auberge, mais cela ne bouge pas. Comme il manque à l'armée fédérale d'avoir fait la guerre, manquerait-il, depuis un siècle, aux écrivains romands de connaître et d'aimer une vie plus intense, des passions plus fortes ? J'ai l'air d'intenter à un auteur plein de mérites un injuste procès de tendance : ce qui précède indique assez que, si procès il y a, M. Charly Clerc n'est pas personnellement visé. Les poèmes et les pages de prose qui composent son recueil sont d'ailleurs d'une qualité d'écriture dont on aurait vainement cherché l'équivalent, dans ce même pays, il y a une vingtaine d'années. On aura toujours plaisir à les garder dans sa bibliothèque et à les relire, lentement, au coin de son feu.

Voici encore un journal intime. Mais il est en vers. En vers charmants et désinvoltes, dont l'apparition a, semble-t-il, provoqué dans la cité de Calvin quelques froncements de sourcils.

M. René-Louis Piachaud constate, après bien d'autres, que **Les jours se suivent**. Mais il raconte son adolescence et sa jeunesse avec une franchise, une simplicité, une belle humeur que certains de ses confrères envieront peut-être, avec une pointe de dépit. J'aime, pour ma part, qu'un jeune homme préfère l'amour d'une jolie fille à l'art de couper des cheveux en quatre. Et je ne chicanerai pas M. Piachaud sur le sentiment qu'il a des choses de l'amour. C'est le sien, et cela suffit. Sait-on, d'ailleurs, à quoi se reconnaît un poète? Non, car on ne demêlera jamais les éléments de l'harmonie secrète qui s'établit soudain, dans l'esprit du lecteur, entre le rythme d'un vers, l'image qu'il évoque et la sensation qu'il recouvre. On est touché ou on ne l'est pas. Je l'ai été par M. Piachaud, et c'est tout ce que je puis dire. Que l'on signale dans ses poèmes des réminiscences de Henry Spiess, ou de Paul Géraldy, je n'en ai cure. Que le « métier » ne soit pas toujours impeccable, je m'en moque. Que l'œuvre ne se pare point d'une « haute tenue morale », voilà qui ne saurait m'affliger. M. Piachaud a le temps de vieillir. Son talent ne peut, en mûrissant, que s'élargir, dans la matière et dans la forme. Il possède dès aujourd'hui tout ce qu'il faut pour vaincre : un tempérament, une personnalité.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Jakob Fingermann : *Menschen im Abgrund* ; Vienne, Lœwit. — Emmy Hennings : *Das Brandmal*; Berlin, Erich Reiss. — Memento.

Le roman peut parfois suppléer à l'histoire. Nous sommes mal renseignés sur les détails de l'occupation autrichienne, dans la partie de la Pologne qui avait été attribuée à la double Monarchie, pendant les deux années qui précédèrent l'effondrement des empires centraux. Mais voici qu'un petit livre nous arrive de Vienne, qui nous dépeint la vie à Lublin, et en particulier la vie des juifs, alors que l'ennemi s'était installé dans la région. Cela s'intitule **Menschen im Abgrund** (*Des hommes dans l'abîme*) et c'est, en effet, une tragique histoire que nous rapporte M. Jakob Fingermann, avec une indignation à peine contenue, car il s'agit du sort de ses coreligionnaires et de la déchéance de ceux-ci. A Lublin, comme ailleurs, comme dans toutes les villes suffisamment éloignées du front pour ne pas être directement atteintes par la

guerre, on menait la grande vie, alors que le peuple souffrait de mille misères et que le Juif s'enrichissait par des spéculations. Les denrées se faisaient rares, l'ennemi ayant nettoyé le pays, mais, par la corruption et la fraude, on obtenait encore tout ce que l'on voulait. Le joug autrichien est-il plus doux que l'était le joug russe? se demande Lazarewitsch.

Ils disent que c'est la guerre et tu peux aller te coucher. Le Russe lui aussi, a fait la guerre. Il était quelquefois inhumain, mais du moins n'enlevait-il pas à l'homme son dernier morceau de pain. Ils portent des gants, les Autrichiens, pour mieux cacher leurs griffes.

Tout le monde spécule, tout le monde vend ou achète, l'officier, aussi bien que le bourgeois et le Juif.

Partout des affaires. Ces Autrichiens se sont vite russifiés. Ils vendent même leur âme. On n'aurait pas pu le croire, quand on les a vus apparaître. Ce sont pourtant des Européens. Ils paraissaient sévères, se frappaient la poitrine et parlaient de leur honneur. Ils étaient inapprochables... et maintenant? Hélas! oui, les femmes et la boisson les apprivoisent tous, tous.

Ce Lazarewitsch, qui est la figure centrale du roman, profite largement de cet état de chose, mais il en connaît aussi les amertumes. Talmudiste convaincu, il observe tous les rites, fait ses prières dans les circonstances les plus imprévues et ne s'asseyerait pas à la table d'un chrétien. Au moment où nous le voyons entrer en scène, il revient de Varsovie où il a acheté un demi-millions de roubles que son compère parvient à faire passer à la gare en glissant mille couronnes au commissaire du contrôle. Il les a payé 2 couronnes, 50 heller. Le lendemain la nouvelle de la chute de Kerensky arrive à la bourse de Lublin. Le rouble tombe à 1,70 et l'affaire se chiffre par une grosse perte. Mais Lazarewitsch a d'autres cordes à son arc. Les paysans polonais cachent leur blé et ne livrent aux autorités que des quantités ridicules. Le comité national polonais, par des émissaires secrets, fait acheter toutes les récoltes qu'il fera distribuer dans les villes et c'est le Juif qui est chargé des achats, sans qu'il se doute qu'il est l'instrument d'une vaste association secrète.

Lazarewitsch a une femme qu'il adore et qu'il entoure de tout le luxe dont sa grâce et son intelligence la rendent digne, mais qui s'est toquée d'un pimpant officier autrichien, avec qui elle

passe toutes ses soirées au théâtre et au café-concert, tandis que le mari vaque à ses affaires ou célèbre au milieu de ses coreligionnaires pauvres les rites mystérieux du chassidisme. L'amant, c'est précisément un de ces Polonais de Galicie qui révèle aux organisations secrètes de Pologne les documents militaires des bureaux de Vienne. Sur ces données, que nous ne pouvons qu'indiquer en quelques lignes, s'échafaude la plus sombre tragédie, laquelle se termine par le suicide de l'officier galicien Prochaska, tandis que Mme Lazarewitsch devient folle. Une foule d'incidents secondaires se greffent sur cette action centrale que l'auteur indique à peine, mais qui lui permettent de nous donner d'intéressants croquis de la vie juive en Pologne. Malheureusement, ce ne sont que des croquis, car nulle part M. Fingermann n'a poussé ses analyses assez loin pour que nous ayons véritablement la vision de ce monde mystérieux et singulier que forment les communautés juives en pays slave. Quelques « intérieurs » sont peints d'une façon assez pittoresque : celui d'une famille d'artisans pauvres, celui d'une gargotte tenue par une belle juive, où fréquentent les aspirants-officiers et les volontaires d'un an de l'armée d'occupation, dont tout le temps se passe à jouer aux cartes et à se griser. Parmi eux le volontaire Menzel (encore un Juif), amoureux de la fille de Folberg (l'un des associés de Lazarewitsch), apparaît comme une figure assez poussée.

L'auteur a mis son livre sous l'invocation du prophète Jérémie : « C'est pourquoi je donnerai leurs femmes à d'autres et leurs champs à ceux qui les déposséderont. » Il a voulu écrire le roman du dévergondage de la femme juive et des catastrophes que provoque ce dévergondage. A la dernière page, au moment où Pessja Lazarewitsch appelle, dans sa démence, les baisers du bel officier Franz Prochaska, son mari s'apprête à célébrer la Pâque juive, et toute la communauté, sans souci du drame qui se joue tout près d'elle, répète : « L'an prochain à Jérusalem. » C'est précisément le titre que les frères Tharaud ont donné à l'une de leurs œuvres la plus forte, où revit la vie juive dans un de ces îlots battus par l'océan slave, et nous nous représentons involontairement la merveille qu'ils auraient tirée d'un sujet comme celui des *Hommes dans l'abîme* qui, ici, nous arrive à l'état brut.

Il est toujours instructif de comparer les productions allemandes

à certaines œuvres françaises qui s'inspirent du même sujet, surtout quand elles sont contemporaines. **Das Brandmal**, de Mme Emmy Hennings, est le journal d'une « fille perdue », thème déjà assez ressassé en Allemagne, mais qui semble fasciner les femmes de lettres d'outre-Rhin. Quand il s'agit de moraliser et de prêcher, on les trouve toujours prêtes à prendre la plume. Or le *Stigmate* (c'est ainsi qu'on peut traduire le titre allemand) a paru à peu près en même temps qu'*Une Enlisée* de Mme Marcelle Vioux. Les deux romans se présentent sous la forme d'un journal sans date. Tous deux évoquent les impressions de malheureuses que les circonstances de la vie ont fait tomber dans la prostitution et qui se relèvent peu à peu. Mais, chez l'auteur français, quel sens exact des choses, quelle compréhension profonde de l'existence et surtout, vers la fin, quelle merveilleuse évocation des nostalgies que laisse la vie libre ! L'Allemande est terre à terre et ne parvient à s'abstraire de son milieu que par des méditations mystico-sociales ; la Française, avec son esprit robuste et sain, domine les situations et en dégage des beautés.

Claire-Héloïse tombe dans la misère parce que son amant l'a abandonnée. Dagny, l'Allemande, se trouve sans ressources parce que la tournée théâtrale dont elle faisait partie a été abandonnée par son impresario. La voici sur le pavé à Cologne, et elle y fait la retape, simplement pour manger. Elle n'aime personne, et paraît bien être incapable d'aimer. A-t-elle du tempérament ? Quand elle était enfant, elle prenait du vinaigre, pour calmer ses sens. Il faudrait donc conclure qu'elle n'est pas tout à fait de bois Mais l'auteur l'a voulue telle et qu'elle se livrât aux hommes, sans discernement, par veulerie et pour de l'argent. De son corps nous n'apprenons rien et ses toilettes viennent de chez le fripier. Parce que l'un de ces « messieurs » regarde avec dédain les ficelles qui attachent ses bas, elle se décide à acheter des jarretières. Mais elle lit *Crime et Châtiment* et se croit identique à Sonia. Quand elle fait des réflexions sur elle-même, elle parle comme M. Maeterlinck.

Dagny a des amies qu'elle rencontre dans un café et qui font le même métier qu'elle. On n'y parle que d'affaires et des ennuis que l'on a avec la police. Quand « Irma » est mise en carte, elle offre une fête à ses compagnes, tant elle est fière d'avoir été enfin régulièrement enrégimentée. Cela paraît invraisemblable, même

en Allemagne, où les institutions policières sont vénérées à l'égal d'une religion. On se demande même, en lisant ces pages absurdes, si l'auteur a une connaissance quelconque des milieux où elle place son héroïne. N'a-t-elle pas simplement choisi ce cadre pour pouvoir placer des considérations pessimistes sur la vie ? Il est évidemment fâcheux pour Dagny qu'elle n'ait pas trouvé quelqu'un à qui s'attacher, et ce n'est pas précisément très flatteur pour les hommes de là-bas. Mais ce n'est pas non plus une raison pour la faire parler parfois comme un vieux professeur. C'est à croire que Mme Emmy Hennings a mêlé dans ce « journal » des pages d'origine différente. Le ton change d'un chapitre à l'autre. Parfois c'est bien une prostituée qui parle, une malheureuse qui étale toute sa désespérance ; ailleurs, cependant, nous entendons les confessions d'une jeune fille mystique qui a des lectures, une très bonne éducation et un goût très prononcé pour les joies de la nature. Ses promenades dans la banlieue, après des nuits de « travail », sont très joliment décrites. Il y a aussi des visites d'églises et des invocations à différents saints du paradis, qui, pour superfétatoires qu'elles paraissent, peuvent passer pour de la bonne littérature.

Dans la seconde partie de son journal Dagny fait sa rentrée au théâtre, ou plutôt elle s'engage dans une de ces troupes hétéroclites d'allumeuses, qui, après avoir fait leur tour de chansons, viennent tenir compagnie aux clients dans la salle. Elle danse beaucoup et semble avoir conquis une certaine aisance. Cependant son mysticisme s'exaspère et elle a même une crise de larmes, parce que les trompettes de l'orchestre lui font penser à celle du Jugement dernier. Enfin elle retourne se guérir auprès de sa mère, qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

MEMENTO. — Le troisième fascicule de la *Revue Rhénane* débute par un article d'Yvonne Serruys sur « Le Salon d'Automne ou l'Ecole de discipline » ; Maria Freimut y étudie l'œuvre de Waldemar Bousels, dont nous avons eu l'occasion de parler ici même avant la guerre ; Emile Wuillermoz examine le « cas Wagner », en d'autres termes l'opportunité de reprendre les représentations wagnériennes à Paris. Tous les articles sont publiés dans les deux langues.

HENRI ALBERT.

LETTRES CATALANES

Mort de Pompeu Gener. — Les journaux ont annoncé

que le « célèbre écrivain barcelonais Pompeius Gener » était mort ; ajouté que « le défunt avait été élève de la Faculté de médecine de Paris », était membre de plusieurs sociétés savantes, « parisiennes et étrangères » et, enfin, avait « favorisé, par ses œuvres de critique littéraire et philosophique, l'expansion de la culture française en Espagne et dans les pays de l'Amérique latine ». Et le public, sans doute, a pensé, sinon que Pompeu Gener valait bien une messe, du moins que le rédacteur de l'*Agence*, qui avait pris la peine de le documenter de la sorte, n'était pas le premier imbécile venu. Ce en quoi il n'a pas eu tout à fait tort, puisque, si l'on cherche, dans la *deuxième Edition, refondue et augmentée*, de la *Littérature Espagnole* publiée par M. J. Fitzmaurice-Kelly en 1913 à la librairie Colin, le nom de Pompeu Gener, on ne l'y trouve pas et que, dans le *Précis d'Histoire de la Littérature Espagnole* de M. Ernest Mérimée, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, paru cinq années auparavant à la libraire Garnier frères, s'il y figure à la page 495, c'est simplement pour dire de lui — dont on ne cite même pas la date de naissance — que ses « *Hérésies* (*Herejías*, 1887) firent scandale ».

Pompeu Gener était une figure bien barcelonaise, de la Barcelone presque, déjà, disparue, et que l'on appelle, donc, la « *Barcelona ochocentista* ». Né en cette ville l'année même de la Révolution qui chassa de France le Roi bourgeois, il avait fait ses études de pharmacie jusque, et y compris, le doctorat, en Espagne, puis était venu faire sa médecine à Paris. Avide de savoir pour savoir, nous le trouvons aussi qui étudie, à Barcelone et à Madrid, les sciences physico-chimiques, et, à Paris et en Hollande, qui se gave de langues orientales, d'égyptologie, de philologie sémitique comparée, d'histoire des religions ; bref, une véritable culture encyclopédique.

Après avoir passé ainsi de laborieuses années au dehors, ce fils de pharmacien revient à Barcelone, où il ne tarda pas à faire partie de l'extrême-gauche, — d'une extrême-gauche plus éthique encore que politique — avec Bartrina et Estasen, en ne cachant pas, d'ailleurs, ses convictions républicaines. Ses conférences à l'*Ateneo* sont dans la mémoire de tous les vieux Barcelonais. Mais un trait permanent de cet esprit, ce sera sa grande tolérance. Il possédait le don suprême — et fatal de toute haute

culture, que la sagesse antique avait érigé en axiome : ne s'étonner de rien. Elu en 1873 par le district des *Afueras* comme député aux *Cortes Constituyentes* de la République espagnole, il vit cette élection cassée par le pouvoir parce que n'étant pas encore majeur. Nous sommes en Espagne, ne l'oublions pas et qu'il ne faut pas, non plus, y transporter nos lois et nos points de vue français. « *Peyus* » tenait à Barcelone, sur la *plaza del Pino*, la pharmacie paternelle, fort bien achalandée, les bons bourgeois estimant fort les produits de cet original compatriote qui avait étudié sept années, dont la légende de juvénile dandy, l'assistance au *Café de las Delicias* — le fameux *Lyon d'Or*, — les voyages à Paris, les récits merveilleux qu'il en faisait avaient créé autour de ce brave homme à l'aspect de mousquetaire une légende de don Juan qui se fût doublé d'un marquis de Villena et, un peu aussi, d'un Quevedo. Fidèle aux doctrines adoptées dans sa jeunesse, Gener resta, en politique, un fédéraliste dont la doctrine s'imprégnait d'un sens, très précis et accentué, de catalanisme. Il n'est besoin, à ce point de vue, que de citer ses classiques — classiques pour tout hispanologue averti — *Cosas de España*, qui lui valurent, tout naturellement, la défaveur des éternels fauteurs du centralisme, tel que l'entendent les bureaucrates de Madrid et de la monarchie constitutionnelle de S. M. Alphonse XIII.

Mais, puisque nous venons de citer un des livres de Pompeu Gener, il nous faut dire que son œuvre imprimée nous est relativement peu connue, éparpillée qu'elle se trouve à travers une multitude de Revues, espagnoles et étrangères, philosophiques, littéraires, scientifiques, critiques, etc. Parmi ses volumes, celui qu'il publia en français, avec une *préface* de Littré, sur *la mort et le diable,* mérite la première place dans une bibliothèque de curieux. Un autre, *Literaturas malsanas,* lui suscita une curieuse polémique avec D. Leopoldo Alas, le critique, professeur de Droit à l'Université d'Oviedo, polémique dont une brochure de Gener : *El caso Clarín* conserve le souvenir. Faut-il citer aussi *Amigos y Maestros*, *Inducciones*, les études sur *Michel Servet* et *Cyrano de Bergerac*, les traductions, ou arrangements, de l'*Histoire de la Révolution*, de *l'Origine des Espèces*, de *l'Origine de l'Homme*, etc ? Il n'est pas jusqu'au théâtre que n'ait abordé — et avec succès — cet esprit fécond. Qui ne connaît, en

Espagne, sinon *El señor ministro*, du moins cette exquise *Agencia de Informes Comerciales*, dont le grand succès originel ne s'est pas démenti dans les représentations successives? De sa collaboration aux journaux et *Revues* nous ne mentionnerons que trois particularités, intéressantes à divers titres. C'est lui qui fonda, à la maison Quantin, la revue *le Livre*; qui fut l'un des premiers rédacteurs de la *Revista Contemporánea*, et qui ne cessa d'envoyer à *la Nación* de Buenos Ayres d'alertes chroniques. Les Catalans nous en voudraient de ne pas ajouter qu'il a été aussi la pierre angulaire de la Revue : *Joventut*, où il y a, de lui, tant d'articles d'un si original caractère. Et ils nous en voudraient aussi, sans doute, de passer sous silence ses *Cent Consells del Conceil de Cent*, collection d'aphorismes qui ont acquis cette suprême gloire de l'anonymat, volant de bouche en bouche, sans que personne en connaisse l'auteur... Et ce trait est comme une réparation posthume, puisqu'il est avéré que le Gener de la bonne époque parlait beaucoup mieux le français que le castillan et négligeait, du moins comme langue d'imprimerie, le catalan d'alors, véritablement trop peu affiné encore. Car, en ces lointaines années, Gener passait à l'étranger de longs mois et nul mieux que lui, en sa patrie, n'était à même d'instruire les Espagnols, comme il le tenta, sur les délicats problèmes de *la patologia literaria contemporánea*. Comme, aussi, nul plus que lui — membre, l'Agence l'a appris aux Français, de diverses sociétés scientifiques et littéraires, « espagnoles et étrangères » — n'était qualifié pour représenter, en 1889, à l'inauguration de la Nouvelle Sorbonne, l'*Ateneo* et l'Université de sa ville natale. On trouvera, d'ailleurs dans *La Vanguardia* du 17 novembre, sous la signature pseudonyme de son Directeur, le distingué D. Agustín Calvet, — qui y signe : *Gaziel* — un très intéressant article sur une aventure fictive de Gener avec la maison Hachette, qui est tout ce qu'il y a de plus amusant et « pompéyen » et d'un parisianisme bien... catalan.

La mort de Pompeu Gener, annoncée à Barcelone dans les premières heures de l'après-midi du 15 novembre, n'y aura surpris personne. Ce vieillard, en effet, n'était plus que l'ombre de lui-même, bien qu'ayant conservé une relative lucidité d'esprit et le charme de sa conversation. Et le contraste ne laissait pas d'être pénible entre cette rechute en enfance et l'aspect toujours excel-

lent de cet Hercule, dont l'esprit prodigue avait, si longtemps, fait les délices du petit monde, artistique et littéraire, de la Barcelone d'antan. Avec lui, — nous tenons à le répéter — disparaît un acteur et un témoin, à la fois, de l'ascension de la Catalogne en ces derniers lustres. Retiré à la maison de santé *La Alianza*, il pouvait, dans ces instants mélancoliques de retour sur soi-même où l'homme, librement, avant le grand passage, se tourmente à des examens de conscience rétrospectifs sans cesse renouvelés, se rendre, en toute vérité, le témoignage consolant et rare — aussi rare que l'est peu la phrase qui les formule — de ne pas connaître d'ennemis. Et ce, non seulement dans la limite de sa petite patrie, mais encore dans l'Espagne entière. C'est une belle chose, juge-t-on coutumièrement. Pour une fois, et dans le cas spécial de Gener, nous voudrons bien l'admettre et saluerons sans arrière-pensée la dépouille mortelle de ce vieux sage méditerranéen, miné dans ses assises profondes et cependant toujours pétulant, qui s'en est allé dans l'au-delà avec la blague aux lèvres, à ces mêmes lèvres d'où avaient coulé tant de dissertations savantes... Mais il n'en est pas moins certain — comme l'a dit Eugeni d'Ors dans son *Glosari* (*Día Gráfico* du 17 novembre) — que si Gener se fût développé dans une ambiance intellectuelle plus disciplinée que celle de Barcelone, son œuvre, au lieu d'être celle d'un jeune homme incorrigible, eût peut-être été, dans sa maturité, une œuvre définitive...

Memento. — Nous remettons à notre prochaine chronique, par manque d'espace, l'examen des nouveautés littéraires catalanes. Remercions cependant MM. J.-M. López-Picó pour l'envoi de divers volumes de vers — dont le tout dernier, numéroté douzième : *El retorn*. De M. López-Picó nous parlerons tout au long, ainsi que du poète qui en est, si l'on peut dire, le pôle négatif, tout en étant un très grand poète, M. J. Carner, en une étude spéciale. Le *Mercure*, très suivi en Catalogne, se devait de consacrer, à ces deux fils spirituels de Maragall, un examen approfondi. Et, à ce propos, il nous plaît de reproduire, de notre courrier catalan, l'extrait suivant d'une lettre qu'Alfons Maseras nous adressait, l'été dernier: «... Les écrivains catalans, nous vous devons tous de la reconnaissance pour l'attention aimable que vous portez à nos travaux. Depuis longtemps, il pesait sur l'essor intellectuel de la Catalogne un silence fort injuste. Lorsque les grandes *Revues* françaises s'occupaient, par exemple, des lettres serbes ou des poètes danois — si lointains et par l'esprit et par la langue — personne ne par-

lait de la Catalogne, qui, par sa culture, est presque une province française et dont la langue est parlée en France même. Le *Mercure* est venu, heureusement, évanouir cet oubli... » Certes, mais il n'est que juste de dire, aussi, que les écrivains catalans facilitent merveilleusement la tâche du critique, en lui envoyant leurs œuvres et qu'entre ces écrivains, nul ne mérite plus d'éloges, à ce point de vue, qu'En Joan Estelrich, toujours prêt à satisfaire des curiosités souvent importunes, comme, dans les colonnes des journaux et *Revues* de Barcelone et d'ailleurs, il ne cesse de présenter une Catalogne, scientifique et parfois un peu austère, au jugement de ses compatriotes et des étrangers... Et cela vaut mieux, certes, qu'évoquer les chorégies et détailler les *cocktails* dont le *Principal Palace* est l'illustre théâtre...

CAMILLE PITOLLET.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Pierre Lhande : *Notre sœur latine l'Espagne*, Bloud et Gay. — K. Tahmazian : *Turcs et Arméniens*, H. Turabian, 227, Boulevard Raspail. — E. Gérard : *L'Extrême-Orient et la paix*, Payot — Lucien Souchon : *Le passifisme*, Bossard. — M. T. Seleskovic : *La Serbie dans l'opinion allemande contemporaine*, Jouve. — B. C. *Les dessous de l'affaire de Fiume*, Lahure. — Indian Khilifat Delegation : *M. Lloyd George et la délégation indienne pour le Califat*, Bureau d'information islamique, 3, rue de Téhéran, — Ib. : *Le droit d'un peuple à la vie*. — *Le Verdict de l'Inde*, ib.

Le volume de M. Pierre Lhande : **Notre sœur latine l'Espagne** préconise un rapprochement avec nos voisins du sud des Pyrénées, et d'ailleurs ne dissimule pas les difficultés de l'entreprise. C'est que là-bas on nous garde encore rancune de l'invasion de 1808 (!) On craint aussi notre expansion coloniale, — surtout depuis qu'elle a visé le Maroc, et l'on nous reproche enfin notre politique anti-religieuse d'avant la guerre. Les Espagnols ainsi en sont encore à nous en vouloir de choses qui se sont passées sous Napoléon Ier, — d'avoir surtout pillé et déménagé les trésors des églises et couvents de la péninsule. D'ailleurs, nous sommes le voisin trop riche, et dont on a toujours la jalousie. L'Espagne, à côté de cela, en veut à notre alliée l'Angleterre de détenir Gilbraltar. L'auteur, sans doute, se leurre étrangement, — soit dit entre parenthèse, — lorsqu'il vient nous dire qu'un jour ou l'autre le détroit sera restitué par les Anglais. Mais il a parfaitement raison lorsqu'il déclare que les diatribes de quelques sectaires et les votes falots du Parlement, si regrettables qu'ils soient, n'établissent nullement l'irréligion du pays. Enfin, nous apprenons qu'en Espagne la cause française a tou-

jours de chaudes sympathies ; nombreux sont les Espagnols qui sont venus combattre dans nos rangs, surtout des provinces basques et de Catalogne, — et qui ont été tués à l'ennemi. Pourtant la propagande allemande était là-bas sérieusement organisée et rencontrait un terrain plutôt favorable : brochures, journaux, placards, illustrations contribuaient à faire triompher la thèse de l'ennemi, — toujours prêt à soutenir que « la victoire de la France révolutionnaire devait jeter l'Espagne dans le trouble, alors que celle de Guillaume, au contraire, serait celle de l'autorité et raffermirait à la fois le trône et l'autel ». Contre les agissements des Boches, on pense bien que fut organisée une propagande française sur laquelle l'auteur apporte des renseignements curieux, et ce qu'il voudrait nous démontrer c'est qu'entre les deux pays il y a surtout un malentendu. Peut être alors ne devrait-on considérer que comme une boutade le propos d'Alphonse XIII : « Pour les alliés, il n'y a que la canaille et moi ! » — Le volume de M. Pierre Lhande est complété par des études morales, qui n'ont d'ailleurs plus de rapport avec la question : sur « un pénitencier pour enfants nobles,à Séville»; sur « l'éducation de la charité dans un collège aristocratique », etc...

De M. K. Tahmazian on lira encore avec intérêt le plaidoyer et réquisitoire intitulé : **Turcs et Arméniens** qui est le procès de la clique musulmane de Stamboul avec l'exposé des multiples horreurs dont nous lui sommes redevables. « Aucun peuple, dit M. Tahmazian, n'a souffert de la sauvagerie d'un adversaire autant que le nôtre », et le plus beau c'est que le parti turc rend les Arméniens responsables des crimes commis, « parce qu'ils ont été les instruments de la Russie et de l'Angleterre en suscitant des révoltes ». Mais il signale en même temps que les Kurdes, voisins des Arméniens, ont volontiers assisté le peuple persécuté. Les deux derniers chapitres du volume rapportent avec détail les massacres, les déportations, la famine, les épidémies qui tracèrent des coupes sombres dans la population arménienne, d'abord de 1894 à 1896, puis de 1915 à 1918. L'Arménien, s'il s'expatrie fréquemment, est quand même attaché à son pays par le souvenir de sa grandeur passée. Il est beaucoup plus averti, intelligent, — on peut même dire « débrouillard » — que ne l'a jamais été le Turc, dont le fanatisme se réveille de temps à autre et qui, récemment encore, était poussé par l'Allemagne. Le

plus certain, également, c'est que tous les chiffres officiels des massacres ont été truqués pour diminuer le nombre des victimes. En 1884 on comptait encore en Arménie une population de 3 millions d'âmes ; il en reste à peu près aujourd'hui 2.500.000. — Comme les Arméniens gênaient les Allemands dans leurs projets, leurs amis les Turcs, heureux de l'occasion, avaient entrepris de les détruire. C'était tout profit pour les apôtres de la « Kultur ».

L'Extrême-Orient et la paix, de M. A. Gérard, ambassadeur de France, fait suite à une précédente publication et donne le récit des événements qui se déroulèrent en Asie Orientale depuis 1917. Il s'occupe surtout de la Chine et du Japon, relatant les vastes projets de l'Allemagne et la série des précautions qu'il fallut prendre pour sauver du naufrage l'influence et les possessions russes en Sibérie. La déclaration de guerre de la Chine à l'Allemagne tarda, par faute d'événements intérieurs, mais eut lieu le 14 août 1917. Le Japon et le Céleste Empire, d'accord avec les Etats-Unis, s'entendirent ensuite pour s'opposer aux agissements des Boches sur la Russie bolcheviste. Les Japonais, unis à quelques troupes françaises, anglaises, américaines, italiennes et à un contingent chinois, entrèrent en Sibérie et atteignirent le lac Baïkal et Irkoutsk. — M. A. Gérard donne ensuite un curieux chapitre sur la psychologie de la Chine ; parle longuement des principaux hommes d'Etat et de la politique en Extrême-Orient et termine par un exposé du rôle joué par le Japon et la Chine dans les négociations du traité de paix.

Le Passifisme, de Lucien Souchon, qui a pour sous-titre « la guerre des inaptes », est une curieuse dissertation, avec la psychologie du conflit et le procès de la société actuelle, qui n'a que l'idée de jouissance, et en premier lieu la soif de l'or ; où l'on accuse les humanitaires comme ceux qui ont professé l'admiration de l'ennemi, le désir par-dessus tout de tranquillité et la capitulation morale qui a été bien proche, car elle nous a valu d'abord les sottes discussions parlementaires à propos de l'armée. C'est le déséquilibre existant entre la mentalité des classes dites cultivées et le fond de la race ; la critique enfin de tout notre système gouvernemental, qui reste la coterie des médiocres. Mais la lecture de ce livre est parfois laborieuse, s'il contient beaucoup de choses exactes. La guerre des inaptes fut celle de tous ceux qui n'étaient pas à leur place ; qui ne pensaient qu'à laisser faire,

à se mettre derrière le voisin. Le désintéressement général faillit même engendrer une véritable catastrophe et notre relèvement sur la Marne, on le sait, fut compté comme un miracle. L'auteur critique la tenue des troupes, l'armement, — même des détails typiques comme l'absence de cuisines roulantes, — et avec l'insuffisance des chefs, souvent la mentalité des troupes, qui était non de vaincre, mais d'accepter la mort, etc. Cela dure des pages et des pages et il est bien difficile de dire que l'auteur de cette diatribe n'a pas cent fois raison. Le livre, en somme, mérite d'être lu s'il choque quelques idées comme il pourra gêner divers personnages. On a parlé peut-être avec raison du miracle de la Marne ; mais il en fut bien un autre avec la fin de la guerre ; c'est que nous ayons pu enfin nous tirer de ce guêpier.

Une des publications les plus curieuses sur la guerre, et d'abord ses origines et les idées qui entraînèrent les masses d'Outre-Rhin, est surtout le volume consacré par M. T. Seleskovic à montrer ce que fut : **la Serbie dans l'opinion allemande contemporaine**, ouvrage abondant, fait de ragots et d'impressions, tels que les débita la presse de l'Empire, et qui nous montrent le plus souvent le mensonge érigé en système et les affirmations hasardeuses données comme paroles d'Evangile. M. Seleskovic a indiqué les noms, les titres, les dates des journaux, des publications où il n'eut qu'à puiser, car on a beaucoup écrit sur la Serbie chez nos adversaires, et la bibliographie qu'insère l'auteur à la fin du volume comporte plus de cent cinquante titres — tant qu'ils n'ont qu'à choisir parmi les assertions les plus extraordinaires, les affirmations souvent les plus saugrenues. — Les Allemands ont ainsi considéré les Serbes comme des demi-sauvages, ayant le goût des amputations d'oreilles et de nez ; on les traite de pourceaux, — aménité qu'on retrouve volontiers dans le langage de l'Allemand, tant le cochon tient de place dans son existence ; l'un dit que leur cause est « celle qui sent mauvais » ou « celle des lâches meurtriers de rois ». Ailleurs on traite les Serbes de « nation ambitieuse, mégalomane, guerrière », — et c'est bien le dernier reproche que devait lui faire un Allemand ; un autre ajoute que l'histoire de la Serbie n'est que celle des meurtres de princes, des attentats à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Dans les Balkans, on n'applique pas encore de jugements moraux au meurtre politique (!) et la chroni-

que de la Serbie n'est qu'une succession terrible de conspirations, insurrections, bannissements, attentats, meurtres, massacres, expéditions de pillage. — Cependant, lors de l'invasion du pays, les Allemands voulurent bien reconnaître quelques qualités à leurs adversaires ; mais on retrouve les mêmes jugements, appréciations contradictoires et saugrenues, lorsqu'il s'agit de leur comparer les Bulgares, et naturellement, dans le conflit avec l'Autriche, le Serbe est resté l'incarnation du mal. « Cette guerre, ajoutait Guillaume II, est l'œuvre d'un nationalisme inassouvi ; l'idée de la Grande Serbie et l'idée du Panslavisme l'ont déchaînée. » La Serbie, en effet, était considérée comme une vassale russe ; en 1914, le parti belliqueux de Saint-Pétersbourg lança « comme une menace des neutres, ce traban gonflé de haine et avide de tuer, la Serbie contre l'Autriche ». D'ailleurs, la Serbie, qui n'est guère qu'une satrapie des Russes, est continuellement trahie par eux et serait leur proie si elle ne passait pas aux mains des Autrichiens. — Même l'un des aboyeurs finit par déclarer que « le manque de critique et d'esprit chez les Serbes le font vomir ». On nous présente enfin l'agression autrichienne de 1914 comme une opération nécessaire, les suites de l'assassinat de l'archiduc, à propos duquel il fut épilogué longuement. « Le peuple allemand, déclare au reste un de ces Messieurs, n'a jamais sali l'histoire de sa conscience par des actions d'une bestialité aussi violente et cyniquement brutale que celle des Slaves du sud. » C'est ensuite l'analyse du procès de Sarejevo, qui n'a été publié qu'avec des « arrangements » pour les besoins de la cause, — et l'attestation du confesseur de la duchesse de Hohenberg, qui accusa nettement le comte Tisza et le gouvernement hongrois d'avoir voulu et préparé le meurtre de l'archiduc pour rendre la guerre inévitable. Le crime de Sarejevo a été le point de départ du conflit général ; mais l'auteur conclut très justement que « le coup d'un seul homme n'aurait pu faire exploser toute l'Europe, si elle n'avait pas été minée ». Les Allemands, entrés dans le pays, ont du reste admiré la résistance des Serbes. Ceux qui « ont vu » protestent et déclarent que c'est « un conte idiot » qui a fait de toute la Serbie « un pays de voleurs de moutons, de meurtriers, de punaises et de poux ». Après des détails sur la campagne serbo-autrichienne et l'offensive austro-germano bulgare, le volume passe à l'examen des doctrines politiques chez les

Allemands et les Autrichiens, et nos adversaires indiquent eux-mêmes ce qu'ils auraient voulu faire, s'ils avaient eu le dessus, — prendre des mesures d'extermination tout en répétant que ce serait « bon et juste ». — Il y a beaucoup à retenir, en somme, dans l'ouvrage de M. Seleskovic, si son étendue ne permet pas d'en donner une plus longue analyse. Toute la fin, intitulée : *la Doctrine politique*, est à considérer, surtout avec le bouleversement nouveau qui peut faire craindre la victoire du bolchévisme ; les velléités de résistance de l'Allemagne, — déclarant avec cynisme qu'elle n'a jamais voulu la guerre — et le triste gâchis de l'Europe impuissante, et qui se contente de nous offrir comme panacée les « parlotes » de la Société des Nations.

Une publication également curieuse est celle du **Dessous de l'affaire de Fiume**, — « quelques documents », indique avec modestie le titre, mais qui apportent des renseignements plutôt curieux à propos de cette mirobolante équipée. « Il faut se souvenir, dit l'introduction, que le gouvernement italien considéra d'abord que Fiume devait être aux Yougo-Slaves, qui occupèrent même temporairement la ville (28 octobre-17 novembre 1918) ; ce fut ensuite l'occupation avec les Alliés, et à la suite des incidents malheureux de juillet 1919, où nombre des nôtres furent tués et blessés, la réduction du contingent italien fut demandée ainsi que la suppression du Conseil National qui s'était constitué dans la ville. C'est alors que d'Annunzio intervint et que se produisirent les incidents et l'équipée qu'on connaît. Mais, d'après ce que raconte l'auteur, d'Annunzio ne paraît pas avoir constitué son gouvernement avec la fine fleur de la population et a fini par devenir le prisonnier de ses troupes et partisans. — Les documents réunis indiquent qu'une commission chargée d'examiner la question du pillage des marchandises importées dans la ville dut constater qu'il n'y avait jamais eu d'inventaire et que chacun y puisait à sa fantaisie. Plus loin se trouve une réclamation motivée contre des élections arbitraires, ou c'est un placard des socialistes qui appellent d'Annunzio « le tyran fou », tandis que ses partisans déclarent que c'est « l'Archange Gabriel ». Il y a aussi des détails sur des faits plutôt scandaleux qui se passent dans la ville ; mais c'est le côté « potins ». Fiume a été finalement remis à l'Italie, tandis que d'Annunzio et ses partisans continuent d'occuper le littoral et la ville, se plaignant de « n'a-

voir pas été consultés » (?) — On espère qu'on ne sera pas forcé d'en venir aux coups pour les en faire déguerpir, mais l'affaire reste en question.

Le « bureau d'information islamique » a fait paraître plusieurs brochures de propagande, dont l'une a pour titre : **M. Lloyd George et la délégation indienne pour le Califat**, *compte rendu de l'entrevue d'une députation de l'Indian Khilifat Delegation avec le premier ministre, à Downing Street, le vendredi 10 mars 1920*, où les Musulmans de l'Inde réclamèrent une sorte d'autonomie et « un pouvoir temporaire suffisant ». Mais c'est surtout un plaidoyer pour les Turcs, sinon pour l'émir Faiçal. Un des orateurs, du reste, s'écria qu'il ne défendait pas leur cause mais celle des Musulmans. Toutefois il réclama une enquête impartiale où la confession Panindienne pour le Califat fût représentée et finit par affirmer que les Turcs n'étaient pas aussi coupables qu'on a voulu dire. M. Lloyd George leur fit entendre quelques paroles d'un sentiment contraire, mais qui ne furent pas appréciées.

Une seconde publication de la même série a pour titre : **Le Droit d'un peuple à la vie**, *la Cause des Turcs et du Califat, discours prononcé à la conférence d'Essex-Hall à Londres pour revendiquer le droit de la Turquie à une existence nationale*. C'est un plaidoyer du même genre, mais avec plus de véhémence, et qui demande aussi la liberté d'opinion aux Indes. Un des orateurs protesta de même contre l'établissement d'un empire grec, — et l'on peut voir aujourd'hui qu'il n'avait pas tort.

Le Verdict de l'Inde est encore un plaidoyer pour les Turcs, adressé à M. Lloyd George et qui cherche comme les deux autres à excuser les massacres d'Arménie.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Karl F. Nowak : *Der Weg zur Katastrophe*, Berlin, E. Reiss. — Docteurs Paul Voisenet et Paul Martin, *La Guerre des gaz, journal d'une ambulance Z*, avec une préface de Paul Bourget, Renaissance du Livre.

Pendant l'été 1915, l'écrivain K.F. Nowak fut présenté, à Teschen, au chef d'état-major austro-hongrois von Conrad von Hœtzendorf. « Ayant gagné peu à peu sa confiance », il reçut ses

confidences, obtint même communication de papiers, comme le « rapport confidentiel sur le combat de Luck », et en profita pour rédiger, sous le titre de **La Route de la Catastrophe**, une histoire générale de la guerre et de ses origines consacrée à l'apologie de von Conrad. Dans une lettre à l'auteur, celui-ci déclare que, « quoique n'approuvant pas beaucoup de ses déductions et de ses critiques acerbes, non plus que ses jugements défavorables sur certaines personnalités... les faits historiques lui paraissent, autant qu'il les a connus, avoir été exactement rapportés par lui ». En lisant l'ouvrage, on a l'impression que c'est la compilation des récits de Conrad par un écrivain habile et plein d'enthousiasme pour le narrateur.

Von Conrad était une trouvaille de l'archiduc François-Ferdinand. Celui-ci, ayant résolu de mettre à la tête de l'armée les hommes les plus capables, lut les écrits de Conrad (son *Traité de tactique* était populaire dans l'armée autrichienne) et, après avoir fait amplement sa connaissance, le fit nommer chef d'état-major général.

L'archiduc, peu avant, avait fait placer Æhrenthal à la tête des Affaires étrangères. Tous trois voyaient dans Salonique et dans les Balkans « la terre d'avenir de la Monarchie », mais Æhrenthal croyait que le chemin de Salonique passait *à côté* de la Serbie et n'était pas pressé, tandis que Conrad disait : « Il faut se hâter. Le chemin passe sur l'Italie et à travers la Serbie. » Conrad estimait fort les Slaves du Sud et, comme l'archiduc, voulait réaliser

> l'avenir germano-slavo-magyar de la Monarchie. Mais l'Autriche ne pouvait mettre de l'ordre devant sa porte qu'autant que les puissances ne pouvaient pas s'en mêler. L'Italie était dans le dos de la Monarchie et y serait toujours. La question serbe, qui était si près d'être résolue, ne l'était pas encore. La Russie étant encore malade, la solution de la question des Slaves du Sud avait son foyer en Italie.

A la suite des manœuvres de l'automne 1907 en Carinthie, Conrad demanda une audience à François-Joseph et quand il l'eut obtenue, lui en indiqua le sujet : « Je viens vous demander de faire la guerre à l'Italie. » Motifs : elle n'a pas d'artillerie moderne, ni de fortifications modernes ; à cette saison de l'année on a encore devant soi dans les plaines italiennes les quatre se-

maines nécessaires pour en finir. François-Joseph refusa, « l'Autriche n'ayant jamais commencé une guerre ».

On savait que Conrad avait voulu faire la guerre à l'Italie en 1911, mais on n'avait pas de certitudes sur la tentative de 1907. Nowak (répétant évidemment Conrad) attribue sans cesse tous les malheurs subséquents au refus de François-Joseph en 1907 : les puissances centrales ont commencé trop tard « la guerre préventive » contre l'Entente qui, « depuis dix ans et plus, les minait et cherchait à les déchirer ».

En 1909, Conrad insista de nouveau pour que l'on commence la guerre à la Serbie, mais d'après Nowak, il n'a eu aucune responsabilité dans la guerre de 1914, vu qu'il s'était borné à expliquer au Conseil des ministres que la Monarchie pouvait faire la guerre sur deux fronts, mais pas sur trois.

Après le rejet de l'ultimatum, le vieil Empereur, à Schœnbrunn, ne perdit pas contenance un seul instant. Il savait maintenant que la Monarchie flottait entre la ruine et le salut. Il demanda à Conrad où en était la mobilisation et si tout était en ordre. « Tout est parfait », répondit le général. Sans donner un signe d'émotion, François-Joseph signa la déclaration de guerre devant le ministre des Affaires étrangères.

Longtemps avant, en 1909, l'Empereur avait aussi demandé à Conrad si les troupes slaves marcheraient. « Elles obéiront », avait-il répondu, et Nowak porte témoignage d'après Conrad qu'à quelques exceptions près elles se sont *admirablement* battues jusqu'au bout, même les divisions tchèques.

Conrad exécutait la guerre sur deux fronts. Le Ballplatz espérait encore que « l'expédition punitive » contre la Serbie se terminerait sans que la Russie intervienne ou du moins ait déployé toutes ses forces. Conrad n'espérait rien : il attendrait les Russes.

Il dirigea cependant près de la moitié de l'armée autrichienne contre la Serbie, parce qu'il avait calculé qu'à raison du temps que prenaient les transports de l'autre moitié, la 2e armée (celle de Bœhm-Ermolli), destinée à opérer contre la Russie, pourrait exécuter quelque opération utile contre la Serbie pendant le temps où elle devrait rester immobile dans ses garnisons si on ne l'en déplaçait que pour opérer en Galicie.

Conrad n'avait pas confiance dans ce qu'on disait de la lenteur de la mobilisation russe. Il prévoyait un adversaire colossal... Moltke et lui

avaient décidé de pénétrer en Pologne, chemin des Russes marchant par la Silésie et Breslau sur Berlin. En Galicie et en Prusse orientale, ils voulaient se tenir sur la défensive. Même si les Russes réussissaient à avancer dans la Prusse Orientale ou dans la Galicie (ou simultanément dans ces deux pays), une attaque victorieuse en Pologne couperait leur armée géante en deux ailes, sans appui et sans communications entre elles, condamnées par suite à reculer. L'armée russe devait être pincée pendant sa marche comme dans une pince de fer : la Pologne entière était un grand sac, que l'on voulait lier à son extrémité ouverte, quand il serait plein de Russes ; les gens de Conrad devaient marcher par Lublin vers le nord, ceux de Moltke par Siedlce vers le sud. Quand ils se rencontreraient, le sac serait fermé... Le premier but du haut commandement autrichien était donc : déploiement contre la Pologne russe, défensive en Galicie orientale.

En attendant que le sac se remplisse de Russes, Moltke marchait contre la France pour en finir avec elle immédiatement. Interrogé par Conrad sur le moment où il reviendrait à l'est, il indiqua le 39e ou 40e jour. — Bien, répondit Conrad. — En attendant, « pour couvrir l'Allemagne », Conrad, dès que toutes les troupes autrichiennes furent arrivées, résolut d'attaquer les Russes avant qu'ils fussent réunis. Il poussa profondément en Pologne deux fortes armées d'attaque (Auffenberg et Dankl), tandis qu'il tendait comme un arc transversal jusqu'à la Bessarabie les armées de Brudermann et de Kœvess, défense de la Galicie orientale.

Auffenberg et Dankl poussèrent vigoureusement en Pologne vers le nord, barrèrent réellement aux Russes le chemin de Breslau et peut-être atteignirent plus. Mais, en Galicie orientale, le voile tomba brusquement dans les premières phases du combat : *la Russie devait déjà depuis des mois avoir mobilisé* (!!). Trois armées russes (Rousski, Ivanov, Broussilov) y avançaient. Ceux qui comptaient s'effrayèrent.

Conrad, même quand Bœhm-Ermolli serait arrivé, aurait à peine un demi-million de soldats ; les Russes (avec leurs milices et les Sibériens) un million et demi. Conrad resta inébranlable : il ne pouvait rien changer aux nombres...

Il voulait prendre entre Auffenberg et Bœhm-Ermolli, « comme entre deux marteaux », les Russes marchant sur Lemberg. Mais Brudermann, chargé de les arrêter en avant de cette ville, « n'ayant pas reçu l'ordre de garder la défensive », méconnut sa situation, attaqua sans même avoir réuni ses forces et fut battu. Conrad voulait cependant encore défendre Lemberg, mais

près de Zolkiew, devant un boqueteau, la 23e division de honveds fut prise de panique sans motif. Lemberg ne pouvait plus être défendue : Conrad ramena le front en arrière aux étangs de Grodek... et y attaqua les Russes, mais Auffenberg étant menacé d'être séparé de Dankl et tous deux d'être renversés par des forces supérieures, contre lesquelles on n'avait pas de réserves, Conrad rompit brusquement une bataille qui conduisait à l'anéantissement, et d'un coup entraîna quatre armées à 160 kil. en arrière... Il fit reposer les troupes derrière la Dunajec...

Cette résolution (on le sait par Auffenberg) fut d'ailleurs prise en deux fois : Conrad avait d'abord voulu rejeter les Russes dans le San et la Vistule, mais le 15 septembre (42e jour !), il apprit que Moltke, mis en échec sur la Marne, ne viendrait pas, et que le seul renfort qu'il pouvait envoyer était Hindenburg avec 4 corps et une division de cavalerie. Conrad se décida alors à reculer jusqu'à la Dunajec pour ne pas s'exposer à être attaqué avant d'avoir effectué sa jonction avec lui.

On croit en général (et avec une énorme exagération suivant moi) que Hindenburg a dû ses victoires à son association avec Ludendorff. Conrad a vu à l'œuvre non un duumvirat, mais un triumvirat : « Le circonspect et ferme Hindenburg, dont le calme éveillait toujours des sentiments de sûreté » ; Ludendorff, à qui, « à cause de sa jeunesse relative, on n'avait pu donner une armée, malgré l'énergie impitoyable et la poigne de fer avec laquelle il exécutait ce qui avait été convenu » ; enfin, « dans l'arrière plan, l'ingénieux major Hoffmann, qui, au quartier-général, étudiait déjà sur la carte des plans de concentration pendant que les deux autres étaient encore en voiture ». Ce triumvirat avait vaincu à Tannenberg. Il vint coopérer avec Conrad vers l'époque où celui-ci apprit la défaite de la Marne, non par les Allemands, mais par les envoyés autrichiens qui étaient allés à l'armée allemande porter des grandes-croix de Marie-Thérèse aux généraux précédemment victorieux.

En attendant l'arrivée de Hindenburg, Conrad « méditait une poussée bien liée, à la fois circonspecte et opiniâtre, de tout le front allié, à la fois en Galicie et en Pologne ». Hindenburg dit d'abord ne pas avoir pris de décision là-dessus, puis télégraphia : « La marche en avant a commencé vers la Vistule pour bousculer (*überrennen*) les Russes. » Sans réunir ses divisions (108 bataillons), il les poussa en avant « en éventail ». Mais les Russes,

aux 564 bataillons austro-allemands, en opposaient 928 : devant Varsovie ils repoussèrent Hindenburg, qui s'était étendu au point de n'avoir en moyenne qu'une division par 17 kil. C'était en vain que Conrad avait débloqué Przemysl et que Dankl se maintenait devant Ivangorod : la retraite de Hindenburg força les Autrichiens à reculer plus qu'ils n'avaient avancé. Il fallut toute la fermeté de Conrad pour empêcher Dankl, rejeté au delà de l'Opatowka, de se retirer *derrière* Cracovie.

« La Silésie était sans défense » devant les Russes victorieux. « Deux traits de génie » la sauvèrent : à l'insu des Russes, Conrad y transporta par rail de son aile droite 110 bataillons de Bœhm-Ermolli ; puis Hindenburg, couvert par Bœhm, transporta son armée par rail à Thorn et, attaquant inopinément avec impétuosité les Russes en flanc, les vainquit dans une suite de batailles près de Lodz. Pendant ce temps, Conrad, parti de Bochnia et de Cracovie, attaquait les Russes en flanc, vers le nord. Avec leurs dernières réserves amenées de l'est à Limanowo, ils cherchèrent à parer le coup, mais Conrad les prit en flanc avec ses troupes des Carpathes : « le rouleau compresseur » russe était arrêté.

Conrad, inflexible dans ses idées, déplut à l'empereur Charles peu après son avènement, en particulier en s'opposant au transfert du quartier-général de Teschen à Baden. Charles devenait rouge et même parfois cramoisi quand il devait discuter avec lui. Au commencement de 1917, il le transféra de l'état-major général à un commandement d'armée dans le Tyrol, puis, en juin 1918, le rendit responsable de la défaite de la Brenta et le révoqua ; ce n'était pourtant point le plan de Conrad qui avait été exécuté : à l'attaque sur les deux rives de la Brenta, proposée par lui, l'état-major de Charles avait substitué « une attaque générale » sur presque tout le front.

ÉMILE LALOY.

§

Le 22 avril 1915, la chimie germanique empoisonna les champs de bataille. C'est là, notent les docteurs Voivenel et Martin, dans leur introduction, une date mémorable dans les reculs de la civilisation. Au point de vue militaire, cette date vaut celle de Crécy, parce qu'elle a révélé de foudroyante façon une arme nouvelle.

Nous avons été surpris, mais, une fois de plus, la France s'est si « merveilleusement adaptée, qu'instinctivement le mot de

miracle monte aux lèvres ». La lutte des émissions de gaz et du masque rappela la lutte des canons et du blindage.

C'est cette adaptation merveilleuse, ce miracle que les docteurs Voivenel et Martin nous disent dans ce livre de bonne foi, écrit au jour le jour par les deux « toubib » qui ont parcouru un « cycle complet de pratique professionnelle de gaz aux armées ». Leur éducation a été celle des faits : « Nous avons, écrivent-ils, vécu des heures angoissantes. Nous avons assisté à des spectacles nouveaux. Le paysage douloureux de guerre dans lequel nous avons pénétré n'a jamais été décrit. Il doit être fixé. » Il est maintenant fixé ; et c'est avec une profonde émotion que je ferme ce volume, qui laisse en mon esprit une sorte de vision dantesque, douloureuse et obsédante :

Insidieux, à peine décelé par l'odeur dite de moutarde, le sulfure d'éthyle dichloré s'applique au terrain comme une tunique de Nessus. Malheur à qui se couche ou s'assied sur le sol empoisonné ! Malheur à qui traverse ces zones plus maudites que les champs de l'Écriture ! Le soleil est un ennemi : il vaporise le liquide adhérent à la terre et l'invisible buée pénètre avec l'air inspiré... La pluie est une ennemie : elle dissout la substance nocive et la transporte en des endroits où l'on se croyait en sûreté. Les abris sont des pièges, et le poison s'y concentre.

Le gaz se dégage du bois qui réchauffe. Le gel l'emprisonne. Le dégel le libère...

En des pages très précises, les auteurs nous révèleront les moyens de protection contre les gaz. Cette vision : il vient d'y avoir une attaque par les gaz...une vague... on reçoit les premiers intoxiqués : « Dans notre ambulance, où n'étaient hospitalisés que des hommes légèrement touchés, l'image de la mort emplit soudain les salles qui en semblèrent rapetissées. Dans l'obscurité, c'était un affairement silencieux comme en une maison où le Destin a pénétré... »

... La misérable pourpre du sang tachait les draps. Les yeux convulsés, la poitrine affolée, la bouche engorgée, les agonisants aspiraient l'oxygène qui ne trouvait pas à se loger dans les alvéoles pulmonaires remplis d'eau. La plupart étaient violacés et leurs vaisseaux du cou semblaient prêts à éclater. Leur intelligence lucide assistait à la mort de leur corps.

On trouvera encore dans ce livre tous les documents techniques

sur les gaz d'explosion, les gaz suffocants et les gaz vésicants, ces détails mêlés au journal anecdotique de l'ambulance Z.

Il y a de la critique et de l'ironie dans ces chapitres douloureux et des pages d'une haute poésie, comme cette vision de la Cathédrale de Reims : « On ne voit qu'Elle, le paysage n'a de sens que pour Elle. L'ennemi, à deux kilomètres, la regarde, l'insulte, et ne l'aura jamais. Et confusément nous sentons l'immensité du symbole. Ce vaisseau démantelé flotte toujours. »

Ce livre pose, en ses conclusions, la question de la légitimité ou de l'illégitimité de l'emploi des gaz toxiques, que la convention de La Haye avait interdits. Tant qu'il y aura des guerres, répondent philosophiquement nos auteurs, il faudra que les peuples s'attendent à des surprises de ce genre. Prêtant à un sophiste complaisant leur propre pensée, croyez-vous, écrivent-ils, à propos du bombardement des centres industriels et des villes habitées par la population civile, — que les soldats tués dans les cantonnements, en dehors de la bataille, soient moins intéressants ? Pourquoi, puisque toute une nation est en guerre, trouvez-vous illogique qu'on cherche à l'atteindre dans tous ses organes contractés pour la lutte ? N'oubliez pas que le soldat d'aujourd'hui est le civil d'hier et de demain... Faut-il que le seul fait d'avoir revêtu un costume aux couleurs grises ou bleues le rende moins précieux à la collectivité que son collègue qui n'a pas quitté son veston ? Vous vous émouvez plus d'une vieille femme écrasée par le métro que d'un bataillon décimé par la mitraille...

Quoi qu'il en soit, ajoutent-ils, malgré son illégitimité, la guerre des gaz a conquis dans la grande lutte qui vient de finir ses « lettres de noblesse et d'infamie ». Et ils nous prédisent que, interdits ou non, légitimes ou illégitimes, logiques ou illogiques, dans les guerres futures, les gaz réapparaîtront, plus terribles.

Un général, venu visiter l'ambulance, prononça ces paroles terriblement philosophiques ;

— Je vois, dit-il, des nuages de gaz délétères se promener sur le front des armées, sur les villes, sur les campagnes de l'intérieur. Ils sont dirigés par la télégraphie sans fils et vont se poser brusquement sur tel ou tel point, au gré de son conducteur installé dans son cabinet, anéantissant tout ce qui respire, tout ce qui vit dans une atmosphère empoisonnée.

... Et même qui empêcherait un criminel savant de préparer un virus toxique et un vaccin ? Au moment d'une guerre, vacciner la population entière de son pays pour la rendre réfractaire, et propager le virus chez l'ennemi non immunisé et laisser faire...

Mais le plus simple serait de détruire l'humanité tout entière.

JEAN DE GOURMONT.

A L'ÉTRANGER

Russie.

Le problème agraire. — Les événements qui se sont passés en Russie pendant les années de la guerre ont démontré l'importance primordiale qu'a pour ce pays la question agraire. La conclusion immédiate de la paix et la prise immédiate de la terre — tels furent les deux mots d'ordre qui ont permis aux bolcheviks de désorganiser le front russe, dont les défenseurs étaient, dans leur immense majorité, des paysans peu conscients, las de trois années de guerre et n'attendant qu'un prétexte pour jeter leurs armes et retourner chez eux. Ce prétexte, les bolcheviks le leur ont donné en lançant un appel démagogique en faveur de la prise immédiate de la terre par le peuple.

L'extrême tension des aspirations agraires des paysans russes s'explique par des causes historiques. L'histoire de la Russie est l'histoire de la colonisation successive des vastes terres en friches de l'Europe orientale et de certaines parties de l'Asie (Sibérie, Turkestan, Région de l'Amour, côtes de l'Océan Pacifique) par les agriculteurs grands-russiens et petits-russiens. Ce processus de la colonisation ouvrant aux paysans toujours de nouveaux et de nouveaux terrains à cultiver, maintenait l'économie agricole de la Russie dans des formes très extensives et l'agriculteur russe s'était habitué depuis des siècles à mettre son grand espoir, non dans l'intensité de son propre travail, mais dans la possession de nouveaux terrains ou dans une meilleure répartition de la propriété foncière existante.

La réforme agraire de 1861 n'a pas résolu le problème parce qu'ayant aboli le servage, elle n'a laissé à la disposition des serfs affranchis qu'une partie des terres qu'ils avaient travaillées avant la réforme. Une forte natalité qui, malgré une mortalité très élevée, amenait toujours une grande augmentation de la population, rendit les convoitises agraires des paysans de plus en plus aiguës.

Si l'on envisage la période de 1870-1900, la population paysanne a augmenté pendant ces trente ans de 57 o/o et le nombre des « cours » de 58 o/o, tandis que le total de la propriété foncière des paysans n'a augmenté que de 20 o/o et la quantité du bétail de 9 o/o. Les paysans se voyaient obligés de prendre la terre à bail aux propriétaires privés, souvent à des prix exorbitants, ce qui amena un conflit sérieux entre la classe paysanne et la noblesse. Le conflit social se transforma en mouvement politique et devait se terminer par un choc révolutionnaire, qui amena la chute de l'ancien régime.

L'idée de la « juste répartition » de la terre était également entretenue dans l'esprit des paysans par la possession communale du sol. En 1905, les propriétaires individuels ne constituaient que 24 o/o de la totalité des paysans russes, dont les trois quarts possédaient les terres sous régime communal et avec les périodiques « partages ». En novembre 1906, le ministère de Stolypine, considérant la commune rurale, comme un foyer de troubles agraires permanents, promulguait un ukaze, qui, en juillet 1910, ayant été adopté par la Douma, reçut force de loi. Cet ukaze donna aux paysans le droit de sortir du « mir » (commune rurale) et de posséder leurs terres en propriété individuelle. Mais cette mesure ne pouvait liquider la question agraire, parce que la transformation de quelques centaines de mille paysans en propriétaires privés n'augmentait pas la quantité de lots dont ils disposaient et, en même temps, rendait encore plus aiguë « la faim terrienne » de ceux qui restaient dans le « mir ».

Lorsque, en 1917, le parti socialiste-révolutionnaire, dans la personne de Kerensky, de Tchernoff, d'Avxentieff et autres, fut arrivé au pouvoir, il se vit obligé de tenir sa promesse de « socialiser » la terre pour en faire une « juste répartition ». Mais comme il ne pouvait le faire pendant la guerre sans provoquer immédiatement la désorganisation de l'armée et l'effondrement du front, il hésita et temporisa. Ce fut alors que les bolcheviks, exploitant l'impatience des paysans, leur promirent de leur donner la terre et la paix sans retard, et s'étant ainsi concilié les sympathies des soldats, ils s'emparèrent du pouvoir.

Immédiatement après leur coup d'État, les bolcheviks publièrent un « décret sur la terre ».

La propriété foncière privée est supprimée sans rachat — lisons-

nous dans le premier article de ce décret. Le droit de jouir de la terre est donné à tous les citoyens des deux sexes de l'Etat russe qui désirent la cultiver personnellement... Le travail salarié est aboli.

Deux ans plus tard, à la « conférence des militants communistes au village », qui eut lieu à Moscou (en novembre 1919), Lénine déclara encore une fois que « la propriété foncière est abolie en Russie ».

Est-ce vrai ? Est-il vrai que le régime socialiste et une équitable répartition de la terre soient établis en Russie bolcheviste ?

Pour répondre à cette question, nous ne nous adresserons pas aux témoignages des adversaires du communisme, mais aux déclarations des représentants autorisés de ce dernier.

Le commissaire du peuple pour l'agriculture, M. Sereda, constate, dans le rapport qu'il présenta à la conférence des militants communistes au village, que la révolution agraire, sous le régime communiste, a abouti à « un émiettement de la terre », morcelée en petits lots individuels. Cet « émiettement » du fond terrien ne pouvait pas ne pas amener une diminution de forces productrices.

Quant aux paysans, — dit M. Sereda, — ils n'ont tiré aucun profit du morcellement de la terre.

Et M. Sereda appuie son affirmation par les chiffres suivants :

Les dimensions absolues du fonds terrien réparti parmi les paysans sont très grandes — 23 millions de déciatines, — mais si nous étudions comment la répartition est faite, nous apprendrons des chiffres stupéfiants. Notamment, la moyenne du lot attribué à une bouche est inférieure à une déciatine. Voici quelques chiffres : dans le gouvernement de Kostroma, les paysans ont reçu 0,13 déciatine par tête ; dans le gouvernement de Viatka, 0,04 ; dans le gouvernement de Iaroslavl, 0,16, etc.

L'émiettement de la terre n'ayant rien donné aux paysans au point de vue de l'augmentation des forces productrices, a porté, en même temps, un très fort détriment à l'économie générale du pays.

Le commissaire à l'agriculture constate que le partage de la terre prise aux anciens propriétaires avait un caractère chaotique, et qu'au lieu d'une socialisation, on n'a abouti qu'à une possession individuelle et égoïste des lots partagés.

Tels sont les aveux faits par le membre du gouvernement bolcheviste à la conférence de novembre 1919. Une année plus tard, en octobre 1920, M. Sereda publia dans l'organe officiel des

Soviets (*Izuestia Vserossisskayo Tsentralnago Ispolnitelnago Komiteta*) un article sur les mesures à prendre pour améliorer la production agricole. On y lit ce qui suit :

Le problème du développement de la production agricole en Russie n'est, à ses points essentiels, que le problème du relèvement de la productivité de la petite économie paysanne, parce qu'après la révolution, l'économie agricole se trouve presque entièrement dans les mains des petits propriétaires paysans — environ 97 o/o de tout le terrain cultivé.

On a donc le droit de faire la conclusion qu'au point de vue général, la révolution agraire en Russie bolcheviste, loin de créer un royaume de l'égalité sociale et de la jouissance communiste, a fait naître un régime de petite propriété individuelle, répandue sur tout l'espace du territoire soviétique.

Le Président du comité central exécutif de la République des Soviets, M. Michel Kalinine, à la même conférence des militants communistes à la campagne, exprima la même idée, d'une façon encore plus brutale :

Le paysan est devenu chez nous, déclara-t-il, le nouveau seigneur, le nouveau capitaliste.

Il est superflu de faire remarquer que les constatations faites par MM. Sereda et Kalinine démentent complètement l'affirmation de Lénine qui déclare, à la même conférence, que « la propriété foncière privée serait abolie en Russie ».

En réalité, comme nous l'avons vu, le principe de la propriété privée, loin d'être aboli, triomphe dans l'économie rurale sous la couverture verbale du programme et des décrets communistes.

Quant aux « communes agricoles » et aux « économies soviétiques », qui, d'après le programme et les décrets bolchevistes, devraient devenir des « noyaux communistes » à la campagne et montrer aux paysans le chemin vers le règne du socialisme, les autorités soviétiques se voient obligées de constater elles-mêmes, par la bouche de M. Larine (commissaire adjoint pour l'agriculture), que ces organisations n'existent que sur le papier. Tous les rapporteurs à la conférence communiste de novembre 1919 le constatent aussi.

La plus grande partie des terrains occupés par les agricoles soviétiques n'est pas cultivée, et une partie considérable n'est pas exploitée comme elle devrait être.

Les économies agricoles soviétiques restent à un bas niveau de pro-

ductivité. Les conditions matérielles des ouvriers qui y travaillent sont déplorables. Comment donc ces économies pourraient-elles être attrayantes pour les paysans ?

Et non seulement elles ne le sont pas, mais même

le paysan très souvent regarde les économies soviétiques du même œil que les anciennes propriétés des seigneurs.

Quand l'armée de Dénikine s'approchait de la Russie centrale, les paysans, dans certains endroits, commençaient par mettre à sac les économies agricoles communistes.

La méfiance des paysans à l'égard de ces « noyaux du socialisme et de l'égalité » à la campagne est tellement grande que, d'après M. Sereda, le gouvernement bolcheviste observe un mécontentement latent parmi la population campagnarde quand il veut organiser la production agricole sur une base communiste. Ce mécontentement grandit à cause de la situation généralement très difficile dans laquelle se trouvent les paysans sous le régime bolcheviste et se manifeste de temps en temps sous la forme aiguë des révoltes armées.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Emile Bernard : *Tintoret, Greco, Magnasco, Manet* ; Messein. » »

Edouard Rahir : *Watteau peintre d'arabesques*. Avec 126 reprod. ; Laurens. » »

Histoire

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. Tome II : *La Révolution, 1792-1799*, par G. Pariset ; Avec de nomb. illust ; Hachette. 30 »

G. Lenôtre : *Le roi XVII et l'énigme du Temple* ; Perrin. 12 »

Mme Saint-René Taillandier : *Madame de Maintenon, l'énigme de sa vie auprès du grand roi*. Avec des illust ; Hachette. 15 »

Marquis de Ségur : *Marie-Antoinette* ; Calmann-Lévy. 12 »

Littérature

Anthologie des écrivains contemporains. Prose. Avec 4 portraits et 23 autographes ; Larousse. 4 50

André Billy : *Ecrit en songe*. Avec des illustrations de Laboureur ; Soc. litt. de France. 18 »

R. Boutet de Monvel : *Saint François d'Assise*. Avec 21 gravures h. t. de Maurice Boutet de Monvel ; Plon. 25 »

Ch. Brifaut : *Souvenirs d'un académicien sur la Révolution, le Premier Empire et la Restauration*. Avec Introduction et notes du Dr Cabanès et suivis de la *Correspondance* de l'auteur ; Albin Michel, 2 vol. 20 »

Canudo : *Hélène, Faust et Nous* ; Sansot. 3 »

Paul-Louis Courier : *Daphnis et Chloé*.

Les Pamphlets. Notice et annotations de Louis Coquelin ; Larousse. 4 50

Paul-Louis Courier : *Lettres écrites de France et d'Italie*. Notices et annotations par Louis Coquelin ; Larousse. 4 50

Charles Derennes : *Vie de Grillon* ; Albin Michel. 6 75

Diderot : *Historiettes*, réunies par Suzy Leparc ; Messein. » »

Luc Durtain : *Georges Duhamel, l'homme et l'œuvre*. Frontispice gravé sur bois par Gabriel Belot ; Crès. 1 »

Georges Goyau : *Sainte Jeanne d'Arc*. Avec de nomb. illust ; Laurens. 25 »

Marie L. Herking : *Charles-Victor de Bonstetten, 1745-1832, sa vie, ses œuvres* ; Imp. La Concorde, Lausanne. 18 50

Otto Kluth : *Carl Spitteler et les sources de son génie épique* : Imp. Sonor, Genève. » »

La légende de Nala et Damayanti. Traduite du sanscrit avec introduction, notes et vocabulaire par Sylvain Lévi. Bois dessinés et gravés par Andrée Karpelès ; Bossard. 18 »

Ch. Le Goffic : *La littérature française au XIXe et au XXe siècles*. Avec 76 portraits ; Larousse, tomes I et II. 13 »

Pierre Loti : *Figures et choses qui passaient* ; Nelson. 4 50

Emile Magne : *Un ami de Cyrano de Bergerac : Le Chevalier de Lignières*, d'après des documents inédits ; Sansot. 20 »

La marche à la lumière. Bodhicaryatara, poème sanscrit de Çantideva, traduit avec introduction par Louis Finot. Bois dessinés et gravés par H. Tirman ; Bossard. 28 »

Joseph Orsier : *Stéphen Liégard*, étude biographique et littéraire ; Champion. 5 50

François Pétrarque : *Œuvres*. Préface et trad. par Henry Cochin ; Renaissance du Livre. 4 »

Elie Poirée : *Sainte Cécile*. Avec 42 illust ; Laurens. 3 »

Joseph Rivière : *Gérard de Lacaze-Duthiers*, biographie critique, avec des opinions, une bibliographie, une iconographie, deux portraits et un autographe ; Stavrinos, le Caire. 6 »

Gabrielle Rocher : *Une jeune fille au XVIIIe siècle, Lettres d'antan* ; Colin. 6 »

Gaston Vidie : *Amoureux de la mort*. Préface de Mme Lucie Delarue-Mardrus ; Grasset. 5 »

Livres d'Etrennes

Francis Jammes : *Le bon Dieu chez les enfants*. Illust. de Mme Franc-Nohain ; Plon. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Jouinot-Gambetta : *Uskub ou du rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire* ; Berger-Levrault. 10 »

A. de Maricourt : *L'Oise dévastée*. Avec 8 planches ; Alcan. 4 »

André M. de Poncheville : *Arras et l'Artois dévastés*. Avec 7 pl. et 1 carte ; Alcan. 4 »

Philosophie

Charles Andler : *Les précurseurs de Nietzsche* ; Bossard. 18 »

Marc Dufaux : *Quelques pages* ; Revue romande, Lausanne. 5 »

Charles Filliatre : *La philosophie de Saint-Anselme* ; Alcan. 10 »

A. de Gramont-Lesparre : *Essai sur le sentiment esthétique* ; Alcan. 10 »

Pierre Tisserand : *Œuvres de Maine de Biran*, accompagnées de notes et d'appendices. Tome I : *Le premier journal*. Avec 2 pl. ; Alcan. 15 »

Poésie

Georges Aimel : *Poèmes du bord de la mer* (1907-1913) ; Imp. Delume, Lons-le-Saulnier. » »

Dominique Boiziau : *Flammes élyséennes* ; Delalain. » »

Ernest Cartier : *Heures vécues* ; Van Cortenberg, Bruxelles. » »

Henri Davoust : *L'habit d'Arlequin*. Avec une préface de M. Racine, de l'Académie Française ; Libr. des lettres. 5 »

Germaine E. Delbousquet : *La flûte de buis*. Avec un portrait de l'auteur ; Messein. 4 50

Maurice Gervais : *La lumière qui n'est plus* ; Soc. mut. d'édition. 4 »

Pierre Girard : *Le visage tourné vers*

le zénith : Edition Sonor, Genève. » »

Magdeleine de Lanartie : *Pour nous deux* ; Sansot. 4 50

Marie Le Franc : *Les voix du cœur et de l'âme* ; Imp. Perrault, Montréal. » »

Jacques Lesourd : *Les Phalènes* ; Sansot. 10 »

Léon Moussinac : *Les reflets du bonheur*, suivis de *Dialogues passionnés* ; Maisons franç. art et édition. 4 »

Emile Ripert : *La Sirène blessée* ; Plon. 7 50

Joseph Rivière : *Plénitude* ; Libr. Kra. 6 »

André Romane : *Les pipeaux du faune*. Préface de Fernand Gregh ; les Editions françaises. 3 50

Victor Ad. Romano : *Poèmes* ; Imp. Mizrahi, Alexandrie. » »

Jean Tailhades : *La gloire d'errer* ; Figuière. 3 80

Politique

Etienne Fournol : *Sur les chemins qui mènent à Rome* ; Bossard. 4 80

G. Lacour Gayet : *Guillaume II le vaincu* ; Hachette. » »

Ludovic Naudeau : *Les dessous du chaos russe* ; Hachette. » »

Roman

Henri Bachelin : *Le bélier, la brebis et le mouton* ; Flammarion. 7 50

Jacques-Emile Blanche : *Tous des anges* ; Albin Michel. 6 75

James Olivier Curwood : *Les cœurs les plus farouches*. Trad. de l'anglais par Léon Bocquet ; Edit. franç. illust. 5 50

André Duflot : *A l'ombre d'un clocher* ; Jouve. 5 »

Henri Duvernois : *Gisèle* ; Flammarion. 7 50

C. Espé de Metz : *Jean le Mineur* ; Vigot. 2 50

Knut Hamsun : *Victoria*, traduit du norwégien par Sigrid R. Peyronnet ; Rieder. 6 50

Thomas Hardy : *Les petites ironies de la vie*, traduit de l'anglais par Mme H. Boivin ; Rieder. 6 75

Jean de La Brète : *Les deux sommets* ; Plon. 7 »

François de La Guérinière : *L'oiseleur des chimères* ; Grasset. 6 75

Anna Marliani : *Résonance* ; Maison franç. art. et édition. 5 »

John Antoine Nau : *Thérèse Donati* ; Edit. franç. illust. 6 »

Paul Reboux : *Chonchon* ; Flammarion. 7 50

Yvon de Saint-Gouric : *Une âme aimante* ; Paillard. 3 »

Pierre Veber : *La jolie madame Livron* ; Ferenczi. 1 50

Sciences

Olga Metchnikoff : *Vie d'Elie Metchnikoff, 1845-1916* ; Hachette. 12 »

Sociologie

Galéjus : *Vers l'amour* ; Maison franç. art et édition. 6 »

Dr P. Pironneau : *Comment élever nos bébés ou manuel pratique de puériculture* ; Garnier. » »

Georges Valois : *La monnaie saine tuera la vie chère* ; Nouv. Librairie nationale. 4 »

Colette Yver : *Dans le jardin du féminisme* ; Calmann-Lévy. 6 75

Théâtre

Renaud-Jean : *Théâtre dans le tiroir*. Tome I : *L'homme et la bête. Poppée. Fille de Macbeth. Pincée. L'école des Députés* ; Chez l'auteur, Brest. 4 50

Claude Roger-Marx : *La pensionnaire*, pièces en 3 actes ; Imp. Cadet. 6 »

Varia

Almanach Catholique français pour 1921. Préface par Mgr Baudrillart ; Bloud et Gay. 6 50

Almanach de France et de Flandre pour 1921. Avec 4 vignettes romantiques ; Van Oest. 3 »

Léo Claretie : *Les jouets de France* ; Delagrave. » »

Voyages

Henriette Celarié : *Un mois en Corse*. Avec 54 grav. et 11 cartes ; Hachette. 15 »

E. de Clermont-Tonnerre : *U. S. A. Petites notes sur un grand pays* : Grasset. 5 »

D. George Samné : *La Syrie*. Avec 30 photos et 6 cartes. Préface de Chekri Ganem ; Bossard. 48 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Amis de Verlaine. — Prix littéraires. — Un nouveau concours littéraire. — Une question de propriété littéraire. — Le gala Emile Verhaeren. — Joffre et Gallieni. — Les Vêpres Irlandaises. — L'éternelle menace allemande. — Monnaie de nécessité. — A propos de Don Juan et d'une actrice défunte. — Maximes et pensées. — A propos de Ligne. — « La conquête du Baiser » à l'Académie de Nîmes. — Tartarin de... Nîmes. — Un thermomètre géant. — Les lectures de Madame. — L'art français en Alsace.

Les Amis de Verlaine. — A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Paul Verlaine, les Amis de Verlaine se réuniront le dimanche 9 janvier au Luxembourg, onze heures et demie, pour déposer une palme au pied de la statue de Paul Verlaine. Cette brève cérémonie sera suivie d'un déjeuner à la Maison des Etudiants, rue de la Bûcherie, après lequel des poèmes de Verlaine seront lus et des allocutions prononcées. La cotisation pour le déjeuner est de quinze francs. On peut, dès à présent, s'inscrire au *Mercure de France.*

§

Prix littéraires. — La Société « Le Cornet », fondée par Courteline, il y a une trentaine d'années (et ainsi nommée parce que la présidence y est jouée aux dés), a décidé d'attribuer chaque année un prix d'une valeur de 3 à 5.000 francs, au maximum, à un littérateur ou à un artiste, ou même à une société représentative de l'esprit français. Ce prix a été décerné cette année à l'unanimité à Raoul Ponchon, le poète de la *Muse au Cabaret.*

L'Académie Goncourt a donné, le 11 décembre, son prix pour 1920 à M. Ernest Pérochon (auteur d'un roman provincial : *Nêne*) par six voix contre Mlle Marcelle Vioux (*L'Enlisée*), une à M. Louis Chadourne (*l'Inquiète adolescence*) et une à M. Pierre Mac Orlan (*Le Nègre Léonard*).

Le même jour, le comité *Fémina-Vie Heureuse*, par onze voix contre neuf, a attribué son prix annuel à M. Edmond Gojon (*Le Jardin des Dieux*). Cinq voix sont allées à M. Jean d'Esme (*Thi-Bâ, fille d'Annam*), trois à M. Maurice-Verne (*Les rois de Babel*) et une à Mme Lucie Cousturier (*Des inconnus chez moi*).

Le comité de littérature spiritualiste a décerné les huit prix dont il disposait pour 1920 à MM. Jean Nesmy, Albert Bessières, Ducasse-Harispe, Mme Gouraud d'Ablancourt, pour la prose ; à MM. Edouard Beaufils, Pierre Aguétant, Emile Turle, pour la poésie. Un prix a été attribué à l'œuvre posthume du poète Gauthier-Ferrières, tué aux Dardanelles.

§

Un nouveau concours littéraire. — Le ministre de l'Instruction publique vient d'instituer un grand concours littéraire, doté de plus de

50.000 francs de prix, sur ce thème : « Histoire de la littérature au XIXe siècle par rapport à l'indépendance de la République. »

Ce concours comprendra deux grands prix, dont un pour la prose et l'autre pour la poésie, chacun de 25.000 francs.

A noter qu'il s'agit d'une histoire de la littérature cubaine, car ce concours est organisé à La Havane par le ministre de l'Instruction publique cubain.

§

Une question de propriété littéraire. — On connaît l'affaire Hacks-Jules Bois-Masson-Forestier. Elle a été étudiée longuement dans le *Mercure* du 1er décembre 1911 et eut un gros retentissement. Rappelons, en deux mots, que M. Jules Bois avait fait condamner à 500 francs de dommages-intérêts, par défaut, M. Masson-Forestier, auteur d'un article l'accusant d'avoir plagié, dans *le Vaisseau des Caresses*, un livre du docteur Hacks : *A bord du Courrier de Chine*.

La Première chambre civile, statuant, le 8 décembre dernier, à la demande des héritiers de Masson-Forestier (qui a été tué à la bataille de la Marne), a retenu les conclusions rendues le 14 novembre 1911 à l'issue du procès que M. Jules Bois avait intenté au docteur Hacks lui-même.

« M. Jules Bois, dit le Tribunal, peut encourir le blâme de la critique littéraire pour avoir fait au *Courrier de Chine* des emprunts trop visibles. Dans ces conditions, le Tribunal estime que les appréciations de M. Masson-Forestier sont légitimes et déboute M. Jules Bois de sa demande. »

Et voici qui légitime, du même coup, la célèbre épigramme d'André Du Fresnois :

Mon verre n'est pas grand, dit Monsieur Jules Bois,
C'est pourquoi dans celui de mon voisin je bois.

§

Le gala Émile Verhaeren. — La matinée de poésie et de musique organisée par les Amitiés Françaises pour célébrer le quatrième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren a été donnée au Théâtre Marigny, le 22 décembre, devant une salle comble, où se retrouvèrent tous les amis belges et français du poète présents à Paris. Le programme s'ouvrait par une conférence de M. André Gide, qui situa Emile Verhaeren dans la poésie contemporaine et montra quelle avait été et quelle était son influence vivifiante ; mais il évoqua surtout, avec une émotion que ses auditeurs partageaient, l'âme tendre de celui qui fut si loyal, si bon, si accueillant, et dont un horrible destin anéantit absurdement la belle vie agissante. Puis M. Louis Bourny dit excellemment *Les Pâques flamandes*, et Mme Ève Francis, avec son talent si personnel, *Le Bateau de Flandre* et *Lorsque tu fermeras mes yeux*.

D'autres poèmes furent dits par Mmes Segond Weber, Vera Sergine, Mlle Ventura, MM. Francen, Hervé et Durec. Mme Jane Bathori chanta deux mélodies : *Très doucement* et *Air de la Vierge*, écrites par M. Ludovic Bouserez, qui accompagnait lui-même. *La Mort*, poème mis en musique par M. Michel-Maurice Lévy, fut chanté par l'auteur. Enfin Mlle Ventura dit un beau sonnet de Stuart Merrill : *A Émile Verhaeren*, et M. Hervé un poème de M. Albert Mockel. Ainsi plana pendant quelques heures sur une assistance amie la haute et noble figure du grand disparu.

§

Joffre et Gallieni.

Cher Directeur,

Dans son intéressant essai : *Von Kluck et Gallieni*, paru dans le numéro du 15 décembre 1920, M. A. Fauconnet a écrit, p. 595 : « M. M.-A. Leblond *raconte* que Gallieni lui *aurait* parlé d'un télégramme du général Joffre au gouvernement commençant par ces mots : « *Le général Gallieni ayant attaqué prématurément...* »

Permettez-nous, cher Directeur, d'y apporter cette rectification : nous n'avons pas « raconté » que Gallieni nous « aurait » parlé d'un tel télégramme : nous avons *affirmé* ce que le général nous *a* communiqué, avec précision et énergie, immédiatement après une conversation avec M. A. Briand. Tout ce que nous avons exposé dans nos livres : *Gallieni parle...* a été écrit sous la dictée même du général : il parlait, nous notions en sa présence et chacune de ses déclarations a été très exactement datée. Au reste, ce télégramme essentiel — dont nous avons publié intégralement le texte, — ni M. Poincaré, ni M. Briand n'en ont, depuis, nié l'existence.

MARIUS-ARY LEBLOND.

§

Les Vêpres Irlandaises.

Birmingham, 30 novembre 1920.

Monsieur le Directeur,

L'auteur de l'article paru sous ce titre, M. Henri Béraud, mérite toutes les louanges que l'on veut pour sa verve et son talent. Mais il y a une mouche dans l'ambre : il en donne un exposé *ex parte*. Il a été influencé par les prêtres irlandais. Le prêtre et l'alcoolisme sont la malédiction de l'Ile d'émeraude. Il rend la police responsable des assassinats ; mais qui a tiré le premier coup de feu : le sinn-feiner ou la police ? Voilà la question. Les catholiques ne sont pas les aborigènes de l'Ile verte (ceux-ci sont éteints depuis plus de 600 ans), mais des Normando-français remontant à l'an 1172. Les transplantations de protestants dans l'Ulster ont eu lieu sous Jacques Ier (1605-25, non pas sous Old Noll). Si les nouveaux venus ont conquis la maîtrise des affai-

res, c'est par l'effet de la loi des migrations. Mais la paresse et la dissipation des catholiques irlandais sont proverbiales. Et leurs prêtres aussi jettent un œil de convoitise sur les biens et les propriétés des puritains, fruits de leur industrie et de leur économie. Les Ecossais en Irlande ont trouvé un désert, lequel est devenu un jardin de roses. M. Béraud serait-il partisan de le remettre aux sans-culottes catholiques ? Supposez que les peaux-rouges du Canada se mettent en tête de réclamer leur territoire aux descendants de Champlain et de Frontenac, M. Béraud serait-il d'avis de leur remettre les fruits de l'industrie et de l'économie des Québecquois ?

Veuillez agréer, etc. EDWARD WEST.

§

L'éternelle menace allemande. — Dans sa livraison du 15 août dernier (p. 247-250), le *Mercure de France* publiait, avec commentaire, une lettre que Kurd von Strantz avait adressée à un libraire français. Celui-ci ne l'ayant pas honoré d'une réponse a reçu de son auteur un rappel qui restera également sans réponse. Il nous apprend que l'article du *Mercure* n'a point passé inaperçu, qu'il a trouvé un écho jusque dans la presse anglaise.

La deuxième lettre de Strantz valant, elle aussi, la peine d'être dégustée, en voici la traduction, également intégrale :

Berlin-Friedenau, 5 octobre 1920.
Offenbacherstr 30.

Très honorés Messieurs !

Je regrette de n'avoir pas reçu de réponse à ma lettre, que vous avez si aimablement transmise à la presse française et anglaise, après que le sénateur Lévy, dans la *Revue des Deux Mondes* (1), avait signalé mon livre — et cela avec raison — comme la publication la plus caractéristique pour qui veut connaître l'esprit national allemand, qui n'est que temporairement dégénéré et contaminé.

Je renouvelle ma prière de me faire réponse et je vous serai très obligé de l'envoi des voix de la presse française et anglaise. Je n'ai eu connaissance du fait que par une feuille allemande injurieuse et sans patrie.

La France, en présence de la mégalomanie polonaise née d'un 1812, craint, elle aussi, un 1813 qui, par la nécessité absolue d'une loi naturelle, sera la conséquence inévitable de la trahison populaire coupable de Versailles et de Spa, quelles que puissent être les autres lâchetés allemandes de la part du gouvernement et de la représentation nationale qui pourraient venir encore s'y ajouter.

Notre vengeance sera à la hauteur de la rapacité historique française, d'autant plus que votre tempérament réveille et attise enfin à merveille, sur la rive gauche du Rhin, la haine de l'impolitique, débonnaire et imbécile Michel allemand.

(1) *La juste paix*, par Raphaël-Georges Lévy (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1920, p. 179-180).

Nous restons donc à l'unisson sous le rapport des sentiments en tant que Français et Allemands dans l'amour de leur patrie respective.

Vous me voyez inébranlé dans ma fermeté ; aussi ai-je fait dans le sens ci-dessus à M. Lévy (1) la réponse sollicitée. Peut-être le prierez-vous de reproduire cette lettre.

Chez nous aussi la droite triomphera de nouveau de la démagogie traîtresse à son pays, qui est loin de représenter le peuple.

Votre très dévoué

KURD, libre et noble (2) seigneur DE TULLSTEDT
dit STRANTZ.

De même que la lettre publiée le 15 août, cette nouvelle lettre du terrible pangermaniste suggère d'utiles réflexions. Regorgeant à nouveau d'inconsciente suffisance, elle se compose, comme la précédente, de deux parties distinctes. Dans la première, Strantz demande à être servi. Puis, brusquement, il fait un cours de politique à un Français qui ne lui a jamais rien demandé, et, par-dessus ce Français, il s'adresse à la France entière, pour lui faire la leçon. Heureux d'avoir été publié une première fois, il espère que cela continuera. Un jour, il finira bien par voir de quelle manière il a eu satisfaction. Qui sait ? peut-être trouvera-t-il que c'était la bonne : en tout cas, les brutes doivent s'attendre à être traitées brutalement.

Ce qu'il faut remarquer d'abord, c'est l'inlassable insistance qu'il met à maudire les démocrates de son pays. Contre eux, sa fureur paraît ne pas connaître de bornes. Mais ne nous y trompons pas : il cherche tout bonnement à nous donner le change, à nous empêcher de constater à quel point le pangermaniste et le socialiste boche font la paire quand il s'agit de nuire à la France, ou bien encore à la Pologne. A cet égard ils sont à l'unisson avec tous les autres partis en Allemagne. Contre la Pologne, tout juste en ce moment, leurs forces sont si étroitement combinées qu'ils ne doivent plus pouvoir s'y reconnaître eux-mêmes, à tel point leur action commune est enchevêtrée. Le libre et noble seigneur de Tullstedt est un gros malin Qu'il reçoive donc l'assurance que nous nous tenons en garde aussi bien contre ses communistes et bolchevistes camouflés que contre ses frères nationalistes.

Il nous prédit que la vengeance allemande sera à la hauteur de la « rapacité historique française ». C'est le point culminant de sa lettre, une toute petite phrase, mais qui en dit long. Il ne se contentera pas

(1) L'affectation ironique et réitérée de donner ce nom sans les prénoms dénote l'antisémite dont se double tout pangermaniste qui se respecte.

(2) Les termes « libre » et « noble » sont ici des substantifs qui désignent des grades dans la hiérarchie nobiliaire allemande. Il ne semble pas qu'ils aient leurs équivalents en français. Kurd von Strantz a soin d'énoncer sans doute tous ses titres pour bien faire remarquer que nous n'avons pas affaire au premier venu en pangermanisme.

d'une « revanche », il lui faut la « vengeance » (*Rache*). La vengeance de quoi ? Evidemment de ce que la France s'est avisée de se défendre, et surtout de ce qu'elle a su se défendre avec quelque efficacité. Leurs innombrables horreurs commises pendant les quatre années de guerre n'ont pas suffi pour assouvir les rancunes de ces coquins ; ils crient vengeance comme pourraient faire d'innocentes victimes odieusement persécutées.

On se doute de ce que ce petit mot *Rache*, dans la bouche d'un Strantz, représente de milliers de bombes de mille kilos qu'ils espèrent de nouveau jeter sur nos femmes et nos enfants, de ce qu'il symbolise de vagues de gaz asphyxiants, dont il leur tarde de couvrir cette fois la France entière.

Et qu'entend-il par notre « rapacité historique » ? Est-ce notre faute, si la Gaule s'étend jusqu'au Rhin ? Est-ce nous qui avions invité les Germains à envahir notre territoire « historique » et à en garder les lambeaux qui seraient à leur convenance ? La maison est à nous : notre droit les en a fait déguerpir. Et c'est bien le moins que nous leur fassions enfin payer le loyer arriéré.

Quant aux Michels allemands, qu'ils se rassurent : ceux de la rive gauche du Rhin finiront par savoir à qui vouer leur haine, sans que nous ayons besoin de l'attiser ; cela leur viendra peu à peu, comme l'esprit vient aux filles.

Là-dessus, notre ineffable correspondant nous passe sur le dos sa grosse patte de velours en nous proclamant ses égaux en patriotisme, étant entendu que le patriotisme signifie la haine du voisin. Ce parallélisme, qu'il croit très flatteur pour nous, est merveilleusement fait pour nous révéler la mentalité éternellement combative du hobereau prussien. Elle ressemble exactement à celle des voyous qui, se prenant de querelle chez le bistro, sortent sur le trottoir pour se colleter et rentrent ensuite fraternellement s'attabler comme si de rien n'eût été. Et ce sont ces mêmes Boches, qui, depuis des siècles, accusent les Français de provoquer les guerres à la légère, par pur amour atavique des aventures !

A vous, maintenant, M. Raphaël-Georges Lévy ! Car c'est à vous que la « réponse » ci-dessus du sire de Tullstedt s'adresse, puisque, paraît-il, vous l'aviez sollicitée, ce qui, convenez-en, était vraiment imprudent de votre part.

Mais, au fait, en quels termes M. Raphaël-Georges Lévy avait-il sollicité cette réponse ? Voici le passage de la *Revue des Deux Mondes* invoqué par Strantz (1er juillet, p. 180) : Après avoir exposé les conséquences de la guerre 1914-1918, M. Raphaël-Georges Lévy ajoute : « Nous aimerions savoir ce que pense aujourd'hui M. Kurd von Strantz et s'il se réjouit encore, avec la même allégresse, de l'entrée en campagne de 1914. » C'est ce que le pauvre sire considère comme une solli-

citation personnelle ! Toutes nos excuses à M. Raphaël-Georges Lévy d'avoir pu le soupçonner un instant de vouloir entrer en polémique directe avec ce gentilhomme escarpe qui ne rêve qu'asservissement tout autour de lui.

Cette nouvelle lettre du libre et noble seigneur de Tullstedt ne nous apprend rien de neuf. Elle nous confirme seulement l'étrange inconscience où il reste plongé, avec tous les Michels ses compatriotes, à quelques infimes exceptions près. Elle ne nous apprend rien de neuf, mais elle nous rappelle qu'il faut nous tenir inlassablement sur nos gardes vis-à-vis d'un ennemi qui ne veut pas s'avouer battu, qui reste gonflé d'illusions sur sa véritable situation, qui est convaincu de sa résurrection toute proche et qui brûle de tenter à nouveau la fortune par les armes.

A la condition de garder toujours les yeux ouverts, nous pouvons sourire de voir tous ces Strantz tels qu'ils sont : des énergumènes en baudruche. Ne perdons en tout cas jamais de vue qu'il y a tout de même quelque chose de plus dangereux qu'un maladroit ami, et que, de la part d'un ennemi aussi stupide que le peuple allemand, tout reste à redouter, pour notre paix et celle du monde entier. S'il n'était pas incurablement borné, est-ce bien nous qui devions sortir vainqueurs de cette lutte colossale ? En cas de récidive, sans doute, le serions-nous une fois de plus. Seulement, le sort de Pyrrhus alors serait enviable en comparaison du nôtre. Aussi est-il indispensable que l'Allemagne reste inoffensive à jamais. C'est à nous qu'il appartiendra de prendre, chaque fois qu'il le faudra, les mesures nécessaires à cet effet, et toujours sans attendre qu'il soit trop tard.

JULES FROELICH.

§

Monnaie de nécessité. — Au moment où (avant l'Etat français, mais après certains établissements de crédits) les compagnies de transports en commun vont émettre pour quelques millions de jetons-monnaies, il serait intéressant de compléter et de mettre au point certain travail commencé, pendant la guerre, par le regretté Guillaume Apollinaire. Mais, de ce travail, on ne verrait pas la fin ! « Une simple tentative de Nomenclature des monnaies de nécessité comporterait une bibliographie considérable », nous dit le savant numismate Jean D. Benderly, que nous avons consulté à ce sujet.

En effet, Apollinaire s'était efforcé de dresser la liste des monnaies frappées ou imprimées dans le monde entier, plus particulièrement dans les diverses villes de France ou des colonies, depuis 1914. Bien entendu, il ne retenait dans son énumération que les monnaies ayant cours légal, monnaies de fer, de zinc, d'aluminium ou de carton, mais garanties par

les mairies, chambres de commerce ou unions de commerçants. — Il en avait relevé plusieurs centaines.

Il y eut les monnaies de fer allemandes ; celles d'Albi, de Bayonne, de la *Société coopérative militaire* de Bar, de Valentigney et de Tarbes ; les monnaies d'aluminium d'Alger, d'Arcueil-Cachan, d'Auch, de Besançon, de Billancourt, de Blois, de Bompas, de Bône, de Bougie, de Carcassonne, de la *Société des Mines* de Carmaux, de Castres, de la Courneuve, de Dormiatte, de Digoin (5 francs), du Gard, du Havre, d'Issoire, de Joinville-le-Pont, de Laroque, d'Holmes, de Malakoff, de Marseille, des *Boulangers* de Nantes (quart de décime), de Narbonne, de Neuilly-sur-Seine, de Perpignan, de Poissy, du tramway électrique de Pont-de-Cherny-Limoges, de Rochefort-sur-Mer, de Rouen, de Saint-Germain-en-Laye, de Saint-Mandé, de Sidi-bel-Abbès, de Thiviers, d'Amiens, de Vanves, de Vincennes.

Il y eut des monnaies de fer étamé d'Alger et de zinc de la même Alger, de l'occupation allemande en Belgique, de Carmaux, de Castelnaudary, de Cette, de Gueugnon, de l'Hérault, du Puy, des *Caves Carmélites* de Lyon, de Nantes, de Narbonne, de Perpignan, de la région Provençale, de Versailles.

Il y eut celles du canton de Béziers, des usines Renault de Billancourt, de Bône, du mess des sous-officiers de Bourg dans l'Ain, de Chaton, de Digoin (10 francs), de Givors, de Montpellier (jetons Quercy), de Mazamet, le quart de décime de Nantes, d'Ouveillan, d'Amiens et de Toulouse (Société des grands cafés).

Il y eut les monnaies de cuivre de Paris (Thomson-Houston), de Toulouse, d'Ouveillan, du *café Bremon* à Montpellier, de Mazamet, du *café Panfique* et de l'O. T. L. à Lyon, de Digoin, de Coueron, de Bordeaux.

Il y eut le franc de Bône, en maillechort, la monnaie en zinc nickelé de Digoin, de Sail-sous-Couzan, de *l'Argonnerie française* de Saint-Sulpice, la monnaie en fer blanc de La Rochelle et les pièces de 1 franc et de 2 francs (semeuse de Roty) frappées en 1914 à Castelsarrasin par la Monnaie de Paris avec la lettre monétaire C au-dessous de la branche de laurier.

Il y eut encore les monnaies de carton d'Agen, d'Albi, d'Alger, d'Aumale, d'Avesnes et de Solesme, de Baziège, de Beaumont, de Lemagne, de Bessière, des usines Renault à Billancourt, de Blidah, de Bolbec, de Bois-Colombes, de Bonneville, de Boulogne-sur-Gesse, de Boufarik, de Bougie-Sétif, de Brive, de Buisanfesse, de Buzet-sur-Tarn, de Cahors, de Caraman, de Casteljaloux, de Narbonne, de Castelsarrasin, de Castillonès, de Caussade, de Caylus, de Cazères, de Châteauroux, etc., etc.

Il y eut enfin les monnaies des camps de prisonniers de guerre et celles des camps de concentration : Agen, Ajain, Châteauroux, Cler-

mont-Aulnal, île longue Pougnet, la Mure, le Puy, Mougères, Montaire Mûrier, Nevers, Oissel, Sainte-Marguerite, P. G. 13e région, P. G. 111e compagnie, arsenal de Roanne, etc., etc.

Toutes ces monnaies, de même que les jetons que nous allons utiliser ces jours-ci, ne répondaient qu'imparfaitement au principe économique qui veut que « la matière servant de point de comparaison soit aussi peu variable que possible » (Mommsen). Et nous sommes loin, avec tous ces artifices monétaires, des franges d'or qui, d'après Homère, bordaient la fameuse égide d'Athéna et valaient chacune cent bœufs.

§

A propos de Don Juan et d'une actrice défunte. — Grâce aux communiqués de théâtre, il est impossible, même aux personnes les moins curieuses des choses de la scène, d'ignorer que M. André Brûlé joue *l'Homme à la rose*, c'est-à-dire Don Juan, dans la dernière œuvre de M. Henri Bataille.

Par contre, qui se rappelle aujourd'hui Mlle Juliette Charlier, cette artiste de l'Athénée connue dans le monde théâtral sous le nom de Chou-Chou et qui, le 17 mai 1912, se tua en se tirant un coup de revolver au cœur. On la trouva étendue sur son lit, vêtue d'un peignoir rose et parée de tous ses bijoux.

« La mort de Mlle Charlier était due, écrivait *Le Matin*, à un désespoir d'amour. La jeune femme s'était suicidée parce que M. Albert-André Brûlé, l'artiste dramatique avec lequel elle entretenait des relations depuis sept années, avait rompu avec elle. »

Par un testament daté du 18 décembre 1910, Mlle Charlier instituait M. Brûlé son légataire universel ; on plaida, car la famille demanda l'annulation de ce testament ; des lettres de la jeune actrice furent publiées (*Matin*, 30 avril 1914) ; elles avaient un caractère désespéré, on y trouvait des accents d'un pathétique inouï ; pendant huit jours, tout Paris s'émut sur ces lettres ; puis M. André Brûlé gagna son procès et Paris eut bientôt d'autres soucis....

Mais n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les communiqués théâtraux aient négligé de rappeler cette dramatique anecdote, si bien appropriée au caractère littéraire du *Séducteur de Séville* et autres lieux ?

§

Maximes et pensées. — A propos de sa chronique de « littérature » du 1er novembre dernier, M. Jean de Gourmont a reçu la lettre suivante de Miss N. Clifford Barney, qu'il nous communique :

1er novembre 1920.

Cher Jean de Gourmont,

Vous citez de *la Vie, les autres et moi* — oh ! combien : « Comme c'est reposant de n'avoir plus à plaire ! »

Je trouve dans les *Pensées d'une Amazone*, page onze : « Renonçons enfin à la

servitude de devoir plaire, — on n'est guère libre qu'à 6 ou à 60 ans. » J'ai trouvé dans *Eparpillements*, que je me suis divertie à relire : « Savoir plaire, quelle vieillesse ! » Ces remarques démontrent une tendance féminine plutôt qu'une « observation personnelle ». Et vous avez parfois raison de dire que « ces penseurs se copient tous les uns les autres ». J'ai voulu du moins vous signaler cet exemple, pour confirmer votre opinion, mais je ne puis partager votre condamnation : « Les recueils de pensées sont souvent les plus médiocres parmi toutes les médiocrités de la production littéraire. » Une bêtise courte, contenue dans une seule phrase, est plus acceptable qu'une bêtise de plusieurs centaines de pages, à l'exemple de tant de romans. « Les romans sont encore bien plus longs que la vie. »

Je revendique ici une forme qui m'est proche ! Et qui a non seulement pitié du lecteur, mais aussi du typographe ! Dans les recueils de pensées, les phrases sont espacées. Et les blancs au moins sont intelligents et « charitables » ! Nous connaissons aussi certains « pas sur le sable » qui ne s'effaceront pas ! Amicalement.

N. C. BARNEY.

§

A propos de Ligne. — Le prince de Ligne bénéficie encore d'un genre d'obscurité précieux. Mais, tout à son authentique avantage, d'ailleurs, les inédits vont se précipiter à la suite des obligeants coryphées Lebasteur et Leuridant : quant à la famille, à l'exception d'un ou deux de ses membres, dont le prince Albert, elle est sur ce chapitre d'une réserve pleine d'entrain.

Nous avons dernièrement donné aux *Débats* une savoureuse et attendrissante relation de la mort du Feld-Maréchal ; voici, en marge, quelques vers inédits de Sauveur Legros, le secrétaire de Charles de Ligne, alors que celui-ci, dépossédé par l'invasion française en Belgique, installait sa dèche et son souvenir de Belœil dans les environs riants de Vienne en Autriche :

Mais si par le bienfait de l'appui qui me reste,
Je peux finir mes jours dans un enclos modeste ;
Si lui-même éprouvant de plus heureux destins,
Il m'offre une retraite en ses vastes jardins ;
De celui qui chanta dans son divin langage
L'art qui les embellit, j'y placerai l'image.
L'éloignant du grand jour que sa gloire aime à fuir,
J'y réaliserai l'objet de son désir :
Ce simple monument qu'en rimes délicates,
Il indiqua lui-même à des beautés sarmates,
Là je veux qu'il retrouve au pied d'un vert coteau
L'abri d'un peuplier, le miroir d'un ruisseau,
Des lilas, des jasmins épars sur la verdure,
Et l'ombre d'un laurier qui croîtra sans culture ;
Là mille oiseaux en chœur moduleront des airs,
Moins doux encor, moins purs, moins coulans que ses vers.

Ces vers font partie des œuvres inédites de Legros (1), conservées à l'Académie Royale de Belgique ; mais on espère faire bientôt usage aussi des manuscrits de cet auteur en notre possession... Pour ce qui est de M. de Ligne, et pour conclure, disons que d'avoir vu Charles-*Federic* de Prusse et Charles-Joseph de Ligne écrire en français presque une centaine de volumes, c'est par là surtout que la France, la coquette, a conquêté. — CH.-AD. C.

§

« **La conquête du Baiser** » **à l'Académie de Nîmes**. — L'Académie de Nîmes est une très vieille personne morale. Elle date de 1682. C'est un bel âge. Son histoire a été écrite. Elle n'atteint pas, en splendeur, l'éclat de ses sœurs de Toulouse et de Caen. L'honnête Charles Gidel, proviseur honoraire, et M. Frédéric Loliée ne la nomment même point, en 1898, dans leur *Dictionnaire-Manuel*, ne connaissant que celles « de Nancy, d'Arles, de Rouen, d'Amiens, de Dijon, de Lyon, de Marseille, de Bordeaux », outre les deux déjà nommées. Cependant sa vitalité s'affirme, chaque mois, par une réunion. Ayant longtemps été divisée, parce qu'une fraction de ses membres n'eût pas reculé devant le sacrilège d'aller siéger en une salle de l'évêché redevenu bien civique, elle a, par un joli geste, su résoudre cette grave affaire. Elle s'est mise dans ses meubles, simplement. Son hôtel de la rue Dorée — oh ! le beau nom pour une laide chose ! — n'équivaut, certes, point à celui de sa grande sœur, sur le quai Conti. Mais Nîmes, cité romaine, n'a cure de tels rapprochements. *Farà da se*... Les Immortels nîmois ont droit à un fauteuil à Paris. C'est une compensation. Mais à Paris, on ne sait pas, même à l'Académie, s'amuser comme à Nîmes. Quand le comte Paul Durrieu y disserte sur un E muet, M. Louis Barthou y donne la sensation d'un *B* long. A Nîmes, pays de la bonne *galéjade*, on fait mieux les choses. Oyez, plutôt.

En sa séance de décembre, une jeune poétesse, Mlle Mouraille, a présenté aux pasteur protestants, aux abbés catholiques et à d'autres vieux messieurs très comme il faut en résidence dans la cité de Nemausus, une théorie rimée de « *la conquête du Baiser* ». Un organe local, rendant compte de cette joute non sanglante, nous apprend qu' « en principe, plus d'un membre de la Compagnie était sceptique sur le réel intérêt de l'audition et vint écouter plutôt par courtoisie ». Mais, ô puissance toujours jeune de l'Eternel Féminin, voici que Mlle Mouraille « avait une diction parfaite, fort animée, délicatement harmonieuse ». Alors, les « sourires commencés eurent tôt fait de s'interrompre » et les « applaudissements de crépiter à chaque fin de tableau ». Insensi-

(1) D'après une note renfermée dans ces papiers, on peut risquer maintenant que les *Mémoires de Cléry* ont été *fondus*, non par Mariala, mais par cet aimable Legros.

blement, l'Eve victorieuse conquérait, elle aussi, ces inflexibles. Elle fit « doubler l'heure du repas sans que nul s'avisât de récriminer ». C'est là un triomphe bien littéraire, en vérité. « On l'écoutait encore à 7 heures et demie. » Combien, ce soir-là, d'Académiciens ne digérèrent-ils que d'une oreille ? Attendons, pour être fixés, le prochain tome des *Mémoires de l'Académie de Nimes*. Mais, d'ores et déjà, celle-ci donne l'exemple à Paris. Et qui ignore, au demeurant, que « *si la Garonne avait voulu....* » !

§

Tartarin de... Nîmes. — A propos de notre dernière Chronique du Midi (15 novembre) rendant compte d'un livre de M. P. Pannier, *Li Memori de Tartarin*, on nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Ainsi donc, ce farceur de Daudet a fait des petits, et c'est un félibre qui vient aujourd'hui nous dire gravement que Tartarin est un pur sang tarasconnais !

Tartarin... enfant de Tarascon, c'est à mourir de rire !...

Un peu de logique !... Lui, si vif, si pétulant, si remuant, si encombrant même, si excessif enfin, pouvait-il décemment naître dans la somnolente et minuscule cité d'outre-Rhône ?

Pour qui réfléchit, il est de toute évidence que l'exiguïté du cadre jure avec la taille du héros.

Non, non, Tartarin n'est pas de Tarascon, et l'étrange fantaisie d'un romancier cascadeur ne saurait prévaloir contre la brutalité des faits : Tartarin, le grand Tartarin, est « à demi romain », et c'est ici, Monsieur le Directeur, ici même, dans l'antique Nemausa, qu'est né, a grandi et vécu le célèbre chasseur de casquettes.

Oui, j'en atteste le dieu Nemausus,

C'est là que Tartarin vivait,
Et c'est là que Daudet devait
Le laisser ; mais comme un navet
Que l'on transplante,
Daudet, pochard sur l'Hélicon,
A fait naître dans Tarascon,
Notre chasseur hypergascon,
Fils d'Atalante.

L'occasion s'offre à moi de fixer un point d'histoire, me permettrez-vous de la prendre aux cheveux ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées.

Un Nîmois qui n'a pas oublié.

§

Un thermomètre géant. — C'est la Tour Eiffel.

En effet, M.-Ch. Ed. Guillaume vient de rendre compte à la Société suisse de physique qu'il a disposé, au deuxième étage de cette Tour, un

levier actionnant un enregistreur et dont une extrémité était reliée au sol par un fil fait d'un certain métal inaltérable : l'invar. L'appareil, muni d'un amortisseur destiné à ramener le levier au zéro, lorsque le fil avait subi, par l'action du vent, un raccourcissement apparent, inscrivait, par une courbe continue, les mouvements verticaux des deux étages inférieurs de la Tour et dus aux changements de sa température.

La comparaison de ces mouvements avec le diagramme thermométrique révèle, dit *La Nature*, un parallélisme qui s'étend jusqu'aux petits détails, montrant que la Tour, grâce à la légèreté de sa construction, suit très rapidement les changements de la température de l'air.

§

Les lectures de Madame.

5 novembre 1920.

Monsieur le Directeur,

Dans les Echos du *Mercure*, du 15 décembre 1919, il est dit :

Les correspondantes de ces périodiques (journaux de modes) tiendraient-elles, aujourd'hui, à se rapprocher des lettres modernes et à délaisser les comtesses Dash et les Gréville qui firent si longtemps leurs délices?

On pourrait le croire non seulement en feuilletant *la Ruche*, supplément des *Modes de la Femme de France*.

Emile Zola est le romancier le plus lu par les correspondantes de *Madame* et de *La Revue de Madame*. C'est ce que je conclus, à voir les nombreuses polémiques qui ont lieu à son sujet dans le courrier *De l'Une à l'Autre* (supplément de *Madame* et de *La Revue de Madame*). Immédiatement après lui, suivant ma méthode de classement, viendrait M. Paul Bourget.

Les attaques contre l'auteur de la série des *Rougon-Macquart* et les ripostes se succèdent presque sans interruption, souvent vives et, parfois, dépourvues de toute aménité. On se passionne pour ou contre! Et tout cela, en somme, fait de la réclame pour l'œuvre du grand artiste et puissant écrivain qu'est, en définitive, Emile Zola. Je dirai même que les lectrices qui le critiquent le plus fort sont celles qui lui font la meilleure publicité, car les femmes étant naturellement très curieuses — depuis notre mère Eve, — c'est assez qu'on crie aux jeunes filles qu'il leur convient d'ignorer tels ou tels ouvrages pour qu'elles désirent plus vivement les connaître ! Et à l'appui de ce que je dis là, je cite le communiqué 8037 de *Violette toulousaine à Petite Lily* :

Pour que vous en arriviez à écrire dans votre nº 5763 que certains livres vous tournent la tête et les sens, c'est que vous en avez lu, n'est-ce pas ? Dans ce cas, vous seriez bien aimable de les faire connaître afin [afin que nous puis-

sions les éviter, m'attendais-je à lire, tandis que voici la suite] :... afin que l'on puisse voir si vos appréciations sont justes, ce dont je doute fort !

Veuillez agréer, etc. FAGUETTE.

§

L'art français en Alsace. — Un correspondant du *Mercure* se plaignait, dans le numéro du 1er novembre, qu'on faussât le goût des Alsaciens « en leur servant des vers de mirliton », en l'espèce une chanson de M. Couyba, qui pourrait fort se chanter sur l'air d'*Alphonse du Gros-caillou*, l'un des timbres favoris des poètes monmartrois.

M. Couyba-Boukay ne se conforme-t-il pas à l'esthétique officielle en produisant « un pareil échantillon de poésie française » à Strasbourg? Voici, en effet, ce qui fut répondu, le 22 mars 1919, par le sous-secrétariat de la présidence du Conseil et le « Centre d'action de propagande contre l'ennemi » (*sic*), à une de nos grandes sociétés de concerts qui demandait à être aidée dans une tournée musicale en Alsace et en Lorraine :

Des directives nouvelles données à la Propagande ont pour objet principal l'exécution d'actions très généralisées sur les masses populaires, ouvrières et paysannes ; or, les manifestations d'ordre essentiellement artistique, telles que les concerts, les représentations théâtrales, ne cadrent pas avec les moyens susceptibles d'avoir une action efficace sur les milieux usiniers et campagnards (!!).

Le chef du comité d'action de propagande contre l'ennemi était un partisan convaincu du cinématographe et de l'action par la chanson, à l'exclusion absolue de tout ce qui était artistique (dramatique ou musical). Dans ce pays d'Alsace, où chaque petite ville a sa salle de concerts et parfois plusieurs sociétés chorales ou orchestrales, les ordres donnés de Paris étaient de ne pas faire de musique sérieuse. Et ce n'est que tout dernièrement qu'on a pu entendre, à Strasbourg, des œuvres de compositeurs modernes français.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que M. Boukey-Couyba, ancien rapporteur des Beaux-Arts et peut-être ministre futur d'iceux, y ait été de sa petite chanson? Ni lui ni bien d'autres ne se douteront du ridicule dont ils nous couvrent aux yeux de nos « frères » alsaciens. Et le Boche, qui n'en perd pas une bouchée, doit bien rire de toutes ces gaffes officielles ou quasi.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.